



25P
LE COMTE
DE VALMONT,

ou

LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.

TOME TROISIÈME.

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.
LETTRES
RECUEILLIES ET PUBLIÉES
Par M....

Neuvième Edition , revue & corrigée.

PREMIÈRE PARTIE.

One Almighty is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not depriv'd.

Milton. Parad. lost. Book. V.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez MOUTARD , Imprimeur - Libraire de la
REINE , de MADAME , & de Madame Comtesse
D'ARTOIS , rue des Mathurins , Hôtel de Cluni.



M. DCC. XCII.

Avec Approbation & Privilège du Roi



Il est un seul Tout-puissant de qui toutes
choses procèdent, & vers qui elles remontent,
si elles ne sont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. V.

CSP

PQ

1985

. L56

1792

v. 3

ex. 1

EXPLICATION

D E S F I G U R E S.

VIII. Sujet de la première Figure du troisième Volume , page 108.

Cette Estampe représente le Baron de Lausane , au moment où il vient d'expirer. On voit encore sur son visage les traces du désespoir. Le Comte de Valmont est aux pieds de son lit dans l'attitude du saisissement & de la douleur. Des Domestiques , frappés d'un tel spectacle , reculent pénétrés d'horreur & d'effroi.

IX. Sujet de la seconde Figure du troisième Volume , p. 110.

La Comtesse de Valmont , presque à

vj

*l'article de la mort , console son époux ,
le fortifie par son exemple , & s'attache
à lui faire puiser dans la Religion ces
motifs de résignation qu'on ne trouve
qu'en elle.*

X. *Sujet de la troisième Figure du
troisième Volume , page 272.*

*Dans le moment qui précède son sacre ,
un jeune Prince , déjà les délices de la
Nation avant que d'en être le Monarque ,
prête serment entre les mains de la Reli-
gion , & se consacre tout entier au bon-
heur de son peuple. La France , par un
engagement réciproque , jure de l'aimer
toujours , & de lui être toujours fidèle.*

*Se dévouer au bonheur de ses sujets ,
est l'abrégé des devoirs de la Royauté , &
le précis du serment de nos Rois. Louis
XVI en sentoît toute l'énergie , & déjà
il le prononçoit , en quelque sorte , au*

fond de son cœur, lorsque, dans le premier Conseil qu'il tint à Choisi après la mort de son aïeul, il dit ces belles paroles : Mon désir le plus grand est de rendre mon peuple heureux.

E R R A T A.

PAGE 13, lig. 12, donne, *lis.* donna.

P. 355, lig. 11, après pardon, mettez ce signe
ou tiret —.

P. 366, lig. 3, fait, *lis.* faits.

P. 389, lig. 12, dégoût, *lis.* dégoûts.

P. 415, lig. 26, mises, *lis.* mise.

P. 536, lig. 11, consentire, *lis.* consentir.

P. 539, lig. 17, surtout, *lis.* sur tout.



LE COMTE
DE VALMONT,

O U

LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.



LETTRE XLIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

NON, mon père, ne me parlez plus de Religion, de vérité, de vertu : je ne veux plus rien entendre. Mon cœur, flétri par la douleur & l'opprobre, se refuse à toutes vos leçons ; & , dans l'état où je suis, tout secours me devient inutile. Il n'y a plus rien de sûr, rien de vrai..... Emilie m'a trompé. Emilie !

TOME III.

A

quelle honte ! quel oubli d'elle-même ! ô noirceur ! ô trahison ! ô comble d'horreur ! Oûi , Laufane.... Le perfide Laufane triomphe par-tout de sa conquête ; & le feroit-il , si , par la sagesse de sa conduite , Emilie l'eût toujours forcé à la respecter ! Ah ! puisqu'il m'enlève mon épouse , l'honneur..... qu'il m'arrache donc la vie , ou qu'il se prépare à me donner la sienne.

A l'égard d'Emilie.... Mais hélas ! je voudrois pouvoir douter encore , malgré les rapports qu'on m'a faits. Je voudrois , malgré l'évidence , pouvoir conserver d'elle la même idée que vous. Ah ! quand je vous ai exposé mes soupçons , vous ne m'avez point écouté ; trop prévenu en sa faveur , vous m'avez condamné sans ménagement : en lisant votre lettre , je me trouvois avili à mes propres ieux. Mes soupçons se vérifient cependant.... Ils se vérifient ! ... Peut-être me trompè-je encore. On croit trop aisément , me direz-vous , ce que l'on craint vivement : & où sont en effet ces preuves si constantes , ces justes fondemens

de l'accusation la plus odieuse , la plus injuste , si Emilie est toujours ce qu'elle nous a paru , l'ame la plus belle & la plus vertueuse ? Quoi , de simples délations pourront flétrir la plus pure vertu !... O mon père , je crois vous entendre me parler ainsi , & par toutes ces réflexions , j'aime tour à tour à me flatter & à me tourmenter moi-même. Il est des instans , où , rapprochant toutes les circonstances , toutes les preuves , je crois tout : & alors toutes les passions me dévorent ; je ne respire que haine , que vengeance , que fureur ; la rage , l'enfer est dans mon cœur. Il en est d'autres , où , plus tranquille (& je le deviens en m'entretenant avec vous) , je m'accuse de trop de précipitation & d'emportement ; je me condamne ; j'ai honte des transports qui m'agitent , des passions qui m'aveuglent , du délire où je suis ; je suspends toute résolution ; & je crains autant de faire éclater des soupçons mal fondés , que j'appréhende d'être trop facile à les rejeter. Ainsi , toujours balancé par des sentimens contraires , je ne fais à quoi

m'arrêter..... Ah ! du moins puis-je être assez sage pour attendre des lumières plus sûres encore ! Mais aussi , une fois convaincu... , si Laufane , si Emilie sont coupables , ah ! c'est dans leur sang.....

Mon père ! soyez touché du triste état de votre malheureux fils. N'insultez point à sa douleur : répandez sur des plaies trop vives pour un cœur sensible , ce baume salutaire que vos lettres y ont fait couler jusqu'ici. J'espère que jusqu'à votre réponse j'aurai bien la force de contenir mes craintes & mes transports. Quoi que j'aye pu vous dire dans l'ivresse de ma passion & l'égarement de mon esprit , ne cessez de me donner des conseils , qui me deviennent plus que jamais nécessaires ; & parlez-moi toujours de cette Religion , dont les caractères sont en effet si frappans , dont le dernier sur-tout me remplit d'étonnement , & que je commence si vivement à admirer malgré moi , quoique si peu disposé encore à la suivre.





L E T T R E X L I V.

Du Marquis à son Fils.

MON fils , ô mon fils , que ne suis-je près de toi ! que ta situation présente me rend mon exil douloureux & pénible ! Cher Valmont ! je voudrois si bien être à portée de calmer tes craintes ; & rien ne peut suspendre les miennes. Ta lettre me fait trembler. Ce n'est point le défaut de réserve & de sagesse dans Emilie que je crains ; c'est toi , c'est ta vivacité , ce sont les dispositions où je te vois. Cher ami , crois-en un père , qu'un long usage du monde a instruit , & qu'aucune passion ne transporte : crois-en un ami tel que moi , & qui , sans risquer de se tromper , se fait garant de la sagesse de ton épouse. Il y a des femmes vertueuses , Valmont , quoi qu'en disent le libertinage & la frivolité ; & la tienne est certainement de ce nombre. Je l'ai toujours suivie dans ses démarches depuis sa plus tendre enfance ; dans ses lettres , depuis

que je suis loin de vous : l'hypocrisie n'a point cette marche constante & uniforme, cette simplicité noble & pure, qui font le caractère d'Emilie; non, la fausse vertu ne se contrefait point ainsi. Ah ! si tu savois toutes les alarmes que ta liaison avec le Baron lui a causées dès le tems de mon départ; toutes les préventions, d'ailleurs si bien fondées, qu'elle a toujours eues contre lui; toute la violence qu'elle s'est faite pour le recevoir & pour t'obéir; tous les secrets pressentimens dont elle me faisoit part, & qui ne se vérifient que trop bien; tout ce qu'elle mettoit de circonspection dans ses discours & dans sa conduite : mon ami ! tu la respecterois autant que tu la chéris. Au nom de sa tendresse & de son amour pour toi, au nom de toute la mienne, modère les faillies d'une passion trop ardente, & qui ne voit plus, qui n'entend plus que ce qui sert à multiplier & à grossir les fantômes qu'elle se fait. N'accable point une épouse délicate & sensible, par l'idée désolante de tes inquiétudes & de tes soupçons; ménage son

état & les momens critiques dont elle est proche. Sur-tout prends du tems pour te mieux instruire; ne te fie point à des espions envieux & mercenaires, qui s'embarassent peu des conséquences, pourvu qu'ils te perdent, ou qu'ils te fassent payer chèrement leurs prétendus services & leur noire trahison.

Laufane peut être coupable de légèreté, de présomption, de forfanterie même, puisque tel est son caractère; mais non pas au point où tu le crois: &, quelque coupable qu'il puisse être, as-tu droit de l'en punir? Est-ce à toi qu'appartient la vengeance? Faut-il te répéter, dans l'ivresse des transports qui t'agitent, ce que j'avois autrefois moins de peine à te faire entendre de sang froid? que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'est point à toi; que tu ne la lui as non plus donnée, que tu ne te l'es donnée à toi-même; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité & le cri de la Nature, méconnoître tous les droits de l'Etre-suprême, & commencer par défier sa justice & son pouvoir, renverser toute

les loix , rompre tous les liens de la société qui nous rassemble & nous protège , fouler aux pieds toute autorité , détruire toute espèce de subordination , & s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puissance publique , pour ôser se faire l'arbitre & le vengeur d'une offense particulière. Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le sang de celui qui nous l'a faite , quel horrible préjugé ! quel fantôme d'honneur , auquel on sacrifie , plus en furieux qu'en vrai brave , tous les biens & l'honneur véritable ! Eh , mon ami , le véritable honneur consiste à être , à ses propres yeux , sans reproche & constamment vertueux ; & peut-il y avoir quelque vertu réelle , sans la soumission aux loix de Dieu & de son pays ? Ah ! sois brave , cher Valmont , mais en faveur de ta Patrie , comme je me flatte de l'avoir été ; & ne méprise point des conseils que quarante ans d'un courage suffisamment éprouvé m'ont acquis le droit de te donner .

Cependant , en voulant te venger de propos indiscrets , que peut-être on n'a

pas tenus, si tu périss ; ô mon fils ! je frémis. Dans quel état iras-tu te présenter à ton Créateur , à ton Juge , & lui rendre une vie qu'il t'ordonnoit de conserver , dès qu'il ne te la demandoit pas ? Quelle catastrophe pour Emilie , pour le fruit de ses entrailles , pour ton père ! Si c'est ton semblable qui périt par ta main ; tout souillé de son sang , cruel homicide , quels remords tu te prépares ! quelle image sanglante va te suivre en tous lieux ! quelle autre source d'amertume pour ton épouse , pour tes enfans , & pour moi ! quel renversement de toute espérance ! Succombant sous le crédit d'une famille puissante & en faveur , dépouillé , banni , flétri peut-être , quelle honte réelle pour sauver une honte imaginaire ! quelle perte de toutes les espérances & de tous les biens , pour un honneur , pour un bien qu'on ne songe point à t'enlever , ou qui cesse d'être un bien digne de si grands sacrifices , s'il n'est fondé que sur l'opinion (a) ! Ah ! s'il étoit question de sacrifier à la vertu , à l'Etat , au bien commun ; je te tiendrois

un autre langage , & je t'aurois déjà offert mon exil pour exemple & pour leçon.

Mon fils , pèse toutes ces réflexions , si tu es en état de les faire. Tranquillise-moi , je t'en conjure , en me renvoyant au plus tôt l'exprès que je fais partir. Dans peu tu recevras la lettre que tu désires , & que j'ai déjà préparée sur la suite des caractères de la Religion Chrétienne. Je n'ai pas la force de l'achever dans cet instant , & je ne veux d'ailleurs mettre aucun délai à celle-ci. Tu commences à admirer , dis-tu , la Religion malgré toi : ne t'expose donc pas à te repentir un jour de l'avoir si indignement violée. En enfreindre les loix les plus sacrées , quelle disposition seroit ce pour la recevoir ; ou quelle source de regrets ne seroit-ce pas après l'avoir reçue ! Adieu mon ami ; je vais compter les jours , les momens ; & qu'ils seront longs & amers pour moi !



N O T E.

P A G E 9.

(a) *S'IL n'est fondé que sur l'opinion.*
 » Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce , qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée , & n'est propre qu'à faire de braves scélérats... Vit-on un seul appel sur la terre , quand elle étoit couverte de Héros ? Les plus vaillans hommes de l'Antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton , ou Pompée à César , pour tant d'affronts réciproques ? Et le plus grand Capitaine de la Grèce fut-il déshonoré , pour s'être laissé menacer du bâton..... ? Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre , n'ont point connu le duel ; je dis qu'il n'est point une institution de l'homme , mais une mode affreuse & barbare , digne de sa féroce origine. Reste à savoir si , quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui , l'honnête homme se règle sur la mode , & s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. ... Rentrez en vous-même , & considérez s'il vous

est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme & d'exposer la vôtre , pour satisfaire une barbare & dangereuse fantaisie , qui n'a nul fondement raisonnable ; & si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion , peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connoissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire ? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité , que pensons-nous de l'homme sanguinaire & dépravé , qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable ? Souvenez-vous que le citoyen doit sa vie à sa Patrie , & n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des Loix ; à plus forte raison , contre leur défense. O mon ami ! si vous aimez sincèrement la vertu , apprenez à la servir à sa mode , & non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom ? & ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûte rien de l'être ? Mais quels sont au fond ces inconvéniens ? Les murmures des gens oisifs , des méchans , qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui ; voilà vraiment un grand motif pour s'entr'égorger ! Quel mépris est donc le plus à craindre , celui des autres en faisant bien , ou le sien

propre en faisant mal ? Croyez-moi ; celui qui s'estime véritablement lui-même , est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui , & ne craint que d'en être digne ; car le bon & l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes , mais de la nature des choses ; & quand tout le monde approuveroit votre prétendue bravoure , elle n'en seroit pas moins honreuse. Il est faux d'ailleurs qu'à s'abstenir d'un duel par vertu , l'on se fasse mépriser. L'homme droit , dont toute la vie est sans tache , & qui ne donne jamais aucun signe de lâcheté , refusera de souiller sa main d'un homicide , & n'en fera que plus honoré. Toujours prêt à servir la Patrie , à protéger le foible , à remplir les devoirs les plus dangereux , & à défendre , en toute rencontre juste & honnête , ce qui lui est cher , au prix de son sang ; il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté , qu'on n'a point sans le vrai courage. On voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire , & qu'il redoute le crime & non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui , tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse , & , dans une conduite si bien liée , on juge d'une action sur toutes les autres. L'honneur d'un homme qui pense noblement , n'est

point au pouvoir d'autrui ; il est en lui-même , & non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier , mais par une vie intègre & irréprochable ; & ce combat vaut bien l'autre en fait de courage. En un mot , l'homme de courage dédaigne le duel , & l'homme de bien l'abhorre «.

» Je regarde les duels comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir «.

M. Rousseau , qui s'exprime ainsi , a certainement raison , & il le prouve bien. Mais quand il est question de modes & de préjugés , quelque honteuse que soit leur origine , le commun des hommes raisonne-t-il ? Et ici , comme sur tant d'autres objets , n'aurait-on pas droit de s'écrier : *O imitatores servum pecus !*

Si d'ailleurs , auprès de bien des gens , le langage de la raison est insuffisant , voici une autorité , qui , pour eux , doit être de quelque poids ; c'est celle du Comte de la Noue , surnommé *Bras de fer* , dont Henri IV fit un si bel éloge , en disant *que c'étoit un grand homme de guerre , & encore un plus grand homme de bien.* » La cause de la fureur des duels , dit ce Héros si dignement loué par un si grand Roi , gît en nos erreurs & folies , &

est un faux honneur. Si la noblesse continue de marcher ainsi égarée , tant en parole qu'en faire , elle ira toujours , profanant la vertu & les armes , en se consumant. Il seroit bon que le Roi , les Princes , les Seigneurs blâmassent en public ceux qui auront ainsi ensanglanté leurs armes , & montraissent qu'ils les abhorrent comme gens qui n'ont autre plaisir que de s'exalter par la mort d'autrui.... C'est aux guerres qu'on doit montrer sa valeur , & hazarder librement sa vie. Les gens d'honneur doivent servir généreusement leur Patrie ; & ceux qui exposent leur vie tous les jours pour elle , ne doivent pas à son service être chiches des biens de fortune. Pour moi , tandis que j'aurai une goutte de sang & un arpent de terre , je l'emploierai pour la défense de l'Etat auquel Dieu m'a fait naître.... Mais quant à ceux qui vont précipitant leur valeur dans les querelles personnelles , ils font croire qu'ils ne s'estiment pas de grand prix ». *Vie du Comte de la Noue.*

Le Maréchal de *Turenne* , après sa conversion , reçut de l'Electeur Palatin une lettre pleine d'insultes & de bravades , & qui , aux plus sanglans reproches sur la dévastation de ses Etats , que ce Prince ne devoit toutefois imputer qu'à lui-même ,

joignoit un défi , par lequel il demandoit à M. de Turenne qu'il lui assignât le tems , le lieu & la manière qu'il voudroit choisir pour un combat singulier. Le Maréchal répondit le même jour en ces termes : » Mon-
 » sieur , je peux assurer Votre A. E. que le
 » feu qui a été mis dans quelques-uns de
 » ses villages , a été sans aucun ordre , &
 » que les Soldats , qui ont trouvé leurs ca-
 » marades tués d'une assez étrange façon ,
 » l'ont fait à des heures qu'on n'a pu l'em-
 » pêcher. Je ne doute pas que Votre A. E.
 » ne me continue l'honneur de ses bonnes
 » graces , n'ayant rien fait qui pût m'en éloi-
 » gner ». Une réponse si modérée , à de pa-
 reilles insultes & à un défi aussi formel , fit rougir l'Electeur de son emportement. Voy.
*la Collection des Lettres & Mémoires trouvés
 dans le Porte-feuille du Maréchal de Turenne ,
 par M. le Comte de Grimoald , Ouvrage
 présenté au Roi & agréé par Sa Majesté.*

Le Comte de Sales , attaqué par un faux brave , qu'il avoit repris de ses blasphêmes , lui répondit , » qu'après avoir ôsé défendre
 » la cause de Dieu , il ne devoit pas la tra-
 » hir pour les fausses maximes d'un honneur
 » mal entendu ».

Il y a plus d'un exemple de cette nature , de la part de Militaires , qui , en genre de

bravoure , avoient fait leurs preuves. Mais ils ne seront jamais imités que par un petit nombre d'ames fortes , tant que nous ne cesserons pas de mettre de la contradiction entre nos institutions & nos mœurs , & qu'après avoir fait de belles Loix contre le duel , nous continuerons à flétrir de la tache du déshonneur celui qui , ayant toujours vécu sans peur & sans reproche , aura cru , d'après sa conscience & les Loix , devoir mépriser les propos d'un fat ou d'un étourdi.





L E T T R E X L V.

Du même.

TU as été frappé , mon fils , des premiers caractères que je t'ai fait appercevoir dans la Religion Chrétienne , & sur-tout de son unité. Joignons-y maintenant sa perpétuité ; & admire plus que jamais comment ce magnifique ouvrage , que la main des hommes n'eût pu faire , est continué de siècle en siècle par la même puissance toute divine qui l'a commencé.

Reprenons , à la venue de Jésus-Christ, l'ensemble surprenant que cette œuvre admirable nous présente. Ici la suite des faits parle assez d'elle-même ; & la Religion se trouveroit démontrée par elle , indépendamment des Livres du Nouveau Testament , qui continuent pour les premiers tems le récit de ces merveilles. Mais pour ne te laisser rien à désirer sur ce qui peut aider & confirmer ta croyance , discutons un moment l'authenticité

de ces Livres , avant de développer les principaux faits qu'ils renferment.

Je pourrois d'abord , cher Valmont , appliquer aux Auteurs sacrés toutes les règles de discussion , qu'on emploie avec tant de confiance dans les jugemens que l'on porte des Auteurs profanes ; & te faire observer les différens rapports qu'ont nos Livres , à ceux dont ils portent les noms , aux tems où ils les ont écrits , aux lieux , aux personnes , aux usages , au gouvernement civil , à l'état de la Religion , aux affaires publiques dont ils parlent : car tu n'ignores pas sans doute qu'il est impossible , moralement parlant , qu'un imposteur ne se trouve en défaut sur quelques-unes de ces circonstances.

Mais il ne s'agit pas ici de faire un traité sur la Religion. Il ne s'agit pas d'entrer de nouveau dans des détails , sur lesquels les Chrétiens eux-mêmes ont porté cent fois le flambeau de la plus sévère critique. Pour terminer plus sûrement & en peu de mots toute contestation , considère cette chaîne de témoins , qui , d'âge en âge depuis la naissance du Christianisme , déposent en faveur des

Livres du Nouveau Testament , les attribuent aux Apôtres & à leurs premiers disciples , & souvent même emploient dans leurs Ecrits les faits & les maximes les plus essentielles de ces Livres , dont ils empruntent jusqu'aux expressions. Si tu prétends pouvoir en nier l'authenticité , ôse donc prétendre également que les noms & les Ecrits de S. Polycarpe , de S. Ignace , disciples des Apôtres , que ceux de S. Justin , de S. Clément , de S. Irénée , qui ont été instruits par ces premiers disciples , qu'après eux les noms & les Ecrits d'Origène , d'Eusèbe , de S. Jérôme , qui ont examiné si scrupuleusement dans les premiers siècles cette partie des divines Ecritures , sont des noms & des Ecrits supposés. Ici , comme partout ailleurs , tout se soutient dans la Religion ; & la tradition la plus ancienne , la moins interrompue , la plus universelle , la plus constante , vient à l'appui de nos Livres sacrés & des premiers monumens.

Considère ensuite l'intérêt qu'avoient les premiers Chrétiens de tout état & de tout rang , avec tant de préjugés & de

passions contraires, de ne pas recevoir, sur de simples présomptions, ce qui devoit servir de fondement à leur foi, ce qui devoit être la règle de leur conduite, & ce qui les obligeoit à sacrifier ce qu'ils avoient de plus cher & à voler au martyre. Ce n'est pas au reste dans un siècle d'ignorance, mon fils, ce n'est point pour des peuples grossiers & des hommes sans Lettres, qu'ont été faits les Ecrits des Apôtres : c'est vers le siècle d'Auguste qu'ils ont paru; c'est à Rome, c'est à la Grèce, c'est à ce qu'il y avoit de plus policé & de plus sage, qu'ils ont été adressés.

Interroge d'ailleurs, s'il le faut, les ennemis même de la Religion, Juifs, Païens, Hérétiques, tous ceux qui, dans ces premiers siècles, ont attaqué par toutes sortes de moyens les vérités contenues dans nos Livres : & dis-moi s'ils ont osé nier ou révoquer en doute, que la plus grande & la principale partie de ces Livres fût des Auteurs auxquels nous les attribuons; si du moins Marcion & Manès, les seuls qui aient eu assez d'ignorance & de témérité pour le faire,

ont pu , lors même qu'on les en a défiés , apporter en preuve , contre les Ecrits des Apôtres , le plus léger indice de fausseté , & donner un fondement tant soit peu raisonnable à leur opinion ?

Dis-moi enfin s'il y a aucun Livre dans le monde entier , qui ait , autant que nos Livres sacrés , excité l'attention de tous les hommes , l'intérêt des partis les plus opposés , les recherches profondes des Savans de tous les siècles , sans qu'on ait pu en affoiblir l'autorité ?

Dans quel tems en effet ces Livres auroient-ils été supposés ? Lève , si tu le peux , toutes les contradictions que cette supposition renferme ; fixe une époque où elle ait été possible. Ce ne sera pas pendant la vie des Apôtres : auroit-on reçu des Livres que les Apôtres eux-mêmes eussent démentis ? Ce ne sera pas aussi-tôt après leur mort : comment faire passer alors de fausses pièces sous leur nom ? comment faire recevoir tant de fausses épîtres à tant d'Eglises à qui elles n'eussent pas été adressées du vivant des Apôtres ? comment les faire adopter sans

opposition , dans un tems où il y avoit encore un si grand nombre de leurs disciples & de personnes qui avoient conversé avec eux ? Sera-ce donc vers le second siècle ? Mais nous voyons dès-lors ces Livres cités par les Auteurs contemporains ; révéérés comme sacrés ; traduits dans plusieurs Langues ; reçus unanimement , du moins quant aux parties les plus essentielles du Nouveau Testament ; lus dans toutes les Eglises , qui en conservoient , au rapport de Tertullien , les exemplaires , tandis qu'elles rejetoient avec soin toutes les nouvelles productions , en leur opposant leur seul caractère de nouveauté.

Et ne dis pas , mon fils , que ces Livres ont pu être altérés par la suite : les mêmes preuves qui nous démontrent qu'ils n'ont pas été supposés , nous assurent aussi de leur intégrité. Sous les yeux de tant d'hommes , dont les intérêts étoient si différens , des Ecrits si publics , si chers à tous les Chrétiens , si discutés par les Hérétiques , les Juifs , & les Païens , pouvoient-ils souffrir la moindre altération , sans qu'il s'élevât de toutes les extrémités

du monde mille voix pour réclamer , & fans qu'on prît soin de les confronter avec les exemplaires authentiques ? » Marcion » prétend , disoit Tertullien , que l'Evan- » gile dont je me sers est corrompu ; qui » sera notre Juge ? Ce seront les ancien- » nes Eglises , qui ont reçu les Evangiles » de la main des Apôtres : allons les con- » sulter ; & celui dont l'Evangile se trou- » vera conforme à ces exemplaires , ne se » sera point trompé , puisque la vérité doit » être plus ancienne que le mensonge «.

Si , après d'aussi fortes preuves , il peut encore te rester quelque doute , je t'offre un dernier moyen de conviction. Confronte les variantes , compare les diverses leçons , je dis même de tous les siècles , comme l'ont fait dans le siècle dernier les plus savans Critiques ; & vois s'il en résulte , au préjudice de nos Livres , une seule différence essentielle dans tout ce qui a rapport à l'histoire , à la doctrine , & aux mœurs.

Il est donc vrai , cher Valmont , aux preuves positives que nous apportons de l'authenticité des Livres du Nouveau Testament ,

Testament , on ne peut opposer & l'on n'oppose tous les jours que des doutes , que les passions élèvent & fomentent , mais que la raison défavoue. Laisse , mon fils , laisse l'incrédule s'aveugler lui-même , sans vouloir imiter son aveuglement ; & une fois convaincu de l'authenticité de nos Livres , assuré que le témoignage qu'ils renferment est parvenu jusqu'à nous dans toute son intégrité , permets que je m'arrête quelques momens à te faire observer combien ce témoignage est digne de foi , combien il est incontestable,

Il l'est sans doute , si ceux qui l'ont rendu ne se sont pas trompés , & si d'ailleurs ils n'ont ni voulu ni pu nous tromper. Mais en premier lieu , qu'ils ne se soient pas trompés , c'est ce qui est évident par la nature même de leur déposition : tous ou presque tous sont des témoins oculaires ; nous ne rapportons , te disent-ils , que ce que nous avons vu , que ce que nous avons entendu , que ce qui s'est passé constamment au milieu de nous. C'est ce qui l'est encore par la na-

ture des faits qu'ils racontent; puisque ce sont de ces sortes de faits, qui, par leur continuité & par leur certitude au jugement de tous les sens, ne sont pas susceptibles d'illusion.

Mais au moins n'ont-ils pas voulu nous tromper? Pour répondre à cette question, examine bien, mon fils, ce projet qu'on leur suppose d'en imposer à l'Univers, par un assemblage de faits, aussi difficiles à inventer, à combiner, à faire cadrer si juste & avec les Livres de l'Ancien Testament & avec de certains faits principaux, qui ne dépendoient pas d'eux, qu'ils n'étoient les maîtres ni de faire naître, ni d'empêcher; ni de supprimer, ni d'altérer, & qui dès-lors devoient entrer nécessairement, & malgré eux, dans l'unité du plan qu'on veut bien leur prêter. Un seul homme, pour un petit nombre de faits qu'il invente, a tant de peine à faire accorder la vérité avec le mensonge: eh, que sera-ce donc lorsqu'il sera question de plusieurs hommes écrivant comme les Apôtres en différentes circonstances, & à diverses re-

prises ; lorsqu'il s'agira d'un grand nombre de faits compliqués ; & sur-tout lorsqu'il sera question de faits liés à beaucoup d'autres qui ont précédé , qui ont dû suivre , & qui n'eussent pu que se trouver en contradiction les uns avec les autres , dès qu'ils n'eussent été liés entre eux que par l'imposture ? Non , on n' imagine point , on n'invente point comme les Apôtres ; & sur des objets , aussi étendus dans leurs combinaisons & leurs rapports , la fiction ne fut jamais si bien d'accord avec la vérité.

Au reste , mon fils , juge de ce prétendu projet de nous en imposer , conçu par les Apôtres après la mort ignominieuse de leur Maître ; juges-en par l'éducation simple & grossière qu'ils avoient reçue , & par l'état abject où ils vivoient presque tous avant leur apostolat ; par ce ton d'ingénuité , de candeur , d'intégrité , qui brille dans leur personne comme dans leurs Ecrits , & ne s'y dément jamais ; par ce caractère de droiture qui règne dans leurs mœurs , mœurs douces & simples , chastes & pures , exemptes

de tout levain d'intérêt, d'ambition, & de révolte ; par toute leur vie, humble, pauvre, laborieuse, mortifiée, & telle, en un mot, que leurs plus grands adversaires ont été forcés de la respecter.

Eh ! mon fils, quel motif eût porté les Apôtres à vouloir nous tromper, quand bien même ils eussent été de caractère à l'entreprendre ? Les humiliations, les souffrances, & la croix de Jésus-Christ avoient-elles donc par elles-mêmes tant d'attraits pour eux ? & pouvoient-ils attendre autre chose de toutes les passions, de tous les intérêts, & de tous les hommes, conjurés à la fois contre leur Maître & contre ceux qui oseroient encore après sa mort en paroître les disciples ?

Mais enfin, supposons-les intéressés à nous tromper, & de caractère à vouloir le faire. L'eussent-ils pu ? Ici, mon fils, combine, selon les loix les plus rigoureuses, les plus propres à faire naître la certitude en genre de faits, je dis même l'évidence en genre de preuves & de raisonnement, combine tout à la fois leur nombre, la diversité de leurs caractères,

les différentes épreuves par lesquelles ils ont passé : & dis-moi comment le secret eût pu demeurer impénétrable au milieu de douze Apôtres , de soixante & douze Disciples , d'un si grand nombre de témoins qui publioient hautement ce qu'ils disoient avoir vu , entendu , touché à tant de reprises & si constamment , & que cependant , soit dans la multiplication de cinq pains pour servir à la nourriture de cinq mille hommes , soit dans la guérison subite d'aveugles de naissance connus pour tels de la Synagogue , soit dans la résurrection de plusieurs morts & celle de Jésus-Christ même , accompagnées de circonstances qui les ont rendues publiques , ni aucun d'entre eux ni personne d'entre les Juifs n'eût jamais ni touché , ni vu , ni entendu ? Eh ! oseroit-on seulement avancer faussement de pareils faits ; lorsque c'est au témoignage de tant d'hommes & de presque tout un peuple qu'on en appelle ?

Dis-moi ce qui pouvoit unir , d'une manière si étroite & par des liens si durables , des hommes qui n'eussent en

d'autres liens réciproques que la fourberie & le mensonge ; & comment le complot n'eût pas été découvert au milieu de tant de caractères différens , toujours prêts à se diviser entre eux par l'effet des intérêts opposés qui changent selon les tems , des passions diverses , d'un mécontentement , d'une jalousie , d'un désir de primer sur tous les autres ?

Dis-moi enfin comment ni les promesses , ni les menaces , ni les reproches de leur conscience , ni les sentimens de compassion pour ceux qui devenoient les malheureuses victimes de la foi qu'ils leur annonçoient , ni les fatigues & les peines continuelles , ni la crainte des tourmens , ni l'horreur de la mort , n'ont jamais pu modérer leur ardeur , ralentir leur course , leur arracher l'aveu de leur égarement , ou varier leur déposition ? On souffre , on meurt , pour un sentiment que l'on croit vrai ; & en genre de croyance , l'erreur a ses martyrs comme la vérité : mais est-il dans la Nature de courir , de contrée en contrée , aux peines , aux tourmens , à la mort , & de les soutenir avec une fermeté

toujours égale , pour attester un fait que l'on fait être faux ? Car voilà , cher Valmont , ce qu'il importe sur-tout de bien considérer ; voilà ce qui rend invincible la preuve que nous empruntons de ces premiers martyrs , & ce qui les met hors de toute comparaison avec ceux que partout ailleurs il plaît à l'incrédule de nous opposer : c'est que , bien différens des enthousiastes de toutes les Sectes , les martyrs du Christianisme naissant sont des martyrs de fait , & non pas d'opinion.

C'en est assez sans doute , mon fils , pour démontrer la certitude de tout ce que les Livres du Nouveau Testament nous enseignent sur la suite de la Religion. Mais je te l'ai dit , & tu seras forcé d'en convenir , je n'aurois pas même eu besoin de nos Livres pour te convaincre ; & la suite des évènemens , leur enchaînement nécessaire entre eux & avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins , cette correspondance mutuelle qui est telle , qu'ils se prêtent l'un à l'autre le plus ferme appui ; en un mot , la perpétuité de la Religion Chrétienne ,

formeroit seule en sa faveur la démonstration la plus complète. Reprenons-les, ces évènements si bien enchaînés, si bien liés; & qu'ils parlent d'eux-mêmes.

Déjà les quatre grands Empires, prédits par Daniel * comme devant amener après eux l'Empire éternel du Christ, se sont succédés l'un à l'autre, & le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. Déjà la prophétie de Jacob touche à son terme, & aux jeux de la Nation étonnée le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second Temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement †. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie; & le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils §. L'avènement de ce Messie tant désiré a été différé assez long tems, pour

* Chapitre 2, & Chap. 7 & 8.

† Prophétie d'Aggée, Chap. 2.

§ Voyez M. Bessuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, pag. 373 & suivantes, éd. de 1744, in-12.

nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même : enfin le Messie paroît. Toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne ; tous les caractères du Messie se retrouvent en J. C.

Comme Verbe , coéternel à son père ; comme Verbe fait chair , naissant d'une Vierge ; il est le rejeton de Jessé ; il est le fils de David ; il sort de la Tribu de Juda ; il naît à Béthléem ; il y reçoit le nom de Jésus , ce beau nom de Sauveur , qui présageoit tout à la fois & la gloire qu'il alloit rendre à Dieu par la réparation du péché , & le salut qu'il alloit rendre aux hommes. Une étoile brillante l'annonce (a) ; les Bergers & les Rois l'adorent ; & , ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti (b) , ce qui confirme de la manière la plus solennelle tout le récit des Auteurs sacrés , Hérode , instruit de sa naissance , immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes , & , par ses inquiétudes & ses craintes , rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des Juifs & à la venue du Messie.

Jésus-Christ se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie , à peine le tems où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé , que Jean-Baptiste (c) , si digne d'admiration par l'austérité de sa vie , par la pureté de ses mœurs , par les effets de son zèle , par la force de ses paroles , & que les plus sages d'entre les Juifs , cherchant par-tout le Messie , eussent pris sans peine pour le Messie lui-même , se dépouille en sa faveur de sa propre gloire , s'anéantit en sa présence , & le fait reconnoître à ses Disciples pour l'Agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure , & leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses Disciples , sans appareil & sans faste , les trésors de la plus haute sagesse ; il leur révèle les plus profonds mystères , sans en paroître étonné ; il développe les idées les plus neuves & la morale la plus parfaite , comme des idées qui lui sont naturelles & qui coulent de source ; il nous fait aspirer à une

nouvelle béatitude ; il rappelle notre ame à son origine & à sa fin , & la fait rentrer dans tous ses droits. Il tempère l'élévation de ses pensées & la hauteur de ses maximes , par la naïveté des images qu'il emploie & l'onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand , tout est aimable dans sa personne ; il y réunit au souverain degré la douceur & l'autorité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande & de la perfection qu'il conseille ; & ce qu'il y a en lui de plus admirable encore , son ame noble fait allier la plus haute élévation avec l'humilité la plus vraie. Son caractère est ferme & généreux ; son cœur est tendre & bienfaisant ; sa vie est pauvre & frugale ; ses manières sont simples & affables ; ses mœurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes , que pour les éclairer & pour leur faire du bien. Sociable , humain , populaire , mais sans familiarité & sans bassesse , il se met à la portée de tous , & s'en fait respecter. Il converse , il se plaît avec les enfans ; il accueille & prévient les pécheurs ; il ne

se rebute point de la grossièreté de ses Disciples ; il est bon , il est indulgent pour les foibles , & ne fait paroître de la sévérité qu'envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare , qu'il aimoit tendrement ; il s'intéresse , de la manière la plus vive , à la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils ; il fait grâce à la femme adultère , & ne lui demande pour toute reconnoissance que de cesser d'être infidèle. Dans l'entretien le plus intéressant , il instruit , il convertit la Samaritaine , & annonce un culte nouveau , l'adoration en esprit & en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Magdelaine ; il se plaît à briser le cœur du Publicain. Par-tout il envisage la gloire de son père : par-tout il maintient , il assure l'accomplissement des devoirs & l'ordre de la société. Il nous apprend que son Royaume n'est pas de ce monde , & rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son règne est celui de la vérité ; & en lui rendant témoignage devant Pilate , c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé , calomnié ,

couvert d'opprobres , mourant dans les supplices , il fait avouer à son Juge son innocence , & fait voir sur la terre la vertu malheureuse , persécutée, mais toujours également ferme , sans tache , & se suffisant à elle-même. Sa passion , sa mort sont encore quelque chose de plus grand que sa vie ; & le disciple célèbre du plus sage des Philosophes , en voulant peindre le juste avec tout l'héroïsme de la vertu , a peint une vertu plus qu'humaine & le Fils de Dieu sans le savoir (d).

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses mœurs ; ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine ; & avec elle , avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue , de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée , elles démontrent la divinité de sa mission.

En vain m'arrêterojs-je ici à disserter froidement sur la nature & la possibilité des miracles (e). Il est des faits qui , bien avérés , tranchent toute difficulté , & parlent bien plus haut que de stériles & vains raisonnemens. Tels sont les faits & les

miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ : faits sensibles & palpables ; faits publics & permanens ; faits réitérés & perpétués par-tout où l'établissement de la Religion Chrétienne & la gloire de son Auteur l'ont nécessairement exigé ; faits & miracles avoués par ceux mêmes qui avoient l'intérêt le plus pressant à les nier (*f*) ; avoués par les Juifs , qui , au lieu de les démentir , les ont confirmés , en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvoit dans le saint nom de Dieu , ce nom inconnu & ineffable que Jésus-Christ , disoient-ils , avoit découvert , on ne fait comment , dans le sanctuaire ; avoués & reconnus , du moins en partie , par les Païens , Hiéroclès (*g*) , Julien (*h*) , Celse (*i*) , Porphyre (*k*) , & une infinité d'autres , qui , moins prévenus , n'ont pu résister à la force des preuves qui les constatoient , & , de Païens , sont devenus Chrétiens ; avoués & confirmés par les Hérésiarques , du tems même des Apôtres, les Judaïsans, les Nicolaïtes, les Cérinthiens , les Gnostiques , les Valenti- niens, les Basilidiens, &c. , qui , attaquant

tout , confondant tout, disputant surtout, n'ont jamais contesté aux vrais Disciples de Jésus-Christ les miracles qu'ils lui attribuoient , ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéroient en son nom : faits merveilleux , évidemment au dessus des forces de la Nature (1) , tous bienfaisans , tous utiles aux hommes , ou pour guérir les maux du corps , ou pour dissiper les maladies de l'ame , ses préjugés , & ses erreurs : faits & prodiges bien différens , par leur authenticité , de ceux que l'incrédule ose mettre en parallèle avec eux * , bien différens par leur caractère

(*) Voyez la Note (g) sur Hiéroclès.

Nul siècle n'a été plus fécond que le nôtre en parallèles aussi odieux qu'insensés. De ce nombre sont les comparaisons bizarres qu'on a osé faire des miracles de Jésus-Christ avec des tours de force & de prétendus prodiges au dessous même de ceux qu'on a vus à la Foire ou chez Comus ; avec des sauts , des gambades & des contorsions , où la folie le disputoit à l'indécence , & où tout étoit marqué au coin de la friponnerie & de la superstition ; avec des guérisons souvent ridi-

& leur publicité , de ces prestiges & de ces œuvres de ténèbres par lesquels s'accréditent , dans les esprits foibles , les superstitions , les schismes , & tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour les mœurs.

cules , que rien ne prouvoit ou qui ne prouvoient rien , qui étoient presque toujours démenties par des informations plus exactes , & dont la liste ressembloit à celle de ces Empiriques , qui , sans parler de tous ceux qui ont échappé à l'efficacité de leurs remèdes ou que leurs remèdes ont tués , mettent sur le compte de leur Art toutes les cures qu'a suppléées l'imagination , ou qui ont été faites par la Nature. Triste aveuglement des Sectaires qui ont donné lieu à de semblables comparaisons , & des incrédules qui n'ont pas eu honte de les faire ! Voyez au reste , sur cet objet , les *Opuscules de Chirurgie* par M. Morand , de l'Académie Royale des Sciences , seconde Part. , Chap. 6 , qui renferme , d'après la demande de M. de Sartine , le *Rapport des opérations faites à Paris par plusieurs personnes que l'on disoit faire des miracles en 1759 & 1760.*

Exposons-les donc en peu de mots, ces faits & ces miracles, dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la Nature, d'un mot Jésus-Christ calme les tempêtes; il prescrit des loix aux élémens; il multiplie cinq pains, & en nourrit cinq mille hommes; il ouvre les yeux des aveugles de naissance; il délie la langue des muets; il rend l'ouïe aux sourds; il guérit les malades par sa seule parole; il chasse les démons, & les force de rendre hommage à sa Divinité; la nature, la mort, l'enfer obéissent à sa voix. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm, dont le peuple accompagnoit la pompe funèbre; la fille du Chef de la Synagogue, dont une troupe de Juifs pleuroit la perte; Lazare, enseveli depuis plusieurs jours. Il annonce sa mort & sa résurrection; il prédit, ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l'Evangile, l'établissement de l'Eglise, l'indéfectibilité de sa foi, sa visibilité, sa perpétuité, le châtimement des Juifs, & la destruction de Jérusalem. Il est livré

à ses ennemis , parce qu'il l'a bien voulu. Judas l'a trahi : mais la honte & le désespoir suivent de près son crime ; il en reporte aux Juifs le salaire ; & le champ acheté de cet argent même , pour la sépulture des étrangers , est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie & de ses remords. Après avoir enduré , de la manière la plus héroïque & avec le plus noble courage , les opprobres les plus humilians , Jésus-Christ meurt pour la réparation du péché , pour le salut des hommes : & la Nature se trouble & se déconcerte quand il expire ; par des prodiges qu'attestent des Auteurs Païens (*m*) , elle reconnoît son Maître. Il meurt sur la croix ; & , selon la promesse qu'il en a faite à ses Apôtres , cette croix devient l'instrument & le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort , il met le comble aux témoignages de sa puissance & de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avoient prises , pour empêcher que ses Apôtres ne pussent enlever son

corps ; indépendamment des circonstances publiques , dont ce fait a dès-lors été revêtu , & d'après lesquelles on eût pu aisément convaincre les Apôtres d'imposture , s'ils eussent voulu nous tromper ; ce fait est confirmé par toutes les suites , & la force des preuves va toujours en croissant.

Des Disciples , autrefois si timides , publient hautement le triomphe de leur Maître ; & dans quel moment ? Dans celui où tout paroît désespéré , & où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que des affronts , des persécutions , des supplices , & la mort. Mais encore , ces hommes qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même (n) ; ces hommes qui vont éclairer le monde , le convertir à la foi , réformer les mœurs , & changer la face de l'univers , que sont-ils ? Des hommes sans nom , sans fortune , sans crédit & sans science ; des hommes de la lie du peuple : disons-le , en un mot , & ne sois point choqué , cher Valmont , de la vérité de l'expression ; tels que se-

roient parmi nous des Bateliers de la Loire & de pauvres Pêcheurs ; tels sont ceux qui , dans toutes les langues , vont rendre témoignage à Jésus crucifié.

Eh , que d'obstacles s'opposent à leur mission & à l'établissement de l'Evangile ! obstacles pris des vérités mêmes qu'il falloit prêcher , vérités difficiles à croire , plus difficiles encore à pratiquer : obstacles de la part du peuple Juif , dans ses superstitions & ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie : obstacles du côté des Païens , dans leur religion , leurs loix , leur politique , puisque le culte des faux Dieux , les Aruspices , les Augures , les loix , les sacrifices étoient liés étroitement à l'administration des affaires civiles ; dans la vanité des Empereurs , devenus les Dieux de la terre ; dans l'orgueilleuse sagesse des Philosophes , qui s'en croyoient la lumière ; dans la corruption du monde entier , dont le Christianisme renversoit toutes les idées & attaquoit tous les vices : obstacles de la part des Apôtres eux-mêmes , que je t'ai fait voir dénués de tous talens extérieurs &

de tout secours humain. Et malgré tant de difficultés , insurmontables à tous nos Sages ensemble , quand ils n'entreprendroient que la conversion d'une seule cité , d'un seul hameau ; insurmontables pour tout autre que pour un Dieu ; le témoignage des Apôtres est reçu. Jésus est reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut ; la croix triomphe ; les mœurs des premiers Fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis (o) ; Peuples, Philosophes, Empereurs, Sénateurs, Guerriers , tous cèdent enfin ; l'univers est chrétien *.

* Qu'on oppose à cet établissement du Christianisme, celui de la Loi de Mahomet. Comme on l'a si bien observé , » l'ignorance » brute des peuples que Mahomet vouloit » soumettre à sa domination bien plus qu'à » sa doctrine , une ambition effrénée soutenuë d'un ardent enthousiasme , le glaive » plus persuasif encore que la parole , une » morale commode , un paradis sensuel , » voilà sans contredit les véritables causes » de l'établissement & des progrès du Mahométisme «. Les Disciples de Jésus-

Les oracles se taisent (*p*) ; les Idoles sont brisées ; Rome , cette Capitale du monde , devient une Rome nouvelle , & acquiert pour la gloire de la Religion un nouvel Empire. Toutes les prophéties sur la conversion des Gentils sont accomplies. L'Eglise prend tous les caractères que son divin Chef lui a assignés : posée sur des fondemens que rien ne peut ébranler , victorieuse de tant d'ennemis qui n'ont cessé de la combattre , elle subsiste malgré les efforts continuels de l'hérésie , de la fausse politique , & de l'incrédulité : elle subsiste plus qu'aucun Empire , & près de dix-huit siècles d'orages & de tempêtes n'ont pu la renverser :

Christ , au contraire , ont fait recevoir sa loi dans les siècles & chez les peuples les plus éclairés , en employant la douceur , la soumission , la patience , & non la force & la contrainte ; en souffrant persécution , bien loin de persécuter eux-mêmes ; en prodiguant leurs biens & leur vie , au lieu de les arracher aux autres ; en prêchant une morale sainte & sévère ; en contrariant l'imagination , les passions , & les sens , au lieu de les flatter.

chaque jour elle répare ses pertes; chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes, & vérifie en elle, de la manière la plus sensible, les prédictions & les promesses de son divin Epoux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complète & toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers tems ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avoient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de Pilate, ils avoient osé s'écrier, en maudissant le Christ: *Que son sang retombe sur nous & sur nos enfans.* Ils ont vu, comme le Christ le leur avoit prédit, renverser, détruire de fond en comble, & sans qu'il en restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem, & son temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir (q). Ils ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur & moins de ressources que jamais, les menaces de leurs Prophètes, & ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-sept cents ans, toujours au même état où les vengeances du

Seigneur & les conseils de sa Providence les ont réduits, toujours sans Chefs, sans Patrie, sans Temple, sans Prêtres, sans sacrifice, errant de peuple en peuple, conservant par-tout une existence si précaire, & continuée cependant depuis si long-tems sans mélange & sans interruption (r), ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste de leur crime, & démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

O mon fils ! que la lumière brille enfin pour toi ; que le voile qui t'en déroboit l'éclat se déchire : tombe aux pieds de celui que tu as trop long-tems méconnu ; & adore avec moi Jésus-Christ ; ce Jésus, devenu le centre unique de l'un & de l'autre Testament, le point de réunion de toutes les parties de la Religion, la liaison essentielle du véritable Israélite & du Chrétien fidèle ; ce Jésus, qui, attendu ou donné, a été dans tous les tems la consolation & l'espérance des enfans de Dieu, & nous montre ainsi la Religion la plus digne de notre admiration par son ancienneté, son unité, sa perpétuité.

Eh !

Eh ! quoi donc , le Dieu saint auroit-il pu laisser prendre à l'erreur des caractères si parfaitement semblables à la vérité ? & ne puis-je pas dire à juste titre , après tant de merveilles , que , si ce que je crois maintenant pouvoir être une erreur , ce seroit Dieu même qui m'auroit trompé ? Prends-y garde , Valmont , je n'ai fait que tracer rapidement , qu'ébaucher en quelque sorte une suite d'événemens , qui s'amènent & se supposent les uns les autres , dont chacun en particulier , développé dans toute son étendue , formeroit une preuve suffisante & complète , mais qui , pris ensemble , sont au dessus de toute difficulté & de toute objection.

Quelle satisfaction pour le vrai Fidèle , de repasser ainsi d'un coup d'œil toute la suite de la Religion & tous les fondemens de sa Foi ! au milieu de tous les assauts qu'on livre à sa croyance , quelle consolation pour lui de voir , comment & avec quelle évidence , des preuves que nous avons sous les yeux , je veux dire , de l'état actuel des Juifs , de l'Eglise , & de la Religion , on remonte de siècle en

siècle , par une liste de noms connus ; par une succession non interrompue de Pontifes dans l'Eglise Romaine , aux premiers jours du Christianisme ; comment encore , par une autre suite de Pontifes également constante , on remonte jusqu'à Aaron , jusqu'à Moïse , & de Moïse , par un petit nombre de Patriarches , aux premiers jours du monde ! O la belle autorité que celle que nous offre la véritable Religion ! la plus belle , la plus grande qui soit sur la terre , & qu'aucune Secte , aucun peuple ne peuvent imiter.

J'ai satisfait à ton empressement , cher Valmont , en te retraçant le troisième caractère de la Religion Chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui concerne ta situation actuelle & tes plus secrètes dispositions.



N O T E S.

P A G E 33.

(a) *U*NE étoile brillante l'annonce. Chalcide , Philosophe Platonicien , qui florissoit au commencement du quatrième siècle , dans son Commentaire latin sur le Timée de Platon , Ouvrage très-estimé des Savans , parle en ces termes de l'étoile qui parut en Orient :
 » Il y a une autre Histoire , plus sainte &
 » plus digne de notre vénération , qui publie
 » l'apparition d'une étoile destinée à annon-
 » cer aux hommes , non des maladies ou
 » quelque mortalité funeste , mais la venue
 » d'un Dieu , descendu uniquement pour le
 » salut & pour le bonheur du genre humain.
 » Elle ajoute que cette étoile ayant été ob-
 » servée par des Chaldéens d'une sagesse dis-
 » tinguée & très-versés dans l'Astronomie ,
 » sa route nocturne les conduisit à chercher
 » le Dieu nouvellement né ; & qu'ayant
 » trouvé cet auguste Enfant , ils lui avoient
 » rendu les hommages qui étoient dus à un
 » grand Dieu ». Il est aisé de sentir qu'on
 allègue ici Chalcide , ainsi que Macrobe dans
 la note suivante , non comme faisant preuve
 par eux-mêmes , puisque ce sont des témoins

bien postérieurs à l'évènement, mais comme ayant recueilli les faits dans des sources non suspectes, dès que l'on sait qu'ils n'étoient pas Chrétiens, & que d'ailleurs on connoît assez leur discernement & leurs lumières.

I B I D.

(b) *Et ce qu'un Auteur célèbre entre les Auteurs Païens nous a garanti..... Hérode ; instruit, &c. Macrobe, Proconsul d'Afrique, Grand Chambellan de l'Empereur Théodose le Jeune, & qui vivoit au commencement du cinquième siècle, parle ainsi de ce fait intéressant.* » Auguste ayant appris qu'Hérode, » Roi des Juifs, avoit fait tuer en Syrie un » grand nombre d'enfans mâles, âgés de » deux ans & au dessous, & que le propre » fils de ce Prince avoit été enveloppé dans » ce massacre, dit : Il vaudroit mieux être » le pourceau d'Hérode que son fils «. (*Saturn. l. 2, c. 4, de Jovis Aug.*) Hérode étoit Juif, & on sait que sa Religion ne permettoit pas l'usage de cet animal. La Syrie est mise dans ce passage pour la Judée. On voit la même désignation dans Tertullien : *Pontio Pilato Syriam tunc ex parte Romanâ Procuranti.* (*Apologet.*)

Dupleffis-Mornay remarque, comme une nouvelle preuve de l'apparition de l'étoile

miraculeuse , que ce fut en conséquence de cette étoile & des informations qu'Hérode prit des Mages , que ce Prince cruel & soupçonneux fit tuer tous les enfans qui étoient au dessous de deux ans , croyant faire périr celui que l'étoile désignoit. En sorte que ces deux faits se trouvent liés ensemble & appuyés l'un par l'autre.

(c) *Jean-Baptiste, si digne d'admiration, &c.* Josèphe, dans ses Antiquités Judaïques, l. 18, c. 7, en parlant d'une guerre qu'eut Hérode contre Arétas, Roi des Arabes, dans laquelle son armée fut taillée en pièces, rend ce témoignage à Jean-Baptiste, & fait connoître en même tems le commencement du Christianisme. » On crut parmi les Juifs que la » défaite de l'armée étoit une juste punition » de Dieu, au sujet de Jean, surnommé » Baptiste, que le Tétrarque Hérode avoit » fait mourir, & qui étoit un saint homme : » car il exhortoit les Juifs à la vertu, sur- » tout à la piété & à la justice, & à se laver » dans les eaux du Baptême. Cependant il » les avertissoit que, pour en rendre l'usage » agréable à Dieu, il ne suffisoit pas de » s'abstenir de quelque péché particulier ; » mais qu'il falloit d'abord purifier son cœur

» par la justice , en purifiant son corps par
 » le Baptême. Comme il se faisoit vers lui
 » un grand concours de peuple qui prenoit
 » ses leçons avec empressement , Hérode ,
 » craignant que le crédit de Jean ne fût une
 » occasion d'émeute , prit le parti de le faire
 » mourir «.

P A G E 37.

(d) *Et le fils de Dieu sans le savoir.* Ce n'est ici qu'une expression simple & vraie du caractère de Jésus-Christ : mais on ne sautoit trop se rappeler ces beaux morceaux sur Jésus-Christ & sur l'Evangile , qui joignent à la plus exacte vérité tout le mérite du style le plus pur & de l'éloquence la plus sublime. » Non , ce n'est point avec tant d'art & d'appareil que l'Evangile s'est étendu par tout l'univers , & que sa beauté ravissante a pénétré les cœurs. Ce divin Livre , le seul nécessaire à un Chrétien , & le plus utile de tous à quiconque ne le seroit pas , n'a besoin que d'être médité , pour porter dans l'ame l'amour de son Auteur & la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage ; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie & de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant . . .

» Voyez les Livres des Philosophes avec toute leur pompe ; qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un Livre , à la fois si sublime & si sage , soit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même ? Est-ce là le ton d'un enthousiaste ou d'un ambitieux sectaire ? Quelle douceur ; quelle pureté dans ses mœurs ! quelle grâce touchante dans ses instructions ! quelle élévation dans ses maximes ! quelle profonde sagesse dans ses discours ! quelle présence d'esprit , quelle finesse , & quelle justesse dans ses réponses ! quel empire sur les passions ! Où est l'homme , où est le sage qui fait agir , souffrir , & mourir sans foiblesse & sans ostentation ? Quand Platon peint son Juste imaginaire , couvert de tout l'opprobre du crime & digne de tous les prix de la vertu , il peint trait pour trait Jésus-Christ. La ressemblance est si frappante , que tous les Pères l'ont sentie , & qu'il n'est pas possible de s'y tromper.

» Quels préjugés , quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronisque au fils de Marie ! Quelle distance de l'un à l'autre ! Socrate , mourant sans douleur , sans ignominie , soutint aisément jusqu'au bout son personnage ; & si cette facile mort n'eût honoré sa vie , on

douteroit si Socrate , avec tout son esprit ; fut autre chose qu'un Sophiste. Il inventa , dit-on , la Morale. D'autres avant lui l'avoient mise en pratique ; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait , il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Aristide avoit été juste , avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que justice ; Léonidas étoit mort pour son pays , avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la Patrie ; Sparte étoit sobre , avant que Socrate eût loué la sobriété ; avant qu'il eût loué la vertu , la Grèce abondoit en hommes vertueux. Mais où Jésus avoit-il pris chez les siens cette Morale élevée & pure , dont lui seul a donné les leçons & l'exemple ? Du sein du plus furieux fanatisme , la plus haute sagesse se fit entendre , & la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate , philosopant tranquillement avec ses amis , est la plus douce qu'on puisse désirer ; celle de Jésus , expirant dans les tourmens , injurié , raillé , maudit de tout un peuple , est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate , prenant la coupe empoisonnée , bénit celui qui la lui présente & qui pleure ; Jésus , au milieu d'un supplice affreux , prie pour ses bourreaux acharnés. Oui , si la vie & la mort de Socrate sont

d'un Sage , la vie & la mort de Jésus sont d'un Dieu.

» Disons-nous que l'Histoire de l'Evangile est inventée à pla sir ? Ce n'est pas ainsi qu'on invente ; & les faits de Socrate , dont personne ne doute , sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond , c'est reculer la difficulté sans la détruire ; il seroit plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce Livre , qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des Auteurs Juifs n'eussent trouvé ni ce ton ni cette Morale ; & l'Evangile a des caractères de vérité si frappans , si parfaitement inimitables , que l'inventeur en seroit plus étonnant que le héros ». *M. Rousseau.*

I B I D.

(c) *Sur la nature & la possibilité des miracles , &c.* L'univers entier , chaque partie de l'univers est un prodige ; mais puisqu'on entend , à proprement parler , par miracle , ce qui sort des loix de la Nature & en surpasse évidemment les forces ; qui peut douter raisonnablement , premièrement , que de tels miracles ne soient possibles à celui qui a fait la Nature & qui n'a pas épuisé en elle son pouvoir * ; secondement , que , posé le be-

* Il peut y avoir des miracles , dit M. Hume , de

soin d'une révélation, que nous croyons avoir établi sur les preuves les plus sensibles, ces miracles ne puissent être dans l'ordre de la divine sagesse, & avoir été réservés par elle, pour rappeler l'homme à son Auteur par un genre de prodiges auxquels il n'ait pas été accoutumé * ; & en dernier lieu, que ces miracles ne puissent être distingués suffisam-

violations du cours ordinaire de la Nature, qui soient telles qu'elles puissent être prouvées par le témoignage humain ». Page 37 de l'*Essai sur les Miracles*.

» Dieu peut-il faire des miracles ? c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies ? Cette question, sérieusement traitée, seroit impie, dit M. Rousseau, si elle n'étoit absurde. Ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement, que de le punir ; il suffiroit de l'enfermer ». *Lettre de la Montagne*.

» Ce n'est pas le défaut de pouvoir qu'opposent à Dieu ceux qui contestent, avec Spinoza, la possibilité des miracles. Ils ne se fondent que sur son immutabilité. Comme s'il n'étoit pas aisé de concevoir que Dieu, sans changer de volonté, peut changer les loix de la Nature : le même décret, qui est éternel, ayant embrassé tout à la fois & l'établissement & l'interruption de ces loix ». *L'incrédulité convaincue par les prophéties, par M. l'Archevêque de Vienne*.

* Ce sont les miracles, de l'aveu de M. Rousseau, qui donnent aux envoyés de Dieu le caractère le plus frappant, & par là même le plus proportionné aux besoins de la multitude, que les faits saisisent toujours beaucoup mieux que tous les raisonnemens.

ment, & de ceux qui seroient contrefaits ou supposés, & de ceux qui ne paroîtroient des miracles à nos yeux que par notre peu de lumières sur les forces & l'énergie de la Nature ? Celle-ci a des loix très-connues sur de certains objets ; des loix simples, constantes, uniformes, qui ont un cours régulier & suivi, qui se rendent sensibles aux hommes les moins éclairés comme aux plus sçavans, & auxquelles la puissance divine, qui les a établies, peut seule déroger. En tout tems, en tout pays, la résurrection d'un mort fera certainement un miracle.

D'après ce petit nombre de réflexions, ce n'est pas, comme on le voit, ce qu'un fait a de merveilleux qui le rend incroyable, dès que l'action de Dieu a pu intervenir : il n'est question alors que de savoir si elle est intervenue en effet. Or, que les hommes puissent aussi bien nous être garans de la vérité d'un miracle que de celle d'un fait purement naturel, c'est ce qu'a prouvé, contre l'Auteur des *Pensées Philosophiques*, celui qui a donné à l'Encyclopédie l'article *Certitude*, dont M. Diderot a fait lui-même un si grand éloge. Un miracle est un fait, qui, par rapport au témoignage des hommes & à celui des sens, ne diffère point de tout autre fait, de quelque nature qu'il puisse être. Nos sens & les

hommes ne nous diront pas comment & par quelle manière d'opérer de la Divinité, un mort est ressuscité; car c'est ce qui n'est pas à leur portée. Mais pour nous dire s'il est ressuscité, il leur suffit de pouvoir juger de ces deux choses : s'il étoit réellement mort, & si maintenant il est en vie. Or ce sont là deux faits, qui sont également soumis à leur examen, & sur lesquels (posé toutes les conditions requises) ils ne peuvent pas plus se tromper ni nous tromper, que sur tout autre fait quel qu'il soit. Il y a plus; l'Etre suprême, qui, dans des circonstances dignes de sa sagesse, peut intervertir l'ordre physique par un acte extraordinaire de sa volonté, ne sauroit de même intervertir l'ordre moral, selon lequel je suis forcé de m'en rapporter sur les faits, de quelque nature qu'on les suppose, à la certitude du témoignage humain; parce qu'il iroit alors contre les loix mêmes de sa sagesse, qui cessent d'être arbitraires par rapport au monde moral, quoiqu'elles le soient en un sens par rapport au monde physique. D'ailleurs, à moins que de faire des miracles pour chacun de nous, & de les rendre par-là si communs que nous nous accoutumerions bientôt à ne plus les regarder comme des miracles, ou que du moins notre liberté en seroit const-

dérablement gênée & contrainte ; il faut bien que Dieu me renvoye au témoignage humain pour me certifier ceux qu'il aura voulu faire , ceux qu'il aura faits ; & que , dans tous les cas où il aura exercé par eux son pouvoir , il laisse à ce témoignage toute sa force. Aussi M. Hume , dans le passage que nous avons cité plus haut , a-t-il bien voulu reconnoître la possibilité des miracles , *susceptibles d'être prouvés par le témoignage humain.*

Peut-être aurons-nous occasion de développer quelque jour , sur l'article des miracles , ce qui n'est ici qu'ébauché , & de faire sentir le peu de solidité des objections de M. Rouffau , & le peu de justesse de celles de M. Hume , qui nous a paru bien inférieur à l'Auteur d'*Emile* , pour la précision & la force du raisonnement. Voyez sur le même article , le *Déisme réfuté* de M. Bergier , & un petit Ouvrage très-bien fait , qui a pour titre , *Lettres écrites de la plaine , en réponse à celles de la Montagne* , à Amsterdam , 1765. Voyez aussi les *Pensées Théologiques* , chap. 16 , sur les Miracles.

(f) *Faits & miracles avoués par ceux mêmes , &c.* Nulle personne , un peu instruite , n'ignore le témoignage que Josèphe , Juif de

nation , si connu par sa belle Histoire des Antiquités Judaïques , & par celle de la guerre des Juifs contre les Romains , a rendu à J. C.

» En ce même tems , dit-il (parlant du
 » tems de Pilate , Gouverneur de la Judée) ,
 » parut Jésus , qui étoit un homme sage , si
 » toutefois on doit se contenter de l'appre-
 » ler un homme , tant ses œuvres étoient
 » admirables. Il enseignoit ceux qui pre-
 » noient plaisir à être instruits de la vérité ,
 » & il fut suivi , non seulement de plusieurs
 » Juifs , mais de plusieurs Gentils. C'étoit
 » ce Christ , qui , ayant été accusé par les
 » Princes de notre nation devant Pilate , fut
 » crucifié par son ordre. Ceux qui l'avoient
 » aimé durant sa vie , ne l'abandonnèrent pas
 » après sa mort. Il leur apparut vivant , trois
 » jours après son trépas , selon que l'avoient
 » prédit les Prophètes qui avoient annoncé
 » beaucoup d'autres merveilles de sa vie ; &
 » jusqu'à ce jour ses sectateurs ont continué
 » de subsister sous le nom de Chrétiens ,
 » qu'ils empruntent de lui Vers ce même
 » tems il arriva encore un grand trouble
 » dans la Judée , &c. *Antiq. Jud.* liv. 18 ,
 » chap. 4.

On a voulu s'inscrire en faux contre ce passage si désolant pour l'incrédule , & on a prétendu qu'il avoit été ajouté à l'histoire de

Josèphe. Mais premièrement , les plus anciens manuscrits & les plus anciens Livres rapportent ce passage tel qu'on vient de le citer : *Eodem tempore fuit Jesus* , &c. Ils le rapportent tous , sans exception , de la même manière ; le témoignage de ceux qui en ont écrit , comme Eusèbe , S. Jérôme , Sophronius , Rufin , Isidore de Damiette , Sozomène , Cédrenus , est unanime en sa faveur. Secondement , comment peut-on supposer qu'un Livre aussi estimé & aussi intéressant que celui de Josèphe , un Livre que les Chrétiens , les Juifs , les Païens (& parmi ces derniers , les Grecs qui en faisoient leurs délices) , avoient sans cesse entre les mains , eût été falsifié dans tous les manuscrits , & dans l'endroit le plus capable d'attirer l'attention , sans que personne l'eût remarqué & en eût prouvé la supposition ? Troisièmement , il faudroit supposer aussi contre toute raison , qu'on a également inféré dans Josèphe deux autres passages , qui tiennent nécessairement au texte , & où l'Auteur parle de la mort de S. Jean-Baptiste , dont il fait l'éloge , & de la personne de Jacques qu'il appelle *le frère de Jésus*. Qui ne voit en effet que , si ces deux textes sont authentiques , comme ils le sont évidemment , celui qui regarde Jésus-Christ ne l'est pas moins , puisqu'il seroit absurde de

supposer que Josèphe a parlé de S. Jacques & de S. Jean , sans parler de Jésus-Christ même , dont l'histoire & le caractère avoient fait incomparablement plus de bruit ?

Nous avons déjà rapporté plus haut (note c) , le passage sur S. Jean-Baptiste ; voici celui sur S. Jacques.

» Ananus , qui , comme nous venons de le
 » dire , avoit été élevé à la dignité de Grand-
 » Prêtre , étoit un esprit audacieux , féroce ,
 » de la secte des Saducéens , les plus sévères
 » de tous les Juifs dans leurs jugemens. Il
 » prit le tems de la mort de Festus , & où
 » Albinus n'étoit pas encore arrivé , pour
 » assembler un Conseil , devant lequel il
 » fit venir Jacques , frère de Jésus nommé
 » Christ , & quelques autres , les accusa d'a-
 » voir contrevenu à la Loi , & les fit con-
 » damner à être lapidés. Cette action déplut
 » infiniment à tous ceux des habitans de Jé-
 » rusalem qui avoient de la piété & un vé-
 » ritable amour pour l'observation de nos
 » Loix. Ils envoyèrent secrètement vers le
 » Roi Agrippa , pour le prier de mander à
 » Ananus de n'entreprendre plus rien de sem-
 » blable , ce qu'il avoit fait ne pouvant s'ex-
 » cuser. Quelques-uns d'eux allèrent au de-
 » vant d'Albinus , qui étoit alors parti d'A-
 » lexandrie , pour l'informer de ce qui s'é-
 » toit passé , &c. «. *Ant. Jud.* l. 20 , c. 8.

I B I D.

(g) *Hiéroclès*, Philosophe païen, qui fut Président de Bithynie & ensuite Gouverneur d'Alexandrie, non content de persécuter les Chrétiens, composa un ouvrage intitulé *Philalètès*, dans lequel, en avouant que Jésus-Christ avoit ressuscité des morts, & en reconnoissant l'authenticité de ses miracles, il osa les comparer avec les prétendus miracles d'Apollonius de Thiane; mais son aveu en faveur de Jésus-Christ subsiste dans toute sa force, sans donner aucun poids à la comparaison qu'il a voulu faire. Il ne parle que d'après Philostrate, qui a écrit la vie d'Apollonius; & le témoignage de celui-ci n'a lui-même aucune autorité: premièrement, parce que, bien loin d'être un témoin oculaire, il n'a écrit que près d'un siècle après la mort de son Héros: secondement, parce que les faits qu'il rapporte sont demeurés inconnus pendant tout cet espace de tems qui a précédé le récit qu'il en fait: troisièmement, parce qu'il est le seul qui nous ait conservé la mémoire de ces prodiges; que les Auteurs contemporains, tels qu'Euphrate, si célébré par Plin le jeune, ne disent mot de ces prétendues merveilles, & qu'ils se contentent de nous représenter Apollonius

comme un aventurier & un imposteur : quatrièmement , parce qu'il n'a rien fait pour confirmer la vérité de ce qu'il raconte , qu'au contraire il le rend douteux & très-suspect , n'ayant écrit d'ailleurs que dans la vûe de faire sa cour à l'Impératrice Julie , passionnée pour la magie & pour les Romans.

Ce n'est pas sur de pareils fondemens qu'est appuyée l'authenticité des miracles de Jésus-Christ : ils sont rapportés par des témoins oculaires & contemporains , sous les yeux de tout un peuple , son plus cruel ennemi , qui auroit pu les traiter d'inventions absurdes , les rejeter comme les plus grossiers mensonges , & qui au contraire les a reconnus pour vrais : ils sont rapportés par un nombre de témoins plus que suffisant , & sont avoués , non seulement par les Juifs , mais par les Auteurs païens , qui n'ont pu les contredire : ils sont rapportés enfin par des hommes qui ont scellé de leur sang la vérité de leur récit.

On peut faire à peu près les mêmes observations relativement aux autres prodiges que l'on oppose aux miracles de Jésus-Christ , tels que ceux de Vespasien , qui , comme dit M. Fleury , ne s'élèvent guère au dessus de l'ordre commun des choses naturelles , & n'ont d'ailleurs aucun caractère de certitude.

I B I D.

(h) *Julien* fait un aveu formel des miracles de N. S. lors même qu'il cherche à en éluder la force. » Il n'a rien fait, dit-il, qui mérite » qu'on en parle, à moins qu'on ne compte » pour de grandes actions d'avoir guéri des » boiteux & des aveugles, & d'avoir chassé » les démons des possédés dans les bourgs de » Bethsaïde & de Béthanie « *Julian. Opera*, lib. 6, pag. 191, Edit. Colon. 1688.

I B I D.

(i) *Celse*, Philosophe Epicurien, florissoit vers le milieu du second siècle, sous l'Empereur Adrien. Il dit de N. S. J. C., que, » pressé par la pauvreté, il s'étoit retiré en » Egypte, où il avoit puisé dans l'art magique ce pouvoir merveilleux & cette présomption qui lui avoient fait prendre ensuite dans la Judée le titre de Dieu «.

I B I D.

(k) *Porphyre* n'a laissé échapper en faveur de J. C. que quelques traits, qui semblent prouver que les oracles des Païens eux-mêmes, à quelque cause qu'on les rapporte, lui ont été favorables, & que les Dieux des Gentils ont reconnu en quelque sorte son influence & son pouvoir. *Porphyr. apud. Euseb. Præpar. Evang. lib. 5, cap. 1; & apud. Aug. de civit. Dei, lib. 19, cap. 22.*

(1) *Faits évidemment au dessus des forces de la Nature.* Indépendamment de ce que nous avons dit dans une des notes précédentes , & sans insister sur le miracle de la résurrection d'un mort , répété à plusieurs reprises , dans des circonstances toutes différentes , & qu'il n'y a personne d'assez insensé pour croire possible par les seules forces de la Nature ; combien d'autres prodiges , de la part de J. C. & de ses Disciples , ne peuvent être expliqués par des secrets purement naturels ?

Qu'on exalte , tant qu'on le voudra , les découvertes faites de nos jours , celles de l'électricité , de la vertu magnétique , du magnétisme animal , auquel les gens sensés ne croient plus * , d'un fluide qui circule dans toutes les parties de l'Univers ; qu'à force d'expériences & de tâtonnemens , on exemte l'application qu'on en fait , de tous les inconvéniens qui semblent en résulter ; qu'on leur prête les plus grands avantages , si magnifiquement célébrés par les uns , si hautement contestés par les autres ; qu'on cite même ,

* Voyez le *Rapport des Commissaires chargés par le Roi de l'examen du magnétisme animal* , imprimé par ordre du Roi ; & qui se trouve chez Moutard , rue des Mathurins.

pour les faire valoir , non pas des vertiges , des spasmes , des convulsions extraordinaires , de vives impressions de douleur ou de plaisir , mais des cures merveilleuses , toutes longues qu'elles ayent été , tout imparfaites , tout incertaines peut-être qu'on feroit fondé à les croire , ou relatives du moins à d'autres causes dont on ne parle pas : ôsera-t-on nier , avec tout cela , que des guérisons d'aveugles nés , que tant d'autres guérisons subites , permanentes opérées d'un seul mot , opérées sur des personnes absentes & éloignées , telles que la fille de la Chananéenne , le serviteur du Centenier , ne soient de vrais miracles ?

Que , dans une machine quelconque , à la faveur d'un vaste globe rempli de gas ou de fumée , on s'élève dans les airs ; qu'on trouve même le secret de glisser sur les eaux ; est-ce là , comme J. C. , commander aux vents & aux tempêtes ? N'est-ce donc qu'à force d'art & d'instrumens qu'il a marché d'un pas ferme sur les ondes agitées , & qu'il y a fait marcher , par son seul commandement , l'un de ses Apôtres ? Est-ce avec le secours d'un Aérostat qu'il s'est élevé dans les cieux , pour ne plus reparoître sur la terre ?

Et que gagnera l'Incrédule à multiplier , par d'insipides raisonnemens & des comparaisons puériles , ses délires & ses sophismes ?

C'est la chaîne de tous les grands miracles opérés en faveur de la Religion , qu'il faut rompre ; que dis-je ? c'est la chaîne immense de tous les grands faits qui la prouvent , qu'il faut briser ; ce sont les caractères distinctifs qu'il faut absolument effacer ; c'est en un mot son ensemble tout divin qu'il faut anéantir , avant de lutter contre elle , & de prétendre lui ravir ses droits , si bien acquis , à la croyance du genre humain.

P A G E 42.

(m) *La Nature se trouble & se déconcerte quand il expire , par des prodiges qu'attestent des Auteurs païens , &c.* tels que Phlégon , qui florissoit à Rome vers le milieu du second siècle ; Thallus , Auteur Grec , qui écrivoit les histoires Syriaques dans le premier siècle de l'Eglise , & qui rapporte dans son troisième Livre celle des ténèbres qui se répandirent sur la Judée à la mort de J. C. Phlégon parle de ces ténèbres comme d'une éclipse de soleil , soit parce qu'il les croyoit l'effet d'une éclipse , soit parce que le plus grand nombre , avant lui , s'étoit exprimé ainsi sur ce phénomène. Voici ce qu'il en dit :
 » La quatrième année de la 202^e. olympiade
 » (qui est la même que celle de la mort de N. S.),
 » il y eut une éclipse de soleil , la plus grande
 » qu'on eût encore vue. Il se forma à la

» sixième heure du jour une nuit si obscure ,
 » que les étoiles parurent dans le ciel. Il se
 » fit de plus un grand tremblement de terre ,
 » qui renversa plusieurs maisons de la ville
 » de Nicée en Bithynie ». Ce qui met encore
 ce miracle dans un plus grand jour , de l'aveu
 même des Païens , c'est qu'il étoit rapporté
 dans les actes publics & dans les registres de
 l'Empire. Tertullien , dans son Apologétique ,
 (ch. 21.) en appelle à ces pièces solennelles ,
 comme à des monumens incontestables , & y
 renvoie les Gentils. *Eum mundi casum rela-*
tum in Archivis vestris habetis. Lucien , Prêtre
 & Martyr , au rapport de Rufin , disoit à ses
 Juges : *Consulite annales vestros , invenietis ,*
Pilati temporibus , dum pateretur Christus , me-
diâ die fugatum solem & interruptum diem.
 (Hist. Ecclésiast. liv. 9 , ch. 6.)

P A G E 43.

(n) Ces hommes , qui vont opérer au nom
 de J. C. d'aussi grands prodiges que ceux qu'il
 a opérés lui-même. Suétone (in Nerone , c. 16.)
 appelle les Chrétiens une secte de Magiciens
 ou d'Enchanteurs ; ce qui prouve au moins
 le caractère merveilleux qu'on étoit forcé
 de reconnoître dans les choses qu'on leur
 voyoit faire.

Sur quel fondement tant soit peu solide
 pourroit-on nier la vérité des miracles de

J. C. & de ses Disciples , tandis que les Juifs & les Païens n'ont de ressources , pour en éluder la notoriété , que de dire qu'ils étoient opérés par la magie ou par la puissance des démons ? » Aussi , dit un Auteur Anglois (Littleton) , après les Apôtres & les Evangélistes , les témoins les plus irrécusable de l'évidence triomphante de cette vérité , sont Celse , Julien , & les autres adversaires anciens de la Religion Chrétienne , qui , ne pouvant contredire ni nier l'authenticité de ses miracles , se virent réduits à en imaginer des causes aussi absurdes & aussi ridicules ». *Considérations sur la conversion de S. Paul* , p. 109.

PAGE 45.

(o) *Les mœurs des premiers Fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis.* Pline dans sa Lettre à Trajan , nous a laissé ce beau monument du témoignage que les apostats eux-mêmes rendoient aux mœurs des premiers Chrétiens. » On me présenta un Mémoire où étoient les noms de plusieurs qui affirment qu'ils ne sont pas Chrétiens , & qu'ils ne l'ont jamais été. En effet , ils invoquèrent les Dieux avec moi , leur sacrifièrent , & de plus , ils donnèrent des malédictions au Christ : à quoi il est , dit-on , impossible d'engager ceux qui sont véritablement

» blement chrétiens. D'autres encore, dénon-
 » cés, dirent qu'ils étoient chrétiens, & le
 » nièrent incontinent, disant qu'ils l'avoient
 » été, mais qu'ils ne l'étoient plus; & ils
 » maudrent aussi le Christ. Du reste, ils
 » affirmoient que leur faute ou leur erreur se
 » réduisoit aux points suivans; qu'ils s'assem-
 » bloient, à un jour marqué, avant le lever
 » du soleil, pour dire ensemble alternative-
 » ment un cantique à l'honneur du Christ com-
 » me à un Dieu; qu'ils s'engageoient par
 » serment, non à aucun crime, mais plutôt
 » à ne commettre ni larcin, ni rapine, ni
 » adultère, à garder la foi donnée, à rendre
 » religieusement un dépôt, qu'ensuite ils
 » avoient coutume de se retirer, puis de se
 » rassembler pour faire un repas, où ils ne
 » prenoient que des alimens communs & per-
 » mis « (*Epist. 97, lib. 10*). Le témoignage
 de Lucien n'est pas d'un moindre poids. Au mi-
 lieu des traits de satire qu'il lance contre les
 Chrétiens, il lui échappe des traits de vérité
 qui leur font honneur. » Leur Législateur, dit-
 » il, leur persuade qu'ils sont tous frères.....;
 » ils se séparent de nous; ils renient les dieux
 » des Grecs; ils adorent leur Docteur cruci-
 » fié, & conformément leur vie à ses loix; ils
 » méprisent les richesses, tout est commun
 » entre eux; & ils sont constans dans leur

» foi.... Jusqu'à ce jour ils adorent ce grand
 » homme crucifié dans la Palestine ». *Lucian.
 de morte Peregrini.*

PAGE 46.

(p) *Les oracles se taisent.* La cessation des oracles vers le tems de J. C. & de ses Apôtres, du moins successivement & par degrés, mais toujours d'une manière très-sensible, est attestée par la plupart des Auteurs païens. On a cherché à éluder & à affoiblir tant qu'on a pu la force de ce témoignage, surtout en rejetant ce silence des oracles, dans le tems dont il s'agit, sur d'autres causes que celle que nous lui attribuons. Mais que répondre au défi que les premiers Chrétiens faisoient aux Païens, en les provoquant à permettre publiquement, & devant les Tribunaux, l'épreuve du pouvoir que le nom de J. C. leur donnoit sur les démons & sur leurs oracles, sous peine à ceux d'entre les Fidèles qui ne rempliroient pas leur promesse, de subir le dernier supplice? Voyez l'*Apologétique de Tertullien.*

» Que l'on amène, dit Lactance, un
 » homme véritablement possédé du démon,
 » qu'on nous présente le Prêtre même d'Apol-
 » lon de Delphes; ils frémiront l'un & l'autre
 » au seul nom de Dieu: Apollon sortira aussi

» promptement de son Prophète que le dé-
 » mon du corps de ce possédé ; & le Prophète
 » abandonné du dieu que l'invocation du nom
 » du Très-Haut aura mis en fuite , sera pour
 » jamais réduit au silence «. *Instit. Div. l. 4.*
chap. 27.

Le même Lactance rapporte qu'un seul Chrétien assistant , sans être connu , à la pompe d'un sacrifice , les Aruspices n'avoient pu tirer aucune lumière des entrailles des victimes , ni rendre aucune réponse. Sur quoi le Prêtre s'étant écrié qu'il y avoit dans la foule quelque profane , le peuple , animé par ce discours , avoit excité une espèce de tumulte.

» Venez , disoit S. Cyprien , & reconnois-
 » sez la vérité de ce que nous vous annon-
 » çons ; & puisque vous faites profession d'ado-
 » rer les Dieux , croyez-en au moins ceux que
 » vous jugez dignes de votre culte «. *Lib. con-*
tra Demetr.

» Les mauvais esprits , dit-il ailleurs , con-
 » jurés au nom du vrai Dieu , nous cèdent
 » sans hésiter , s'avouent vaincus , & sont
 » contraints de sortir des corps qu'ils obsè-
 » dent «.

» Que celui , dit S. Athanase , qui voudra
 » l'éprouver , vienne... , il verra comment ,
 » au seul nom de Jésus , les démons fuient , les
 » oracles cessent , & la magie avec tous ses

» enchartemens reste confondue ». *Lib. de Incarn. verbi Dei.*

Minutius-Félix en atteste les Païens eux-mêmes. » La plupart d'entre vous n'ignorent » pas les aveux que les démons nous ont » faits toutes les fois qu'ils ont été forcés » par nos exorcismes & nos prières de for- » tir des possédés. . . : mentiroient-ils pour » se déshonorer en votre présence ? Croyez- » en donc leur propre témoignage ; croyez » qu'ils disent la vérité , lorsqu'ils recon- » noissent qu'ils ne sont que des démons ». *In Octav.*

» Ce seul nom de Jésus, dit Arnobe, met » en fuite les mauvais esprits, & fait taire les » oracles ». *Advers. Gent.*

P A G E 47.

(q) *Et son temple fameux, que Julien s'efforça en vain de rebâtir.* L'Empereur Julien voulut éterniser sa mémoire en relevant superbement le temple de Jérusalem. » Cette heureuse nouvelle , dit M. le Beau , (*Hist. du Bas-Empire* , liv. 13) , se répand en un moment dans les contrées voisines. Les Juifs accourent de routes parts avec un empressement incroyable ... ; chacun croyoit se sanctifier en contribuant à cette pieuse entreprise. Cependant Cyrille , Evêque de Jérusalem ,

mieux instruit que les Juifs du sens de leurs prophéties , se moquoit de leurs efforts. Il disoit hautement , que le tems étoit venu où l'oracle du Sauveur du monde alloit s'accomplir à la lettre ; que de ce vaste édifice , il ne resteroit pas pierre sur pierre «.

Il s'accomplit en effet , & c'est ainsi qu'en parle Ammien-Marcellin , Auteur païen , qui vivoit dans ce même tems : » L'activité de » Julien s'étendant même à tout , il forma , » pour s'immortaliser par des monumens qui » lui survécussent , le dessein de rebâtir à » grands frais le temple superbe de Jérusalem , qui , après bien des combats incur- » triers livrés pendant le siège qu'en fit Vespasien , fut enfin détruit par Titus ; il chargea » de cette commission Alypius d'Antioche , » qui avoit autrefois gouverné la Grande-Bretagne en qualité de Vicaire des Préfets. Pendant que cet homme , secondé par le Gouverneur de la Province , pressoit extrêmement l'Ouvrage ; de redoutables globes de feu , qui s'élancèrent sans discontinuer près des fondemens , rendirent ce lieu inaccessible aux travailleurs , dont quelques-uns furent brûlés ; & l'obstination des flammes à repousser tout ce qui approchoit , força à se désister de l'entreprise «. *Liv. 23, chap. 1.*

« Ce miracle , dit encore M. le Beau , se passa aux yeux de l'univers ; & la Providence en a perpétué la mémoire par des témoignages authentiques , que nul des Païens n'a osé démentir. S. Grégoire de Nazianze & S. Jean Chrysostôme , contemporains de cet événement , en ont développé toutes les circonstances. S. Ambroise , qui vivoit dans le même tems , en prend avantage , comme d'un fait incontestable , pour détourner le Grand Théodose de rétablir un temple des Païens. Mais ce qui doit fermer la bouche à l'incrédulité , c'est l'autorité des ennemis du Christianisme. Ammien-Marcellin , qui étoit alors à la Cour , atteste la vérité de ce prodige. Julien lui-même avoue qu'il a voulu rebâtir ce temple ; & s'il s'abstient de parler des obstacles que le ciel & la terre opposèrent à son dessein , son silence est suppléé par un Auteur qui n'est pas d'un moindre poids , parce qu'il n'étoit pas moins intéressé à cacher la vérité. Un fameux Rabbin , qui écrivoit dans le siècle suivant , rapporte le fait ; & , ce qui doit être d'une grande considération , il le rapporte d'après les Annales de la Nation Juive. De nos jours , un Protestant célèbre (Warburton) a recueilli tous ces témoignages , & il en a fait sentir la force dans un ouvrage solide & lumi-

neux «. Son excellente dissertation a été traduite en François , & imprimée à Paris en 1764. Elle se vend chez la veuve Tilliard , rue de la Harpe.

P A G E 48.

(r) *Les Juifs. conservant une existence si précaire , & continuée cependant depuis si long-tems , &c.* » Dans les révolutions des vastes empires de l'Orient , on voit les peuples les plus fameux se précipiter les uns sur les autres , & menacer tour à tour d'une ruine totale cette triste nation , qui , par un prodige inoui , subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les nations de l'univers. On l'a remarqué cent fois , & l'on ne sauroit trop le répéter , les Juifs , vaincus , dispersés , & maudits , forment encore sur la terre un peuple immense ; & déjà l'on n'y trouve plus , depuis des siècles , le moindre vestige des Assyriens , des Mèdes , des Perses , des Grecs , & des Romains , qui les avoient réduits en esclavage. Ils se sont perpétués , malgré les affreuses calamités qu'une main vengeresse a répandues sur leurs têtes ; & ce qui a fait disparaître leurs vainqueurs du milieu des nations , semble être précisément l'époque la plus féconde de leur accroissement. Les vues

de Dieu sur ce peuple infortuné se manifesteront dans les derniers tems , & le prélude de leur accomplissement a toujours été regardé comme une des preuves les plus frappantes de la vérité de notre Religion ». *M. Fréron , Année Littéraire.*

Voyez dans le discours d'un Pasteur de Berlin , que nous avons cité à la fin de la note (c) de la trente-neuvième Lettre , un beau morceau sur les Juifs , ce peuple étrange , espèce d'énigme incompréhensible à l'esprit humain , si on ne le considère pas , selon l'expression de M. Ancillon , comme un peuple miraculeux & soumis à une direction particulière de la Providence , pour les fins les plus grandes dont on puisse se former l'idée.





L E T T R E X L V I.

Du Comte de Valmont à son Père.

O mon père ! mon père ! tout est perdu pour moi. Laufane... Emilie... Quelle fureur... ! A quelle extrémité me suis-je porté ! Laufane est dangereusement blessé ; Emilie est mourante.... ; son enfant vit.... hélas ! sous quels auspices il est né ! Fils infortuné ! la mort lui eût mieux valu que la vie. Et moi , malheureux père ! malheureux époux ! si Emilie meurt , moi qui en ferai la cause , il ne me reste plus qu'à mourir.





L E T T R E X L V I I.

Du Marquis à son Fils.

MON cher fils ! ne te laisse point abatre , ne t'abandonne point à un lâche désespoir. Ne te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie (a) , au moins pour ton fils , pour un père qui ne vit que pour toi seul , peut-être , encore pour Emilie ? Et si elle meurt... quelle plus juste peine le Ciel pourroit-il t'imposer dans sa clémence , que celle de lui survivre ?

Mesdames de Veymur , accompagnées du plus jeune des deux frères , arriveront presque aussi-tôt que Bazin , qui te porte ma lettre. Ils volent en amis généreux à ton secours & à celui d'Emilie. Il ne reste avec moi que le Comte , dans le sein duquel je répands ma trop vive douleur. Dans ces momens si difficiles , si pénibles pour moi , il est mon soutien ; & Dieu par dessus tout. O mon fils ! il y a une Religion ; il y a un Dieu

juste , arbitre de notre sort ; il y a une autre vie que celle-ci , pour satisfaire à sa justice. O Dieu souverainement équitable , mais Dieu clément & bon , ayez pitié de moi... , ayez pitié de mon fils !

N O T E.

P A G E 82.

(a) *N*E te resteroit-il donc pas assez de force pour supporter la vie ? M. Rousseau a mis dans la bouche d'un jeune homme , à qui la vie est devenue à charge , des sophismes en faveur du suicide , que , malgré tout leur séduisant appareil , il est aisé de détruire. » Plus j'y » réfléchis , dit le jeune homme , plus je trouve » que la question se réduit à cette proposition » fondamentale : Chercher son bien & fuir » son mal en ce qui n'offense point autrui , » c'est le droit de la nature «.

La réponse est facile : *Chercher son bien* , oui sans doute , mais *son vrai bien* ; fuir son mal , mais *son vrai mal* ; & dans un être tel que l'homme , l'un & l'autre se prennent , non di moment , mais d'une toute autre durée.

Chercher son bien , fuir son mal *en ce qui n'offense point autrui* , c'est-à-dire , en ce qui

n'offre ni Dieu dans ses droits sur nous, ni les hommes dans les droits de la société, ou dans ceux d'homme à homme ; ce sera le *droit de la nature*. Mais la proposition ainsi énoncée, condamne le suicide, bien loin de l'autoriser. C'est ce que développe de la manière la plus sensible la réponse de Milord à son ami.

» Pensez-y bien, jeune homme ; que sont
 » dix, vingt, trente ans pour un être immor-
 » tel ? la peine & le plaisir passent comme
 » une ombre ; la vie s'écoule en un instant ;
 » elle n'est rien par elle-même ; son prix dé-
 » pend de son emploi. Le bien seul qu'on a
 » fait demeure, & c'est par lui qu'elle est
 » quelque chose. Ne dis donc plus que c'est un
 » mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de
 » toi seul que ce soit un bien, & que, si c'est
 » un mal d'avoir vécu, c' est si une raison de plus
 » pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il
 » n'est permis de mourir, car autant vaudroit
 » dire qu'il n'est permis de n'être pas homme,
 » qu'il n'est permis de te révolter contre l'Au-
 » teur de ton être & de tromper ta destina-
 » tion.... Toi qui crois Dieu existant, l'âme
 » immortelle & la liberté de l'homme, tu
 » ne penses pas sans doute qu'un être intelli-
 » gent, reçoive un corps & soit placé sur la
 » terre au hasard, seulement pour vivre, souf-
 » frir, & mourir ? Il y a bien peut-être à la vie

» humaine un but , une fin , un objet moral ?
 » je te prie de me répondre clairement sur ce
 » point....

» Ta mort ne fait de mal à personne..... ?
 » Tu parles des devoirs du Magistrat & du
 » Père de famille ; & parce qu'ils ne te sont
 » pas imposés , tu te crois affranchi de tout.
 » Et la société , à qui tu dois ta conservation ,
 » tes talens , tes lumières ; la patrie , à qui tu
 » appartiens , les malheureux , qui ont besoin
 » de toi , ne leur dois-tu rien ? O l'exacte dé-
 » nombrement que tu fais ! Parmi les devoirs
 » que tu comptes , tu n'oublies que ceux
 » d'homme & de citoyen....., Et que dis-tu
 » de la défense expresse des loix ? Les loix ,
 » les loix , jeune homme ! le sage les mé-
 » prise-t-il ? Socrate innocent , par respect
 » pour elles , ne voulut pas sortir de prison :
 » tu ne balances point à les violer pour
 » sortir injustement de la vie , & tu deman-
 » des ; Quel mal fais-je..... ? Il te sied bien
 » d'oser parler de mourir , tandis que tu
 » dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Ap-
 » prends qu'une mort telle que tu la médites
 » est honteuse & furtive. C'est un vol fait au
 » genre humain. Avant de le quitter , rends-
 » lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne
 » tiens à rien ? je suis inutile au monde ? Phi-
 » losophe d'un jour ! ignores-tu que tu ne

» saurois faire un pas sur la terre sans y trou-
 » ver quelque devoir à remplir, & que tout
 » homme est utile à l'humanité par cela seul
 » qu'il existe.... ? Insensé ! j'ai pitié de tes
 » erreurs. S'il te reste au fond du cœur le
 » moindre sentiment de vertu , viens , que
 » je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois
 » que tu seras tenté d'en sortir , dis en toi-
 » même : *Que je fasse encore une bonne action*
 » *avant que de mourir.....* Si cette considé-
 » ration te retient aujourd'hui , elle te retien-
 » dra encore demain , après demain , toute
 » ta vie ».

Voilà ce que la raison toute seule pou-
 voit dire. Mais à qui croit la Religion Chré-
 tienne , faut-il tant de raisonnemens ? Peut-
 on être bien convaincu de la réalité de ses
 menaces comme de ses promesses , & vou-
 loir , pour se délivrer d'une vie mêlée de plai-
 sirs & de peines , s'ouvrir à l'instant & à coup
 sûr une éternité des plus affieux supplices ?
 Avouons-le à la honte de l'Incrédulité , c'est
 l'affoiblissement de la Religion parmi nous ,
 qui , de nos jours , a rendu si commun le suicide.





LETTRE XLVIII.

Du Comte de Valmont au Marquis.

EMILIE est toujours au même état. Laufane est mort. Sa famille, instruite de ce que l'on avoit tenu secret jusqu'alors, concerta les mesures qu'elle doit prendre pour me perdre sans se compromettre *. Je suis caché dans la maison de Mesdames de Veymur, qui sont ici sous des noms empruntés. M. de Veymur ne me quitte pas un seul moment : & sa présence, ainsi que votre dernière Lettre, me soutient contre moi-même. Sa femme est sans cesse au chevet du lit de sa chère Emilie, à qui sa vue semble apporter un foible soulagement. Dans les momens où

* Selon les loix, de deux hommes qui se sont battus en duel, on ne peut faire le procès à l'un, sans flétrir la mémoire de l'autre, sans déterrer même son cadavre, s'il est enseveli, & sans le condamner à être traîné sur la claie.

cette chère épouse a l'esprit plus libre, la piété fait toute sa force. Quelle piété, grand Dieu ! quels tableaux j'ai vus ! & dans leur contraste , quels argumens en faveur de la Religion ! Encore deux jours, & je vous instruirai de tout. Mais l'état d'Emilie , je vous l'avoue , m'inquiète & m'agite trop pour me laisser la force de vous en dire davantage. Que n'ai-je suivi vos sages conseils ! ô Dieu ! que ne les ai-je suivis !





LETTRE XLIX.

Du même.

EMILIE étoit hier à l'extrémité. Depuis long-tems elle sentoît son état , malgré la pitié barbare , disoit-elle à ses femmes , qui nous portoit à le lui cacher. Elle désiroit , dès les premiers jours de sa maladie , de recevoir les derniers Sacremens ; elle les a reçus enfin , & ils ont produit sur elle un effet tout contraire à celui que j'en appréhendois. Ils l'ont rendue plus calme ; ils l'ont en quelque sorte rappelée à la vie , & un rayon d'espérance luit encore pour moi. Son fils , qu'elle a redemandé avec les plus vives instances , est sous ses yeux ; & plût au Ciel qu'il n'y eût pas plus à craindre pour sa mère que pour lui ! ma situation étant aujourd'hui plus tranquille , j'en profite pour vous raconter plus au long mes égaremens & mes malheurs.

Vous aviez pressenti les excès auxquels mon caractère impétueux , mes passions

vives & ardentes pouvoient me porter ; je n'ai que trop justifié toutes vos craintes.

Des amis indiscrets me rapportoient sans cesse des propos ou des démarches de Laufane , qui enflammoient ma jalousie , & réalisoient à mes yeux les chimères que je m'étois formées. Des émissaires , que j'avois placés en tous lieux sur ses pas , empoisonnoient encore ses discours légers , & aggravoient chaque jour mes soupçons. Il se faisoit un jeu de ma crédulité : & voulant la faire servir à d'affreux projets , que lui-même m'a dévoilés , croyant d'ailleurs qu'avec le crédit & l'autorité dont il jouïssoit , je n'oserois jamais faire avec lui d'une prétendue galanterie une affaire sérieuse , il mit enfin , par la plus abominable invention , le comble à ses noirceurs. Il montra à ceux dont j'avois fait mes confidens , un portrait d'Emilie , accompagné d'une lettre qui paroïssoit écrite de sa main , & dans laquelle , après un préambule assez naturel sur les soins qu'elle avoit toujours apportés à déguiser à mes yeux son attachement pour lui , elle lui recommandoit

de nouveau de s'observer devant moi avec plus d'attention , & lui envoyoit un gage de sa tendresse tel qu'il le désiroit.

De tous mes amis , celui dont je me défiois le moins fut mis en œuvre par le Baron , pour me faire donner plus sûrement dans le piège qu'il me tendoit. Sur son récit , je n'eus pas de peine à croire Emilie coupable ; cependant je me possédai assez , pour exiger de cet ami perfide qu'il me fît voir au moins la lettre , qui étoit le plus sûr garant de l'infidélité d'Emilie. Il me promit d'employer tous ses soins pour la dérober à Laufane , & dès le lendemain il me la remit. Jugez de ma fureur , lorsque je crus y reconnoître l'écriture d'une épouse , qui sembloit me manquer & se manquer à elle-même si indignement. N'écoutant plus dans cet instant que la passion qui me transportoit , je courus à son appartement. » Malheureuse , lui dis je en l'abordant , laisse tomber le masque de ta fausse vertu ; lis , & sois confondue « . Elle lut , & me rendant la lettre ; » C'est mon écriture , dit-elle ; on l'a contrefaite , de manière à m'y

» tromper moi-même ; mais ce ne font ,
 » cher époux , ni mon style , ni mes senti-
 » mens « . Le sang froid avec lequel elle
 prononça ces mots , au lieu de m'éclairer ,
 ne fit que redoubler l'horreur dont je me
 sentoís pénétré , & m'animer encore plus
 à la vengeance. Je la quittai , en osant bien
 l'accuser de s'être fait un front qui ne
 favoit plus rougir ; & je courus chercher
 Laufane. » Suivez-moi , lui dis-je , lâche &
 infâme séducteur « . Oh , pour lâche &
 infâme , c'est trop , me répondit-il ; & il me
 suivit à l'instant. Dans la route , & pen-
 dant que je me faisois mener avec lui dans
 un lieu écarté ; » Expliquons-nous , medit-
 » il , & que de petites intrigues d'amour ,
 » sans dessein & sans conséquence , ne sé-
 » parent pas à jamais deux amis qui de-
 » puis tant de tems ont vécu l'un pour
 » l'autre : il m'en coûteroit trop de vous
 » ôter la vie , & vous vous perdez si vous
 » attendez à la mienne « . Je regardai
 comme un manque de courage ce qui n'é-
 toit en lui que le fruit d'une réflexion plus
 mûre , occasionnée par mon emporte-
 ment ; & je ne daignai y répondre que

par le plus profond silence & le plus parfait mépris. Descendus de carrosse au parc de Vincennes, & nous enfonçant aussi-tôt dans le plus épais du bois, Point de quartier, m'écriai-je dans le transport qui m'agitoit : & fondant sur le Baron sans aucun ménagement, j'en reçus une légère blessure ; mais après le combat le plus opiniâtre, je l'étendis presque mort à mes pieds. » J'implore votre secours, » me dit-il en tombant ; accordez-le moi, » par pitié pour vous-même, & plus encore pour votre fidèle & trop malheureuse épouse «. Il ne put en dire davantage. Je courus faire avancer la voiture qui nous avoit amenés, & nos valets de chambre, que nous avions eu la précaution d'y faire monter avec nous. Ils m'aidèrent à relever le Baron, qui ordonna au sien un silence qu'il n'a pas gardé ; & on le reconduisit à son hôtel.

Pour moi, vivement frappé du peu de mots qui lui étoient échappés, je me hâtai de rejoindre Emilie. Hélas ! je craignois de la revoir presque autant que je le désirois ; & dans quel état, grand Dieu !

la trouvai-je à mon retour ! Un accouchement subit , mais violent , causé par la trop juste frayeur qu'avoit produite en elle mon départ précipité , la mettoit à deux doigts de la mort. Elle venoit d'être délivrée ; mais il lui restoit des convulsions affreuses & un transport qui aliénoit entièrement sa raison. Malgré la quantité de sang qu'elle avoit perdu , l'ardeur de la fièvre lui donnoit une force qu'on avoit peine à contenir ; & tandis que ses femmes étoient en pleurs aux pieds de son lit , ses domestiques ne pouvoient , que difficilement , la retenir au milieu des secousses vives & continues qu'elle éprouvoit dans tous ses membres. Je la pris moi-même entre mes bras , & à chaque instant elle étoit prête à m'échapper. On crut qu'elle alloit passer ; on vouloit me faire retirer : mais je n'écoutois rien , je ne savois ni ce qu'on me disoit ni ce que je faisois ; toute mon attention se bornoit à contenir Emilie , que j'embrassois étroitement , & avec laquelle je ne pensois plus qu'à mourir. Cependant son agitation se calma peu

à peu ; quelques fecours appliqués à propos lui rendirent même l'usage de la raison ; mais elle se trouva aussi foible alors , qu'elle étoit forte & violente quelques instans auparavant. Elle tourna vers moi des regards languissans , me tendit une main défaillante , & ne put proférer que ce peu de mots : » Cher époux , » je vous aime toujours «. Une léthargie profonde succéda aussi tôt à cet état de langueur & d'accablement : on la fit revenir à force de soins ; & moi , immobile & stupide , je tenois sa main pressée entre les miennes, & ne pouvois pleurer. Après un assez long tems passé dans cet état , ses yeux se rouvrirent , & se portèrent encore plus tendrement sur moi : » Je ne puis , dit-elle , cher » époux , soutenir la situation où je vous » vois «. Elle retomba dans son évanouissement.

On prit ce moment pour m'arracher d'auprès d'elle ; on me fit passer dans la chambre voisine , où étoit mon fils : je m'assis près de lui ; & l'émotion que me causa sa vue , rappelant mes esprits

presque égarés , me fit enfin verser des larmes. A l'instant où je me sentoie le plus soulagé , & où je retrouvois quelque force dans mes maux , on vint me dire qu'Emilie étoit mieux , mais qu'elle avoit besoin de repos , & qu'un inconnu me demandoit : c'étoit un homme que m'envoyoit Laufane , pour me dire qu'il étoit très-mal , & qu'il désiroit me parler ; j'y courus. On avoit jugé sa blessure mortelle : » Vous m'ôtez peut-être la » vie , me dit-il après avoir fait retirer » ceux qui l'environnoient ; mais je l'ai » mérité. La Comtesse est innocente , & » la lettre que j'ai supposée étoit destinée » à me rendre coupable envers vous avec » plus de succès que je ne l'avois été jusqu'ici. J'étois assez convaincu que vous » la lui montreriez ; mais je pensois aussi » que , du caractère dont je vous connois , & après des marques aussi sûres » en apparence de son infidélité , nulle » explication de sa part ne pourroit vous » empêcher de rompre avec elle. Ne » croyant pas d'ailleurs , qu'avec les vues » d'agrandissement & d'élévation dont

» vous

» vous m'avez fait part , vous voulussiez
 » vous mesurer avec moi , ni vous
 » exposer à tout perdre pour une
 » femme infidèle , je fendois sur votre
 » rupture mes plus douces espérances.
 » L'habitude qu'on a fait prendre à la
 » Comtesse , de se promener chaque jour
 » pour se conserver en santé , m'avoit
 » fait concevoir le dessein de profiter
 » d'une de ses promenades pour l'enle-
 » ver. J'avois gagné pour cet effet son
 » cocher , son coureur , la Roche (trois
 » de ses gens que je vous avois donnés) ;
 » & tout le reste étoit arrangé. Si au con-
 » traire , vous preniez le parti de l'éloi-
 » gner & de vous séparer , j'avois résolu
 » de forcer sa retraite , si je ne pouvois
 » réussir à l'enlever sur la route. Cet en-
 » lèvement , disois-je , de quelque ma-
 » nière qu'il se fasse , ne sera point sur
 » mon compte : après l'éclat de la rup-
 » ture , on dira hautement que la Com-
 » tesse s'est jetée dans mes bras ; qu'elle
 » est venue déposer entre mes mains le
 » fruit de nos amours , que son mari a
 » été pris pour dupe , & , quoi qu'il

» puisse en arriver du côté de la Comtesse,
 » se , ma passion sera satisfaite , ou du
 » moins ma vanité «.

Quel monstre ! m'écriai-je à l'instant :
 Quoi ! & vous ne respectiez pas même
 l'état d'Emilie..... ! Et maintenant elle se
 meurt.... ! » J'étois un monstre , j'en con-
 » viens , me répondit Laufane ; mais je
 » devois , à sa justification , à votre repos
 » & au mien , ce récit , hélas ! si pénible
 » & si humiliant pour moi. J'ai tout fait
 » pour séduire la Comtesse , & j'avoue
 » que le triomphe auquel j'aspirois in-
 » téressoit en moi autant l'orgueil que l'a-
 » mour. Par de fausses délations , j'ai fait
 » éloigner votre père , dont la présence
 » & les conseils m'auroient embarrassé ;
 » je vous ai rendu incrédule comme moi ,
 » pour vous rendre moins cher à Emilie ,
 » moins scrupuleux , moins délicat , &
 » moins fidèle ; je vous ai inspiré les pas-
 » sions & les préjugés les plus favorables
 » à mes vues : j'ai voulu employer auprès
 » de la Comtesse les mêmes ressources ;
 » mais je l'ai toujours trouvée armée par
 » sa sagesse contre toute espèce de séduc-

„tion. Je vous ai fait , sans vous haïr ,
 „ tout le mal que j'ai pu ; & j'en suis la
 „ première victime. Il y a un Dieu juste ,
 „ Valmont ; je le reconnois trop tard , &
 „ je ne me sens pas encore la force de
 „ le confesser hautement.... Il y a un
 „ Dieu “. Lausane se tut à ces mots.
 Une sueur froide couloit de son front ;
 l'agitation la plus violente se peignoit
 dans ses yeux & dans tous ses traits. En
 le voyant dans cet état , la pitié succéda
 au fond de mon cœur à tous les senti-
 mens de fureur & de haine. J'appelai ,
 pour lui faire donner du secours ; & me
 penchant vers lui , Je vous pardonne ,
 lui dis-je assez bas pour ne pas être en-
 tendu ; mais puisqu'il y a un Dieu , pen-
 sez sérieusement à vous réconcilier avec
 lui. „ Je vous attends demain , me ré-
 „ pondit-il ; & pour la seconde fois ,
 „ ayez pitié de moi “. Je lui ferai la
 main avec un mélange inexprimable
 d'humanité , de compassion , de mépris ,
 & d'horreur.

Je me hâtai de rejoindre ma chère
 Emilie , l'esprit rongé d'inquiétudes , &

le cœur plus rempli que jamais d'estime pour elle, de respect, & d'amour. On ne me permit de la voir qu'un moment. Sa situation étoit toujours la même: elle l'étoit à mon réveil; si toutefois j'ai fermé l'œil de toute cette nuit, la plus orageuse de ma vie. J'entrai chez Emilie; je la vis un moment sans en être apperçu; j'embrassai mon fils, & je courus chez Laufane. Personne ne se défioit encore de ce qui s'étoit passé entre nous; & les raisonnemens que formoit le Public, toujours mal instruit sur ces sortes d'affaires, s'arrêtoient sur tout autre que sur moi. Dès que je parus, on nous laissa seuls, comme il l'avoit ordonné.

„ Venez, me dit-il, venez jouir du
 „ plaisir de la vengeance... Le Ciel vous
 „ a bien vengé. Venez voir un malheu-
 „ reux, déchiré par ses remords, com-
 „ battu par mille sentimens contraires,
 „ ne sachant ni ce qu'il doit croire ni ce
 „ qu'il peut espérer, ne voyant, de quel-
 „ que côté que se portent ses réflexions,
 „ que des sujets de crainte & rien sur quoi
 „ il puisse s'appuyer. Accablante situa-

» tion ! O Galiléen ! tu as vaincu ». — Mais s'il a vaincu , lui dis-je en frémissant , comme Julien , vous blasphémez * : si la Religion Chrétienne est vraie , comme je commence à le croire , elle vous offre un Dieu Sauveur , des moyens de réconciliation. — Quoi ! cette Religion que j'ai toujours méconnue , déshonorée , outragée... elle seroit la ressource d'impies , de scélérats tels que moi ! Hélas , quelquefois , lorsque je la blasphémois , mon cœur démentoit mes lèvres. Aujourd'hui il me suffiroit de dire , *Je me repens* , pour me la rendre favorable ! Portes tes ressources à d'autres que moi ; offre-les à Emilie , qui n'en a pas besoin : pour moi je ne me repens que d'avoir pu te

* Théodore , & d'autres Ecrivains après lui , rapportent que , quand Julien se vit blessé à mort , il reçut dans sa main le sang qui couloit de sa plaie ; & que , le jetant en l'air , il s'écria : *Rassasie-toi , Galiléen : tu m'as vaincu ; mais je te renonce encore* ; & qu'après avoir ainsi blasphémé contre Jésus-Christ , il vomit aussi mille imprécations contre ses dieux , dont il se voyoit abandonné.

paroître si foible. Eh, quel rôle veux-tu me faire jouer ? J'irois demander un Prêtre, me confesser ! — Eh, vous l'avez bien fait vis-à-vis de moi, en me rendant le confident de vos crimes ! — Oui, mais c'est entre nous. Dès l'instant où je me suis senti frappé, je n'ai pu porter tout le poids de mes remords. Depuis ce moment fatal, les réflexions n'ont fait qu'ensanglanter la plaie qui est au fond de mon cœur ; il me falloit quelqu'un à qui je pusse m'ouvrir sans contrainte, & je ne pouvois le faire plus utilement qu'à l'époux d'Emilie. Ce pendant personne ne sait quel est le sujet de notre entretien, & au contraire tout le Public sauroit bientôt... — Eh, Monsieur, qu'importe le Public dans des momens si précieux, & où, peut-être dans peu, il n'y aura plus à vos yeux d'autre juge de vos actions que Dieu même ? — Qu'importe.... ! eh quoi, m'as-tu donc condamné à la mort ? N'y a-t-il plus d'espérance pour moi ? Va, fais du moins prier pour un malheureux, qui n'a pas la force de prier pour lui-même. Fais dire des Messes pour sa guérison ; les

plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant (a)... Son visage enflammé m'annonçoit assez qu'il étoit tems de finir ; si je ne voulois pas aigrir son mal & augmenter le transport qui l'agitoit. Il n'étoit presque plus à lui. Je le quittai , en l'invitant à prendre du repos , & à ne se permettre que des réflexions capables de le tranquilliser & de le consoler.

Pendant plusieurs jours , je me partageai ainsi entre lui & la Comtesse. L'état d'Emilie demandoit les plus grands ménagemens , & sembloit empirer de jour en jour. Celui du Baron étoit entièrement désespéré. La gangrène s'étoit mise à sa blessure ; elle avoit gagné les parties les plus nobles ; & on n'avoit pas craint de lui annoncer que le mal étoit sans remède , & qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre. Grand Dieu ! quelle nouvelle pour lui ! En quelle situation l'ai-je vu dans ces derniers momens ; & où trouverai-je des couleurs assez fortes pour bien rendre cet affreux tableau ? » Il faut » donc mourir , me dit-il dès qu'il m'ap- » perçut ; & où irai-je ? O néant que j'im-

» plore , sois mon Dieu ! viens par pitié
 » dévorer tout mon être ! viens , je n'ai de
 » ressource qu'en toi seul : je te rends ce
 » que tu m'as donné... Hélas ! je t'implore
 » en vain. Tu ne pouvois me rien donner ;
 » tu ne peux me rien ôter. Dieu cruel !
 » Dieu impitoyable ! s'il en existe quel-
 » qu'un ; ô toi qui t'es joué de mon être ,
 » qui t'es joué de mon sort , que vas-tu
 » faire de moi *.... « ? O mon ami ! lui
 dis-je en l'interrompant , que faites-
 vous ? Quel fantôme hideux vous êtes-
 vous formé , pour vous tourmenter ? Il
 y a un Dieu bon , un Dieu clément...
 même pour des coupables tels que nous.
 Ah ! maintenant j'aime à m'en flatter :
 oui , Laufane , il y a un Dieu Sau-
 veur. — Qu'il fasse donc des miracles ;
 qu'il me fasse croire ; qu'il me fasse es-
 pérer ; qu'il change en un moment mon

* Un ancien Philosophe disoit : *Dubius vixi ;
 incertus morior ; quò vadam nescio : Ens en-
 tium , miserere mei ?* J'ai vécu dans le doute ;
 je meurs dans l'incertitude ; je ne fais où j'irai :
 Etre des êtres , ayez pitié de moi !

esprit & mon cœur; qu'il me donne la force d'avouer que je me suis trompé, que je l'ai bien voulu, que mon incrédulité étoit plus l'ouvrage de mes passions que de ma raison, qu'elle n'étoit souvent qu'un masque dont je couvrois ma foiblesse, qu'elle étoit un état de doute bien plus que d'assurance & de tranquillité. — Cette force dont tu as besoin, ô mon ami ! demandons-la ensemble. Le tems presse ; j'ai amené avec moi un Ministre charitable....

» Oui « , s'est écrié en entrant un de nos Esprits forts, ami intime de Lausane & l'un de ses disciples d'impiété, » il fera » beau voir mon maître, *extrémonctioné* » par tous les sens, mourir entre les bras » d'un Prêtre ! Eh quoi, Baron, as-tu » peur de l'enfer « ? Il est permis, lui répliquai-je, de trembler à moins ; & je ne conseille pas à notre ami d'être fort, en dépit de sa conscience & contre Dieu même. — Oh sa conscience ! c'est celle d'un malade ; & toi qui te portes bien, ce qui m'étonne est de te trouver aussi foible que lui. Va, Baron, dit-il en se retirant

& en pirouettant , va dans l'autre monde , muni de passeports qui ne font bons que pour les fots ; & fais dire à ceux qui s'apprêtoient à vanter ton courage , que tu n'y étois déjà plus avant même d'être mort.

Voilà donc , dis-je à Laufane , qui paroïssoit atterré par ces froides plaisanteries si fort hors de saison , voilà toutes les consolations & toutes les ressources que nous laissent dans ces derniers instans nos compagnons d'incrédulité. Cher Baron , permets que je te présente , dans le Ministre de la Religion , un ami plus fidèle & des ressources plus réelles. — Non , s'écria-t-il avec violence , qu'il se garde bien d'entrer ; qu'il sorte de ma maison ; à quoi m'exposes-tu ? Me voilà donc , grâces à tes soins , la fable & la risée de tous les sages ! — Eh , mon ami , c'est bien de tout cela que tu dois t'inquiéter maintenant. Laisse ces faux sages faire les braves , tant qu'ils se croient loin du danger ; mais pour toi , songe à ce que tu risques ; prends du moins le plus certain. — Hélas ! je risque tout , me

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

1878

1879

1880

1881

1882

1883

1884

1885

1886

1887

1888

1889

1890

1891

1892

1893

1894

1895

1896

1897

1898

1899

1900



La mort de l'Impie.

répondit-il avec un air & d'un ton de voix que je n'oublierai jamais, je risqué tout : n'importe (b) ; il est trop tard, & le sort en est jeté..... Dieu ! Dieu ! qui te venges déjà si cruellement, tu mets le désespoir & l'enfer dans mon cœur ! je te défie de me faire souffrir davantage.... Je perds tout.... tout s'évanouit à mes yeux & fond sous moi... Quel abîme.... ! ô rage ! ô désespoir ! ô infortuné que je suis..... ! Va, retire-toi, funeste auteur de ma mort.... ; qu'on sache, dit-il en élevant la voix, que c'est toi qui es mon meurtrier, mon bourreau ; que ta conscience te le dise à toi-même à chaque instant de ta vie ; qu'elle te rende aussi malheureux que moi. Reçois ce fatal adieu & mes derniers vœux ; que ton Emilie, que le fruit de ses entrailles..... A ces derniers mots, la rage le suffoqua. J'appelai du secours.... il n'étoit plus. J'avois saisi heureusement un papier qui sortoit de dessous son chevet, & qui me parut, à la première inspection, un plan contre la Religion, & en faveur de l'incrédulité, que je vous communi-

querai par la fuite *. Je me jetai machinalement à genoux aux pieds de son lit, les yeux fixés sur cet infortuné..... Quel spectacle hideux que celui de son cadavre.... ! Les efforts violens qu'il venoit de faire en rendant les derniers soubpirs , avoient défigurés les traits. Ses yeux fixes & hagards ne respiroient que la haine , la vengeance , & la fureur ; les mains étoient tordues sur sa tête ; son front étoit pâle & menaçant ; les lèvres étoient enflées & livides ; sa bouche ouverte sembloit vomir encore l'impiété & le blasphème.... Ses Domestiques ne purent le voir , sans détourner les yeux & sans frémir (c)..... Après quelques instans de saisissement & de méditation profonde , la terreur dans l'ame, la conscience bourrelée , oppressée

* Ce plan a été envoyé en même tems que la Lettre LIe, avec des réflexions du Comte de Valmont, sur les objets qu'il renferme. On a rejeté le tout à la fin des Lettres de cette première Partie, comme un morceau à part, mais qu'il étoit essentiel de conserver, en y faisant d'ailleurs les additions & les changemens dont il sera parlé.

par les remords , je m'arrachai de ce lieu sinistre & précipitai mes pas vers Emilie. Quel contraste ! toute sa maison étoit en pleurs , tout retentissoit du récit de ses œuvres & de l'éloge qu'on faisoit de ses vertus ; on entendoit de toute part des gémissemens & des regrets ; & quoiqu'on se contraignît en ma présence , je ne lisois sur tous les visages que des signes sensibles de la plus vive inquiétude & de la douleur la plus amère. Lorsque je l'abordai , elle étoit un peu moins foible , & jouissoit de toute la liberté de son esprit & de tout le calme de sa raison.

Approchez , cher Valmont , me dit-elle dès qu'elle m'aperçut ; je me sens assez forte pour partager vos peines & vous aider à les porter. Mon bon ami , il n'y a que la Religion qui puisse nous les faire soutenir dignement. Cherchez en elle des lumières & des secours , qu'elle seule peut nous donner. Qu'il m'est doux de mourir dans son sein , si Dieu veut que je meure ! Elle ne me laisse regretter sur la terre que vous , notre respectable père , & mon fils.... Mais quelle conso-

lation n'emporterai-je pas au tombeau , si je puis penser que je laisse , à ce tendre gage de notre amour , un père , instruit par ses malheurs & guidé par la Religion ! — Vivez , chère épouse , m'écriai-je fondant en larmes ; vivez pour me la faire suivre , pour me la faire aimer , pour que j'achève de la connoître & de l'adorer. — Ma vie n'est point à moi , me répondit-elle , elle est à celui qui me l'a donnée ; je la lui rends , dès qu'il lui plaît de la reprendre : trop heureuse , si le sacrifice que je lui en fais , uni à celui de mon Rédempteur , peut expier nos fautes & nous le rendre propice à tous deux... ! Je m'appuie , reprit-elle après quelques momens de silence , sur ses miséricordes , bien plus que sur l'innocence de ma vie & la pureté de mes intentions. Je vous ai toujours aimé , cher époux ; mais ai-je bien aimé mon Dieu autant que je le devois ? Je l'ai désiré du moins de tout mon cœur ; & de tout mon cœur je veux mourir dans son amour.... Que la mort , pour une ame chrétienne , perd bien de son amertume ! Elle nous ôte beaucoup moins



Car Monnet Del

D'ambrian Sculp

*Que la mort pour une Ame chrétienne
perd bien de son amertume*



qu'elle ne nous donne ; & dans cette séparation dont elle nous menace , ô mon ami ! je suis moins à plaindre que vous... C'est vous , cher Valmont , qui devez maintenant vous armer de force , pour soutenir le fardeau de la vie , & pour acquitter les dettes qu'elle vous fait contracter : c'est vous qui devez vivre , pour consoler votre père , pour former à la Religion & à la vertu l'enfant que le Ciel vous a donné , & pour édifier par votre retour vos vrais amis , que vos erreurs ont affligés. Me le promettez-vous ? — O ma vie ! mon tout ! lui dis-je en me jetant à ses genoux , demande à ton Dieu de vivre encore , pour achever son triomphe sur mon esprit & sur mon cœur : il t'exaucera ; & en vivant pour toi , je commencerai à vivre pour lui. Mes erreurs ne tiennent plus à rien ; trop de choses les combattent & les détruisent. Je te promets tout ce que tu voudras ; car en te promettant , je sens que je ne risque plus rien. — Lève-toi.... je ne crains donc plus de mourir. O mon Dieu ! que votre volonté soit faite , & que votre saint nom

soit béni. — Emilie , je t'en conjure , demande-lui de vivre. — Oui , je le lui demande , si c'est pour sa gloire & pour notre salut à tous deux. — Mon Emilie ! me pardonnes-tu ? — Ah ! si je te pardonne , moi qui t'aime si tendrement ! Va , mon cœur a toujours excusé les faiblesses du tien ; & ce n'est qu'à Laufane que j'ai besoin de pardonner : hélas ! je sépare , autant qu'il est en moi , ses vices de sa personne : & il m'est cher encore , malgré les maux qu'il nous a faits. Mais , dis-moi , qu'est-il devenu... ? Tu te troubles , Valmont ; tu gardes le silence. — Ma tendre amie , sois tranquille ; je satisferai dans peu à tes questions , & tu admireras alors plus que jamais les secrets desseins d'un Dieu qui veille sur nous. Laufane t'a pleinement justifiée à mes yeux , si tu as pu jamais avoir besoin de l'être. — Le Ciel daigne avoir pitié de lui.... ! Cher Valmont , laisse-moi me recueillir pour l'action que je médite ; demain je recevrai les derniers Sacremens. Ne t'inquiète pas , mon bon ami ; ils sont tout à la fois & la consolation la plus douce & le remède le plus sûr dans l'état où je suis.

Je respectai , quoiqu'à regret , la loi que sa piété m'imposoit ; & je me retirai en gémissant. On m'annonça , quelques heures après, M. de Veymur *. Son abord étoit inquiet & embarrassé. Fuyez , me dit-il , dès qu'il put me parler sans témoins. A l'instant même de la mort de Laufane , l'un de ses valets de chambre , qui vous a accompagné au parc de Vincennes , a raconté tout haut les circonstances de votre affaire , & nous venons de les apprendre en arrivant... La famille du Baron , qui perd toutes ses espérances , est désolée , & fait contre vous les plus terribles menaces. Le public est instruit , & le Roi lui-même ne tardera pas à l'être. Fuyez ; dérobez-vous à des poursuites dont vous auriez tout à craindre dans ces premiers momens. Conservez-vous pour Emilie , & venez chez Mesdames de Veymur , qui sont ici avec moi sous un nom emprunté : elles ont choisi exprès un logement commode & retiré , & ne veulent se présenter à votre épouse qu'après qu'elles vous auront mis à l'abri

* Le frère du Comte de Veymur.

de tout danger. La nuit favorise heureusement votre retraite ; suivez-moi : nous nous chargeons de tranquilliser Emilie.

Je le suivis avec d'autant plus d'empressement , que je brûlois du désir de voir sa belle-sœur & son épouse , & de leur témoigner ma vive reconnoissance de tant de zèle & de fatigues. L'entrevue fut aussi touchante qu'elle pouvoit l'être , malgré tous mes torts. Les motifs qu'elles me proposèrent , pour me faire accepter l'asile qu'elles m'offroient , étoient assez pressans pour me déterminer. Je restai , tandis qu'elles coururent s'emparer de ma chère & tendre amie , & colorer à ses yeux mon absence de prétextes propres à la calmer.

Ce qu'il y avoit de plus difficile à arranger , étoit la cérémonie du lendemain. On ne vouloit pas faire penser à la Comtesse que j'avois des affaires sérieuses , & que je courois des risques assez grands pour que je ne pusse pas assister , comme elle le désiroit ardemment , à la grande action qu'elle méditoit. On lui dit que la décence même ne permettoit

pas que je me montrasse dans des momens si critiques ; qu'un tel spectacle ne pouvoit d'ailleurs que faire sur moi l'impression la plus vive ; & que du moins , pour en dérober l'effet à ses propres yeux , il étoit convenable que je me retirasse dans la garde-robe qui étoit au pied de son lit , où la porte seulement entr'ouverte me laisseroit toute liberté de voir & d'entendre sans être vu. Cette précaution ne lui parut point étrange. Lorsque le soir de ce jour si précieux pour elle fut arrivé , je revins le visage caché dans un manteau ; & , accompagné de M. de Veymur , je rentrai sans bruit par la porte du jardin. Nous montâmes chez Emilie par un escalier dérobé. Je la vis un instant , après qu'on eut fait retirer tous ceux qui l'environnoient. Elle étoit beaucoup plus mal que le jour précédent : elle crut me dire un éternel adieu ; elle me le dit avec tendresse , avec courage. Je l'interrompois par mes sanglots , je la baignois de mes larmes , je ne faisois paroître que ma douleur & ma foiblesse. Elle me ranima , elle me rendit des forces

par l'héroïsme de ses sentimens & de sa piété; elle me recommanda de nouveau les intérêts de mon ame & ceux de mon fils. Je la ferrai encore une fois entre mes bras, & m'enfonçai dans le cabinet qui m'étoit destiné.

On ne tarda pas à s'assembler. Le moment que je craignois le plus, & qu'Emilie désiroit le plus vivement, arriva enfin : elle vit entrer son Sauveur & son Dieu. Quel spectacle de religion ! & de quels sentimens il a pénétré mon cœur ! On fit à mon épouse une exhortation courte & pathétique, sur l'amour d'un Dieu pour elle, sur les faveurs dont il l'avoit comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ces derniers momens : on l'engagea à répondre à tant d'amour & à de si grands bienfaits, par la plus vive reconnoissance, la résignation la plus entière, & le détachement le plus parfait. » Oui, Monsieur, dit-elle » avec fermeté au Ministre qui l'exhortoit, je bénis sa tendresse, & lui rends » les plus vives actions de grâces des » témoignages qu'il n'a cessé de m'en

„ donner. Je meurs à tout , puisqu'il l'or-
 „ donne , avec l'unique désir d'être éter-
 „ nellement à lui. O mon Dieu ! recevez
 „ l'offrande de tout ce que vous savez
 „ que j'ai de plus cher , & daignez vous
 „ le consacrer uniquement. Soyez ma
 „ force & mon soutien , comme j'espère
 „ que vous allez être pour moi un gage
 „ d'immortalité « ! On fit l'onction sainte
 sur tous ses sens , & elle entra dans le
 plus profond recueillement. On lui pré-
 senta le Crucifix , & elle jeta sur lui le
 regard le plus tendre. „ Voilà , dit-elle
 „ en le pressant amoureusement de ses
 „ lèvres , voilà l'image sacrée de celui
 „ à qui je dois mon salut , de celui qui
 „ m'a soutenue dans toutes les afflictions,
 „ & qui a fait mon unique espérance
 „ tous les jours de ma vie «. On lui fit
 plusieurs questions , auxquelles elle ré-
 pondit d'une manière si touchante , que
 tous les assistans fondoient en larmes. On
 lui présenta son Dieu ; elle l'adora , elle
 le reçut , & parut comblée de joie &
 remplie des consolations les plus douces.
 „ C'est à présent , dit-elle , que je vous

„ prie , Seigneur , de recevoir mon ame ,
 „ & que je meurs en paix “.

Pendant cette scène si attendrissante , ce qui m'a le plus frappé , c'est la sérénité qui brilloit sur son front. Nulle altération ne se faisoit voir dans ses traits ; un feu pur & céleste éclatoit dans ses yeux ; un tendre coloris animoit son visage , & ajoutoit encore un nouveau charme à ses attraits ; sa voix douce & persuasive , mais ferme & assurée , portoit dans le cœur une onction secrète & je ne fais quoi de divin ; la dignité & les grâces accompagnoient ses moindres gestes : tout en elle respiroit la grandeur d'ame & le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience & la solide piété. A l'éclat dont elle brilloit , on l'eût moins prise pour une foible mortelle , que pour un Ange descendu parmi nous sous une forme humaine ; elle paroissoit bien moins s'assujettir à la mort , qu'en triompher. Ah ! mon père , que la mort du Juste est donc précieuse ; & qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur ! Plaise au Ciel cependant qu'il n'ait eu

dessein que de nous présenter dans Emilie cette image, sans la réaliser ! Plaise au Ciel qu'elle me soit rendue , pour m'apprendre à vivre comme elle !

Après ce qui venoit de se passer sous mes yeux, & qui , malgré le courage que cet exemple m'inspiroit, m'avoit ému au point d'être près cent fois d'éclater; je ne pensai plus qu'à me dérober en secret, & par la même route par laquelle j'étois venu. L'impression qui restoit en moi ne me permettoit pas de me montrer de nouveau à Emilie , ni de troubler la joie si douce que répandoit en elle l'action qu'elle venoit de faire.

Je vous écris le lendemain de cette scène , si intéressante pour elle & pour moi, c'est-à-dire, plutôt que je ne l'avois pensé : & vous recevrez peut-être ma dernière lettre en même tems que celle-ci. Mon épouse est beaucoup mieux, & n'est cependant pas hors de danger. Pour empêcher qu'elle ne s'inquiète trop vivement de ce qu'elle ne me voit plus , on lui a seulement appris que j'avois eu , il y a quelques jours , une affaire avec le

Baron; qu'il avoit été blessé; que, comme le bruit commençoit à se répandre que j'étois l'auteur de sa blessure, on avoit cru plus prudent de m'engager à me cacher chez Mesdames de Veymur; & que c'est pour cela même, que, lorsqu'elle avoit été administrée, on m'avoit fourni auprès d'elle un prétexte, pour ne me montrer à ses yeux que de la manière la plus secrète.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les suites de cette affaire deviennent très-inquiétantes pour moi. Le Roi, informé de la mort de Laufane, me menace, dit-on, des plus terribles effets de sa colère; je viens d'apprendre cependant que la famille du Baron, pour ne pas risquer de voir retomber sur lui-même la tache du duel & les suites que selon les loix il devoit avoir, faisoit passer auprès du Prince cette affaire pour une rencontre. Mais en même tems elle me peint à cet égard des plus noires couleurs, & met tout en œuvre pour me perdre. Si quelque chose peut me soutenir & me consoler au milieu de l'affreuse perspective
qui

qui s'ouvre devant moi ; ce ne peut être que la Religion , à laquelle vous me rappelez , & qu'Emilie elle-même me prêche par ses exemples avec tant d'énergie. Vous voyez , mon père , les dispositions où je suis. Consommez votre ouvrage , & en me peignant la sainteté du Christianisme , achevez de contraindre mon esprit à le croire , & mon cœur à l'aimer.

N O T E S.

P A G E 103.

(a) *Les plus vaillans de nos Coryphées en ont bien fait autant.* Ils ont fait plus : ils ont fait apporter des Reliques de toute espèce sur leur lit ; ils ont commandé qu'on fît toucher leur linge à la châsse de Sainte Geneviève ; ils se sont plu à être environnés de ces Moines qu'ils avoient autrefois honnis & méprisés ; ils ont voulu mourir entre les bras d'un Capucin ; & c'est ainsi qu'est mort un de mes amis , qui s'étoit fait un nom parmi les Gens de Lettres par ses talens , & , comme c'est aujourd'hui l'usage , par son incrédulité. C'est ainsi qu'au moindre mal se disposent à mourir les plus déterminés de nos incrédules. Eh , que d'anecdo-

tes intéressantes je pourrois citer à ce sujet, si elles ne prêtoient trop au ridicule !

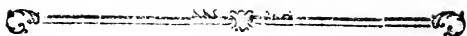
(b) *Je risque tout : n'importe.* » J'ai vu, dit M. l'Abbé de Choisy, oui j'ai vu mourir un homme dans ces horribles pensées : *Je l'avouë, disoit-il, que je ne sais ce qui en arrivera ; je n'ai jamais douté, & je doute présentement ; je suis dans des horreurs que je n'eusse jamais prévues.* Mais, lui disoit-on, demandez pardon à Dieu ; peut-être est-il encore tems pour vous. *Non*, répliquoit-il, *non, il ne me pardonnera point, il y a trente ans que je le méprise* ». Pensées Chrétiennes, par M. l'Abbé de Choisy, l'un des Quarante de l'Académie Françoisé.

On a vu un évènement bien plus étrange encore, & dont les témoins sont subsistans. Un homme, qui toute sa vie avoit fait profession de ne rien croire, & qui, à l'article de la mort, venoit de refuser tous les secours de la Religion, environné de sa famille en pleurs, demande à haute voix, *Quelle heure est-il ?* Il est dix heures, lui dit-on. Une heure après, même demande ; il la réitère l'heure suivante, & on lui répond qu'il est minuit. *Voici donc*, s'écrie-t-il d'une voix qui glace de frayeur

tous les assistans , *voici l'heure & le moment où va commencer ma malheureuse éternité.* En achevant ces mots , il se retourne & expire.

(c) *Ses domestiques ne purent le voir , sans détourner les yeux & sans frémir.* M. de *** ne put soutenir autrefois un pareil spectacle dans un de ses amis , que la lecture de ses écrits avoit perverti. Il arriva au moment où cet ami venoit d'expirer. » Misérable , lui dit » l'ancien Curé de S. S. en tirant les rideaux » qu'on avoit fermés sur ce malheureux , viens » contempler ton ouvrage ; vois dans quel état » il est mort «. M. de *** , frappé , consterné , se jeta à genoux , fit une espèce d'amende honorable , & bientôt après oublia sa frayeur & son repentir.





L E T T R E L.

Du Marquis.

Q U E te dirai-je , mon cher fils , & que répondre aux tristes détails que ta lettre renferme ? La mort de Laufane , l'état d'Emilie , ta fortune renversée , tes jours menacés peut-être par une famille accréditée , qui ne respire que la vengeance , ta conscience en proie aux remords ; quels fruits d'une année de délire , d'un moment de fureur ! & quel remède à tant de maux ? Le même qui les eût prévenus , Valmont..... la Religion. Laufane , en te la faisant perdre , avoit-il prévu ce qu'il lui en coûteroit un jour à lui-même ? J'admire comment , avec autant & plus d'esprit que lui , mais moins d'expérience & de connoissance des hommes , tu te laissois aller d'aveuglement en aveuglement au gré de ce faux ami ! Ah ! c'est que la simplicité d'une ame , droite encore , est aisément la dupe de ruses & de noirceurs qu'elle ne fait pas même

soupçonner ; c'est qu'heureusement ton cœur n'étoit pas encore dépravé ; & que Laufane au contraire étoit devenu méchant par goût , par habitude , & par réflexion. Aussi , mon fils , quel discernement le juste Juge a daigné faire entre vous deux ! Laufane , frappé par la main même de celui qu'il avoit séduit , meurt dans la rage & le désespoir ; tu vis , cher Valmont , pour mettre à profit sa mort , par la sagesse & par le repentir. Justice , miséricorde de mon Dieu , je vous adore , jusque dans les maux que vous nous envoyez !

Ah , mon fils ! laisse-moi oublier le Baron & son spectacle d'horreur , pour ne plus penser qu'à toi & à Emilie. Emilie ! quelle leçon tu nous donnes ! quels charmes tu répands sur la Religion & sur la Vertu ! & que le tableau du juste , aux prises avec la mort , est encore plus touchant & plus persuasif que l'image de sa vie ! Tandis que l'impie , dans ses derniers momens , n'a pour toute ressource que l'idée du néant , le désire & l'appelle sans oser l'espérer , se voit comme suspendu entre

ce néant trop peu sûr & un avenir terrible , si le néant n'est qu'une chimère ; tandis qu'il mesure d'un œil mal assuré le terme de sa carrière , qu'il essaie en frémissant l'affreuse destinée qui l'attend , & se plonge en désespéré dans l'abîme qu'il s'est ouvert ; l'ame juste & fidèle ne sent alors que la fin de ses combats & de ses peines , n'aspire qu'à être réunie à la Divinité , & n'entrevoit dans un avenir éternel que la perspective des récompenses & du bonheur. Eh ! quel est à cet instant le vrai Chrétien , qui se repente de l'avoir été ?

O qu'il est insensé , cher Valmont , celui qui préfère , aux espérances que la Religion nous donne & aux avantages mêmes qu'ici-bas elle nous procure , les plaisirs du moment , le stupide sommeil , les songes inquiétans , & le triste réveil de l'incrédulité ! Ne balance donc plus à déposer tes doutes , à fixer ton choix ; & que la sainteté , l'excellence de la Religion Chrétienne , ce dernier caractère qu'il me reste à te tracer , de concert avec tous les autres , triomphe à jamais de ton esprit &

de ton cœur. Qu'elle est belle , qu'elle est sainte , cette Religion , si digne du Dieu qui nous la donne , & si utile à l'homme qui la reçoit ! Qu'elle est belle , dans les idées qu'elle nous retrace de la Divinité , & dans le culte qu'elle lui rend ! Que de sainteté , que d'excellence elle renferme dans les règles , les motifs , les encouragemens , les secours qu'elle offre à l'homme pour la vertu ; dans ce qu'elle fait tout à la fois pour sa perfection & pour son bonheur !

Laissons les peuples , les philosophes , les sages , s'égarer dans les plus folles opinions * & les plus monstrueux systèmes

* » Ce seroit en effet , dit M. Rousseau ,
 » un détail bien flétrissant pour la Philoso-
 » phie , que l'exposition des maximes perni-
 » cieuses & des dogmes impies de ses diver-
 » ses sectes. Et que dirons-nous de la
 » distinction des deux doctrines , si avidement reçue de tous les Philosophes , &
 » par laquelle ils professoient en secret des
 » sentimens contraires à ceux qu'ils ensei-
 » gnoient publiquement. . . . ? L'histoire de
 » cette fatale doctrine , faite par un homme

furl'Auteur de la Nature. Laifſſons l'im-
 •ille Incrédulité renverſer, dans ceux qui
 ſ'y livrent, toutes les notions du ſens
 commun; ſubſtituer, aux plus pures lu-
 mières de la raiſon, les délires d'une ima-
 gination follement exaltée; attribuer, au
 hazard, à la néceſſité, à un concours
 fortuit des élémens de la matière, les
 ouvrages les plus réguliers; contrarier à
 chaque inſtant l'univers & notre propre
 cœur; nous vanter les combinaifons,
 les forces, l'énergie de la nature, ſans
 pouvoir la définir; faire revivre, en fa-

» inſtruit & ſincère, feroit un terrible coup
 » à la Philoſophie ancienne & moderne. Mais
 » la Philoſophie bravera toujours la raiſon,
 » la vérité, & le tems même, parce qu'elle a
 » ſa ſource dans l'orgueil humain, plus fort
 » que toutes ces choſes «.

C'eſt d'après ces écarts ſi funeſtes que l'A-
 pôtre S. Paul nous dit: » Prenez garde que
 » perſonne ne vous ſurprenne par une fauſſe
 » & vaine Philoſophie, ſelon les traditions
 » des hommes, ſelon les élémens d'une
 » ſcience mondaine, & non ſelon Jéſus-
 » Chriſt «. *Coloſſ. 2, 8.*

veur du Matérialisme , toutes les qualités occultes de l'ancienne Philosophie ; anéantir toute idée d'ordre & d'intelligence , plutôt que de reconnoître un Dieu. Laifsons-la , plus timide quelquefois & plus circonspecte , imaginer un Etre suprême , spectateur oisif des révolutions d'un monde qu'il a formé ; jouissant de lui-même dans sa tranquille indolence , sans s'intéresser aux ouvrages de ses mains ; abandonnant au caprice du sort les rênes de l'univers ; sourd à nos vœux ; indifférent à notre culte & à nos hommages ; insensible au bien comme au mal , au vice comme à la vertu : car telle est l'idole de l'incrédule , quand il lui plaît de s'en faire une.

Pour nous , mon fils , consultons la Religion , pour nous faire une idée juste de l'Etre suprême. *Il est* * ... & de son existence nécessaire , coulent à nos yeux tous ses autres attributs. Eternel , il a précédé tous les tems , tous les êtres ; & dans sa durée simple & constante , il

* Exod. 3 , 4.

les renferme tous. Immenſe , il donne des bornes à tout & n'en ſouffre aucune. Indépendant , rien ne l'aſſujettit , rien ne le contraint ; il donne des loix à tout ce qui exiſte , & n'en reçoit que de lui-même. Infini , ſource unique de tout bien , ſeul bien digne de nos défirs , il poſſède dans le plus haut degré tout ce qui , en genre de perfection , ne ſe trouve que partagé & limité dans les êtres qu'il a formés. Il eſt la charité par eſſence *. Il eſt le Dieu ſaint , infiniment ſaint ; & ſon amour pour l'ordre eſt invariable comme ſon exiſtence. Il eſt la ſouveraine ſageſſe , il la poſſède de toute éternité ** ; c'eſt par elle qu'il a réglé avant tous les tems tout ce qui exiſte par ſon pouvoir. Unique auteur de tout ce qui reſpire , ſes ſoins s'étendent ſur les plus petites parties de ſes ouvrages , comme ſur celles que nous

* Selon ce beau mot de S. Jean , *Deus charitas eſt.* 1. Joan. IV , 8.

** Voyez la deſcription admirable qui ſe trouve au livre des Proverbes , chap. 8.

admirons le plus ; il les gouverne , il les dirige librement & sans effort , avec autant de bonté & de facilité qu'il en a mis à les créer. Seul suffisant à lui-même , il trouve en lui son bonheur ; & c'est pour nous en faire part , qu'il nous prévient , qu'il nous aime , & qu'il nous invite à l'aimer. S'il exige que nous lui rendions le tribut de nos louanges ; c'est pour notre propre intérêt autant que pour sa gloire. S'il veut que nous répandions devant lui notre cœur ; c'est pour y porter la consolation , la paix , la force & l'espérance. S'il nous encourage , s'il nous excite à la vertu ; c'est pour imprimer dans notre ame les traits les plus augustes de sa divinité , & pour couronner en nous ses dons , en couronnant nos mérites. Tel est , mon fils , le Dieu des Chrétiens ; & quels droits n'a-t-il pas à nos hommages ?

Mais quels hommages la Religion nous apprend-elle à lui rendre ? Le culte & l'adoration en esprit & en vérité ; l'hommage de notre entendement , par la soumission aux dogmes qu'il nous a révélés ;

l'hommage de notre cœur , par l'amour ; le culte extérieur que lui doivent les facultés du corps qu'il nous a données ; le culte sensible & public que lui doit la société toute entière , dont nous sommes membres ; le culte & l'hommage de toutes les créatures , que nous devons faire servir à l'honorer.

Ainsi , la Religion Chrétienne consacre à Dieu tout notre être ; & par lui tout l'univers ; ainsi nous le fait-elle envisager en toutes choses comme principe & comme fin , & nous enseigne-t-elle à rapporter tout à sa gloire.

Doctrine pure & sublime , où tout est animé , vivifié , consacré par l'amour ! doctrine propre au Christianisme ; car enfin où trouver ailleurs le précepte & la pratique de l'amour divin ? Le Naturaliste de nos jours , formé dès son enfance par les leçons & les exemples qu'il puise au milieu de nous , osera bien dire qu'il aime Dieu ; mais est-ce dans la sincérité de son cœur qu'il parle ainsi ? Cette expression d'amour n'est-elle pas dans sa bouche un jargon vide de sens ? Où sont

de sa part les sentimens , les hommages , les tendres effusions , les gémissemens ineffables , & , plus que tout , l'exacte fidélité d'un cœur qui aime ? Idolâtre de toute beauté qui périt , où sont ses transports pour cette beauté sans tache & sans ombre qui ne périt pas ? Toi-même , cher Valmont , depuis que tu reconnois un Etre suprême , quels hommages lui as-tu adressés ? quels vœux ardens as-tu fait monter jusqu'à lui ? quel tribut de louanges, de soumission, & d'amour, lui as-tu rendu ? Interroge tous les incrédules de bonne foi ; & qu'ils te disent s'ils ont , à l'égard de la Divinité , plus d'obéissance & de zèle , plus de reconnoissance & plus d'amour que toi.

La Religion Chrétienne ne se borne pas à faire honorer Dieu par sa créature. Elle avoue sans peine , que le tribut de gloire que peuvent lui rendre tous les êtres créés ne suffit pas à sa grandeur. Mais qu'elle supplée dignement à leur insuffisance ! Ici reparoît son unité confiante , & le rapport de ses dogmes & de ses mystères avec son culte & sa mo-

rale. Le verbe incarné vient unir à ses abaiffemens nos adorations , nos vœux , & nos hommages , pour les présenter à l'Être fuprême , & les rendre dignes de lui être offerts. En lui , l'univers s'agrandit , s'ennoblit , & reçoit un éclat , une majefté , qu'il ne peut avoir par lui même. En lui , la création devient le chef-d'œuvre de la Divinité ; c'est un tout , dont l'homme - Dieu fait partie. En lui & par lui , fe trouve comblée la diftance qui eft entre le fini & l'infini : les extrémités fe rapprochent & fe touchent dans un centre commun : ce n'est plus l'homme feul , fi éloigné de Dieu par fa nature , qui lui rend gloire au nom de tous les être créés ; c'est l'homme , c'est l'univers , qui adore en Jéfus-Christ. En lui encore , la plus noble victime , dont toutes celles de l'ancienne Loi n'étoient que l'ombre & la figure , eft offerte pour le péché ; par fes mérites , tout crime , quelque grand qu'il foit , peut être expié , réparé (a) ; le facrifce le plus augufte eft perpétrué fur la terre , & , félon l'expreflion de S. Léon , la croix eft l'autel du monde ; le repentir

de l'homme , sa satisfaction , si incertaine , si équivoque dans tout autre principe que ceux du Christianisme , porte sur des mérites suffisans , sur un fondement solide ; & le scandale du Juif & de l'infidèle devient l'ouvrage le plus sublime de la sagesse du Très-Haut & le plus sensible témoignage de sa bonté. O mon fils ! quel plan ! quelle admirable économie que celle de la Religion ! & quelle gloire elle rend à la Divinité !

Mais son excellence & sa sainteté paroissent également dans ce qu'elle fait pour la perfection & pour le bonheur de l'homme.

Les vains systèmes de l'Incrédulité font briller l'imagination , il est vrai , mais aux dépens de la raison. Ils font sacrifier la justesse de l'esprit à la singularité , & les notions les plus vraies à la fausse gloire de ne pas penser comme les autres hommes. Ils émoussent , ils dégradent le sentiment , ils dessèchent , ils flétrissent le cœur , & le concentrent tout entier dans la bassesse du Moi humain. Ils dénaturent , ils avilissent la vertu ; ils en effacent l'auguste

caractère , & en étouffent le germe dans nos âmes , en ne lui donnant pour mesure & pour base que la sensibilité physique & l'intérêt personnel. Ils rompent les liens de la société , en s'élevant contre toute autorité , en détruisant toute subordination , en ramenant tout à une égalité chimérique. Ils ôtent à l'homme toute sa grandeur & le rabaisent jusqu'à la condition des brutes ; ils le privent de toutes les ressources & de tous les motifs qui peuvent le porter au bien ; ils réveillent toutes ses passions ; ils troublent son repos ; ils le laissent sans appui , sans consolation dans ses peines , & sans espoir dans ses malheurs. O prétendus sages ! qui vous donnez pour nos instituteurs & pour nos maîtres , vous êtes donc les ennemis , les tyrans du genre humain , bien loin d'en être les bienfaiteurs ; & si l'un des caractères de la vérité est d'être utile , vous ne nous offrez donc dans vos rares & sublimes inventions qu'un amas d'impostures !

Il n'en est pas ainsi de votre loi sainte , ô mon Dieu ! elle ne ressemble pas aux

rêves de l'impie , & ce ne sont pas des fables qu'elle nous raconte *. Et d'abord , cher Valmont , en éclairant l'homme sur ce qu'il lui importe le plus de savoir , sur son origine , sa destination , sa fin , ses devoirs , & ses espérances ; la Religion Chrétienne fixe ses idées , les rend nettes & précises , assure la justesse de ses vues ; & donne à son esprit , en l'assujettissant à la raison , par la voie de l'autorité , toute la droiture dont il peut être susceptible : c'est la remarque importante & vraie que tu seras maintenant à portée de faire. Un homme que l'impiété égare peut avoir l'esprit brillant , & avec d'autant plus de facilité qu'il se permet tout & ne respecte rien ; il peut même avoir un génie vaste & profond , qui embrasse les connoissances les plus étendues , & s'exerce avec succès sur les sciences les plus abstraites : mais presque toujours , sur les objets qu'il lui est le plus intéressant de bien saisir & de bien voir , il a l'esprit faux & bizarre ,

* *Narraverunt mihi iniqui fabulationes , sed non ut lex tua.* Ps. 118.

& une manière de penser louche & incertaine. Revient-il à la foi du Chrétien humble & docile ? ses idées sont plus exactes & plus claires , ses principes sont plus constans , ses lumières s'épurent , sa raison s'affermir ; & celui-là même , qui n'étoit souvent qu'un esprit dangereux & frivole , devient , par la Religion , un esprit droit & vrai , & un homme essentiel *.

* La manie du bel esprit a fait de l'irréligion le ton du jour & le langage à la mode. Et qu'est-ce que cet esprit cependant ? Jugons-en par la description naïve qu'en a faite M. d'Aguesseau. » Penser peu , parler de tout , » ne douter de rien ; n'habiter que les dehors » de son ame , & ne cultiver que la superficie » de son esprit ; s'exprimer heureusement , » avoir un tour d'imagination agréable , une » conversation légère & délicate , & savoir » plaire sans se faire estimer ; être né avec le » talent équivoque d'une conception prompt- » te , & se croire par-là au dessus de la ré- » flexion ; voler d'objets en objets , sans en » approfondir aucun ; cueillir rapidement tou- » tes les fleurs , & ne donner jamais aux fruits » le tems de parvenir à leur maturité : c'est

Le croiras-tu , Valmont ? cent fois , en observant cette classe nombreuse d'incrédulés , imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie , j'osai les comparer avec nos bonnes femmes de village instruites par leur Curé ; & je trouvois dans celles-ci mille fois plus de notions justes , plus de vraies lumières en choses utiles & nécessaires , plus de jugement & de raison , que dans tous ces jolis diseurs de riens , que l'incrédulité a infectés de son poison. Oui , mon fils , le catéchisme du simple Fidèle lui donne infiniment plus de vraie sagesse , que n'en peut donner la moderne Philosophie ; & quel triomphe pour la Religion !

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence , c'est son influence sur le cœur de l'homme , par le caractère de bien-

« une foible peinture de ce qu'il a plu à notre » siècle d'honorer du nom d'esprit ». *Discours prononcé à l'ouverture du Parlement de Paris en 1704 ; par M. d'Aguesseau , alors Avocat Général , & depuis Chancelier de France.*

veillance qu'elle nous fait prendre & les vertus qu'elle nous inspire. Eh , en effet , quoi de plus divin que sa morale (b) ! Quoi de plus sublime que cette charité qui en est l'ame ! Aimer les hommes comme soi-même * ; les aimer en Dieu & pour Dieu , sans exception , sans réserve ; aimer jusqu'à nos ennemis ; oublier les injures ; pardonner les offenses ; vaincre le mal par le bien ; être dans la joie avec ceux qui y sont , pleurer avec ceux qui pleurent , se faire tout à tous , pour les gagner tous à l'amour du souverain bien ; éclairer ceux qui sont dans les ténèbres ; reprendre en secret & ramener avec douceur ceux qui s'égarèrent ; ne point juger témérairement , pour n'être pas jugés nous-mêmes ; consoler les affligés ; assister de tout son pouvoir

* Il eût été trop long de multiplier ici les textes & les citations. Il est aisé de s'appercevoir que , dans tout ce qui suit , il n'y a pas une seule maxime , un seul mot , qui ne soit la substance & l'expression même des Livres évangéliques.

les malheureux ; ne se considérer dans l'usage de ses talens & de ses richesses que comme le dispensateur des dons de Dieu & l'économe de sa providence ; remplir , avec amour & par principe de conscience , tous les devoirs que notre condition nous impose ; respecter Dieu dans nos maîtres , & son autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner ; ne point chercher son propre intérêt , mais le sacrifier à l'intérêt général * : voilà , mon fils , ce que la Religion nous prescrit à l'égard des hommes , à l'égard de la société toute entière ; & ce que le Chrétien qui l'est en vérité , réalise

* » Il doit en être de la Religion , dit le célèbre Bacon , comme de la Nature. Tous les ressorts doivent tendre par préférence *au bien commun* : or il ne s'est trouvé dans aucun siècle , ni système de Philosophie , ni secte de Religion , ni corps de Jurisprudence , ni corps Politique , qui ait , autant que la Religion Chrétienne , exalté le *bien de tous* , & réduit à ses justes bornes le *bien particulier* ; d'où il résulte évidemment que c'est un seul & même Dieu qui est l'auteur des loix de la Nature & du Christianisme «.

tous les jours par sa conduite. Bon , sensible , compatissant , affable , généreux , miséricordieux & clément , citoyen zélé , sujet fidèle , ami constant , digne époux , bon père , fils tendre , respectueux & soumis , maître soigneux & vigilant , plein de charité à l'égard de tous ; il prévient tous les besoins , il accomplit toutes les loix , il satisfait à toutes les bienséances , il se prête à tous les desirs honnêtes , il se livre à toutes les bonnes œuvres , il fait tous les genres de bien qui sont en son pouvoir : lié par sa religion à tous les hommes , il volera pour eux jusqu'aux extrémités du monde ; & , nouvel Apôtre , il portera , s'il le peut , la vérité , la justice , & la paix dans tous les cœurs *. Donnez-moi ,

* Ce n'est pas l'esprit du Christianisme & de l'Apostolat , qui a porté tout ensemble la Religion & la guerre dans le nouveau Monde : mais c'est lui qui en pleure les désastres , qui en dissipe les ténèbres , qui en répare les malheurs autant qu'il est en lui , & qui change en bien les calamités que l'intérêt & l'ambition lui ont fait éprouver.

dans toutes les conditions , dans toute société , dans toute espèce de gouvernement , des citoyens animés de l'esprit du Christianisme ; donnez-moi un peuple , un monde de Chrétiens fidèles ; & la terre sera le séjour de l'innocence & du bonheur.

La Religion Chrétienne , cher Valmont , n'est pas moins digne de notre admiration & de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppose , au fol amour de soi , le renoncement à notre volonté propre & une sainte haine de nos penchans déréglés ; à notre orgueil , la connoissance de notre misère & les sentimens d'une humilité profonde ; à la cupidité , l'esprit de détachement & l'amour de la pauvreté ; à la mollesse , la mortification & la pénitence ; à un penchant trop vif pour tous les biens sensibles , le désir & la recherche des biens spirituels & célestes ; aux saillies de notre humeur , la douceur & la patience. Elle veut que nous usions de tous les biens avec actions de grâces , avec modération , & avec

sageſſe ; que nous ſoyons chaſtes & purs ; que nous nous défendions juſqu'à la penſée du mal ; que nous en évitions juſqu'à l'ombre ; que nous veillions ſur tous nos ſens ; que nous mettions un frein à nos lèvres ; que nous ne nous permettions jamais les plaintes & les murmures ; que nous ſoyons réſignés & tranquilles au ſein des ſouffrances ; que nous confié- rions les adverſités & les croix comme un bien , & la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philoſophie , que celle de la Religion !

Avec des ſentimens ſi nobles & ſi purs , le vrai Chrétien vit heureux autant qu'on peut l'être ici-bas *. La paix du cœur & l'onction du divin amour le dédommagent

* Les préceptes que la Religion renferme , dit M. d'Agueſſeau , ſont la route aſſurée pour parvenir au ſouverain bien , que les Philoſophes ont tant recherché. *Œuvres de M. d'Agueſſeau* , t. 1. *Inſtr.* 1. Voyez ci-après , note (d) , ces belles paroles de M. de Montesquieu : *Chofe admirable ! la Religion Chré- tienne* , &c.

des plaisirs dont il se prive. S'il n'a pas de joies bruyantes & frivoles ; il en est récompensé par des joies plus pures & plus constantes. S'il se refuse à d'infâmes voluptés ; il s'en épargne pour toujours les tristes suites , les inquiétudes , & les remords. S'il combat les passions injustes & déréglées ; il recueille au dedans de lui le fruit de ces combats & le prix de sa victoire. La route tracée par nos faux sages pour nous conduire au bonheur , est plus séduisante , il est vrai : céder à ses penchans pour ne pas ressentir la peine qu'il en coûte à les vaincre , se faire une sagesse de la volupté , se faire une vertu de l'amour , paroît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile , si l'accès en est riant ; que l'issue en est funeste ! & que les fruits d'une semblable sagesse sont amers ! elle enfante la discorde & la haine , les égaremens & les fureurs de l'ivresse , la satiété & l'ennui , le dégoût de la vie , le désir du néant , & toutes les horreurs du désespoir.

O mon fils ! qu'elle est différente en

elle-même & dans ses effets , la Morale de l'Evangile & la sagesse de son Auteur ! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite & quelle liaison dans tout ce que le Fils de Dieu nous enseigne ! & cependant quelle nouveauté dans ses maximes , & en même tems quelle sublimité ! Jésus-Christ veut que nous soyons parfaits comme notre Père céleste est parfait ; & rend ainsi à l'homme toute sa grandeur , en le rapprochant de la Divinité dont il doit être l'image. Cet homme - Dieu nous apprend que son Royaume n'est pas de ce monde ; il nous ouvre la plus noble carrière ; il nous rend Citoyens d'une nouvelle patrie ; & nous fait aspirer à la plus pure béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne , & comme des biens réels tout ce qui peut nous y conduire. Il dit anathème au monde , à ce monde en qui règnent la concupiscence de la chair , celle des yeux , & l'orgueil de la vie. C'est à tout cela que Jésus-Christ dit anathème , parce que c'est tout cela qui fait la

dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De là ses maximes * : malheur aux riches , c'est-à-dire , à ceux qui se font un mérite & un bonheur de l'être ! malheur à ceux qui mettent toute leur joie & leur consolation dans ce monde ! heureux au contraire ceux qui sont pauvres d'esprit & détachés , ceux qui ont faim & soif de la justice , ceux qui souffrent pour elle , ceux qui sont doux & pacifiques ! Soyez , nous dit-il encore , comme de petits enfans par l'humilité ; portez votre croix , faites-vous violence pour le Ciel , renoncez-vous vous-mêmes. Quelle Morale ! & qui l'avoit apprise à Jésus-Christ ? Est-ce la doctrine de l'homme ? Elle effraie les sens , elle étonne l'imagination ; & cependant , depuis la pente de l'homme au péché , elle est fondée en

* Voyez sur-tout les Chapitres 5 , 6 , & 7 de S. Matthieu , qui renferment ce que l'on appelle le *Sermon de Jésus-Christ sur la montagne* ; & qui nous offrent un précis de l'Evangile , que tout Chrétien ne fauioit relire trop souvent ni trop souvent méditer.

raison : elle est esprit & vie ; elle forme un composé admirable ; & fait des sages dans la pratique, sans avoir besoin de les faire passer par de vaines spéculations.

De là encore cette unité de plan, de vues, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouve dans les Auteurs sacrés du nouveau Testament. Quelque grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance, & leur éducation, tous s'accordent dans un genre de connoissances & de lumières sur lesquelles Dieu seul a pu les réunir & les éclairer, je veux dire, ce discernement de l'homme spirituel & de l'homme charnel, de l'homme céleste & de l'homme terrestre, de la vie intérieure & de la vie animale & sensuelle. Les secrets principes de l'une & de l'autre, les opérations merveilleuses de la grâce & de l'esprit de Dieu dans nos ames, ses effets, ses consolations, ses joies, ses ressources, les vertus qu'il inspire, si opposées à toutes les idées du monde & si supérieures à celles d'une vaine philosophie, sont développés dans leurs écrits avec une précision admirable & digne

des disciples d'un si grand maître, avec un ton de sentiment & d'onction qui nous touche & nous affecte en dépit de nous-mêmes ; mais qui ne peut être bien apprécié que par des âmes vraiment droites & pures.

Le plan de législation & de sagesse offert à l'homme par Jésus-Christ & ses disciples, n'a pas eu besoin de passer par ces degrés d'accroissement & de perfection lents & insensibles, qui se trouvent dans toute législation purement humaine, dans tous les ouvrages des hommes : il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devoit avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous, & attentif à nos moindres actions : un Dieu qui veille en faveur du juste ; qui permet pour sa sanctification & pour son bonheur les maux qu'il éprouve ; qui règle seul sa destinée, & fait de toutes les créatures les instrumens & les ministres de sa volonté : un Dieu juge & témoin, qui discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos dé-

firs , & qui rendra à chacun selon ses œuvres : un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie , d'un bonheur éternel , le juste qui aura vécu pour lui ; mais qui , dans la même proportion , punissant par des peines infinies , par des peines éternelles , l'infraction de ses loix , offre à l'homme , toujours prêt à les violer , le contrepoids le plus propre à l'arrêter : un Dieu qui donne tout à la fois la leçon & l'exemple ; qui , dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine , s'abaisse jusqu'à l'homme , pour élever l'homme jusqu'à lui ; qui se met à notre portée , & n'exige de nous rien de si pénible , que sa vie & sa mort ne nous aient rendu facile : un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatans de son amour ; & qui , s'ils ne sont pas des monstres , force les plus grands pécheurs au repentir , & les cœurs les plus durs à la reconnoissance : un Dieu qui nous prévient , qui nous aide , qui nous soutient par sa grâce ; qui nous offre des Sacremens , par lesquels il nous rappelle fortement à lui , en même tems qu'il

nous rappelle à nous-mêmes : quelles ressources pour le Chrétien ! quels moyens , quels motifs pour fuir le vice ! & quels encouragemens à la vertu ! Dans les principes & les systêmes de l'incrédulité , tout est lié pour le mal , tout favorise le dérèglement de nos passions ; dans la Religion Chrétienne, tout nous aide à les réprimer. Que substituera l'incrédule à des secours si puissans ? Les loix ? elles n'ont de prise que sur les foibles , & restent sans force contre le crédit & l'autorité ; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions , & n'en règlent ni les principes ni les motifs ; elles n'envisagent que les conséquences qui les suivent , & ne pouvant rien sur le cœur , elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain ? il a les mêmes inconvéniens ; & si quelquefois il empêche de paroître vicieux , presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur ? il est souvent le fruit des préjugés , & , selon les opinions reçues , il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu , qu'il auroit dû parler pour elle. L'éducation ?

les impressions s'effacent quand la Religion ne les soutient pas ; eh , que sera l'éducation elle-même , si elle n'est pas réglée par la Religion ? Un sentiment intérieur du juste & de l'honnête ? ah ! s'il nous suffit dans des circonstances où la victoire est plus facile , où l'on n'est que foiblement combattu ; tiendra-t-il , au milieu des tentations les plus vives , contre la contagion de l'exemple & la violence des passions ? La philosophie * ? elle s'accommode , elle se prête à tous nos

* » Ah ! ne me parlez plus de philosophie !
 » je méprise ce trompeur étalage , qui ne consiste
 » que qu'en vains discours ; ce fantôme , qui n'est
 » qu'une ombre , qui nous excite à menacer de
 » loin les passions , & nous laisse comme un
 » faux brave à leur approche. *M. Rousseau.*

» Lequel tient le mieux à la vertu , du Philosophe avec ses grands principes , ou du Chrétien dans sa simplicité « ? *Idem.*

» Défions-nous , dit-il ailleurs , d'une philosophie en paroles ; défions-nous d'une fausse vertu , qui sache toutes les vertus & s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous «.

penchans ; elle resserre ou relâche ses principes , au gré des vues & des intérêts du moment ; elle a toujours en réserve , pour chaque occasion différente , quelque nouveau système ; tout au plus elle ne dompte une passion que par une autre , & ne corrige un vice qu'en mettant à la place un autre vice plus dangereux encore & plus subtil. Non , il n'y a que la Religion qui offre à l'homme une règle invariable , un moyen toujours prompt , un secours toujours présent , & un contrepoids à sa foiblesse indépendant de ses passions : elle seule fait intérieurement & constamment , sur lui , l'effet que produit au dehors & par intervalle , sur le vicieux lui-même , la présence d'un ami qu'il estime & qu'il révère ; elle le rend attentif , elle le retient , elle l'excite , & le transforme en un autre homme.

» Mais le joug de la Religion est trop
 » pénible , sa morale est trop austère , la
 » contrainte qu'elle impose est trop grande , & les devoirs qu'elle prescrit sont
 » trop rigoureux «. Oui , mon fils , son
 joug est pénible à qui n'en veut point

d'autre que celui des passions, de l'indépendance, & du caprice. Mais le vrai sage, qui sent qu'il est fait pour être conduit par la raison, s'estime heureux de trouver dans la Religion Chrétienne, un frein pour le vice & des secours pour la vertu, que sa raison trop foible ne sauroit lui donner. Mais le Chrétien fidèle rencontre, dans ce joug & cette contrainte, des dédommagemens & des douceurs, qui valent bien mieux, pour sa félicité, que tous les prétendus agrémens qui accompagnent le libertinage de l'esprit & les dérèglemens du cœur; cent fois le jour il bénit la loi qui l'asservit : par elle, il n'étouffe pas les penchans de la nature, comme on l'en accuse; il les rend légitimes* : il ne s'abandonne pas, sur tout ce qui l'environne, à une indifférence aveugle & stupide : il fait mieux; il règle sa sensibilité, il modère ses desirs, il tem-

* » Toutes les fausses religions combattent
 » la nature; la nôtre seule, qui la suit & la
 » règle, annonce une institution divine & con-
 » venable à l'homme ». *M. Rousseau. Lettre
 sur les Spectacles.*

père ce qu'ils ont de trop ardent ; & jouissant de lui-même au sein de la règle & du bonheur , dans son assujettissement & sa contrainte , il trouve la paix & la liberté. Mais enfin les devoirs que l'Evangile nous impose , l'austérité de la Morale qu'il nous prêche , ont une proportion exacte & nécessaire avec nos penchans & nos foiblesses ; puisque ce n'est qu'en suivant la loi évangélique dans toute sa rigueur que nous cessons d'être si foibles , si coupables , & si malheureux.

Que reste-t-il donc à objecter contre l'excellence de la Religion Chrétienne ? Eh , mon fils ! que n'objecte pas la haine en dépit de la raison ? On oppose à la Religion , les mœurs de la plupart de ses enfans & d'un trop grand nombre de ses ministres ; comme si des enfans qu'elle désavoue , & des mœurs qu'elle réproouve , prenoient sur la sainteté de sa foi & sur la pureté de sa doctrine ; comme si des ministres infidèles & parjures (c) dégradoient , jusque dans leur essence , la vérité , la beauté de ses enseignemens , & la dignité du ministère qu'elle leur confie ,

par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes.

Mais il y a bien plus , & s'il faut en croire nos incrédules , le Christianisme a traîné à sa suite les persécutions , les guerres , le despotisme , & la servitude. Les persécutions , disent-ils ? Hélas ! tous les hommes sont naturellement persécuteurs , j'en conviens ; parce que naturellement presque tous les hommes sont méchans. Mais qui a été plus persécuté que les Chrétiens , par ceux qui ne l'étoient pas ? Qui se montreroit plus persécuteur que nos philosophes , s'ils étoient les maîtres ? Quel esprit répugne davantage à la persécution & à la violence , par sa nature même , que l'esprit du Christianisme ? & n'est-ce pas uniquement quand on l'oublie , qu'on cesse d'être indulgent , & qu'on devient impitoyable ? Les guerres , disent-ils encore ? Mais nées avec la dépravation du genre humain , elles ont presque toujours eu la même cause , dans tous les âges du monde , l'ambition ; & ce n'est que pour leur donner un prétexte , que leurs chefs ,

parmi les Chrétiens mêmes , en ont fait des guerres de Religion. Le despotisme ? La servitude ? Mais où les Princes ont-ils été plus despotes , où les peuples ont-ils été plus esclaves , que dans les siècles & dans les contrées où le Christianisme ne florissoit pas ? Aujourd'hui encore , que les ennemis de la Religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique , à l'Asie ; & qu'ils nous disent , où l'humanité , les loix , les sciences , & les arts règnent avec le plus d'empire , & où se trouve la liberté. Ah ! c'est le Christianisme , au contraire , qui , par une morale simple & majestueuse , uniforme & générale , a le plus contribué (d) à détruire la tyrannie , à adoucir les mœurs , à humaniser les Princes , à civiliser les peuples les plus barbares (e) , à abolir l'esclavage (f) , à diminuer les horreurs de la guerre , à affoiblir l'esprit de conquête , à rendre la paix plus constante & plus sûre , & à lier toutes les nations par un droit des gens plus humain , plus moral , & mieux entendu.

Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire malgré nos passions (g) ;

& s'il leur a quelquefois servi de voile & de prétexte , est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait , & les vices de l'humanité avec la Religion même qui les condamne ? Mettons plus de parité , cher Valmont , & plus d'équité dans nos raisonnemens. Pour décider entre le Christianisme & l'irréligion , entre le vrai Fidèle & l'Esprit-fort de nos jours , opposons à celui-là , agissant d'après ses principes , un de nos sages , agissant d'après les leurs ; & voyons à qui des deux , dans le commerce de la vie civile , pour les intérêts & les devoirs de la société , on aimeroit le mieux avoir affaire * : oppo-

* La probité d'un incrédule , à moins qu'il ne reconnoisse & ne suive la loi naturelle dans toute la pureté du Christianisme , ce qui me paroît bien difficile , ne peut être tout au plus aux yeux des gens sensés , qu'un problème ; & ce que l'on a dit des Princes , on doit le dire avec bien plus de raison de nos prétendus Esprits-forts , *qu'ils ont un cœur à prouver.*

Nous avons cité ces paroles de M. Rousseau :
 » Je n'entends point qu'on puisse être vertueux.

sons ensuite à une multitude de Chrétiens , se réglant sur les loix de l'Evangile (*h*) , un peuple d'incrédulés , vivant selon les loix arbitraires de nos réformateurs ; & observons de quel côté seroient l'ordre , la justice , & la paix. Faisons plus encore ; donnons à ces Instituteurs modernes l'empire sur leurs semblables ; mettons-les à la tête d'une société , qu'ils accoutument insensiblement à leurs systèmes : je veux pour un moment que libres , indépendans , sans aucun frein au dehors qui les réprime , ils puissent conserver quelque apparence de sagesse dans leur conduite & leur législation ; je veux que le pressentiment des suites & des conséquences , la vanité , la crainte de se trouver en contradiction avec eux-mêmes , l'amour de leurs propres inven-

» sans religion. J'eus long-tems cette opinion
 » trompeuse , dont je suis très-désabusé «.

Si cette remarque est vraie , qu'on nous dise de bonne foi quelle est , aujourd'hui sur-tout , la Religion , & quelle doit être , en proportion , la probité de nos incrédules.

tions les soutiennent : mais leurs opinions , telles qu'elles sont répandues dans leurs ouvrages , une fois reçues ; les choses établies sur le pied qu'ils désirent ; comment se comporteront les sages qui leur auront succédé ? & les peuples formés par de tels maîtres , que deviendront-ils ? O mon fils ! il résulteroit bientôt , des principes moraux de ces prétendus sages , le même effet pour le monde civil & moral , qui eût résulté de leurs principes physiques pour le monde matériel & sensible. Le hasard , le mouvement , la matière n'eussent produit que de la confusion & du chaos : leur manière de penser sur Dieu , sur son existence , ses attributs , son indifférence à l'égard de nos actions , sur la matérialité de l'ame & la nécessité de ses déterminations , sur l'égalité des conditions , sur la vertu , sur le plaisir , sur le bonheur , que produiroit-elle , que désordre & qu'anarchie ?

Avouons-le donc , cher Valmont , tout milite en faveur de la Religion Chrétienne ; & tout nous offre , au contraire , les plus fortes armes contre ceux qui la

combattent. Leur acharnement même contre la Religion de Jésus-Christ , préféablement à toute autre ; leur haine , leur mépris , & leur satire à l'égard de tous ceux qui ont brillé par les vertus qu'elle fait naître ; leur esprit de parti ; leur accord mutuel à ne donner aujourd'hui du génie , du mérite , de la raison & de la sagesse , qu'à eux & à leurs partisans ; leur éloignement pour toute saine doctrine , pour tout ce qui tend à épurer les mœurs ; le ton d'indépendance & le caractère licencieux qui règnent dans leurs écrits ; entre eux leurs guerres sourdes & malignes , leurs basses jalousies , leurs haines réciproques , & leurs plaintes amères ; que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent & la philosophie dont ils se parent (i) !

Ah ! que bien plus vraie est la philosophie du Christianisme ! aussi , mon fils , sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs dès qu'ils ne sont pas entièrement dépravés. Cette preuve de sentiment est celle que Dieu a faite pour tous les hommes , de même qu'indépendamment

de toute discussion , il rend sensible à tous l'existence d'une première cause intelligente & sage , par le spectacle de l'univers. La foi des simples n'est donc pas sans fondement & sans preuves. L'accord merveilleux qui se rencontre entre la Religion Chrétienne , & de certains principes naturels qu'elle réveille ; qu'elle reproduit , & qu'elle développe au fond de nos ames , avertit assez l'homme rustique & grossier , que ce n'est qu'en elle que se trouvent la vérité & le bonheur , qu'elle seule peut suppléer à son ignorance & suffire à ses besoins , & qu'elle est pour nous tous le don le plus précieux de la Divinité. C'est en ce sens , mieux qu'en tout autre , qu'on a pu dire que toute ame est naturellement chrétienne. Aussi est-ce la sainteté du Christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire ; & si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu'on lui a livrés , elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi , cher Valmont , à qui ce témoignage que la Religion se rend à elle-

même ne suffisoit pas , repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres ; son ancienneté , son unité , sa perpétuité , sa sainteté : admire en e'le l'enchaînement des faits , des dogmes , & de la Morale : & une fois convaincu de l'existence d'un Dieu , dis-moi , si dans le Christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vérité , que l'erreur ne sauroit avoir , & que par-tout ailleurs elle n'eut jamais. Sur-tout , souviens-toi que c'est , non d'un fait particulier , d'une preuve isolée , d'un oracle , d'un prodige , du seul établissement de la Religion , que j'ai tiré la certitude de sa divinité ; mais de la réunion & de l'accord de toutes ses parties. En vain donc prétendrois-tu incider sur quelques articles moins essentiels , sur quelques objets pris à part ; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible , & c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

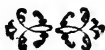
O mon ami ! si , dans le détail , la Religion Chrétienne , comme la loi naturelle , a ses difficultés ; je t'en ai dit la raison : il falloit que , comme elle , fus-

ceptible de contradiction pour les âmes peu droites & peu sincères , elle laisât toujours l'homme sous l'empire du mérite & de la liberté.

Mais ce ne sera plus toi , mon fils , qui oseras la contredire. Cet amas de lumières , si j'ose m'exprimer ainsi , qui maintenant brille à tes yeux , va rendre pour toujours ta raison docile ; & je n'attends plus de toi que l'entière assurance de ta soumission & de ta fidélité. Eh , que gagnerois-tu à rester incrédule ? rien , pour cette vie , que de faux plaisirs peut-être , & des tourmens réels ; & à coup sûr tu perdrois tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illusions qu'on se fait pouvoient changer la nature des choses ; si elles pouvoient empêcher la vérité d'être ce qu'elle est , si du moins elles pouvoient modifier , au gré de nos desirs , notre situation pour l'avenir : je te dirois ,
 „ Eh bien , fais-toi illusion , puisque
 „ tu le veux ; laisse la réalité pour des
 „ chimères ; & puisqu'enfin les suites en
 „ seront à peu près semblables, prends des
 „ fantômes de bonheur & de sagesse pour

» la sagesse & pour le bonheur même «.
 Mais en dépit de nos passions , les choses
 resteront éternellement ce qu'elles sont ,
 tôt ou tard la vérité se montrera à nous
 telle qu'elle est : & quel regret n'éprouvera
 pas celui qui s'y fera refusé parce qu'il
 l'aura bien voulu , quand cet aveuglement
 volontaire l'aura rendu malheureux pour
 toujours ? Ah ! qu'il n'en soit pas ainsi
 de toi ! puisse bien plutôt la Religion , en
 rectifiant tes idées , en réglant tes pen-
 chans , en épurant tes mœurs , assurer
 ton éternelle félicité ! puisse-t-elle ici-
 bas te sanctifier dans les épreuves que
 te prépare la justice de Dieu , ainsi que sa
 clémence !

Hâte-toi de me répondre par le même
 courier que je t'envoie , & tire-moi de
 l'état d'incertitude & de perplexité , le
 plus terrible de tous pour un père qui
 t'aime aussi tendrement que moi,



N O T E S.

P A G E 134.

(a) *P*AR ses mérites, tout crime peut être expié, réparé. » La Religion païenne, qui ne défendoit que quelques crimes grossiers, qui arrêtoit la main & abandonnoit le cœur, pouvoit avoir des crimes inexpiables. Mais une Religion qui enveloppe toutes les passions ; qui n'est pas plus jalouse des actions que des désirs & des pensées ; qui ne nous tient pas attachés par quelque chaîne, mais par un nombre innombrable de fils ; qui laisse derrière elle la justice humaine, & commence une autre justice ; qui est faite pour mener sans cesse du repentir à l'amour & de l'amour au repentir ; qui met entre le juge & le criminel un grand médiateur, entre le juste & le médiateur un grand juge : une telle Religion ne doit point avoir de crimes inexpiables. Mais quoiqu'elle donne des craintes & des espérances à tous, elle fait assez sentir que, s'il n'y a point de crime qui par sa nature soit inexpiable, toute une vie peut l'être ; qu'il seroit très-dangereux de tourmenter la miséricorde par de nouveaux crimes & de nouvelles expiations ; qu'inquiets

sur les anciennes dettes , jamais quittes envers le Seigneur , nous devons craindre d'en contracter de nouvelles , de combler la mesure , & d'aller jusqu'au terme où la bonté paternelle finit «. *Esprit des Loix* , liv. 24 , chap. 13.

(b) *Quoi de plus divin que sa Morale ?* Elle a plusieurs fois arraché des éloges aux ennemis même du Christianisme. C'est ainsi qu'en parle l'Auteur des Lettres Juives : » Les premiers Nazaréens ont prêché une doctrine » si conforme à l'équité & si utile à la société , que leurs plus grands adversaires conviennent aujourd'hui que leurs préceptes moraux sont infiniment au dessus de ceux des plus sages Philosophes de l'antiquité..... » La foi des Nazaréens, démontrée telle que la prêchent leurs Docteurs de la première classe , a encore plus de brillant que la nôtre. Ils ont tous nos premiers principes , mais il semble qu'ils en aient épuré les suites. La nôtre a quelque chose de farouche ; la leur semble dictée par la bouche divine. La bonne foi , la candeur , le pardon des ennemis , toutes les vertus que l'esprit & le cœur peuvent embrasser , leur sont étroitement commandées. Un véritable Na-

» zaréen est un Philosophe parfait. Dans les
 » autres Religions , l'homme , vil esclave ,
 » semble ne servir Dieu que par intérêt : les Na-
 » zaréens sont les seuls qui ayent le cœur d'un
 » vrai fils pour un si bon père ». Voilà un por-
 trait bien avantageux & bien fidèle du Christia-
 nisme , tracé par la main d'un homme qu'on ne
 soupçonnera pas d'être trop prévenu en sa
 faveur.

Difons la même chose de cet aveu de
 Milord Bolingbroke. » Le système chrétien ,
 » de foi & de pratique , a été révélé par
 » Dieu même ; & il est aussi absurde qu'im-
 » pie , d'affirmer que la sagesse divine l'a
 » révélé d'une manière incomplète & impar-
 » faite. Sa simplicité & sa clarté prouvent qu'il
 » étoit fait pour être la Religion du genre hu-
 » main , & démontrent en même tems la
 » divinité de son origine ».

» Je ne fais , dit M. Rousseau , pourquoi
 » l'on veut attribuer , au progrès de la Philo-
 » sophie , la belle Morale de nos livres. Cette
 » Morale , tirée de l'Evangile , étoit chrétienne
 » avant d'être philosophique... Les préceptes
 » de Platon sont souvent très-sublimes ; mais
 » combien n'erre-t-il pas quelquefois , & jus-
 » qu'où ne vont pas ses erreurs ? Quant à
 » Cicéron , peut-on croire que , sans Platon ,
 » ce rhéteur eût trouvé ses offices ? L'Evangile
 » seul

» seul est , quant à la Morale , toujours
 » sûr , toujours vrai , toujours unique , & tou-
 » jours semblable à lui-même «.

Le même Auteur avoit déjà dit ailleurs :
 » Je vous l'avoue , la majesté des Ecritures
 » m'étonne , la sainteté de l'Evangile parle à
 » mon cœur «. Et le reste que nous avons
 cité plus haut.

Dans un Ouvrage qui a pour objet l'*Educa-
 tion publique* , l'Auteur des *Pensées Philosophiques* parle ainsi du Christianisme : » La Re-
 » ligion ne prêche que l'ordre & l'amour ; elle
 » n'ôte point la raison , mais elle l'épure &
 » l'ennoblit ; elle ne détruit pas les hommes ,
 » mais elle en fait des saints * «.

Selon la remarque d'un Auteur moderne ,
 » plus on étudie la Religion Chrétienne , plus
 on découvre en elle de caractères de sagesse
 qui saisissent , enchantent , pénètrent le cœur
 d'amour , & l'esprit d'admiration. Dites-moi ,
 je vous prie , un excès qu'elle ne blâme pas ,
 un mal sous ses yeux sans remède , un crime
 sans punition , une passion sans frein , un

* Dans le même Ouvrage , il parle ainsi des Loix de Moïse : » Il y a (dans ces Loix) un chef-d'œuvre
 » d'économie politique dont les plus fameux Législa-
 » teurs n'ont pas approché «.

désordre sans condamnation, une bonne œuvre sans récompense ? Quelle admirable sagesse dans toutes les maximes de la Religion, sur l'amour, qu'elle règle ; sur l'amitié, qu'elle sanctifie ; sur les grandeurs du monde, dont elle défabuse ; sur les talens, qu'elle ennoblit ; sur l'amour-propre, qu'elle rectifie ; sur la prospérité, dont elle montre les écueils ; sur l'adversité, dont elle soulage le poids ; sur les devoirs, dont elle inspire l'amour ; sur la mort, dont elle modère la crainte, fait naître le désir, & dissipe les horreurs. . . !

» Que feroit-ce, si, pénétrant avec vous dans le détail des états & dans l'intérieur des maisons, je vous faisois remarquer, sous les influences du Christianisme (mieux connu de bien des Chrétiens . & plus fidèlement pratiqué), l'étonnante métamorphose de la Nation, & , par elle , sa félicité , l'émulation dans les arts sans jalousie , l'activité dans le commerce sans banqueroute , la sainteté du lit nuptial mise à couvert sous le voile de la pudeur , l'union dans les mariages cimentée par une fidélité réciproque , les sources de l'éducation épurées par la vigilance des maîtres , l'ardeur pour le travail dans la Jeunesse soutenue par la piété , la tempérance même dans les enfans

la bonne-foi dans les domestiques, l'innocence jusque dans les plaisirs ».

P A G E 155.

(c) *Comme si des ministres infidèles & parjures dégradent, jusque dans leur essence, la vérité, la beauté de ses enseignemens.* Il faut en convenir cependant ; comme la plupart des hommes se déterminent plus par préjugé que par raison, il est bien triste que les ministres d'une Religion si belle offrent quelquefois aux peuples, par leur exemple, la source funeste d'un préjugé qui lui est si contraire. Rien ne fait réellement plus de tort à la Religion, que les mauvais ministres ; & plus ils sont élevés en honneur, plus s'étend au loin la fatale influence du scandale qu'ils nous causent. Hélas ! leur état est si grand par lui-même, qu'il ne demanderoit d'eux, pour leur obtenir une grande considération & nous imprimer un grand respect, que de pratiquer avec une noble simplicité les vertus qui lui sont propres.

Quoi qu'il en soit de la conduite des Pasteurs, souvenons-nous qu'ils sont assis sur la chaire de Moïse & des Apôtres ; & si dans quelques-uns les mœurs ne s'accordent pas avec les instructions, raisonnons-nous sur leurs

mœurs , prions pour eux , faisons ce qu'ils nous disent , & ne faisons pas ce qu'ils font, *Matt.* 23 , v. 2 & 3.

(d) *C'est le Christianisme qui a le plus contribué , &c* » La Religion Chrétienne est éloignée du pur despotisme ; c'est que la douceur étant si recommandée dans l'Evangile , elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le Prince se feroit justice & exerceroit ses cruautés. . . .

» Pendant que les Princes Mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent , la Religion , chez les Chrétiens , rend les Princes moins timides , & par conséquent moins cruels. Le Prince compte sur ses sujets , & les sujets sur le Prince. Chose admirable ! La Religion Chrétienne , qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie , fait encore notre bonheur dans celle-ci.

» C'est la Religion Chrétienne , qui , malgré la grandeur de l'Empire & le vice du climat , a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie , & a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe & ses loix. Le Prince , héritier d'Ethiopie , jouit d'une principauté , & donne aux autres sujets l'exemple de l'amour & de l'obéissance. Tout près de là , on voit le

Mahométisme faire enfermer les enfans du Roi de Sennar : à sa mort , le Conseil les envoie égorger , en faveur de celui qui monte sur le trône.

» Que l'on se mette devant les yeux , d'un côté , les massacres continuels des Rois & des Chefs Grecs & Romains , & de l'autre , la destruction des peuples & des villes par ces mêmes Chefs , *Thimur & Gengiskan* , qui ont dévasté l'Asie : & nous verrons que nous devons au Christianisme , & dans le gouvernement un certain droit politique , & dans la guerre un certain droit des gens , que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître.

» C'est ce droit des gens qui fait que parmi nous la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses , la vie , la liberté , les loix , les biens , & toujours la Religion , lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même «. *Esprit des Loix* , liv. 24 , chap. 3.

M. Rousseau , dans son *Émile* , parle ainsi de la Religion Chrétienne : » Nos gouvernemens » modernes doivent incontestablement au » Christianisme leur plus solide autorité & » leurs révolutions moins fréquentes ; il les a » rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela » se prouve par le fait , en les comparant avec » les gouvernemens anciens «.

(c) *A humaniser les Princes , à civiliser les peuples les plus barbares ; tels qu'étoient nos anciens Francs , sortis des forêts de la Germanie.*

» Voyez dans les Gaules , dit M. Moreau , au commencement du cinquième siècle , les Loix & la Religion gouverner presque seules un pays abandonné par la foiblesse de ses légitimes Souverains ; survivre à l'autorité de ceux-ci ; triompher d'un peuple conquérant ; adoucir ses mœurs ; lui donner des principes d'une administration réglée , & servir ainsi de sauvegarde aux vaincus contre la fureur & l'insolence des vainqueurs ». *Leçons de Morale , rédigées par les ordres & d'après les vues de feu Monseigneur le Dauphin , pour l'instruction des Princes ses enfans. Chez Moutard , Libraire de la Reine ; 1. Discours.*

Et plus loin : » Vous apprendrez sur-tout à respecter cette Religion bienfaisante , qui , au milieu des atrocités de ce règne (celui de Clovis), fut presque le seul rempart de la liberté des peuples ».

» On ne peut nier , dit M. Rousseau , que ce » ne soit sur-tout au Christianisme , que l'Eu- » rope doit encore aujourd'hui l'espèce de so- » ciété qui s'est perpétuée entre ses membres ».

I B I D.

(f) *A abolir l'esclavage , &c.* » La Religion Chrétienne a détruit l'esclavage , encore plus par son esprit que par sa loi : ce qui est un grand titre d'honneur , & marque beaucoup l'humanité ou plutôt la charité de sa Morale «. *L'Abbé Terrasson , la Philos. applicable , &c.*

M. Robertson, dans son Introduction à l'Histoire de Charles-Quint, t. 2, pages ix & xx, nous apprend quelle a été, dans de certains tems & parmi les différentes nations de l'Europe, la triste condition des serfs ou esclaves; & prouve qu'en effet l'esprit d'humanité & de douceur de la Religion Chrétienne, après avoir lutté contre les maximes & les usages reçus, contribua plus qu'aucun autre motif à leur affranchissement.

Pourquoi faut-il que, dans un nouveau monde, l'esprit de cupidité ait fait oublier, à des peuples civilisés & Chrétiens, cette douceur évangélique, pour faire revivre les dures loix de l'esclavage contre des hommes, qui, tout nègres qu'ils sont, ou tout sauvages qu'on les suppose, n'en sont pas moins nos frères ! Qu'on lise le *Voyage à l'Isle de France, à l'Isle de Bourbon, au Cap de Bonne-Espérance, par un Officier du Roi*; & l'on frémissa au seul récit des atrocités qu'on y fait éprouver à ces

malheureux. » A la moindre négligence , com-
 » me une légère suspension de travail , une
 » porte laissée ouverte ou fermée , le Comman-
 » deur , armé d'un fouet de poste , leur donne ,
 » sur le derrière nud , cinquante , cent , & jus-
 » qu'à deux cents coups. Chaque coup enlève
 » une portion de la peau. Ensuite on détache
 » le misérable tout sanglant , on lui met au cou
 » un collier de fer à trois pointes , & on le
 » ramène au travail. Il y en a qui sont plus
 » d'un mois avant que d'être en état de s'as-
 » seoir. Les femmes sont punies de la même
 » manière. Il y a une loi faite en faveur des
 » Nègres , mais on ne la suit pas « . Quel af-
 freux tableau ! on ne traite pas si indignement
 nos Captifs en Barbarie.

» O toi ! (s'écrie , avec toute l'onction de
 » l'humanité & du sentiment , l'Auteur de ce
 » Voyage) Nègre infortuné , qui pleures sur
 » les rochers de Maurice , si une main , qui ne
 » peut essuyer tes larmes , en fait verser de
 » regret & de repentir à tes tyrans , je n'ai
 » plus rien à demander aux Indes ; j'y ai fait
 » fortune « .

Cet honnête homme a tout sacrifié en effet ,
 pour ne pas être plus long-tems témoin de
 ces horreurs. Mais que l'on y ajoute donc en-
 core la manière dont s'acquièrent ces esclaves.
 Dans des foires établies pour leur achat ,

des pères vendent leurs enfans ; des enfans , plus intelligens & plus adroits , les préviennent & vendent leur père. Ajoutez la nourriture , le genre de vie , les différentes sortes de travaux auxquels on les condamne , l'espèce de logement où on les entasse , les vêtemens dont on les couvre , les infamies auxquelles on les expose ; & dites que leurs maîtres sont des hommes !

Je ne fais où j'ai lu que depuis un certain nombre d'années les Quakers avoient donné l'exemple , dans des Colonies Angloises , de l'affranchissement des Nègres ; qu'ils en avoient fait des serviteurs , des enfans , une famille de frères , dont ils étoient tendrement chéris , & qu'ils gouvernoient moins en maîtres qu'en pères. Puisse un tel exemple trouver dans les cœurs sensibles & les ames vraiment chrétiennes , bien des imitateurs !

I B I D.

(g) *Le Christianisme a fait tout le bien qu'il pouvoit faire , malgré nos passions , &c.* C'est à lui qu'on doit appliquer ces paroles de M. Rousseau. » Par les principes , la Philosophie ne peut faire aucun bien , que la Religion ne le fasse encore mieux ; & la Religion en fait beaucoup , que la Philosophie ne sauroit faire «.

» Dire que la Religion n'est pas un motif réprimant ; parce qu'elle ne réprime pas

H ;

» toujours, c'est dire que les loix civiles ne
 » sont pas un motif réprimant non plus. C'est
 » mal raisonner contre la Religion, de rassem-
 » bler dans un grand ouvrage une énumération
 » des maux qu'elle a produits, si l'on ne fait de
 » même celle des biens qu'elle a faits ». *Esprit*
des Loix, liv. 24, chap. 2. Ces paroles de
 M. de Montesquieu, relatives à la Religion en
 général, le sont sur-tout à la Religion Chrétienne
 en particulier. Cette expression, *les*
maux qu'elle a produits, n'est pas absolument
 exacte, & bien moins encore si on l'applique
 au Christianisme, puisque ce n'est qu'autant
 qu'on agissoit directement contre sa nature, son
 esprit & ses maximes, qu'ils ont été produits.
 La Religion a été une occasion, ou même un
 prétexte par rapport à ces maux, plutôt qu'elle
 n'en a été la cause.

PAGE 159..

(h) *Opposons à une multitude de Chrétiens*
se réglant sur les loix de l'Evangile, &c. » M.
 Bayle, après avoir insulté toutes les Religions,
 flétrit la Religion Chrétienne; il ose avancer
 que de véritables Chrétiens ne formeroient
 pas un état qui pût subsister. Pourquoi non ?
 ce seroient des citoyens infiniment éclairés sur
 leurs devoirs, & qui auroient un très-grand
 zèle pour les remplir; ils sentiroient très-bien

les droits de la défense naturelle ; plus ils croiroient devoir à la Religion , plus ils penseroient devoir à la Patrie. Les principes du Christianisme , bien gravés dans le cœur , seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies , ces vertus humaines des Républiques , & cette crainte servile des Etats despotiques. *Esprit des Loix* , liv. 24 , chap. 6. Et au chap. premier , M. de Montesquieu avoit dit : » La Religion Chrétienne , qui ordonne aux hommes de s'aimer , veut sans doute que chaque peuple ait les meilleures loix politiques & les meilleures loix civiles ; parce qu'elles sont , après elle , le plus grand bien que les hommes puissent donner & recevoir.

PAGE 161.

(i) *Que de titres de réclamation contre la qualité de sages qu'ils se donnent , &c.* Voi-
ce que disoit Cicéron des Philosophes de son
tems : » Où est le Philosophe , dont la vie
» soit réglée comme elle devrait l'être ? Où est
» le Philosophe , qui n'emploie plutôt sa science
» en vaine ostentation qu'à se corriger lui-
» même ? Y en a-t-il quelqu'un , qui prenne
» pour lui les préceptes qu'il donne aux autres ?
» Les uns sont si légers & si vains , qu'il vau-
» droit mieux pour eux qu'ils n'eussent rien ap-
» pris. . . Il y en a qui son uniquement domi-

» nés par l'orgueil de l'ambition : plusieurs
 » sont de vils esclaves de la volupté : tous dé-
 » mentent honteusement leur profession par
 » leur conduite « *Tuscul. Quest. lib. 2.*

Sans insister sur les traits de ressemblance qu'on pourroit trouver entre les Philosophes dont parlent Cicéron & Épicète *, & nos Philosophes modernes, dont toutefois les préceptes mêmes ne font pas honneur à leur sagesse ; il est d'ailleurs d'autres reproches, non moins

* Épicète a dit à peu près la même chose, en parlant de la même espèce de Philosophes : » Nous écrivons de belles maximes ; mais en sommes-nous bien pénétrés, & les mettrons-nous en pratique. . . . ? Quelle est ta vie ? Après avoir bien dormi , tu te lèves quand il te plaît , tu bâilles , tu t'amuses , tu te laves le visage ; après cela , ou tu prends quelque méchant livre pour tuer le temps , ou tu écris quelque bagatelle pour te faire admirer. Tu sors ensuite , & tu vas faire des visites , te promener , & te divertir , Dieu sait comment . . . tu vas te coucher. Je ne révélerai point les mystères de ces ténèbres ; il n'est que trop aisé de les deviner. Avec les mœurs d'un Epicurien & d'un débauché , tu parles comme Zénon & comme Socrate : mon ami , change de mœurs ; ou change de langage. Celui qui usurpe faussement le titre de Citoyen Romain , est sévèrement puni ; & ceux qui usurpent le grand titre de Philosophe , le feront impunément « ! Voyez le *Manuel d'Épicète , suivi du nouveau Manuel , &c.* par M. Dacier , de l'Acad. des Inscriptions. Lisez aussi Lucien dans la plupart de ses Dialogues.

flétrissans pour des sages, qu'on est en droit de leur faire : ce sont ceux qui ont pour objet ce style fier, dédaigneux, arrogant ; ce ton de mauvaise plaisanterie, de sarcasme, de personnalité, d'aigreur ; cette honteuse profusion d'épithètes injurieuses & grossières, qui, depuis quelque tems, dominent dans leurs ouvrages, y révoltent tout à la fois le goût, l'honnêteté, les mœurs, & portent un si terrible coup à la Philosophie. C'est aussi ce qui a dicté à l'Auteur de la Comédie des *Philosophes*, contre lequel ils ont employé à l'envi un genre d'attaque & de défense si peu honorable pour eux, cette répartie, un peu trop vive peut-être, mais d'ailleurs si remplie de vérité :

» Aujourd'hui, que pourront penser ceux qui
 » élevoient si fort notre âge, & qui parloient
 » avec tant de mépris des siècles barbares de
 » l'érudition * ; lorsqu'ils verront que c'est dans
 » ce même âge si vanté, & dans la Capitale des
 » arts & du goût, que de soi-disans Philosophes
 » ont accumulé les invectives les plus basses, les
 » plus dégoûtantes, les plus abominables ?

» On a parlé des honnêtetés littéraires. Recon-

* Où ceux qu'on a nommés pédans, les Saumaise, les Scaliger, les Scioppius, se disoient de grosses injures en grec & en latin.

» noîtra-t-on , dans ces honnêtetés philosophi-
 » ques , ce caractère de douceur , d'aménité , de
 » tolérance , que l'on annonçoit si fastueuse-
 » ment comme la suite des progrès de la raison ?
 » Le plus odieux fanatisme auroit-il un autre
 » langage ? On le demande à quiconque est juste.

» O Philosophes ! les pédans du seizième
 » siècle valoient mieux que vous , & ils sont
 » tombés ! Pour acquérir comme eux des con-
 » noissances utiles , il en coûteroit des soins , des
 » travaux , de longues veilles ; au lieu que votre
 » métier est devenu trop facile , & que les en-
 » fans mêmes savent aujourd'hui votre secret..
 » Prononcer le mot de préjugé avec un sourire
 » ironique , toutes les fois qu'il est question de
 » ces vieilles maximes d'honneur & de morale ,
 » que nos bons aïeux avoient la simplicité de
 » respecter ; prendre un ton emphatique & so-
 » lennel pour parler de la vertu , mais ne la
 » mettre que dans vos discours & jamais dans
 » vos actions ; faire raisonner sans cesse aux
 » oreilles le mot de Persécution , tandis que l'on
 » ne persécute personne ; opposer à ce mot , qui
 » jette l'alarme dans les esprits foibles , ceux
 » d'humanité , de tolérance , de liberté de pen-
 » ser ; voilà les grands mystères de votre Phi-
 » losophie : & il faut avouer que si , dans le
 » système de la Religion que vous n'entendez
 » pas , il y a beaucoup d'appelés & peu d'élus ,

» votre secte plus indulgente admet autant
 » d'élus que d'appelés. En effet , l'écolier le
 » plus étourdi , le petit-maître le plus igno-
 » rant , les caillètes mêmes qui vous protègent ,
 » ont bientôt appris les élémens de votre doc-
 » trine , & deviennent Philosophes , comme
 » vous , à bien peu de frais.

» Mais ne prenez-vous pas garde que rien
 » n'avilit plus un titre , que de le rendre trop
 » commun ? Ne vous appercevez-vous pas que
 » vous avez fait trop de prosélytes , pour en im-
 » poser encore long-tems ? & que le même
 » caprice de mode , qui vous a mis pour quel-
 » ques momens en faveur , est tout prêt à vous
 » replonger dans le néant ? Méfiez-vous de l'in-
 » constance Françoisé. Quantité d'honnêtes
 » gens , las d'entendre les mêmes sarcasmes ré-
 » pétés à chaque instant contre l'Evangile &
 » ses ministres ; attristés de ce ton cavalier , dé-
 » cisif , tranchant , avec lequel vous traitez des
 » objets si graves & dignes tout au moins des
 » discussions les plus sérieuses ; indignés de vos
 » fureurs contre tous ceux qui ne pensent point
 » comme vous , commencent à perdre cette
 » illusion qui vous avoit été si avantageuse.
 » On admire encore , à la vérité , ceux d'entre
 » vous que des talens supérieurs ont rendus jus-
 » tement célèbres ; mais l'admiration s'affoiblit ,
 » par le déplorable usage qu'ils en ont fait dans

» des matières qui ne sont pas de leur compé-
 » tence. On ne vous fait plus de gré d'une in-
 » finité de belles choses que vous avez dites ,
 » d'après Bayle , en faveur de la tolérance ;
 » parce que vous avez prouvé que vous étiez
 » vous-mêmes très-intolérans. Le croiriez-
 » vous ? Vous faites des Chrétiens. On con-
 » jecture , avec assez de vraisemblance , que
 » vos petits pamphlets satiriques & moqueurs ,
 » vos bouffonneries , vos turlupinades , de-
 » viendront le tombeau de votre secte ; com-
 » me les convulsions sont devenues le tom-
 » beau d'un parti , qui comptoit de plus grands
 » hommes que le vôtre. On ne voit en vous
 » que le génie de l'insulte & de l'orgueil ; &
 » ce génie est , en vérité , trop facile & à la
 » portée de trop de monde ». *Mémoires de M.
 Palissot sur sa vie , à la fin de l'homme dangereux.*





L E T T R E L I.

Du Comte de Valmont au Marquis.

MON père, mon tendre & respectable père, jouissez de votre triomphe & du retour de votre fils. Le voile est déchiré, la vérité brille à mes yeux de tout son éclat, je suis Chrétien; & c'est, après Dieu, à vos lumières, à vos soins, à vos tendres ménagemens, que je le dois. Je suis Chrétien, & je me fais gloire de l'être; je rougis seulement de ne l'avoir pas toujours été. Quel tableau que celui de la Religion Chrétienne! & quels secours elle offre à la vertu! Ah! maintenant, trop convaincu de mes besoins & de ma foiblesse, si ma foi pouvoit chanceler encore, cette seule pensée me soutiendrait, me fixeroit pour toujours: qu'ai-je été sans la Religion? que serois-je devenu, si j'avois continué à vivre sans elle? Mais par elle au contraire, quelles ressources & quels motifs me sont offerts pour être vertueux! Dieu des vertus!

que j'apprends à connoître & que j'adore dans la plénitude de mon cœur pour la première fois , comment le Christianisme ne seroit-il pas votre ouvrage ? lui seul nous enseigne à vous aimer , à vous adorer , à vous servir , comme vous méritez qu'on vous serve , qu'on vous adore , & qu'on vous aime ; & lui seul nous aide à le faire.

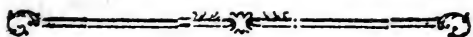
Honteux égaremens de ma raison , où me conduisiez-vous ? Passions aveugles , triste délire d'une ardente jeunesse , quel abîme vous creusiez sous mes pas ! Votre main sage & bienfaisante le comble pour toujours : mon père ! quelles expressions pourroient suffire à ma reconnoissance ? Je me tais , pour avoir trop à vous dire ; & toute la force du langage humain me paroît impuissante pour bien rendre tout ce que je sens. Ah ! du moins que voulez-vous que je fasse ? ordonnez. Pour expier mes fautes , rien ne me paroîtra trop pénible. Faudra-t-il que , sans plainte & sans murmure , je me voye enlever mes dignités & mes biens ? que , loin de mon Roi & de ma patrie , j'aie à traîner dans des

régions inconnues une vie sans gloire & sans honneur ? car c'est de tout cela que je suis menacé : j'obéirai aux volontés du Ciel..... j'obéirai.... car enfin que n'ai-je pas mérité ? Mais ma chère Emilie..... Ah ! me restera-t-elle dans ma disgrâce ? Grand Dieu ! par cet endroit du moins épargnez ma foiblesse.

Emilie est encore en danger : son état nous laisse toujours flottans entre la crainte & l'espérance. Tantôt , me dit M. de Veymur , elle reprend des forces & semble rappelée à la vie ; tantôt , dans des momens de langueur & de foiblesse , elle semble toucher de nouveau aux portes du tombeau. Je ne puis hazarder de la voir , tant le péril où je suis devient pressant par les continuelles recherches que l'on fait de moi. Elle s'en afflige , sans se laisser abattre , & s'estime trop heureuse , dit-elle , puisque j'ai abjuré mes erreurs. Hélas ! si elle vit , si le Ciel me la rend , avec elle , avec vous ; avec mon fils , je ne serai plus à plaindre.... Mais que dis-je ? ne me sera-t-il pas toujours bien triste & bien douloureux de faire partager ma

situation à Emilie ? de quel rang je l'aurais fait tomber ! à quel état d'infortune & d'opprobre mes fautes l'auront condamnée ! quel avenir pour elle & pour mes enfans ! Ah ! je frémis ; toutes les plaies de mon cœur , que je croyois fermées , se rouvrent à ces tristes réflexions. Ce foible cœur saigne encore : il s'émeut , il s'agite , & j'entends gronder , au dedans de lui , le sang , la nature , & l'amour. Religion sainte ! foyez mon appui. Que la grâce de mon Dieu , si puissante & si douce , achève sa victoire ! Et vous , mon père , s'il vous reste quelques lumières à me donner , je les attends de votre zèle ; tout m'est précieux de votre part , toute vérité qui tient à la Religion me devient chère ; daignez donc affermir ma foi & soutenir mon courage.





L E T T R E L I I.

Du Marquis de Valmont au Comte.

O mon fils , je te retrouve enfin avec les mêmes sentimens , avec la même foi que tu reçus dans tes premières années , mais plus éclairée , plus pure , & plus solidement établie ! Quelles actions de grâces ne dois-je pas à mon Dieu , qui a daigné t'instruire par ma voix , & mieux encore par tous les évènements dont tu as été le triste témoin ? Quelles larmes j'ai versées en lisant ta Lettre ! & qu'elles ont soulagé mon cœur ! Non ; une pluie douce & féconde , qui tombe sur la plante altérée , ne lui rend pas plus de fraîcheur , plus de vigueur nouvelle , que l'assurance de ton entier changement n'a rendu de force & de vie à mon ame abattue & presque flétrie par la douleur.

Eh , qu'importent tes pertes , si j'en excepte celle d'Emilie , puisque tu revis pour la vertu & pour la Religion ? N'exceptons rien cependant , cher Valmont ;

& que le premier usage de ta foi , soit de te soumettre sans réserve à la volonté toujours sage d'un Dieu qui t'a tout donné. S'il veut te reprendre ses dons , s'il veut couronner les mérites d'une épouse qui t'est chère , console toi de ta peine par l'idée de son bonheur. S'il veut effacer tes égaremens par les pleurs qu'il te fait répandre , t'aider à expier tes fautes par les peines qu'il t'envoie , & t'unir plus intimement à lui par les sacrifices que peut-être il va exiger de toi ; ah ! mon ami , ne t'oppose point à ses vûes de miséricorde & de c'émençe ; bénis le , bénis toujours son saint nom. Peut-être aussi n'attend-il de nous , comme autrefois d'Abraham , ce père des Croyans , que la préparation de notre cœur. A tout évènement , ne cessons de lui dire , ainsi que ta digne épouse : » Que votre volonté soit faite , ô mon Dieu ! & que votre saint nom soit béni « !

Cette résignation si parfaite & si pure , le seul remède à nos maux , le seul qui puisse en adoucir le sentiment & nous les rendre utiles & méritoires , n'empêche

pas cependant que tu ne mettes en usage tous les instrumens qu'il plaira à la Providence de t'offrir , pour demeurer dans l'état où elle t'a placé. Ce n'est pas le rang qui fait le bonheur , j'en conviens ; mais tu le dois à ta famille , à tes enfans , si par des moyens honnêtes tu peux le leur conserver. Fais donc parler & agir tes amis , en supposant que l'infortune t'en laisse encore ; & sur le succès de leurs démarches , sois soumis & tranquille.

Tu me demandes de nouvelles lumières , si j'en ai à te donner. Oui , mon fils. Pour confirmer ta foi , il faut la fixer par une soumission entière à la même autorité qui t'en a transmis le dépôt sacré.

Tu t'en souviens , cher Valmont ; quand j'ai voulu te faire sentir le besoin d'une révélation , j'ai insisté sur le besoin essentiel d'une autorité. C'est , avons-nous dit , la voie d'instruction la plus propre à tous les hommes , peu susceptibles par eux-mêmes & par la multitude des soins qui les occupent , de discussions épineuses & de longs raisonnemens sur les vérités , que cependant il leur importe le

plus de bien connoître. Cette autorité doit être émanée de Dieu même. Celle des Philosophes , des Sages , quand ils eussent été plus éclairés qu'ils ne l'étoient en effet , n'eût jamais eu assez de force & de pouvoir pour se faire entendre des autres hommes ; elle ne pouvoit leur suffire ; & par l'expérience même de tous les peuples & de tous les âges , elle ne leur suffisoit pas.

Cette autorité nous a été donnée de la manière la plus parfaite en Jésus-Christ , à qui seul toute la Religion révélée nous ramène comme à un centre d'unité. Jésus-Christ , la sagesse du père & la plus pure émanation de sa lumière , nous a appris , par lui-même & par ses Apôtres , tout ce qu'il étoit nécessaire à l'homme de savoir. Il a mis dans tout leur jour les vérités purement naturelles , presque étouffées dans tous les hommes par les passions & les préjugés ; il y en a ajouté d'autres , auxquelles toutes les forces de l'entendement humain ne pouvoient atteindre , & que tout au plus un petit nombre de Sages avoient soupçonnées.

Mais

Mais il falloit conserver aux hommes ces vérités précieuses ; & ce ne pouvoit être qu'en perpétuant parmi nous , dans une société divinement inspirée , la même autorité qui nous les avoit enseignées. La raison toute seule ne pouvoit les fixer , puisque les unes lui échappoient si aisément , & que les autres étoient si fort au dessus d'elle.

Cette autorité divine & permanente , qui entroit si nécessairement dans le plan de la révélation , devoit par sa nature même être visible , sensible , & animée ; de manière qu'on pût tout à la fois & l'entendre & la distinguer de toute autorité humaine & précaire , qui oseroit entreprendre d'usurper ses droits *.

* » La révélation devient inutile sans une
 » société visible qui en conserve religieusement
 » le dépôt ; comme un code de loix est in-
 » fructueux , si une société ne l'adopte , ne le
 » conserve , & n'en fait la base de sa politique.
 » Il y a donc sur la terre une société visible à
 » qui la révélation a été confiée ». *Pensées*
Théologiques , par Dom Jamin , Religieux de

Voilà , mon cher fils , ce que Jésus-Christ devoit à sa sagesse , pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la Religion révélée , & ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser.

„ Toute puissance , dit le Sauveur du
 „ monde à ses Apôtres * , m'a été don-
 „ née au ciel & sur la terre. Allez donc ,
 „ instruisez tous les peuples , les bapti-
 „ sant au nom du Père , & du Fils , &
 „ du Saint-Esprit , & leur apprenant à
 „ observer toutes les choses que je vous
 „ ai commandées ; & voici que je suis
 „ avec vous tous les jours , jusqu'à la
 „ consommation des siècles ** „.

la Congrégation de S. Maur. La traduction de cet ouvrage en Allemand , ramena en 1769 le Prince Palatin au sein de l'Eglise Catholique.

* Dans les trois derniers versets de Saint Matthieu.

** Voyez le développement de ce texte si fécond & si énergique , dans la belle Instruction pastorale de M. Bossuet , sur les promesses de J. C. à son Eglise ; & remarquez que ce beau texte termine l'Evangile de S. Matthieu ,

Ainsi, mon fils, Jésus-Christ, par ces paroles, établit sur un premier fondement, qui est lui-même, & sur le fondement visible de ses Apôtres, une Eglise, une société légitime de Pasteurs, qui doit leur succéder dans toute la durée des siècles pour enseigner toutes les nations, & avec laquelle, par l'assistance de son esprit, de sa sagesse, & de son pouvoir, il sera tous les jours jusqu'à la fin du monde.

Chef invisible de cette Eglise, il lui a donné sur la terre un Chef visible, pour ramener tout à l'unité * ; & ce Chef, c'est celui à qui il a dit, & , dans sa personne, à tous ceux, qui, dans le même rang, viendront après lui : » Vous êtes Pierre, » & sur cette pierre je bâtirai mon Eglise,

comme pour nous laisser en lui le complément de tout ce que cet Evangile renferme.

* » L'Eglise doit avoir un Chef visible, » parce qu'elle est une, & que son unité ne » peut se conserver sans un centre commun, » où viennent se réunir tous ses membres.

Dom Jamin, Pensées Théologiques.

» & les portes de l'Enfer ne prévaudront
 » pas contre elle « *.

Je ne suis pas fait pour les discussions théologiques , cher Valmont ; & sans beaucoup de théologie , je trouve tout dans ces deux textes de l'Evangile , rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces seules armes je puis confondre toutes les sectes qui ne sont pas la véritable Eglise de Jésus-Christ (a).

Quelle est , leur dirai-je , l'autorité suffisante que vous m'offrez ? Est-ce celle de l'Ecriture Sainte ? Toute seule , elle ne suffit pas , elle ne s'explique point d'elle-même ; vous la prenez , selon vos vues , en bien des sens différens. Vous savez combien de sens contraires souffre parmi vous ce seul texte de l'Evangile , *ceci est mon corps*. Qui en fixera pour moi le sens véritable ** ? Il falloit donc à l'Ecriture Sainte

* Matth. xvi. 18,

** » Si un Législateur , pour fonder un Etat , formoit un corps de loix & se contenteroit ensuite de les publier , laissant à tout le monde , jusqu'au dernier homme du peuple ,

un interprète infailible , vivant , & animé ; & Jésus-Christ me l'a donné (b).

Ne dites pas au reste , que je fais ici un cercle vicieux. Quand je raisonne d'après les Livres saints contre l'incrédule , je les considère d'une manière toute humaine , & selon les règles de critique les plus ordinaires. Quand je raisonne contre vous , qui admettez les divines Ecritures , je commence par établir , par la seule raison , la nécessité d'une autorité visible , d'un tribunal toujours subsistant ; après quoi je me sers , pour achever de vous convaincre , de ces livres mêmes que vous reconnoissez pour divins , & dont les passages les plus formels déposent en

à les entendre à sa façon & à son gré ; il est visible que chacun tourneroit la loi à son avantage & à sa fantaisie , & qu'au lieu de l'harmonie d'une bonne intelligence que voudroit établir le Législateur , on y verroit régner la discorde & la confusion la plus horrible. Tel est à la lettre le système que les Novateurs ont introduit dans la Religion «. *Exposition abrégée des caractères de la vraie Religion , par le Père Gerdil.*

faveur de ce tribunal que vous ôsez méconnoître (c) *.

Sera-ce l'esprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide ? Quelle autorité ! quel droit a-t-elle pour me foumettre. ** ? & que peut-elle m'offrir ,

* » En vain nous accuse-t-on encore de
 » combattre la voie d'examen par la voie d'exa-
 » men même , & de rétablir ainsi d'un côté ce
 » que nous cherchons à détruire de l'autre.
 » C'est équivoquer dans les termes pour faire
 » illusion. Il y a une grande différence entre la
 » discussion dont nos frères séparés soutiennent
 » la nécessité & la suffisance , à l'exclusion de
 » l'obéissance à l'autorité ; & l'examen de sim-
 » ple attention à des vérités de fait & de no-
 » toriété publique , qui établissent l'autorité.
 » Nous combattons le premier examen par le
 » second : l'objection des adversaires n'est donc
 » qu'un sophisme ». *Pensées Théol.*

** C'est ce qui fait dire à M. Rousseau dans une de ses Lettres , sur ses démêlés avec l'Eglise de Genève : » Je dois toujours compte de
 » mes actions & de ma conduite aux loix &
 » aux hommes : mais puisqu'on n'admet point
 » parmi nous d'Eglise infallible , qui ait droit
 » de prescrire à ses membres ce qu'ils doivent

que des contradictions ? Sera-ce du moins l'onction secrète , l'esprit intérieur , qui éclaire les vrais Fidèles & les élus de Dieu ? Quelle source d'illusion & de fanatisme ! Et qu'a de visible pour tous les hommes une pareille autorité ? Sera-ce votre corps de société ? Je ne vois rien , qui , dans sa visibilité , le distingue suffisamment de tout autre. D'ailleurs où est sa suc-

» croire ; donc , une fois reçu dans l'Eglise ,
 » je ne dois plus qu'à Dieu seul compte de ma
 » foi «.

» Qu'on me prouve aujourd'hui , dit-il ail-
 » leurs , qu'en matière de foi je suis obligé de
 » me soumettre aux décisions de quelqu'un ,
 » dès demain je me fais Catholique ; & tout
 » homme conséquent & vrai fera comme moi «.
 M. Rousseau avoit raison ; & , d'un autre côté ,
 la preuve qu'en matière de foi on doit se sou-
 mettre à une autorité , n'étoit pas difficile à
 trouver.

» L'Eglise de Genève , dit-il encore , n'a &
 » ne peut avoir , comme réformée , aucune pro-
 » fession de foi , précise , articulée , & commune
 » à tous ses membres «. Et il le montre par les
 principes mêmes de la réforme.

cession non interrompue , en remontant jusqu'aux Apôtres * ? On peut fixer depuis eux , dans des tems plus ou moins récents , l'époque où vous avez com-

* C'est la question que Luther lui-même faisoit aux Anabaptistes : *Qui êtes-vous ? qui vous a envoyés ? où étoit l'Eglise avant vous ?* Il a fallu faire bien de la Théologie , pour bien mal répondre à cela. *Hist. de François I, par M. Gaillard, tome 6.*

Cette même question , l'Eglise Catholique la faisoit vers la fin du second siècle aux différentes sectes qui s'élevoient contre elle. » Qui
 » êtes-vous , leur disoit-elle par la plume de
 » Tertullien ? quand êtes-vous venus ? d'où
 » êtes-vous sortis ? que faites-vous dans mon
 » bien , vous qui n'êtes point mes enfans ? De
 » quel droit , Marcion , coupez-vous ma forêt ?
 » qui vous a permis , Valentin , de détourner
 » mes sources ? De quelle autorité , Appelles ,
 » arrachez-vous mes bornes ? La possession est
 » pour moi... Et vous autres , pourquoi semez-
 » vous dans mes domaines selon vos caprices ,
 » & y faites-vous paître vos troupeaux ? J'ai la
 » possession , je possède avant vous , j'en ai des
 » titres authentiques , que je tiens de ceux
 » mêmes à qui le domaine appartenoit. Je suis
 » l'héritière des Apôtres ». *Tertul. de Præscript.*

mencé *; & dès-lors , comme toutes les autres sectes , on vous verra finir. Où est votre unité , & quel rapport avez-vous à un Chef visible , au successeur de saint Pierre , qui vous condamne avec toute son Eglise , & dont vous vous séparez ? M'offrirez-vous pour dernière ressource l'autorité des chefs du corps politique ? Mais il n'est donc plus question d'une Religion donnée aux hommes par Dieu même ! Il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humaines , qui pourront en effet être modifiées , interprétées par la même législation qui les aura établies ? Car enfin , où l'autorité divine manque , il faut bien que le Législateur humain supplée & soit le Chef de la Religion. Mais quelle Religion ! quelle

* Rappelons-nous ici ce beau mot d'un vrai Fidèle à un Prince protestant , qui , le voyant à l'extrémité , lui disoit : » Il doit vous être bien » dur de mêler vos cendres à celles de ces » hommes que vous traitez d'Hérétiques « .
Mon Prince , répondit-il , faites creuser quelques pieds plus bas , & mes cendres seront mêlées à celles des Catholiques.

croyance ! & qui peut en être la dupe (d) ?

Quoi ! je me suis attaché à la révélation , parce que la lumière naturelle ne me suffisoit pas ; eh , comment la révélation me suffira-t-elle , si , par rapport à ses dogmes , je ne fais plus ni quel guide suivre pour en fixer le sens , ni quel parti prendre entre les sectes qui divisent le Christianisme * ?

* » Tout chemin qui ne peut conduire ni
 » les simplés ni les ignorans à la foi , n'y peut
 » conduire personne Le caractère distinctif du
 » chemin de la vérité , est d'y conduire tout le
 » monde , puisque tous sont appelés à la con-
 » noître ; or , la voie d'examen ou de discussion
 » ne sauroit conduire les simplés & les igno-
 » rans à la foi. Il n'y a que l'autorité qui puisse
 » la leur faire connoître « *Pensées Théologiques.*

On ne fait au juste à quoi s'en tenir ; on tombe dans tous les excès ; on est disposé également à tout croire & à ne rien croire , lorsqu'on ne règle pas sa croyance sur une autorité solidement établie , & qui puisse suffire pour la fixer.

Autoritati credere , magnum compendium est , & nullus labor ; disoit S. Augustin , *Lib. de quant. animæ , cap. 7.*

» Ce n'est pas , dit-il dans le même Livre ,

Ah ! que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire , à ceux de sa Religion , & à nos vrais besoins !

la vivacité de la conception , c'est la simplicité de la foi , qui fait la sûreté de la multitude dans l'Eglise Catholique «.

» L'autorité est le motif déterminant du
 » plus grand nombre en matière de Religion ,
 » quelque parti que l'on prenne. .. Dans l'E-
 » glise Romaine on croit les vérités de la Re-
 » ligion , & on s'appuie sur l'autorité visible
 » qu'elle a dans son sein. Dans les sectes pro-
 » testantes , il y a plusieurs vérités qu'on ne croit
 » point : & on se fonde sur l'autorité des chefs ,
 » qu'on suit comme ses Docteurs... Parmi les
 » incrédules , la plupart ne se décident à ne rien
 » croire que sur l'autorité de certains hommes ,
 » qui se sont acquis de la célébrité par leurs
 » talens... L'autorité a toujours fait l'argument
 » de la multitude , même chez les plus grands
 » ennemis. Heureux ceux qui marchent à la
 » lumière de l'autorité légitime ! Telle est celle
 » des Catholiques Romains : elle a produit ses
 » preuves. Mais il n'en est pas ainsi de celle
 » que suivent les sectaires & les incrédules ...
 » leur foi est une foi humaine , accordée à la
 » parole de quelques séducteurs : au lieu que

Je trouve , dans l'Eglise Catholique & Romaine , tout ce qui m'est nécessaire & tout ce qui m'a été promis. J'y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples , pour attirer toute leur attention ; une autorité , qui , par son étendue , par sa hiérarchie , par ses usages & sa discipline , par la publicité & l'universalité de ses enseignemens , devient éminemment visible au dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle (e). Je la vois garder , au milieu de ces sectes & malgré elles , le beau nom de Catholique ; ce nom que , pour la distinguer de toute autre Eglise , elles font elles-mêmes forcées de lui laisser.

» celle des Catholiques est une foi divine ,
 » accordée à la parole d'un Dieu , & expliquée
 » par une autorité qu'il a établie lui-même «.
Pensées Théol.

» Je ne suis pas étonné , a dit un homme d'esprit , qu'il y ait des hérésiarques ; l'orgueil suffit pour cela : mais je suis toujours surpris qu'il y ait des hommes assez imbécilles pour se rendre de bonne foi leurs disciples «.

Je la vois conserver dans les principaux sièges les titres de la succession légitime de ses pasteurs depuis les Apôtres, & rentrer ainsi dans le caractère de perpétuité, essentiel à la véritable Religion. Je la vois tenir à un centre d'unité, à un Chef, qui, uni à la pluralité visible (*f*) des autres Pontifes, soit assemblés dans des Conciles auxquels il préside, soit dispersés parmi les nations (*g*), forme un tribunal toujours subsistant, & auquel tous les jours, selon la promesse, je puis avoir recours pour distinguer la vérité de l'erreur. Je la vois, inaliïable avec toutes les sectes, qui toutes se rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppose à son unité; rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine (*h*); conserver sans variation tous les dogmes si bien liés de la Religion Chrétienne, tout son ensemble merveilleux, tous les moyens & les secours de salut qu'elle renferme; & par une tradition soutenue dans ses différens sièges, attestée par ses Conciles & les Ouvrages de ses saints Docteurs, me faire remonter,

de siècle en siècle , jusqu'aux premiers disciples des Disciples du Seigneur & jusqu'à la doctrine des Apôtres (i). Que dirai-je enfin ? Je la vois , soutenant tous les efforts de tant d'ennemis conjurés pour la détruire , maintenir constamment son glorieux empire , tandis que tout tombe autour d'elle ; envoyer seule des ministres de l'Evangile dans toutes les parties du monde , pour les éclairer des lumières de la foi ; regagner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'autres l'esprit de schisme & d'erreur lui fait perdre ; & confirmer de plus en plus cette parole de son divin Maître , que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable spectacle , & quelle source de reconnoissance pour l'ame vraiment fidèle ! Tranquille dans la simplicité de sa croyance , elle peut se reposer à l'ombre d'une autorité infaillible , & qui , par la promesse , devient celle de Dieu même. La voie la plus facile , la plus courte , & tout à la fois la plus sûre , lui est toujours ouverte , pour résoudre

toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si par des raisonnemens captieux on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa foi ; si son imagination effrayée dispute en secret , & veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire ; elle n'a besoin , pour s'éclairer , pour se calmer & se fixer , que de faire attention à l'enseignement public de l'Eglise Catholique & Romaine , à ce que nous apprennent ses solennités , ses rites , ses prières , ses catéchismes , ses prédications , ses instructions journalières , & à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil , si l'esprit d'indépendance , si l'amour de la nouveauté élèvent des contestations , font naître des incertitudes & des doutes , partagent les novateurs en autant d'opinions différentes que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur : elle regarde où est l'autorité visible , le corps des pasteurs , & son chef ; & ne craignant plus de flotter au gré des opinions (k) , elle demeure ferme & inébranlable. Si , à l'égard des vérités les

plus importantes , elle voit des génies ardens , tous ces hommes de secte & de parti , combattre avec chaleur pour les excès contraires * ; elle est assurée de rencontrer , dans l'autorité qui la guide , ce juste milieu , qui , également éloigné des extrêmes , est le point précis où s'arrête

* Il est impossible d'établir quelque chose
 » de certain , de l'immortelle nature par la
 » mortelle ; elle ne fait que se fourvoyer par-
 » tout , mais spécialement quand elle se mêle
 » des choses divines : car encore que nous lui
 » ayons donné des principes certains & infail-
 » libles , encore que nous éclairions ses pas par
 » la sainte lampe de la vérité , qu'il a plu à
 » Dieu de nous communiquer ; nous voyons
 » pourtant journellement , pour peu qu'elle se
 » démente du sentier ordinaire , & qu'elle se
 » détourne ou écarte de la voie tracée & battue
 » par l'Eglise , comme tout aussi-tôt elle se
 » perd , s'embarrasse , & s'entrave , tournoyant
 » & flottant dans cette mer vaste , trouble , &
 » ondoyante des opinions humaines , sans bride
 » & sans but. Aussi-tôt qu'elle perd ce grand
 » & commun chemin , elle se vá divisant &
 » dissipant en mille routes diverses ». *Essais*
de Montagne , liv. 2 , chap. 12.

la vérité. C'est ainsi que, dans les disputes interminables sur la grâce & la liberté, l'Eglise Catholique seule n'a jamais rien donné à un de ses dogmes qui ait pu détruire la croyance de l'autre (1).

Non seulement le Chrétien soumis à dans l'Eglise Catholique un guide sûr & fidèle; mais il y trouve encore une mère tendre, qui, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, répare toutes ses foiblesses & pourvoit à tous ses besoins. Il ne perd rien, dans son sein, des Sacremens institués par le Rédempteur des hommes, & de tous les moyens de salut les plus propres à affermir sa foi, à nourrir sa piété, & à lui faciliter la pratique des vertus. Aussi ne se borne-t-il pas à lui être soumis; son attachement pour elle & son zèle pour sa gloire égalent son obéissance: ses intérêts sont les siens; il est offensé lui-même de tout ce qui la blesse & qui l'offense; dans ses douleurs elle ne sent rien qu'il ne ressente avec elle: il adresse au Ciel en sa faveur les gémissemens les plus tendres, les vœux les plus ardens. S'il est dans un rang élevé,

il maintient son autorité par son crédit & son pouvoir : dans toute condition , il édifie , par la pureté de ses mœurs , ceux qui ne craindroient pas de faire retomber sur elle l'opprobre de ses enfans. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en sa présence. Il donne à tous ceux qui l'environnent l'exemple du plus grand respect pour son culte , ses loix *, ses Ministres , & d'une fermeté inébran-

* » Il faut se soumettre du tout à l'auto-
 » rité de notre Police Ecclésiastique , ou du
 » tout s'en dispenser. Ce n'est pas à nous à
 » établir la part que nous lui devons d'obéis-
 » sance. Et davantage , je le puis dire pour
 » l'avoir essayé , ayant autrefois usé de cette
 » liberté de mon choix & triage particulier ,
 » mettant à nonchaloir certains points de
 » l'observance de notre Eglise , qui semblent
 » avoir un visage ou plus vain ou plus étrange ;
 » venant à en communiquer aux hommes sa-
 » vans , j'ai trouvé que ces choses-là ont un
 » fondement massif & très-solide , & que ce
 » n'est que bêtise & ignorance qui nous fait
 » les recevoir avec moins de révérence que le
 » reste ». *Montagne. Ibid.*

lable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes (*m*). Il ne regarde pas comme des choses indifférentes en matière de foi, tout ce que son Chef & ses pasteurs ne regardent pas comme tel; & ne croit pas que l'esprit de neutralité & d'indécision puisse être permis, dès que sa voix s'est fait entendre.

Que ses ennemis, aveuglés par la haine, crient donc, tant qu'il leur plaira, à la crédulité, à la superstition, au fanatisme; qu'ils exagèrent des scandales qui sont au milieu d'elle, & dont elle gémit; qu'ils concluent, de la corruption des mœurs dans quelques-uns de ses membres, à l'altération presque entière dans la foi de ses chefs; qu'ils distillent avec art le poison de la calomnie; qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité; qu'ils en appellent aux anciens tems (*n*); qu'ils se montent sur un ton de réforme (*o*), afin de parer au dehors, par l'extérieur de la piété, ce que l'esprit de révolte se permet de fouiller au dedans; qu'ils fassent parler les divines Ecritures au gré de leurs systèmes, ou

s'étayent de l'autorité de quelque ancien Docteur , pour mieux cacher leurs hérésies sous son nom ; qu'ils relèvent par leurs discours & par leurs écrits l'autorité de chaque Docteur Hérétique , & fassent même valoir en son honneur des prodiges marqués au coin de l'imbécillité & du mensonge : le Fidèle n'en sera point ébranlé : les attaques de l'erreur , comme celles de l'impiété , ne le verront point lâche , foible , & chancelant ; elles ne le verront point indifférent & insensible ; mais aussi elles ne le rendront pas dur & impitoyable.

Le véritable enfant de l'Eglise , & qui l'est moins encore de nom que de sentiment , rempli de son esprit , pénétré de la charité qui l'anime , envisage d'un œil de compassion & de tendresse ceux qui se trompent & qui s'égarent ; il les plaint , il gémit sur eux ; il emploie , pour les ramener , les armes de la persuasion & de la douceur. Il ne voile point les passions & la haine , du vain prétexte des intérêts de la Religion & de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher & à convaincre , il ne

se croit pas dispensé d'aimer & de chérir. En arrêtant , autant qu'il est en lui , les progrès de l'erreur , il voit toujours avec transport , dans ceux mêmes qui s'y livrent , des hommes & des frères.

Non , mon fils , non ; ce n'est point la foi de l'Eglise qui enfante des dissensions , des troubles , & tout ce que le fanatisme a de cruautés & d'horreurs : ce sont , je te l'ai dit , l'intérêt , l'ambition , l'esprit de révolte & d'indépendance , qui , pour favoriser leurs projets sacrilèges & leurs honteuses manœuvres , se jouent de la crédulité des peuples & de la vie des hommes. Ce n'est point cette foi pure de l'Eglise de Jésus-Christ qui ébranle & qui sape les trônes , & qui en même tems renverse & brise les autels : ouvre nos annales & celles des peuples voisins , & examine quels systèmes & quelles causes , sous le nom & le masque imposant de la Religion , ont produit les révolutions , dévasté les Etats , & flétri la personne & la dignité du Monarque. Ce n'est point la foi de l'Eglise qui arme , contre l'autorité , des sujets re

belles : si , dans des circonstances rares , des Ministres peu instruits ou trop prévenus ont cru pouvoir se faire , d'après la Religion même , des droits * que la Religion & l'Eglise n'avouent pas ; si , abusant de la foiblesse des uns & de la simplicité des autres , ils ont prétendu disposer des Royaumes & des Empires , cette même foi , dont l'Eglise nous conservoit le dépôt , réclamoit contre eux : elle leur disoit assez hautement , pour qu'ils dussent l'entendre , que le Royaume de Jésus-Christ & de ses Ministres n'est pas de ce monde ; qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu , rien ne les dispense de rendre à César ce qui est à César ; que chaque autorité a ses bornes ; que l'une , toute spirituelle , est uniquement établie pour les choses du ciel , comme l'autre ,

* Il paroît assez que M. de Valmont n'entend point parler ici des prétentions que des Souverains , soit ecclésiastiques , soit laïques , ont eues sur des fiefs dont ils se disoient seigneurs : car c'est ici une question à part , & d'une toute autre nature que celle dont il s'agit.

purement temporelle , ne l'a été que pour les choses de la terre ; que toutes deux , indépendantes & soumises tour à tour , ont leurs droits séparés ; qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement (*p*) , & pour tendre d'un commun accord , quoique par des routes différentes , au même but , le bonheur des peuples ; & que c'est de cette heureuse harmonie que dépendent & la sûreté des Princes , & la fidélité des Sujets.

Voilà ce que la foi de l'Eglise nous apprend ; & c'est d'après elle , cher Valmont , que je me propose depuis long-tems de ranimer ou d'affermir en toi tous les sentimens de soumission , de respect , & d'amour , que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainsi deviendras-tu en même tems , & dans la même proportion , un Chrétien docile , un Catholique zélé , un Citoyen humain & compatissant , & un Sujet fidèle.



N O T E S.

P A G E 196.

(a) *A*VEC ces seules armes je puis confondre, &c. » On est conduit à la soumission » à l'Eglise présente, actuelle, indéfectible, » par la foi la plus simple & par l'érudition » la plus étendue ; ce qui est une des plus » grandes preuves de sa vérité, & un effet » admirable de la Providence ». *L'Abbé Terrasson, de l'Académie Française. La Philosophie applicable à tous les objets de l'Esprit & de la Raison, première partie, ch. 3, sect. 3, précédée des Réflexions de M. d'Alembert, & d'une Lettre de M. de Moncrif, sur la personne & les Ouvrages de l'Auteur : chez Prault, avec approbation, & privilège du Roi.*

» L'Eglise Catholique, dit le même Auteur, est la seule qui ait un corps de preuves. » Les sectes qui se sont séparées d'elle, ne sont » fondées que sur des difficultés particulières qu'elles lui ont faites, & dont elles » n'ont pas voulu accepter les solutions ». *Ibid.*

A l'égard de ces difficultés, & des vaines accusations de superstition, d'idolâtrie, d'innovation,

novation, qu'on n'a cessé d'intenter contre nous, la réfutation la plus simple est l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique*, par M. Bossuet. On n'y a répondu qu'en accusant l'Auteur d'*adoucir* & d'*exténuer* les dogmes de son Eglise. Mais si c'est à cela que se réduisoit en dernier ressort la controverse, elle doit être bien authentiquement décidée, puisque ce livre est universellement reçu parmi nous, comme renfermant la vraie Doctrine que nous professons.

Il est triste que les Sectaires s'obstinent à calomnier l'Eglise; que des hommes, même respectables par leur érudition & leurs talens, mettent sur le compte de l'Eglise Catholique des institutions locales, des choses purement arbitraires, quelquefois bizarres, qui n'ont eu qu'un tems, parce qu'elles ne tenoient qu'à des inventions populaires, quoiqu'adoptées peut-être par des Ecclésiastiques, dans des lieux particuliers; qu'ils nous taxent sans pudeur d'attacher le sceau de l'infailibilité à des cérémonies & à des objets de pure discipline, qui obligent dès qu'ils font loi, mais qui varient selon les circonstances, & qu'on ne dut jamais confondre avec la croyance invariable de l'Eglise sur le Dogme & sur la Morale; qu'ils ne

veuillent appercevoir aucune différence entre des prétentions contestées ou de simples opinions qu'on laisse à la liberté des Ecoles , & des vérités de foi reçues par l'Eglise universelle ; qu'ils exaltent les avantages de la réforme , sans en reconnoître les sources honteuses ainsi que les funestes suites , & sans en déplorer les abus. Toutes ces marques de partialité , sans nous porter à accuser la droiture de leur cœur , doivent nous faire gémir des malheureux effets de la prévention sur des esprits par-tout ailleurs si raisonnables.

P A G E 197.

(b) *Il falloit à l'Ecriture sainte un interprète , &c. »* L'Eglise est l'interprète unique » de l'Ecriture sainte , des Pères , & d'elle-même «. *L'Abbé Terraffon.*

P A G E 198.

(c) *En faveur de ce tribunal que vous osez méconnoître.* Les Protestans , fatigués de leurs variations perpétuelles & de leurs longues disputes , ont si bien senti la nécessité de ce tribunal , qu'ils ont donné au Synode de Delphé , & sur-tout à celui de Dordrecht , à peu de chose près , la même force & la même autorité qu'ils refusoient à l'Eglise Catholique. Etonnante contradiction dans des hommes qui

jusque-là n'avoient voulu reconnoître d'autre Juge de la Doctrine que l'Ecriture elle-même ! Voyez l'*Histoire des Variations*, t. 3, liv. 14, n. 75 & suivans ; & tome 5, sixième Avertissement, n. 67, 68, 69.

» Le maintien de la perpétuité & de l'infail-
 » libilité de l'Eglise, dit l'Abbé Terrasson,
 » est quelque chose de plus important qu'au-
 » cun de ses dogmes particuliers «.

» De toutes les Thèses de la Théologie en-
 tière (dit-il encore avec beaucoup de sens & de
 raison), celle de l'unité, de la visibilité, de la
 perpétuité, & de l'infailibilité de l'Eglise, est
 la plus digne d'un Théologien, qui est en mê-
 me tems homme d'esprit & homme d'Etat «.

P A G E 202.

(d) *M'offrirez-vous pour dernière ressource l'au-
 torité des Chefs du Corps politique ? Mais quelle
 Religion ! quelle croyance !* Pour bien juger de
 la nature & des effets d'une pareille croyance,
 on peut voir, entre autres volumes de M.
 Hume sur l'Histoire d'Angleterre, le cinquième
 de la maison de Tudor, sans parler de ceux
 qui le précèdent, & le troisième de la maison
 de Stuart.

P A G E 204.

(e) *Eminemment visible au dessus de toutes
 les sectes qui s'élèvent contre elle* » Je dirois

aux réformateurs ce qu'un Père de l'Eglise disoit aux Donatistes : *Pour savoir où réside l'Eglise , demandons-le à un homme neutre , par exemple , au Roi de Perse. On diroit aujourd'hui : Pour savoir où réside l'Eglise , demandons-le à l'Empereur des Turcs ; nous verrons s'il la mettra en Italie , où s'il ira la chercher à Utrecht ». L'Abbé Terrasson.*

(f) *Je la vois tenir à un Chef, qui , uni à la pluralité visible des autres Pontifes , &c.*
 » La vraie règle de la raison & de la foi , dit
 » M. Nicole , est d'établir sa créance sur
 » la plus grande autorité visible. Cette règle est
 » la seule qui soit proportionnée au peuple ,
 » & qui puisse unir les Fidèles en un corps de
 » société d'une manière raisonnable ». *Essais de Morale sur l'Evangile du Mardi de la seconde semaine de Carême.*

» L'autorité de l'Eglise , résidant en la pluralité visible du corps des Pasteurs unis à leur
 » Chef , joint toute la certitude de la croyance
 » à toute la tranquillité d'un gouvernement
 » sage & durable ». *L'Abbé Terrasson.*

La Religion Chrétienne , selon la pensée du même auteur , étant commune à des peuples qui vivent sous des dominations différentes ,

ne pourra jamais demeurer la même , à moins qu'elle n'ait un Chef unique , & qui lui soit propre. » Sans cela , il arriveroit » que , dès la première querelle de l'un de » ces Etats avec l'autre , les Rois ou les autres Chefs voudroient se distinguer les uns des autres par quelques articles de croyance particulière «.

Ce qu'il y a de bien singulier , c'est que Léibnitz , quoique Luthérien , & par une suite naturelle de son amour pour l'ordre & l'unité , après avoir voulu réunir le monde sous une même Langue , par le projet d'une Langue universelle à l'usage des Savans ; après avoir désiré de réduire l'Europe sous une seule puissance quant au temporel , désira aussi vivement de la réduire sous un même Chef quant au spirituel : & pour ce dernier objet , c'est le Pape même qu'il choisissoit. » Tant l'esprit de système qu'il possédoit au » souverain degré , dit l'Historien de sa vie , » avoit prévalu , à l'égard de la Religion , » sur l'esprit de parti ! Mais tous ces beaux » projets sont restés sans effet , parce que les » peuples ne s'accordent qu'à n'entendre point » leurs intérêts communs «. Voyez M. de Fontenelle , *Histoire de l'Acad. des Sciences* , année 1716.

(g) *Des Pontifes , soit assemblés dans les Conciles , soit dispersés parmi les nations.*
 » L'Eglise peut être considérée en deux états ; ou elle est assemblée en Concile , ou elle est dispersée. Elle peut prononcer dans ces deux circonstances sur les contestations qui s'élèvent dans son sein ; & ses jugemens sont toujours d'une égale autorité , parce que *les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.....* Penser qu'elle ne jouit du privilège de l'infailibilité que dans les Conciles généraux , c'est trop borner la promesse qui s'étend à tous les tems ; c'est une erreur dans la foi. Jésus-Christ n'a pas dit à ses Apôtres : *Je suis avec vous seulement quand vous êtes assemblés ; mais Je suis avec vous TOUS LES JOURS jusqu'à la consommation des siècles* ». Pensées Théologiques, par Dom Jamin.

» C'est tellement la pluralité qui fait la décision finale , que les Conciles ne sont pas tant censés généraux quand ils se tiennent , que lorsqu'ils sont acceptés par l'Eglise non assemblée. S'ils sont légitimes , ils ont dit la vérité dès le tems de leur tenue ; cette vérité existoit dès-lors comme intrinsèque ; mais elle ne devient extrinsèque que par

» l'acceptation postérieure. On a eu un exem-
 » ple de cette acceptation de fait, dans le Con-
 » cile d'Ephèse ou de Dioscore, rejeté après sa
 » tenue, quelque nombreux qu'il eût été «.

L'Abbé Terrasson.

¶ » L'acceptation que fait l'Eglise dispersée,
 d'un Concile général, ne donne pas la certitude
 & l'infailibilité à ses décisions; mais sert seu-
 lement de témoignage de la régularité avec
 laquelle les choses se sont passées dans l'Assem-
 blée. L'Eglise dispersée ne juge pas l'Eglise
 assemblée, l'une & l'autre n'étant qu'une seule
 & même Eglise, considérée en des états dif-
 férens «.

¶ » Les Conciles généraux sont d'une très-
 grande utilité, & peut-être pourroit-on les dire
 nécessaires dans certaines circonstances; mais
 prétendre qu'on ne puisse finir aucune contro-
 verse que par leur moyen, c'est une erreur
 combattue par une infinité de faits. On voit
 dans l'histoire de l'Eglise peu d'hérésies pour
 lesquelles on ait été obligé d'assembler des
 Conciles généraux; le plus grand nombre a été
 condamné & éteint sur les lieux mêmes, com-
 me le remarque S. Augustin. *Lib. 4 ad Boni-
 fac. cap. ult.* «.

¶ » Le Pape condamne plusieurs propositions
 extraites d'un livre, sous des qualifications

indéterminées * : les Evêques dispersés dans le monde catholique , connoissent la décision , y applaudissent : je dis , comme S. Augustin , *La cause est finie ; Dieu a placé la doctrine de la vérité dans la Chaire de l'unité*. Je reconnois la voix de Pierre dans son successeur ; je me rends , j'obéis. Mais les Evêques ont-ils examiné ? ont-ils déposé l'esprit de parti ? n'ont-ils pas donné leurs suffrages par ignorance ? la crainte ou l'espérance ont peut-être été les premiers mobiles de leur conduite ? se sont-ils enfin comportés en juges de la foi ? Questions litigieuses ! je les abandonne toutes à la discussion de ceux qui ne croient pas que Jésus-Christ ait promis d'être *tous les jours* avec son Eglise ; je m'attache à l'unité , que je reconnois par l'unanimité morale des Pasteurs unis à leur chef. Le Sauveur a promis son assistance à leur union , *Vobiscum sum* ; & il est fidèle à sa promesse : cela me suffit pour justifier mon obéissance «.

¶ » La manière d'interpréter quelques expressions d'un décret apostolique , ne peut for-

* De la même manière que le Concile général de Constance a condamné dans la session 8 , quarante-cinq articles de Wicleff ; & dans la session 15 , trente articles de Jean Hus.

mer d'obstacle à la canonicité de son acceptation , quand d'ailleurs on se réunit dans l'objet principal : c'est ainsi qu'on n'a jamais révoqué en doute la sincérité de la soumission des théologiens catholiques aux décisions dogmatiques du Concile de Trente, quoiqu'ils se partagent entre eux sur l'exposition de quelques endroits «. *Dom Jamin.*

I B I D.

(h) *Je la vois..... rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine.* » Un homme qui » a lu l'histoire de l'Eglise sans y remarquer la » fermeté, & , si j'ose le dire, la fierté & la » hauteur avec laquelle l'Eglise a porté ses décisions sur le dogme, peut avoir retenu les » réflexions de quelques Pères, les miracles de » quelques Saints : mais il n'a point conçu le » véritable caractère de l'Eglise Catholique depuis son établissement «. *L'Abbé Terrasson.*

P A G E 206.

(i) *Je la vois..... par une tradition soutenue..... me faire remonter jusqu'à la doctrine des Apôtres. Voyez l'Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique ; consultez tous les Pères des cinq premiers siècles, en parcourant même la table de leurs Ouvrages à l'article de nos principaux dogmes ; & vous vous assurerez*

sans^t peine de la conformité de l'ancienne doctrine avec la nôtre.

(k) *Ne craignant plus de flotter au gré des opinions , &c.* Quand on a passé les bornes & qu'on a perdu de vue l'autorité, on ne fait plus à quel terme s'arrêter. Des Anglicans , se sont formés , quoique par opposition , les Presbytériens ; des Presbytériens , les Indépendans , &c. *Voyez M. Hume , Maison de Stuart , t. 3 , p. 204 , &c.*

¶ » L'esprit de l'homme est de nature à ne devoir se soumettre entièrement & sans réserve , qu'à un jugement que les ténèbres de l'erreur ne puissent obscurcir : il faut donc reconnoître dans l'Eglise une autorité infallible qui termine les disputes qui s'élèvent sur la foi «.

¶ » S'il n'est point dans l'Eglise d'oracle vivant & infallible , croyez tout ce qu'il vous plaira. Soyez Sabellien ou Arien , Nestorien ou Eutichien , Luthérien ou Calviniste ; soyez Déiste même , si le Déisme vous flatte davantage : tout vous est permis , personne n'aura le mot à vous dire. Seul juge de votre foi , vous pouvez prendre le parti qui vous plaira. Mais s'il y a dans l'Eglise un oracle vivant , une autorité infallible ; il n'est plus de liberté

dans le choix : il faut s'en tenir , sans disputer , à l'enseignement de l'Eglise , parce que la raison elle-même dicte qu'on ne peut se dispenser d'adhérer à un jugement infailible... En matière de religion , il faut nécessairement se déterminer pour l'un de ces deux partis ; ou reconnoître , avec les Catholiques , une autorité à l'abri de l'erreur , qui décide les questions sans appel ; ou ne reconnoître , avec les Déistes , que la raison pour règle souveraine. Dans l'ordre de la Religion comme de la Philosophie , il n'y a pas de milieu : on ne peut être sur cet article que Catholique ou Déiste. Un esprit conséquent n'apperçoit pas un tiers parti «.

« Quelle est nécessaire , cette autorité qui tire sa preuve de la manière d'agir de ses plus grands ennemis ! Nos Frères errans l'ont rejetée comme une tyrannie , & ont bâti sur ses débris l'édifice ruineux de leur prétendue réforme ; mais ils ont été obligés d'y revenir , pour empêcher la dissipation de leur secte naissante. Cette conduite contradictoire est attestée dans l'histoire du tems. *Examinez* , disoient - ils aux peuples catholiques pour les séduire ; *ne vous laissez pas mener comme des imbécilles par l'autorité qui est une vraie tyrannie. Dieu ne vous a donné une raison que pour vous en ser-*

vir. — *Obéissez à vos supérieurs*, disoient-ils au contraire à leurs Frères indociles : *point d'examen après vos Docteurs. L'humilité chrétienne doit vous porter à soumettre vos lumières à celles de vos conducteurs ; ils sont établis pour vous instruire.* Quel contraste ! Etablir l'examen sans soumission , pour séduire les Catholiques ; exiger la soumission sans examen , pour réprimer ceux du parti qui veulent trop presser la voie de liberté : c'est avoir double poids , double mesure ; ce qui est abominable aux yeux de Dieu. Quoi qu'il en soit , il résulte de la conduite de ces prétendus réformateurs , qu'ils ont reconnu la nécessité d'une autorité , pour retenir dans l'unité de doctrine les peuples qu'ils avoient séduits. Mais ont ils eu raison de substituer leur propre autorité à celle de l'Eglise « ? *Dom Jamin.*

« L'esprit humain , dit un Auteur célèbre , reconnoît deux arbitres , la raison & l'autorité. Une des plus nobles fonctions de la raison est d'appercevoir elle-même ses bornes , & d'avouer le besoin qu'elle a souvent de l'autorité. En matière de religion , la raison seule n'iroit point au delà de la religion naturelle : les mystères sont au dessus d'elle ; & la raison ne les admet , que comme des objets de foi décidés par une autorité divine. La raison

nous conduit à cette autorité , en nous prouvant , premièrement , qu'elle est nécessaire ; secondement , qu'elle doit avoir des caractères visibles , auxquels même on ne puisse pas la méconnoître. Remis ainsi par la raison même entre les mains de l'autorité , avec ce guide infallible , nous pénétrons dans les dogmes & dans les mystères , nous entrons sous l'empire de la foi. Si l'incrédule rejette ces dogmes & ces mystères uniquement parce qu'il ne les comprend pas , je ne vois en lui qu'un téméraire , qui , ayant besoin de deux guides , s'obstine à n'en prendre qu'un , quoique ce guide l'avertisse lui-même d'en prendre un plus sûr. Il s'égare , parce qu'il donne trop à la raison , en ne reconnoissant rien au delà du domaine de cette raison bornée ; mais il n'est ni absurde ni inconséquent. Il ne l'est pas du moins au même degré que le Théologien raisonneur , qui , avouant l'insuffisance de la raison & le besoin de l'autorité , qui , recevant des dogmes , des mystères , combat cette autorité , altère ces dogmes , modifie ces mystères , de manière qu'ils restent toujours mystères , mais qu'ils cessent d'être appuyés sur une autorité suffisante. Il faut opter : si l'on ne doit rien admettre au delà de la raison , s'il n'est pas

vrai qu'elle nous avertisse elle-même de nous soumettre à l'autorité ; il faut rejeter entièrement les dogmes , les mystères , & donner gain de cause à l'incrédule : s'il faut admettre l'autorité ; il n'est pas permis de toucher à ses oracles , il faut adorer les mystères sans restriction , sans modification ; l'homme ne peut toucher à l'ouvrage de Dieu. Quand Luther me propose de substituer la consubstantiation à la transsubstantiation , à quel tribunal me renvoie-t-il ? Est-ce à celui de l'autorité ? elle lui est contraire. Est-ce à celui de la raison ? en quoi ma raison comprend-elle mieux la consubstantiation ? Quand un autre raisonneur me dit que Jésus-Christ n'est présent dans l'Eucharistie que par la foi ; qu'est-ce que c'est qu'une *présence par la foi* ? Il est présent ou il ne l'est pas : s'il ne l'est pas , ma foi ne peut pas le rendre présent , & j'ai tort de le croire présent : s'il est réellement présent , ma foi ne fait rien à cela ; & il est également présent , soit que j'aye la foi , soit que je ne l'aye pas. Que prétendez-vous donc ? Si vous n'affranchissez point ma raison , si vous la laissez sous le joug ; que ce soit donc sous un joug sacré , non sous votre joug profane. Mystère pour mystère , je ne puis croire

que celui qui m'est proposé par une autorité légitime. Vous entreprenez trop & trop peu. Ou ne retranchez rien , ou retranchez tout ce que la raison ne comprend pas , si la raison elle-même peut y consentir. Les incrédules s'éloignent plus que vous de la voie du salut , mais ils sont plus près d'y rentrer : ils raisonnent déjà mieux ; & dès qu'ils sentiront le besoin de l'autorité , ils s'y soumettront entièrement sans toutes vos ridicules réserves.

» Voilà sous quel point de vue nous envisageons les idées vagues des hérétiques ; & ces changemens si peu philosophiques , qu'il a plu à Luther , à Calvin , & à leurs disciples , d'apporter à la doctrine de l'Eglise «, *Histoire de François premier , par M. Gaillard* , de l'Académie Française & de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres , 1. 6 , liv. 7 , chap. 2.

P A G E 209.

(1) *Dans les disputes interminables sur la grâce & la liberté , &c.* » L'Eglise , aux yeux » même de la raison , est bien plus sage que » ses adversaires , dans la manière dont elle » veut qu'on parle de la grâce , pour con- » server l'idée de la liberté de l'homme dans » l'esprit de la multitude , & par conséquent

» le fruit de toute prédication & de toute
» morale «.

¶ » La puissance de Dieu & la liberté de
» l'homme sont deux vérités de la Religion :
» mais la première a souffert moins d'atteinte
» que la seconde , attaquée en une infinité
» de manières différentes par les libertins &
» par plusieurs sortes d'hérétiques. Là - des-
» sus on ne peut trop louer la sagesse de
» l'Eglise , de veiller encore plus attentive-
» ment à la conservation de la seconde que
» de la première : car je ne connois point
» de morale publique , ni civile , ni chrétienne ,
» sans une conservation soigneuse du dogme
» de la liberté «.

¶ » Les gens d'un certain parti semblent
» porter toute leur attention à défendre la
» foi contre les attaques des Pélagiens , qui
» ne sont plus : & l'Eglise porte la sienne à
» la défendre contre les Luthériens & les
» Calvinistes , qui existent actuellement &
» qui l'environnent. Laquelle des deux atten-
» tions vous paroît la plus sage « ? *L'Abbé Terrasson.*

Il est bien malheureux qu'on ait voulu
faire des systèmes sur la grâce & la liberté.
L'Apôtre avoit tout dit par ces deux mots ,
LA GRACE DE DIEU AVEC MOI ; *gratia Dei*

mecum * ; & non pas seulement , la grâce de Dieu en moi , ou qui est avec moi , comme on l'a si infidèlement traduit. Tous ces systèmes , que la plupart du tems l'Eglise réprouve , n'ont pour l'ordinaire , à l'égard de ceux qui sont peu affermis dans la foi , d'autre effet que celui de leur faire haïr le Dieu des Chrétiens , au lieu de le présenter sous des traits propres à le leur faire aimer.

P A G E 211.

(m) *D'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugemens & de ses préceptes.* Ne pas se soumettre , d'une manière pure & simple , aux jugemens du corps des Pasteurs uni à son Chef dans tout ce qui a rapport à la doctrine , & y opposer l'esprit particulier ; c'est tout à la fois une désobéissance & une présomption inexcusable. Sur quoi il faut observer que cette soumission ne peut avoir lieu par rapport aux opinions erronées , si elle n'a lieu par rapport aux livres qui les renferment & que l'Eglise condamne.

¶ « On ne peut , sans témérité , refuser à
 » l'Eglise le pouvoir de juger du sens des
 » livres qui concernent la Religion : toute
 » société a droit de juger du sens de ses loix

* Cor. 15. 10.

» & des livres qui en traitent. D'ailleurs
 » l'Eglise connoît ses droits , & n'use que de
 » ceux qui lui sont acquis : or elle a jugé dans
 » tous les tems des ouvrages ecclésiastiques ,
 » soit pour les approuver , soit pour les con-
 » damner : c'est ainsi qu'elle a proscrit les ou-
 » vrages d'Arius , les trois fameux écrits d'Ibas ,
 » de Théodoret , & de Théodore de Mop-
 » sueste ; & approuvé , au contraire , ceux de
 » S. Augustin sur la grâce «.

¶ » Le droit que l'Eglise a de juger du sens
 » des livres ecclésiastiques , emporte nécessaire-
 » ment , de la part des Fidèles , l'obligation
 » de se soumettre à ses décisions ; parce qu'une
 » autorité à laquelle personne n'est tenu d'obéir ,
 » n'est qu'un fantôme d'autorité : c'est donc un
 » devoir pour les Fidèles , de déférer aux ju-
 » gemens de l'Eglise sur les livres qui regardent
 » la Religion «.

¶ » Toute obéissance qui ne répond pas à
 » l'intention du supérieur qui commande , est
 » une vraie désobéissance ; tel est le comman-
 » dement , telle doit être la soumission : or
 » l'Eglise exige de tous ses enfans une soumis-
 » sion intérieure aux jugemens qu'elle porte
 » sur les livres ecclésiastiques & leurs auteurs.

¶ » Non , un silence qui consiste à ne rien
 » dire & à ne rien faire contre les décisions de

» l'Eglise sur certains faits dogmatiques, ne
 » remplit point l'idée de la soumission qu'elle
 » exige de ses enfans en pareil cas. Théodo-
 » ret offroit de garder le silence sur le fait de
 » Nestorius, qui consistoit à savoir si les écrits
 » de ce Patriarche contenoient la doctrine qui
 » reconnoît deux personnes en Jésus-Christ :
 » l'Eglise ne se contenta pas de cette démar-
 » che; elle exigea, pour l'admettre à sa com-
 » munion, qu'il eût dit anathème à Nestorius
 » & à ses écrits.

¶ » Croyons avec le commun des Théo-
 » logiens, que Jésus-Christ n'abandonne point
 » son Eglise dans le jugement qu'elle porte sur
 » le sens de livres qui traitent de la Religion.
 » Cette vérité est la suite d'une autre qui ap-
 » partient au dépôt de la foi. C'est en effet un
 » dogme universellement reconnu, que l'E-
 » glise est infaillible dans l'exposition de la
 » tradition : or cette infaillibilité ne peut sub-
 » sister, qu'en la supposant également dans la
 » discussion & l'examen des livres ecclésiasti-
 » ques qui ont paru en différens siècles; puis-
 » que c'est par cet examen qu'elle fait le dis-
 » cernement de la véritable tradition, & qu'un
 » moyen sujet à l'erreur ne peut conduire sû-
 » rement à la connoissance de la vérité. Il faut
 » donc choisir un de ces deux partis; ou croire

» que l'Eglise ne se trompe jamais dans le
 » jugement qu'elle porte sur les livres qui ont
 » trait à la Religion , ou penser qu'elle peut se
 » tromper dans l'exposition de la tradition : ce
 » second parti est une erreur contre la foi «.
Pensées Théologiques , par Dom Jamin , ch. 9.

L'histoire de l'Eglise ne sauroit nous offrir un plus bel exemple de soumission , que celui que renferme le beau trait de M. de Fénelon , que bien du monde connoît , mais qu'on ne peut trop apprendre à ceux qui ne le savent pas , ni trop rappeler à ceux qui le savent , & qui , dans des circonstances moins favorables que les siennes , sont si éloignés d'imiter son obéissance.

» Un Bref du Pape , du 13 Mars 1699 , ayant condamné le livre des *Maximes des Saints* , de l'archevêque de Cambrai , ce Prélat se soumit sans restriction & sans réserve. *Il coute sans doute de s'humilier* , disoit-il dans une lettre à l'Evêque d'Arras ; *mais la moindre résistance au Saint Siège couteroit cent fois plus à mon cœur.*

» Il publia un mandement contre son propre livre , & annonça lui-même en chaire sa condamnation. Pour laisser à son Diocèse un monument de son repentir , il fit faire , pour l'exposition du Saint-Sacrement , un soleil porté par deux Anges , qui fouloient aux pieds divers

livres hérétiques, sur l'un desquels étoit le titre du sien.

» Le Pape Innocent III, qui estimoit infiniment M. de Fénelon, fut moins scandalisé du livre des *Maximes des Saints*, que de la chaleur de quelques Prélats qui en poursuivoient la condamnation. Il leur écrivit : *Pecavit excessu amoris divini ; sed vos peccastis defectu amoris proximi*. Fénelon a péché par excès d'amour divin ; & vous autres, par défaut d'amour pour le prochain ». *Diction. des Hommes illustres*.

Dans cette dispute entre deux des plus grands Evêques qui aient illustré la France, M. de Fénelon, que l'esprit tout seul loueroit mal, & qui ne peut être célébré dignement que par le cœur, se montra toujours semblable à lui-même, toujours plein de candeur, de douceur, de résignation, de piété, & de toutes les vertus qui rendent la Religion aimable : il triompha jusque dans sa défaite ; &, comme on l'a si bien observé, le vaincu y parut plus grand que le vainqueur.

I B I D.

(n) Qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité ; qu'ils en appellent aux anciens tems, &c. Comme rien

ne m'a paru plus utile & mieux pensé que ce que dit l'Abbé Terrasson sur les sectes en général & sur l'esprit de parti , je vais réunir ici ses diverses réflexions sur cet objet.

¶ » Si les Sectaires gagnoient leur cause dans
 » ce qu'ils disent contre le gouvernement de
 » l'Eglise, ils parviendroient à faire une société
 » qui n'auroit ni supérieurs ni juges, & qui par
 » conséquent iroit à grands pas à sa propre
 » destruction «.

¶ » Ceux qui allèguent toujours les anciens
 » tems ou qui en appellent à des assemblées
 » futures , font le plan d'une société , qui ne se
 » gouverneroit que par des hommes qui ne
 » sont plus , ou par des hommes qui ne sont
 » pas encore : l'esprit d'indépendance trouve
 » là son compte «.

¶ » Il y a des gens qui ont beaucoup lu , qui
 » ont tout lu , mais avec un seul œil ; ils n'ont
 » jamais ouvert les deux ; les gens de parti ,
 » quelque savans qu'ils puissent être , sont de
 » cet ordre «.

¶ » Il y a une différence infinie entre ce
 » qu'on entend par la liberté des Ecoles catho-
 » liques * & un parti : l'une se montre , &
 » l'autre se cache «.

* » Distinguons , dans la Théologie , les dogmes dé-
 » cidés d'avec les opinions de l'Ecole ; unité dans les

¶ » Le malheur de tous les gens de parti
 » ou de secte, est d'élever leurs enfans dans le
 » mécontentement de tout ce qu'ils voient ou
 » qu'ils verront faire : ils leur préparent par là
 » une vie de chagrin perpétuel ; de plus, ils les
 » exposent à être de mauvais sujets du prince
 » ou de la république, & par conséquent de
 » mauvais citoyens «.

¶ » Qu'est-ce que c'est que de donner à des
 » enfans, dans la Religion catholique, l'esprit
 » protestant ; & dans une monarchie, l'esprit
 » républicain « ?

¶ » Un parti qui, par un certain degré de
 » savoir, par une grande abondance de style,
 » par une apparence avantageuse de réforme,
 » s'étoit fait une réputation brillante dans un
 » monde qui tendoit à une piété éclairée,
 » est venu aboutir, en passant dans le petit
 » peuple, à ce qu'il y a jamais eu en fanatisme
 » de plus extravagant & de plus bas «.

¶ » La douceur générale des derniers tems
 » a épargné, à plus d'un réfractaire, les qua-

» premiers, liberté dans les autres, mais la charité
 » par-tout ; sans elle la science des Ecoles, la foi mê-
 » me, ne servent de rien. Cette vérité devoit être
 » gravée, non sur le bronze, mais dans le cœur de
 » tous les Théologiens«. *Dom Jamin.*

» lifications qu'ils auroient encourues en d'au-
» tres siècles «.

En finissant cette note, qui renferme les pensées les plus propres, je ne dis pas à guérir de l'esprit de parti ceux qui en sont malheureusement entichés (car, vu l'empire de la prévention, cette sorte de cure est moralement impossible), mais du moins à prévenir contre lui, ceux qui, dans un âge encore tendre & ouvert à la séduction, pourroient s'en laisser infecter : j'avouerai que, s'il falloit adorer le Dieu de certaines sectes, un Dieu qui m'ordonne des choses impossibles, & qui me punira pour ne les avoir pas faites ; un Dieu, qui, tyran suprême des ames qu'il a formées, en prédestine le plus grand nombre, par un décret absolu, à la damnation éternelle ; un Dieu, qui, sous prétexte qu'il ne nous doit rien, sera censé ne se rien devoir à lui-même ; un Dieu fait homme, qu'on m'a offert comme un Dieu Rédempteur, & qui cependant, en dépit des textes les plus formels de l'Apôtre *, n'est pas mort pour tout le genre humain, n'est pas venu pour sauver tous les hommes ; un Dieu, à la grâce duquel nul ne peut résister, quoique

* I. Tim. II, 4, 5, 6 ; & IV. 10. Rom. V. 17, 18.

S. Etienne mourant ait si vivement reproché aux Juifs leur continuelle résistance à la grâce *, quoique Jésus-Christ lui-même ait reproché d'une manière si touchante cette résistance opiniâtre à l'infidèle Jérusalem ** ; un Dieu dont la toute-puissance consiste à nécessiter , quand il lui plaît , l'action des êtres qu'il a faits pour agir librement , comme si , pour être tout-puissant , Dieu devoit changer la nature des choses , contredire les loix qu'il s'est imposées par sa sagesse , & conduire des êtres moraux par des loix physiques , ou des êtres physiques par des loix morales , faire agir , par exemple , l'homme comme une machine , & faire agir une machine , en l'exhortant , en l'invitant , en la reprenant , comme si elle étoit un être libre & intelligent ; un Dieu , pour tout dire en un mot , dont l'infailible vouloir fait tout en nous , & qui , anéantissant tout vrai principe de mérite & de liberté , me feroit dire avec raison , *S'il veut que je sois sauvé , je le serai , à quelques excès que je m'abandonne ; si dans ses décrets il a résolu de me perdre , je suis perdu , quelques efforts que je fasse : oui , je l'avoue , un tel Dieu , bien*

* Act. VII , 51.

** Matt. XXIII. 37.

loin d'obtenir mes adorations & mes hommages , me feroit défirer qu'il n'exiftât pas , ou plutôt encore , me feroit dire , *Il n'y a point de Dieu.*

Mais avouons-le auffi ; de femblables opinions , que l'incrédule impute à la Religion pour la rendre odieufe , n'ont jamais été les fiennes : je dis plus ; fi un peuple imbécille croit ces chofes , ceux qui l'inſtruiffent ainſi ne les croient pas. Hélas ! ceux qui font séduits méritent de la pitié ; ils font dans l'erreur. Mais ceux qui séduiffent font faux : & fi ce n'étoit la qualité d'hommes & de frères , qu'on doit encore chérir & refpecter en eux , ils ne mériteroient que de la haine , de l'indignation , & du mépris.

I B I D.

(o) *Qu'ils ſe montent ſur un ton de réforme , &c.* Quelque pures que puiffent être en effet les mœurs de ceux qui ont une autre croyance que celle de l'Eglife , elles font malheureusement ſans fruit pour eux-mêmes , & elles ne font d'aucun poids pour les opinions qu'ils défendent. » Que la régularité extérieure des mœurs ne vous en impoſe jamais , dit l'Auteur des Penſées Théologiques : on ne conclut point des mœurs à la doc-

trine , ni de la doctrine aux mœurs. On peut vivre moralement bien , & penser très-mal ; comme on peut conserver la foi au milieu de ses désordres. On voit des hérétiques réglés dans leurs mœurs , & des Catholiques débauchés. Une vie régulière ne fait donc pas preuve pour la doctrine , ni le relâchement contre. L'enseignement public de l'Eglise est la seule pierre de touche qui discerne la vérité de l'erreur. Les œuvres peuvent être sans la foi , comme la foi sans les œuvres. » Quoi donc ! s'écrie Tertullien , si un évêque , si un diacre , si une veuve , si une vierge , si un docteur , si un martyr même s'éloigne de la règle ; les hérésies deviendront-elles des vérités ? Est-ce par les personnes , que nous devons juger de la foi ; ou par la foi , que nous devons apprécier les personnes ? Personne n'est sage , s'il n'a la foi ; personne n'est grand , s'il n'est chrétien ; personne n'est chrétien , s'il ne persévère jusqu'à la fin «. *Lib. de Præscript.* 3.

De même aussi l'esprit , la science , & les talens ne déposent point en faveur de la vérité d'un sentiment. Les plus grands hommes peuvent tomber dans les plus grands égaremens. Le soleil a ses éclipses. » Ne pensez pas , mes Frères , disoit S. Augustin à son

» peuple, que de petits esprits ayent pu faire
 » des hérésies ; il n'y a eu que de grands per-
 » sonnages qui ayent eu le malheur d'en for-
 » mer. L'Eglise gémit encore de la chute de
 » l'austère & savant Tertullien, & des écarts
 » du grand Origène ». *Enarr. in Ps. 124.*
 Pensées Théol. ch. 14.

(p) *Que chaque autorité a ses bornes....
 qu'elles sont faites pour se soutenir mutuellement.*

» Chaque Puissance a sa fin particulière à
 laquelle elle tend. La Puissance séculière se
 propose pour objet le bonheur des hommes
 dans le siècle présent ; la Puissance ecclésias-
 tique le prépare pour la vie future ; deux ob-
 jets précieux à l'humanité ». *Pensées Théolo-
 giques, ch. 8.*

» La Religion en elle-même est le lien d'une
 société spirituelle, & en même tems une
 partie importante de la société civile. Dans
 le premier sens, c'est à ceux qui en sont les
 Ministres, à en régler les devoirs & à inter-
 prêter la loi sur laquelle elle est fondée : dans
 le second sens, c'est au Prince à y veiller par
 rapport à la tranquillité de son Etat, de la-
 quelle seule il est chargé ». *L'Abbé Terrasson,
 chap. 3, sect. 2.*

» On demande tous les jours une barrière

qui sépare les deux Puissances : la barrière est toute posée par la nature même des choses. Tout ce qui concerne uniquement la Religion & la vie future , tout ce dont on a besoin , comme chrétien & comme orthodoxe , forme la juridiction spirituelle ; tout ce qui concerne les avantages humains & temporels , tout ce dont on a besoin comme homme & comme citoyen , appartient sans partage à l'autorité séculière « *M. Gaillard, Histoire de François I, t. 5.*

» Dieu n'a pas établi les deux Puissances , pour qu'elles fussent opposées ; il est le Dieu de la paix , & non de la dissention : la sagesse divine ne sauroit être opposée à elle-même. Il a voulu , au contraire , que ces deux autorités pussent se soutenir & s'entr'aider réciproquement. L'union de ces deux Puissances est un don du Ciel , qui leur donne une nouvelle force & les met à portée de remplir les desseins de Dieu sur les hommes : le monde est bien gouverné , si elles sont d'accord ; si elles viennent à se désunir , les institutions les plus sages sont menacées d'une ruine prochaine « *Dom Jamin.*





L E T T R E L I I I.

Du Comte.

DEPUIS ma dernière Lettre *, & les nouvelles plus favorables que je vous ai données sur l'état d'Emilie, nos espérances se soutiennent, sans cependant nous ôter encore toute inquiétude pour l'avenir. Les foiblesses ne sont plus si fréquentes; mais il reste une fièvre lente & obstinée, qui annonce au moins que l'entière guérison n'est pas aussi prochaine que nous l'avions pensé. Si je connoissois moins le courage & la piété de ma chère Emilie, je craindrois pour elle la plus funeste rechute, lorsqu'elle viendra enfin à apprendre tous mes malheurs. Sur cet autre objet il ne me reste aucun espoir. Je ne trouve point d'amis, parce que je n'ai pas su les choisir, & que d'ailleurs, comme vous ne l'avez que trop éprouvé

* Cette Lettre ne se trouve point ici; elle paroît avoir croisé celle du Marquis.

vous-même , il ne reste point à la Cour d'amis fidèles à celui qui est tombé dans la disgrâce. La mienne me laisse tout à craindre ; & pourra-je bien chérir encore l'autorité qui m'accable ? c'est l'effort le plus héroïque de la Religion. Elle me le commande , cet effort : ô mon père ! aidez-moi à lui obéir. Si Emilie n'a plus à partager que le sort d'un proscrit , si tous les jours de sa vie elle doit me reprocher le malheur de ses enfans & sa propre infortune ; que me resteroit-il à désirer... que la mort ?

Mais non ; je dois vivre , pour la consoler , puisqu'elle daigne m'aimer encore. Je dois vivre , pour vous offrir chaque jour l'hommage d'un cœur reconnoissant ; pour mettre à profit vos soins & vos lumières , pour réparer mes offenses envers un Dieu clément & bon , que j'ai méconnu , que j'ai si indignement blasphémé... Cependant si Emilie m'étoit enlevée ; si le Ciel dans sa colère... Ah ! je ne puis soutenir cette idée ; & comment en soutiendrois-je la réalité ? Que seroit pour moi le fardeau de la vie ?

Aurois-je jamais assez de courage pour survivre à l'épouse la plus tendrement aimée ; à qui moi-même je l'aurai ravie ? O mon père ! pour tant de force quelle ressource trouverois-je en moi ? hélas ! je ne le sens que trop ; ma force est nulle ; ma foiblesse est extrême. Je n'ai plus même ce feu , cette impétuosité de caractère & de sentiment , qui auroit pu me servir pour la vertu , comme elle m'a tant de fois servi pour le vice. Je m'observe , & ne me reconnois plus : je languis , je m'abats , & me décourage ; je succombe à la seule appréhension de maux qui ne seront peut-être point. Ah ! ce n'est pas ainsi qu'Emilie a supporté les siens. Que ces ames , si fières avant que l'adversité les éprouve , sont lâches quand la Religion ne les soutient pas ! C'est en elle , mon père , que vous me ferez retrouver le vrai courage dont j'ai besoin. Déjà elle éclaire ma raison ; mais elle ne parle encore que foiblement à mon cœur. Dans de premiers momens , je me croyois capable des plus grands sacrifices ; & retombant avec plus de réflexion sur moi-

même, je n'en vois point, dont je ne frémissé & dont en secret je ne murmure. Grand Dieu ! qu'une fausse démarche entraîne d'amertumes, & qu'elle prépare de sujets de repentir !

On m'interrompt... C'est une foiblesse qui vient de prendre à Emilie.... On craint, dit-on... J'y vole, au risque de tout ce qui peut m'arriver. O Dieu ! Dieu ! que vais-je devenir?...

Toujours des terreurs nouvelles ! Cette foiblesse a duré long-tems, très-long-tems. Depuis plusieurs jours elle n'en éprouvoit plus de semblables ; & il n'en faudroit qu'une de cette nature, pour la faire périr. J'ai tout risqué dans l'état où elle étoit. Malgré les précautions que j'ai prises, on m'a apperçu sortant de chez elle ; & ce n'est que par un nombre infini de détours, que j'ai pu échapper à ceux qui me suivoient. Les horreurs de la plus obscure prison m'effraient moins, que l'idée de ne la plus revoir, d'en être séparé pour toujours. Maintenant que l'on saura que je suis encore en France, à Paris, qu'il sera aisé de découvrir ma

retraite ! & toutefois il ne me feroit plus possible de fuir , quand je pourrois m'y résoudre. Qu'ils fassent donc de moi ce qu'ils voudront ; qu'un coup d'autorité me plonge dans l'abîme du malheur ; que cette même autorité , que vous voulez que je chérisse , que je respecte , me forge pour toujours des fers.... O ma patrie ! ingrate patrie ! j'aurois pu te servir encore.... comme mon père , qui t'a si bien servie. Va , tu n'es pas digne de mes regrets. Tu peux me priver de la lumière du jour & de la liberté.... Mais mon Emilie , mais mon père , qui vit encore en moi , mon fils , que deviendront-ils ?

Ah ! que l'autorité des hommes est dure , & que son joug est pesant ! qu'elle est sujette à l'erreur ! car enfin c'est Lausanne qui a fait tout le mal ; & c'est moi qui en serai puni.

Hélas ! qu'il est , par rapport à la Religion , une autorité bien plus sûre que vous m'avez fait connoître ! j'en sens toute la nécessité. Elle seule peut fixer mes doutes ; elle mérite seule d'être l'ar-

bitre de ma croyance , le juge de ma foi : & elle le fera. Elle fera du moins la tranquillité de mon esprit ; si mon ame , agitée par tant d'endroits , ne peut sur tout le reste être tranquille. Incapable qu'elle est de me tromper , cette Eglise à laquelle vous me rappelez , je marcherai d'un pas ferme à sa lumière ; & si par impossible elle me trompoit , qu'aurois-je à redouter au tribunal du souverain Juge ? & ne ferois-je pas en droit de lui dire : » Il me falloit un guide ,
 » ô mon Dieu ! Trop incertain , trop
 » irrésolu par moi-même ; trop envi-
 » ronné de mille sectes diverses , qui
 » prétendent toutes à la vérité , & qui
 » n'ont pour règle que l'opinion sous le
 » beau nom de l'Evangile ; il me falloit
 » une règle plus sûre , un tribunal plus
 » digne de ma soumission & de ma
 » confiance. Vous me l'aviez promis ,
 » vous me l'avez donné. Et pouvois-je
 » craindre qu'il m'égarât ? Et ne seroit-
 » ce pas vous , ô mon Dieu , qui m'au-
 » riez égaré « ?

Non , non ; Dieu ne se contredit pas

lui-même; ses promesses sont inviolables; c'est sur elles que je me repose : & pour l'entière conversion de mon cœur, ô mon père, je me repose sur vos prières & sur votre tendresse pour moi.





T T R E L I V.

Du Marquis à son Fils.

MALHEUREUX jeune homme , que tu mérites de pitié ! aux maux que tu éprouves , tu ajoutes le sentiment plus douloureux encore de ceux que tu crains ; & il semble que , pour te mieux punir d'avance , tu te plaîses , par une prévoyance inutile , à faire ton propre tourment. Si Emilie te reste , comme je ne cesse de le demander au ciel , que peux-tu perdre ? une telle épouse , ton père , ton fils , dans quelque lieu que ce soit , si tu y conserves ta liberté , si tu y sers le Seigneur , ne pourront-ils pas , pour ton repos , te tenir lieu de l'Univers ? Toujours des préjugés , Valmont ! Plus de rang à la Cour & de superbe esclavage ; plus de considération & de crédit ; plus d'opulence , quoique , dans un Royaume où les fautes sont personnelles , ce qui reste à Emilie puisse si bien vous suffire à tous deux ; plus de nom & de titres dans

les lieux où il te sera permis d'exister ; & tu en conclus fans doute , plus de paix & de félicité. O mon ami ! n'apprendras-tu jamais à mépriser des ombres , des fantômes qui t'abusent , & à évaluer les douceurs de la Religion & du sentiment ? Va , ton Emilie , toute infortunée qu'elle a été jusqu'ici , se connoît mieux que toi en bonheur. Ne crains pas qu'elle te reproche de lui avoir fait perdre des titres , des honneurs dont elle fait si peu de cas. Ton retour à Dieu , ton amour pour elle , l'honnête nécessaire pour sa famille , voilà les seuls biens qu'elle ambitionne : & si elle doit vivre , voilà seulement ce qui peut la faire vivre heureuse , autant qu'on peut l'être ici-bas.

Je l'avoue cependant , son dernier état de langueur & de foiblesse m'effraie. Son ame sensible & tendre a éprouvé des impressions trop subites & trop vives , pour que sa santé & ses forces ne s'en ressentent pas encore long-tems. Daigne le Ciel réparer un tel épuisement ! Mais , mon fils , s'il en a arrêté le décret , s'il faut qu'Emilie te soit enlevée , ce n'est

point par ta mort que tu expierois tes fautes envers elle : c'est par une vie meilleure ; c'est en pratiquant les vertus dont elle t'aura laissé l'exemple ; c'est en donnant à ce gage précieux qui te restera de son amour , l'éducation qu'elle-même eût voulu lui donner. Eh , où trouver des forces , me dis-tu , pour vivre encore après l'avoir perdue ? Où trouver des forces ? Dans l'excès même de ton amour pour une si digne épouse : il te fait un devoir de l'imiter dans sa résignation & son courage ; il te fait un devoir de la vie , puisqu'elle te laisse un fils après elle. Et plus que tout , ne te reste-t-il pas , cher Valmont , un Dieu outragé à glorifier & à bénir ?

Tu ne trouves en toi qu'une extrême foiblesse. Ah ! tu ne connois pas encore les ressorts puissans de l'amour & de la Religion : c'est sur-tout dans celle-ci que tu puieras des ressources ; & l'élévation qu'elle te donnera , si tu t'abandonnes à ses impressions , ne te permettra plus de ramper dans l'abattement & la douleur. Dieu lui-même te soutiendra ;

la croix de l'Homme-Dieu sera ta force ; & ton ame , aujourd'hui lâche & pusillanime , devenue vraiment chrétienne , cessera bientôt d'être foible. Mon ami ! tu te défiles de tes forces , tu as raison ; elles t'ont toujours manqué jusqu'ici , parce que tu n'avois en effet que les tiennes ; mais que ne peut la vraie foi dans celui qui tire sa force du Seigneur ?

Une seule chose me feroit frémir ; ce feroit la perte de ta liberté dans la situation où je te vois. Eclairé sur la vérité du Christianisme , mais pas encore assez pénétré de ses saintes maximes , tu serois bien mal préparé pour une telle adversité. Ton caractère , toujours bouillant , & qui ne te paroît éteint en quelque sorte que par l'excès même du sentiment qui t'absorbe tout entier , ne reprendroit dans un état si critique toute son activité , que pour la tourner contre toi ; & son feu , attisé avec plus de violence que jamais , t'auroit consumé avant que tu eusses pu penser à l'éteindre. Mon fils ! mon cher fils ! c'est moins encore pour ta liberté que pour ton ame , que je crains ; mais

puisque la perte de l'une pourroit être si funeste à l'autre , redouble tes soins & tes précautions. Je t'en conjure , dérobe-toi mieux que tu ne l'as fait à toute recherche , & ne t'expose plus à tout perdre par de nouvelles imprudences.

Tu t'aigris contre l'autorité ; toi qui en as violé tous les droits , & qui n'as pu t'armer contre Laufane , sans commencer par t'armer contre elle. O mon fils ! avant que de te plaindre de l'abus que tu prétends qu'on en veut faire pour t'accabler , que ne commençois-tu du moins par lui rendre ce que tu lui dois ? Mais que dis-je , cher Valmont ? quelque innocent que je voulusse bien te supposer , lorsqu'en effet tu t'es montré si coupable ; est-ce au sujet à demander compte à son prince de l'usage qu'il fait de son pouvoir ? Je fais trop ce qu'une vaine & dangereuse philosophie invente de systèmes , pour favoriser tes plaintes & tes murmures : je sais ce que signifient , dans l'esprit de nos Sages & dans les conséquences qu'ils en tirent , ces conventions expressees ou tacites entre le peuple & le monarque ; & ils

ne l'énoncent aujourd'hui que trop clairement *. Mais je fais aussi ce que leur oppose une Religion sainte , qui vaut mieux que toute leur prétendue sagesse ; je fais ce que nous dicte contre eux la raison même , lorsqu'on la consulte sans passion. Puisses-tu désormais , également soumis à l'une & à l'autre , ne plus en contredire les maximes & ne plus en parler que le langage !

Comme , aux jeux du Chrétien fidèle , ce n'est point le hazard qui distribue les rangs , qui distingue les conditions , qui gouverne les sociétés & les hommes , qui établit l'ordre & qui le maintient dans l'Univers ; ce n'est pas lui non plus , ce n'est point un aveugle choix , qui fait nos chefs & nos maîtres ; c'est une disposition secrète de la providence d'un Etre suprême , qui , arbitre de nos destinées , veille sur les nations , & nomme , dans sa clémence ou dans sa colère , ceux qui

* L'Editeur a usé dans cette Lettre , comme dans presque toutes les autres , de la liberté qu'il s'est réservée dans l'Avertissement.

doivent régner sur elles. Souverain dispensateur de toute autorité, toute puissance, dit l'Apôtre, vient de lui seul. C'est donc à Dieu que résiste en effet celui qui résiste au légitime pouvoir; & le prince dût-il, hélas ! en abuser, ce n'est point au citoyen à s'en plaindre ni au sujet à l'en punir. Alors, que le monarque tremble sur son trône, tandis que le peuple souffre & lui reste soumis; il a un juge, qui l'a lui-même soumis à la loi, & qui s'en est déclaré le vengeur : il a un juge au Ciel; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre (a).

Aussi, mon fils, quelle a toujours été la conduite des vrais disciples de Jésus-Christ, à l'égard des chefs qu'il a plu au Ciel de leur donner ? Dans les beaux jours du Christianisme, dans ces siècles où des Chrétiens sans nombre remplissoient déjà les provinces de l'Empire Romain, la Capitale, le Sénat, le Palais des Empereurs *, & par-tout étoient

* Voyez l'*Hist. Rom. de Laurent Echard*, t. 5, p. 316.

persécutés ; que savoient-ils ? Obéir. Et s'ils ne le pouvoient sans manquer à Dieu même , que savoient-ils encore ? Bénir , souffrir , & mourir.

Tel est l'esprit de l'Evangile ; & la raison la plus pure vient à l'appui de ces saintes maximes. Que seroit-ce en effet qu'un Etat, où chaque particulier se croiroit en droit de juger l'autorité ; où le peuple même , au gré de ses passions & de ses caprices , au gré de l'intérêt & de l'ambition de quelques-uns de ses membres , au gré de la séduction & de l'imposture , se croiroit autorisé à changer ses chefs & ses loix , à briser le sceptre dans les mains de celui à qui il appartient de le porter , à réclamer en sa faveur un pacte primordial , qui , pour de tels excès du moins , n'a jamais existé !

Quels pactes , au reste , quelles conventions ont prétendu faire , dans l'origine des sociétés & des Empires, les pères avec leurs enfans ; les conquérans avec des ennemis vaincus & asservis par les loix de la guerre ; des soldats heureux , des héros de l'ancien tems avec ces

mêmes hommes qui imploroient leur appui & qui couronnoient leur valeur ; des hommes vertueux , reconnus pour rois dans de premiers transports d'admiration, de reconnoissance , avec tous ceux à qui ils inspiroient une confiance qui ne leur permettoit pas même de pressentir les abus du pouvoir ? Eh , quand on les auroit prévus , ne devoit-on pas prévoir en même tems les dangers du soulèvement & tous les maux qu'entraîne la rebellion ?

O mon fils ! parmi les tyrans mêmes , qui ont usurpé des droits que la constitution de l'Etat ne leur donnoit pas , quels princes ont plus fait gémir l'humanité que les Caligula , les Néron , les Domitien ? & cependant qu'on oppose aux grands maux qu'ils ont faits , ceux que les Romains se sont faits à eux-mêmes toutes les fois qu'ils se sont livrés à la fureur des partis , qu'ils ont ensanglanté l'Empire par des guerres civiles , & qu'ils se sont élevés contre leurs chefs sous le spécieux prétexte de reprendre leur liberté.

Sans remonter à d'anciennes histoires

considère près de nous ce peuple , roi & sujet tout à la fois , dont l'état actuel offre le préjugé le plus favorable à nos libres penseurs. Ils n'envisagent en lui que la situation du moment ; mais qu'ils remontent un peu plus haut , & qu'ils observent ce qu'elle lui a coûté. Qu'ils voyent par combien de calamités & de hazards il a passé , avant que de parvenir à son nouveau système de gouvernement : je dis plus encore ; qu'ils examinent de sang froid & sans partialité combien sa situation , maintenant si libre , si tranquille en apparence * , est en effet incertaine & précaire. Eh , ne cache-t-elle pas , sous de flatteuses apparences , plus de servitude réelle que de vraie liberté , plus d'illusion que de bonheur ? Chez ce peuple , tout fermente ; tout y décèle un levain secret de jalousie & d'aigreur ;

* L'Editeur avoit cru ne devoir rien changer à cet endroit du texte en 1774 , dans le tems de la première édition ; malgré ce qui est arrivé depuis , il n'y changera rien encore aujourd'hui.

chaque espèce d'autorité contraire y fait effort , pour étendre sa domination & diminuer sa dépendance ; & de ce choc continuel d'intérêts opposés , que peut-il résulter par la suite que de nouveaux malheurs ? Hélas ! aussi inconstant , aussi facile à s'irriter que l'onde qui l'environne , le fier républicain , l'indocile sujet y murmure toujours ; & ce bruit sourd , semblable au long mugissement des vagues agitées , n'annonce pour l'avenir que des tempêtes.

Qu'ils aient trouvé cependant cette balance de pouvoirs & ce juste milieu , que les choses humaines comportent si peu , ou qu'elles conservent avec tant de peine & perdent si promptement ; qu'ils soient heureux enfin , autant que je les y convie & que mon cœur le désire : après tout , voudrions-nous pour nous-mêmes d'une félicité , qui leur a tant coûté & que nos aïeux auroient payée si cher ? Quel tableau pour des cœurs sensibles , que celui de tout un Royaume en proie à ses propres fureurs (b) ! Toutes les lumières de la raison éteintes , tous les

sentimens de la nature étouffés par l'esprit de parti; des fleuves de sang qui coulent de toute part; le fils armé contre son père; le citoyen devenu soldat pour égorger ses concitoyens & ses frères; l'affreux pillage, l'incendie, le massacre dans les campagnes, & toute la licence des camps au milieu des villes; le fanatisme & l'hypocrisie immolant des victimes à la politique, à la tyrannie, ou à l'indépendance: tels sont, dans presque toute révolte contre l'autorité, les malheurs publics; & sous les plus mauvais règnes, tous les maux qu'on peut éprouver, quand les sujets sont soumis, ne sont guère, en comparaison, que des maux particuliers.

Mais, mon fils, qu'avons-nous affaire de semblables images, pour nourrir dans le cœur d'un François l'amour de son prince & de sa patrie? Quand on aime, n'est-on pas toujours soumis & fidèle? & cet amour n'est-il pas héréditaire parmi nous, comme l'est le trône parmi les enfans de nos rois? Ah! ce sentiment, il est vrai, se transmettoit autrefois de race en race: & c'est lui qui forma nos héros

héros , les Montigny (c) , les Eustache de S. Pierre (d) , les du Guesclin , les Clifson , les Bayard , les Rosny , les Crillon , les Montmorency * , les Fabert (e) , les Luxembourg , les Turenne ; ces hommes que j'atteste , l'honneur du nom François , & qui confondirent toujours au fond de leur cœur le prince avec la nation. C'étoit encore le sentiment de nos aïeux : & pourquoi faut-il qu'une malheureuse philosophie vienne l'éteindre dans leurs enfans ? Lorsque mon père se plaisoit à former mes premières années , avec quelle effusion & quel tendre saisissement il me faisoit bégayer les noms sacrés de mon Dieu , de mon père , & de mon roi ! avec quel attendrissement j'apprenois à les répéter avec lui ! & à mesure que je croissois en âge , que tout ce qui concer-
noit nos princes & leur auguste famille , me paroïssoit intéresser la France & m'intéressoit moi-même ! Etre né sous l'empire de nos rois , étoit une des cho-

* Les deux Connétables Anne & Henri de Montmorency.

les dont chaque jour de ma vie je rendois grâce au Ciel; & tous mes concitoyens pensoient alors comme moi. C'est ce noble enthousiasme, répandu dans tous les esprits & dans tous les cœurs, qui y faisoit circuler, en même tems que le sang dans nos veines, la valeur, l'honneur, le patriotisme, & qui soutenoit la dignité du nom François (f). On nous montrait nos rois comme nos chefs, comme nos pères; toujours à notre tête, pour nous conduire dans les sentiers de la gloire; toujours les premiers dans les dangers, au milieu des hazards, pour les partager avec nous; honorant la nation jusque dans leur défaite, & par la captivité même que quelques-uns d'eux ont éprouvée en combattant pour sa défense *; au sein de la paix, veillant sur nos intérêts, essentiellement inséparables

* Il n'y a point, si je ne me trompe, de nation qui ait eu un aussi grand nombre de ses rois faits prisonniers de guerre, que la nôtre; parce qu'il n'y en a point eu dont les chefs aient eu autant de valeur.

des leurs * ; adoucissant nos maux ; gémissant sur ceux qu'ils n'avoient pu empêcher , & s'appliquant à les réparer ; généreux , magnifiques ; les plus aimables des princes , les plus aimans , les plus dignes d'être aimés , & , dans l'auguste Maison qui nous gouverne , faisant toujours chérir en eux le cœur des Bourbons. Remplis de telles images , les François étoient invincibles ; ou s'ils étoient malheureux..... , l'honneur leur restoit.

Aujourd'hui tous ces grands sentimens sont absorbés par un esprit particulier , par un intérêt bas & fordide , par des principes républicains , par un Anglicisme plus destructeur pour nous que le fer & la mort. Hélas ! ne valions-nous pas assez par nous mêmes ? & falloit-il

* Eh , qui ne sait en effet que le bonheur des sujets fait essentiellement celui du Monarque ; qu'il n'est vraiment riche qu'autant qu'ils le sont eux-mêmes ; que l'abus du pouvoir en est la ruine ; & que , comme l'a si bien dit l'Orateur le plus éloquent du dernier siècle ,
 » tout ce qui outre l'autorité l'affoiblit & la
 » dégrade « ?

nous dénaturer par une ridicule imitation (g) ?

Eh, mon fils, dans quel tems le prince, la patrie, eussent-ils dû nous être plus chers que dans le siècle où nous vivons ? Si quelquefois nous y sommes exercés par des épreuves du moment, inévitables pour tout Empire ; au moins a-t-on fait disparaître toutes les causes de nos anciennes révolutions & de nos plus grands malheurs : nous ne connoissons plus ces démembrements si funestes, & ces partages entre les enfans de nos Rois ; les grands fiefs, & la tyrannie des Seigneurs (h) ; ces Hauts-Justiciers qui redoutoient les frais de la justice qu'ils devoient à leurs vassaux ; l'énorme & dangereuse puissance des Grands ; cette valeur mal entendue des chefs, qui nous a fait éprouver tant de défaites ; cette rivalité entre plusieurs commandans, qui nous a dérobé tant de victoires ; ces conquêtes éloignées, qui nous faisoient perdre de vue notre propre pays ; le conflit des autorités ; les divisions de secte & de parti, & les entreprises de sec-

taires, formant comme une république à part au sein de la monarchie : nous n'avons plus d'ennemis dans le cœur du Royaume & sur nos frontières ; tout enfin parmi nous est rappelé à l'unité.

Unité précieuse, qui rend aux yeux des vrais Sages notre genre de gouvernement si respectable (i), & qui fait de nos rois l'image de Dieu sur la terre ! Les François sont, tous, les membres d'une même famille ; ils sont un peuple de frères, sous l'autorité d'un père commun. C'est cette autorité sainte qui les unit entre eux, en les unissant à leur chef ; & dans cette union si belle, leur amour pour la patrie s'identifie avec celui qu'ils ont pour le monarque.

Elevés eux-mêmes dans ces maximes, nos princes, après avoir obéi comme nous avec respect, avec tendresse, apprennent à régner un jour sur nous dans le même esprit que leur père. Leur pouvoir transmis par droit de succession, sans altération, sans partage, les invite à le transmettre avec les mêmes avantages à leurs enfans. Les intérêts de leur propre

sang leur deviennent communs avec les nôtres ; assurés de l'héritage qu'ils lui laissent , & par leurs droits & par notre amour , ils ne sont point tentés , comme les despotes & les tyrans , d'en cimenter la durée par la violence ; & leur empire se perpétue sans effort , comme il s'est établi sans contrainte. Aussi , mon fils , à bien peu de règnes près , ne comptons-nous dans nos fastes que de bons rois (k).

Eh , quelle douce récompense ne trouvent-ils pas à leur amour pour nous , dans ce cri du François , si vif , si répété , quand il voit son prince & qu'il fait qu'il en est chéri ! Dans ce cri public , quel motif d'encouragement pour eux , à nous aimer toujours davantage & à nous rendre toujours plus heureux ! Quelle leçon au contraire , quand ce cri s'affoiblit ! Parmi des peuples esclaves , on a vu des empereurs se déguiser pour savoir ce qu'on pensoit d'eux : ici , le prince n'a qu'à se montrer.

Jours brillans & fortunés , jours d'enchantement & de gloire , que ceux où nos rois , échappés à des périls qui avoient

fait la consternation & la douleur de leurs enfans , ont vu tous les cœurs voler au devant d'eux ; des fleurs semées sur leur passage ; des arcs de triomphe disposés pour les recevoir ; le père soulever son fils pour lui faire voir son prince ; le fils sourire au monarque & lui rendre les bras ; les citoyens pétillans de joie & d'amour , s'asseoir à la même table sans se connoître , se provoquer les uns les autres , se porter tour à tour une santé qui leur est devenue si chère , & joindre à de si doux transports toute l'ivresse du sentiment ; tout un peuple , au milieu des cris d'allégresse , nommer son roi le bien-aimé & les délices de la nation ! Ah ! de si beaux jours pour les princes ne promettent-ils pas à leurs sujets des siècles de bonheur ? & qui a éprouvé le plaisir d'être aimé ainsi , pourroit-il être sensible à d'autres plaisirs ?

C'est ainsi , cher Valmont , que nous avons toujours fait à nos rois une loi de nous rendre heureux : loi touchante , que leur cœur se plaît à remplir (1) , & qu'ils leur ouvre réciproquement une source

de jouissance & de félicité pour tous les instans (*m*) : loi sainte qu'ils s'imposent à eux-mêmes aux pieds des autels , lorsqu'au jour de leur couronnement , ils y forment ces engagemens sacrés , qui lient le prince à ses sujets & les sujets à leur prince , & qui , en nous garantissant son zèle pour notre bonheur , lui sont garans de notre fidélité & de notre amour. Eh ! pourquoi une nouvelle philosophie & de nouvelles mœurs nous feroient-elles perdre de si grands avantages & de si précieuses ressources ? Pourquoi , en attaquant tout à la fois la Religion & l'Autorité , le Sacerdoce & l'Empire , Dieu & nos Rois , les Philosophes de nos jours osent-ils bien se glorifier de briser dans nos mains un talisman d'imbécillité , & se félicitent-ils encore de faire le bonheur du genre humain ? Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie (*n*) !

O mon fils ! soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos rois (*o*). Tel est le patriotisme françois. Que tel

soit toujours le tien ! Si tu n'avois pas le cœur des Valmont , ton père te défavoueroit. Eh , que ne peux-tu mettre la main sur le mien ! que ne peux-tu sentir , au moment où je t'écris , cette flamme dont il brule... tout exilé que je suis !

Si des disgrâces semblables à la mienne , ou plus grandes encore , doivent bientôt accroître tes chagrins ; ne te laisse point aller en esclave aux plaintes & aux murmures. Fils bien né , sujet fidèle , ame noble & généreuse , chéris toujours ta mère , ta patrie , qui t'a porté dans son sein ; chéris ton prince comme ton maître & ton père , de quelque indignation qu'il s'arme contre toi. Respecte , honore l'autorité qui t'a , si long tems , si hautement , favorisé , protégé ; honore-la , lors même qu'elle t'est contraire , & par ton exemple , apprend aux autres à l'honorer. Des tems plus heureux pour toi renaîtront peut-être , où tu pourras lui être utile.

Sois soumis aux loix de la Religion , & tu le seras toujours à celles de l'Etat & du prince. Le vrai Chrétien ne peut être qu'un sujet fidèle.

N O T E S.

P A G E 259.

(a) *Il a un juge au Ciel ; mais il seroit trop dangereux qu'il en eût sur la terre.* Ce que la Religion nous dicte à cet égard , M. de Voltaire l'a mis dans la bouche d'un païen , éclairé par la seule lumière naturelle.

Ah ! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoit
 Eût entraîné Tarquin par delà son devoir ,
 Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse ;
 Quel homme est sans erreur ? & quel roi sans foiblesse ?
 Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ;
 Vous , nés tous ses Sujets ; vous , faits pour obéir ?
 Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
 Il détourne les yeux , le plaint , & le révere.
 Les droits des Souverains sont-ils moins précieux ?
 Nous sommes leurs enfans , leurs juges sont les Dieux.
 Si le Ciel quelque-fois les donne en sa colère ;
 N'allez pas mériter un présent plus sévère ,
 Trahir toutes les loix en voulant les venger ,
 Et renverser l'Etat au lieu de le changer.

Arons dans Brutus.

P A G E 263.

(b) *Quel tableau pour des cœurs sensibles , que celui de tout un Royaume , &c.* Je demande en effet à toute ame honnête , à tout cœur bien fait , si , pour établir en France ce gouverne-

ment si vanté , il voudroit permettre , avant toutes choses , qu'on renouvelât parmi nous les scènes d'horreur qui se sont passées en Angleterre , en Ecosse , en Irlande , après la mort si injuste du Comte de Strafford , Ministre & favori de Charles I. *Voyez M. Hume , t. 2 , vers la fin , & tome 3 de l'Histoire de la Maison de Stuart.*

Qu'il me soit libre d'ajouter ici une réflexion que je souhaite que beaucoup d'autres ayent faite avant moi : c'est que je ne pense pas qu'une ame , tant soit peu sensible aux maux de l'humanité , puisse avoir le courage de lire , de suite & sans se reposer , les tristes détails qu'offrent certains volumes de l'histoire d'Angleterre. Il s'y trouve tant d'objets qui affligent le sentiment , la nature , & la Religion , qu'on est forcé , après un certain nombre de pages , de chercher une espèce de soulagement dans d'autres lectures. Ce ne sera pas sans doute la manière de voir & de penser de nos indépendans ; mais à eux permis de penser comme il leur plaira , pourvu qu'ils nous permettent de ne pas voir & de ne pas sentir comme eux.

(c) *Les Montigny.* » Quelle douceur on
» goûte , dit M. d'Arnaud , à rendre un hom-

» mage public à la vertu ! Et que je serois heu-
 » reux de venger de l'oubli de l'histoire , qui ne
 » l'a cité qu'une fois , le nom du brave Galon de
 » Montigny , guerrier d'autant plus respecta-
 » ble qu'il étoit dans l'indigence ! C'est ce di-
 » gne Chevalier qui portoit à la journée de Bou-
 » vines l'étendard de France... Montigny , dans
 » cette bataille , où Philippe-Auguste fut ren-
 » versé de cheval & alloit être foulé aux
 » pieds des chevaux , haussait & baissait la
 » bannière royale , pour donner à toute l'ar-
 » mée le signal du péril où se trouvoit le ro-
 »yaume ; ce vaillant homme , quoiqu'em-
 » barrassé de son étendard , fit au Roi un rem-
 » part de son corps , renversant à grands
 » coup de sabre tout ce qui se présentait pour
 » l'assaillir (Ce sont les expressions de Velly).
 » J'ajouterai que Montigny demeura toujours
 » pauvre , mais couvert d'une gloire immor-
 » telle , dont je désirerois bien étendre l'é-
 » clat ». *A la suite de Fayel.* Malheur à qui lira
 ce trait sans en être attendri ! quoique né parmi
 nous , il n'a pas le cœur d'un François.

I B I D.

(d) *Les Eustache de S Pierre.* M. du Belloi ,
 par sa Tragédie vraiment patriotique du Siège
 de Calais , a fait assez connoître ce beau nom ,
 qui fait tant d'honneur à la France.

I B I D.

(c) *Les Fabert.* » Le Roi lui ayant donné le gouvernement de Sedan , il y fit faire des fortifications si solides & avec tant d'économie, que le Roi n'a jamais eu de places mieux fortifiées & à si peu de frais. Il fit creuser à ses dépens le fort de la tête de l'ouvrage à cornes du côté du Palatinat. Lorsque sa famille lui représentoit qu'il dépensoit un bien qu'il étoit obligé de leur conserver : » Si , » pour empêcher , leur répondit-il , qu'une » place que le Roi m'a confiée ne tombât au » pouvoir des ennemis , il falloit mettre à » une brèche , ma personne , ma famille , & » tout mon bien , je ne balancerois pas à le » faire ». *Dictionnaire des Hommes illustres.*

PAGE 266.

(f) *Et qui soutenoit la dignité du nom François.* C'est-là ce qui faisoit dire à un de nos soldats , sous le maréchal de Saxe : » J'ai l'honneur d'être François ». Cette dignité se perd à mesure que nos mœurs se corrompent , & que notre amour pour la constitution de l'Etat & pour notre genre de gouvernement s'affoiblit. On ne voit guère aujourd'hui de ces traits d'héroïsme , si communs autrefois parmi nous.

Puisse le soin qu'on prend , depuis quelque tems , de les retracer dans les livres faits pour notre jeune Noblesse , ranimer dans tous les cœurs les sentimens précieux qui en étoient le germe ! Je suis convaincu que , si nous avions parmi nous des historiens aussi attentifs à faire valoir les traits de patriotisme & de valeur de nos François , que l'étoient les anciens historiens à relever les traits de grandeur d'ame & de courage des Grecs & des Romains , nous ne leur céderions point à cet égard ; & plus on parcourt d'anecdotes en ce genre , que nos écrivains n'ont pas assez fait connoître , plus on se confirme dans cette idée. Il viendrait peut-être enfin pour nous un Thucydide , un Xénophon , un Tite-Live , qui rassemblera ces différens traits épars , & qui , les mettant à leur place , parmi tous les évènements de politique , de sièges , & de batailles , ne les croira pas indignes de figurer dans notre histoire. Voici quelques-uns de ceux qui m'ont le plus affecté , & il y en a mille autres qui valent bien ceux-là.

Dans une guerre contre les Turcs en 1664 , un nommé Sillery , qui n'étoit encore qu'Enseigne , fut blessé dangereusement. Se voyant près d'expirer , il appela quelqu'un des siens pour lui remettre son étendard , afin qu'il ne tombât pas entre les mains des Turcs : nul ne

s'étant présenté, il s'enveloppa & se roula dedans en mourant. *Pellison, Histoire de Louis XIV.*

Les François assiégeoient Mastricht en 1673, avec cette ardeur qui les caractérise. Un soldat du régiment du Roi fut dangereusement blessé à l'attaque d'une demi-lune : comme on le plaignoit, en le voyant tout couvert de sang : *Ce n'est rien, dit-il, le régiment a fait son devoir.*

Un grenadier du même corps, dans la même occasion, remarque qu'un homme de qualité, qui le suit en grimpant, est tombé sur le ventre ; il lui tend la main droite pour le relever. En cet instant un coup de mousquet lui perce le poignet. Sans se plaindre ni s'étonner, il lui tend la main gauche & le relève. » Les historiens grecs & romains, dit Pellison, qui rapporte ces anecdotes dans ses *Lettres historiques*, n'auroient pas oublié le nom de ces deux hommes intrépides «.

Le Prince d'Orange est battu en 1693 à Nerwinde, par le maréchal de Luxembourg. Dans la chaleur de l'action, ce Général, voyant revenir du combat un soldat aux Gardes qui a quitté son corps, lui dit d'un ton menaçant : *Où vas-tu ?* » Je vais, Monseigneur, répondit le soldat, en ouvrant son habit pour faire voir sa blessure, mourir à quatre pas d'ici,

» ravi d'avoir exposé & perdu la vie pour mon
 » prince , & d'avoir combattu sous un aussi
 » grand Général que vous : je puis vous assu-
 » rer , à l'article de la mort où je suis , qu'il
 » n'y a aucun de mes camarades qui ne soit
 » pénétré du même sentiment «.

En 1694, le même Général vient couvrir ,
 par une marche forcée , les places maritimes
 de la Flandre Françoisse , menacée par le prince
 d'Orange. Un soldat du régiment de Navarre
 murmure de cette fatigue : » Eh , courage ,
 » camarade , lui dit un vieux caporal : le roi
 » nous paie toute l'année pour un jour seu-
 » lement ; le voici : acquittons-nous de notre
 » devoir pour la gloire de notre maître « !

Un officier du régiment de Champagne
 demandoit pour un coup de main , douze
 hommes de bonne volonté : tout le corps reste
 immobile , & personne ne répond. Trois fois
 la même demande , & trois fois le même si-
 lence. Eh quoi , dit l'officier , l'on ne m'entend
 point ! » L'on vous entend , s'écrie une voix ;
 » mais qu'appellez-vous , douze hommes de
 » bonne volonté ? nous le sommes tous , vous
 » n'avez qu'à choisir «. *Encyclop. au mot*
Gloire.

Un lieutenant-colonel , qui étoit de tran-
 chée , voulut , avant de mener les grenadiers à
 l'attaque du chemin couvert , faire distribuer

de l'eau-de-vie. Ces braves gens , blessés d'une précaution qu'ils trouvoient injurieuse , s'écrièrent tous avec indignation : *Nous prend-il donc pour des Allemands ?* Il n'y a personne qui , par cette réponse , ne juge que le chemin couvert fut emporté. *Dissertation sur la subordination , avec des réflexions sur l'exercice & sur l'art militaire.*

Au combat de Closter-Camp , M. d'Assas , Capitaine dans le régiment d'Auvergne , s'étant avancé pendant la nuit pour reconnoître le terrain , fut saisi par des grenadiers ennemis embusqués pour surprendre notre armée ; ces grenadiers l'entourent & le menacent de le poignarder sur le champ , s'il fait le moindre cri qui puisse le découvrir. M. d'Assas , sous la pointe de vingt bayonnettes , se dévoue , crie d'une voix généreuse ; *Auvergne , faites feu , ce sont les ennemis* , & tombe à l'instant percé de cent coups. On sait que le régiment d'Auvergne soutint le premier effort des ennemis , les repoussa , & qu'il s'ensuivit une victoire complète.

Louis XVI , voulant transmettre à la postérité la mémoire de ce dévouement patriotique , a créé une pension de 1000 liv. héréditaire & perpétuelle , au profit de la famille de ce nom , jusqu'à l'extinction des mâles.

Voici encore quelques traits cités par M. le Marquis de Pefay , dans l'*Histoire des campagnes de M. de Millebois en Italie* , & qui font bien dignes de trouver place à côté de ceux que nous venons de rapporter.

» Pendant le fiége de Lille , il eft question d'aller reconnoître les progrès d'une fape. L'action eft périlleufe à l'excès. Cent louis font promis au foldat qui la tentera heureufement. Cinq y marchent tour à tour : les cinq font tués , aucun n'a rempli l'objet. Un fixième fe préfente : c'eft un jeune homme d'une figure charmante ; on le voit partir à regret. Il s'éloigne , on compte les minutes , elles fe paflent , le jeune homme ne revient pas : on le pleure. Il reparoit ; le compte eft rendu ; on marche ; la fortie la plus vigoureuse s'exécute ; les ouvrages font comblés ; on rentre dans la place. Alors , en présence de la garnifon victorieufe , le Général appelle le brave qui a préparé fon triomphe : le grenadier fort du rang ; on lui offre la récompense indiquée : Grand merci , mon Général ; on ne va pas là pour de l'argent , répond le grenadier ; & il retourne à fon pofté.

» A un autre fiége , on montre à des grenadiers une brèche à peine commencée. Les circonftances invitent à tenter l'efcalade. En-

fans, passerez-vous bien là, leur dit le Commandant de tranchée? Oui, mon Général, à la faveur des coups de fusils, répondent les grenadiers François: & cette expression sublime est devenue proverbe parmi eux.

» Au camp devant Tournay, la veille de la bataille de Fontenoy, on entend, le soir, passer à toutes jambes une foule de couriers au milieu du quartier général; on s'étonne, on s'informe, parce que la veille d'une bataille on s'informe de tout. Quels sont ces couriers? Ce sont des grenadiers de Normandie qui reviennent de semestre: ils ont appris à quinze lieues d'ici qu'on se bat le lendemain, & ils ont pris la poste pour être de la fête.

» Il n'est pas, ajoute M. le Marquis de Pe-say, un régiment françois, dont les annales mieux conservées n'offrissent vingt traits semblables, aussi dignes d'admiration, aussi peu vantés, aussi peu connus, par la raison même qu'ils sont en grand nombre, & qui, malgré cet oubli presque décourageant, se reproduiront d'âge en âge, tant qu'il y aura des grenadiers & de l'honneur ». Le Prince de Condé avoit eu le projet de faire enregistrer les noms des soldats, qui se feroient distingués par quelques faits & dits mémorables. Ce projet,

en effet , s'il étoit exécuté , seroit un germe d'émulation pour les soldats.

Le François , furieux lorsqu'on lui résiste , est plein de douceur & de générosité pour un ennemi désarmé. C'est ce que le comte de Solms , Général de l'infanterie ennemie , & qui avoit été fait prisonnier par les François à la bataille de Nerwinde , ne put s'empêcher de reconnoître. *Quelle nation est la vôtre , s'écria-t-il , en parlant au chevalier du Rozel , un des officiers généraux de l'armée Française ! Vous vous battez comme des lions , & vous traitez les vaincus comme s'ils étoient vos meilleurs amis !* Lettres de Racine.

» Le François qui compte sur son Général ,
 » est invincible. Au contraire , on en a si bon
 » marché , quand il est commandé par des cour-
 » tisans qu'il méprise , qu'il ne faut qu'atten-
 » dre l'occasion pour vaincre à coup sûr la
 » plus brave nation du Continent. Ils le sa-
 » vent fort bien eux-mêmes. Milord Malbo-
 » rough , voyant la bonne mine & l'air guer-
 » rier d'un soldat pris à Blenheim , lui dit : *S'il*
 » *y eût eu cinquante mille hommes comme toi à*
 » *l'armée française , elle ne se fût pas laissée*
 » *battre. Hé morbleu , reprit le grenadier ,*
 » *nous avons assez d'hommes comme moi ; il ne*
 » *nous en manquoit qu'un comme vous* ». M.
 Rousseau.

Après la bataille de Rosbach , les hussards noirs du Roi de Prusse , appelés *Têtes de mort* , poursuivoient les troupes françoises désunies. Un des Généraux prussiens , appercevant un endroit où l'on combattoit encore , s'approche & voit un grenadier françois aux prises avec six de ses hussards. Le grenadier étoit retranché derrière une pièce de canon , & juroit , en combattant toujours , de mourir plutôt que de se rendre. Le Général , admirant sa valeur , ordonne aux hussards de suspendre leurs coups , & dit au grenadier : » Rends-toi , brave soldat ; le nombre t'accable , la résistance est inutile. — Elle ne peut l'être : je laisserai ces gens-ci , & je rejoindrai mon drapeau ; ou ils me tueront , & je n'aurai pas la honte d'avoir été fait prisonnier. — Mais ton armée est en déroute. — Je ne le fais que trop ; mais , morbleu , si nous avions eu un Général comme le roi de Prusse ou le prince Ferdinand , je fumerois à présent ma pipe dans l'arsenal de Berlin. — Je donne la liberté à ce François , dit le Général prussien : Hussards , suivez-moi ; & toi , brave grenadier , prends cette bourse , & va rejoindre ton corps. Si le roi , mon maître , avoit beaucoup de soldats comme toi , l'Europe entière n'auroit que deux Souverains , Frédéric & Louis. — Je le dirai à mon capitaine ; mais gardez votre argent : en tems de

guerre , je ne mange de bon appétit que celui de l'ennemi : vous , vous êtes digne d'être François «.

Le prince Eugène avoit , de la valeur des soldats françois , la plus haute opinion. Après la victoire de Parme , remportée en 1734 sur les Impériaux par le Maréchal de Coigny , on trouva dans les poches du comte de Mercy , qui commandoit l'armée ennemie & qui fut tué dès le commencement de la bataille , une lettre que lui avoit écrite la veille le prince Eugène , & où l'on trouvoit ces paroles remarquables : *Tâchez , mon cher Comte , de battre le Général François ; car pour les soldats de cette nation , n'espérez pas les vaincre.*

Avant de terminer cette note , n'oublions pas quelques-uns des traits de grandeur d'ame & de courage , que M. de Voltaire a recueillis dans l'éloge des officiers qui sont morts dans la guerre de 1741.

Le jeune *Brienne* , ayant le bras fracassé au combat d'Exiles , monte encore à l'escalade , en disant : *Il m'en reste un autre pour mon roi & pour ma patrie.*

En Flandre , l'intrépide *Luttaux* , lieutenant-colonel des Gardes , & lieutenant-général , chargé d'années & de services , déjà blessé

de deux coups , affoibli & perdant son sang , s'écrie : *Il ne s'agit pas de conserver sa vie , il faut en rendre les restes utiles ; & ramenant au combat des troupes dispersées , reçoit le coup mortel qui le met au tombeau.*

Quand le petit-fils du Grand Condé forçoit la ville d'Ypres à se rendre , le Marquis de Beauvau , blessé à mort , entouré de nos soldats , qui se disputoient l'honneur de le porter , leur disoit d'une voix expirante : *Mes amis , allez combattre , & laissez-moi mourir.*

Le jeune Boufflers , un enfant de dix ans , à la bataille de Dettingue , a une jambe cassée , la fait couper sans se plaindre , & meurs de même. Exemple , ajoute M. de Voltaire , d'une fermeté rare parmi les guerriers , & unique à cet âge !

P A G E 268.

(g) *Falloit-il nous dénaturer par une ridicule imitation ?* A cette Anglomanie si contagieuse , si universelle de nos jours , qu'avons-nous gagné ? Des modes souvent bizarres , que les Anglois quittoient lorsque nous les prenions ; un ton froid & raisonneur , à la place du sentiment & du génie peut-être ; le spleen , la consommation , le dégoût de la vie ,

au lieu de cette gaieté vive, l'un des plus beaux dons que la nature ait pu nous faire ; le suicide, cette fureur barbare passée en système & en principe ; l'esprit d'irréligion, sous le beau nom de liberté de penser ; celui d'indépendance, & une opposition secrète à toute autorité : voilà en vérité de beaux présens qu'on nous a faits là !

I B I D.

(h) *Les grands fiefs & la tyrannie des Seigneurs.* » A quels excès monstrueux se laissoient emporter une foule de petits despotes subalternes qui désoioient la France ? Il y en a eu, qui, pour des haines particulières, ont brûlé des châteaux, ont fait des prisonniers, & les ont égorgés eux-mêmes de sang-froid ; d'autres s'emparoisent, à force ouverte, d'une femme dont ils étoient devenus amoureux, ou d'une fille que les parens leur avoient refusée en mariage ; les malheureux serfs étoient les jouets & les victimes du caprice de ces tyrans féodaux. Voilà pourtant le Gouvernement que le comte de Boulainvilliers s'avisait de regretter ? Qu'on juge par ces horreurs, si un corps de monarchie n'est pas préférable à toutes ces autorités divisées & subdivisées. Connoissons bien notre bonheur, & n'allons pas demander

au Ciel une autre législation « *M. d'Arnaud , à la suite de Fayel.*

» La même époque , qui vit nos rois dépouillés de leur autorité , vit l'anéantissement , ou , si vous l'aimez mieux , la suspension de toute législation politique. Nul concert pour le gouvernement général entre le monarque & les vassaux. Chacun se croit maître de son territoire. Ils se font la guerre ; ils font des traités entre eux ; ils donnent des ordres à leurs sujets. Tout ce qu'avoit possédé la puissance publique , semble être alors une dépendance & un attribut de la propriété ; & les revenus de l'Etat deviennent les produits de la seigneurie. Plus de loix générales , plus de capitulaires. On voit des chartes données par les rois & par les seigneurs , exécutées dans leurs domaines ; on voit les peuples devenus esclaves , & assujettis à des coutumes barbares , plus ou moins injustes , plus ou moins déraisonnables , selon que le petit despote qui les gouverne est lui-même un bon ou un mauvais maître. La législation ne reparoit en France , que lorsque nos rois commencent à s'affranchir des entraves qu'ils avoient reçues ; & les peuples ne recouvrent leur liberté , qu'à mesure que le Souverain rentre dans ses droits « *M. Moreau , Leçons de Morale & de Politique , &c.*

(i) *Qui rend notre genre de gouvernement si respectable.* » Le premier principe de tout gouvernement, & de toute doctrine sur le gouvernement, doit être le bien public. Or quand la première spéculation porteroit à préférer le gouvernement républicain ; l'expérience que l'on a sur les hommes, faits comme ils sont & comme ils le seront toujours, apprend que le gouvernement monarchique est préférable, & la vraie philosophie se rend à cela. Ainsi, quand je lis des auteurs ennemis de la monarchie, je dis : » Ces gens-là se ressentent de » la fierté de l'esprit humain, & suivent leur » propre orgueil ; mais ils ne connoissent pas » le bien public, & ne sont pas philosophes ». *L'Abbé Terrasson, la Philosophie applicable, &c.*

¶ » Quel est le plus avantageux, ou de la liberté ou de la tranquillité publique ? La réponse qui sera faite, établira l'aristocratie ou la monarchie ».

¶ » L'expérience a fait voir que la monarchie étoit le gouvernement le plus avantageux pour la sûreté & la tranquillité publique, par la raison même de l'abrègement ».

¶ » Dans les anciens tems , un tyran étoit un monstre vivant & mourant , mais le génie populaire étoit un monstre permanent : c'est-là ce qui me fait croire que dans les anciens tems mêmes , & avant l'adoucissement des mœurs humaines , le gouvernement monarchique étoit déjà , comme aujourd'hui , le plus favorable de tous «.

¶ » Les Républiques sont exposées à passer toutes sous des maîtres , par la contrariété nécessaire des intérêts , des avis , & des passions de ceux qui les composent «. *Ibid.*

Rien ne peint mieux , ce me semble , les inconvéniens particuliers & passagers du pouvoir d'un seul homme dans un état monarchique , comparés aux inconvéniens bien plus étendus , plus sensibles & plus durables , de l'autorité partagée , comme elle l'est dans les autres sortes de gouvernemens , que cette fable *des mouchérons , du lion , & du troupeau.*

Des mouchérons voltigeoient sur des feuilles de vigne , & y trouvoient leur logement & leur subsistance. Un lion entre dans la vigne ; il y excite une commotion violente ; les mouchérons frémissent sur les branches ; ils s'ébranlent , ils tombent. Le lion passe ; ils se relèvent , se rassurent , retrouvent leur

première demeure , & de nouveau se reposent. Un troupeau de moutons , animaux si doux & si paisibles , entre dans la vigne : ils brouillent l'herbe , ils arrachent les branches , ils avalent & les feuilles & les moucheron.

(k) *A bien peu de règnes près , nous ne comptons dans nos fastes que de bons rois.* On ne peut guère en attendre d'autres , de l'éducation que parmi nous on prend soin de leur donner. Aussi ne puis-je me refuser à la satisfaction si vive & si touchante d'ajouter ce beau trait d'un prince , toujours plus digne de notre amour , à ceux que j'ai eu occasion de citer. Il étoit à la chasse & dans son carrosse , lorsqu'on lui annonça que le cerf étoit près d'être forcé. » Qu'on se hâte , » dit-il , qu'on prenne le chemin le plus court , » pour que je puisse arriver « Le cocher enfile » à l'instant un champ qui étoit ensemencé. » Par où vas-tu donc , s'écrie-t-il , en le faisant reculer ? Ce champ n'est ni à toi ni à moi , & je ne veux arriver par le plus court chemin , qu'autant qu'il n'en coûtera rien » à personne «.

Une autre fois après avoir bien considéré , fut une Dame de la Cour , une étoffe précieuse ,

& lui en avoir demandé le prix : » Elle est
 » fort belle , lui dit-il ; mais il y auroit plus
 » de mérite à s'en passer & à payer ses dettes «.

Je ne parlerai pas ici de plusieurs autres traits relatifs à sa dépense même , dans lesquels ont éclaté tout à la fois , aux yeux des citoyens attendris , & l'éc nomie du sage , qui veut être le père de son peuple , & la libéralité du prince , qui est né pour en être le monarque. Mais qu'on me permette une réflexion sur ceux que j'ai rapportés. On y remarque beaucoup d'équité & d'amour pour l'ordre : or cet amour est la vertu essentielle des princes. De la sensibilité toute seule , peuvent naître , à quelques égards , la justice de l'homme privé , & la vertu du particulier ; mais l'amour de l'ordre est par excellence la vraie sensibilité & la vertu du Souverain.

P A G E 271.

(1) *Loi touchante ! que leur cœur se plaît à remplir.* Témoin ce beau mot de Louis XV. Menin est attaqué en 1744 par les François. On lui dit qu'en brusquant une attaque , qui coûtera quelques hommes , on fera quatre jours plutôt dans la ville. » Eh bien , dit le
 » Roi , prenons-la quatre jours plus tard ;
 » j'aime mieux perdre quatre jours devant une
 » place , qu'un seul de mes sujets «.

Mon fils, disoit ce même prince à M. le Dauphin, père de notre auguste Monarque, dans un moment où il ne croyoit pas devoir lui survivre, *je vous laisse un royaume en désordre ; ma trop grande bonté en est peut-être la cause : ne m'imitex point ; mais soyez pourtant bon.*

M. Moreau, dans son Discours sur les devoirs des princes, nous a conservé de M. le Dauphin un trait bien digne d'être cité : » Il avoit tracé de ses mains des plans de palais & de jardins magnifiques. Ceux auxquels il les montrait, louoient la beauté des dessins, les avantages & la commodité des proportions, l'élégance & la noblesse de l'ensemble. *Vous ne parlez pas*, leur dit-il, *du plus grand mérite de mes plans ; c'est qu'ils ne coûteront rien au peuple, car ils ne seront jamais exécutés* «.

« Que j'aime, s'écrie M. Moreau au même endroit, à voir ce prince calculer jusqu'au prix d'un habit, & chercher, par la simplicité de sa parure, à consoler des peuples, que le roi souffroit de ne pouvoir soulager « !

(m) *Qui leur ouvre à eux-mêmes une source de jouissance & de félicité pour tous les instans.* Un monarque chéri disoit à sa famille : » Mes » enfans, vous avez dû être bien fatigués de la

» journée que vous avez passée à Paris. *Non ,*
 » *Sire ,* répondirent-ils , *nous n'en avons ja-*
 » *mais passé de si douce de notre vie* ».

Dignes Princes , qui sentez vivement , & qui savez vous attendrir sur ces François qui vous aiment , vous connoissez maintenant quelle est aussi la vivacité du sentiment dans des cœurs tels que les nôtres ! Venez donc , venez souvent visiter , dans sa Capitale , le plus aimable de tous les peuples ; venez-y offrir votre encens à celui qui fait les destins des rois & des nations ; jouissez-y du doux spectacle d'une des premières villes du monde , redoublant , de concert avec vous , les vœux & les prières , pour qu'il plaise au Ciel de vous donner une postérité qui vous ressemble , & soyez toujours sans inquiétude sur la pompe & les frais du voyage : le plus beau cortège pour les princes , comme leur plus riche trésor , c'est le cœur de leurs sujets.

I B I D.

(n) *Quel bonheur que celui qui naîtroit de l'anarchie !* » Travailler au maintien de l'autorité légitime , soit ecclésiastique , soit séculière , c'est travailler à la tranquillité publique ».

L'Abbé Terrasson.

Nos faux sages ne sentent que trop bien la liaison intime qui est entre ces deux autorités , & l'opposition qu'a chacune d'elles à leurs prin-

cipes , c'est pour cela qu'ils s'arment si hautement contre l'une & l'autre. Un roi d'Angleterre la sentoit vivement , cette liaison , lorsqu'il disoit : *No bishop , no king* ; Point d'évêque , point de roi.

I B I D.

(o) *Soyons toujours ce qu'ont été nos aïeux. Que notre patriotisme renferme toujours l'amour de nos rois.* Pour aimer notre genre de gouvernement , tel qu'il est par sa nature ; pour apprendre à y vivre tranquilles , à y fuir avec soin les troubles , les cabales , l'esprit de parti , les vûes secrètes de l'élévation & de l'intérêt personnel , le goût de l'indépendance , cachés sous le voile trompeur du bien public & sous les dehors imposans des droits du peuple & de la liberté ; lisez avec attention tout ce qui a rapport à l'histoire *de la Ligue* , à celle *de la Fronde* ; & vous y verrez combien nous sommes redevables à l'esprit monarchique , lorsqu'il devient dans nous autres François l'amour de la patrie ; & combien au contraire nous risquons à tous égards , en nous livrant à ce qui le combat , l'éteint , ou l'affoiblit. Dans l'état de fermentation & de révolte plus ou moins déguisée sous de beaux noms , le corps entier souffre , & reçoit les plaies les plus profondes ; les loix se taisent , & l'ordre disparoît à proportion que

l'autorité décroît ; ceux qui en sont les dépositaires , ne dépendent plus que de la fantaisie & du caprice ; les Grands sont dans une situation flottante , incertaine , & précaire , où pour l'ordinaire leur ambition perd beaucoup plus qu'elle ne gagne ; le sacerdoce est dégradé ; la magistrature , si respectable en elle-même , tombe dans une sorte d'avilissement , & devient le jouet des chefs ou de la populace , qui sembloient vouloir l'élever & la faire régner ; le peuple endure plus long-tems la misère & la faim , qu'il a cru appaiser ; un petit nombre de forcenés profitent quelques momens du malheur public , par le pillage & la violence ; & après un court intervalle d'anarchie , il n'est presque personne qui ne se trouve plus mal qu'auparavant *.

* » Si nous apprenions , dit M. de Voltaire , quelle
 » est l'origine & la bonté de notre gouvernement , le
 » patriotisme nous ranimeroit. Les tems de calme &
 » d'obéissance , comparés aux tems de vertige , seroient
 » une leçon admirable de douceur & de soumission ».





L E T T R E L V.

Du Comte à son Père.

QUELLE alternative de biens & de maux , de joie & de douleur ! Emilie est rendue à la vie ; je ne tremblerai plus pour les jours. Son entier rétablissement pourra être long encore ; mais du moins il est assuré , & son état présent ne nous laisse plus de rechute à craindre. Emilie revit... Est-ce bien pour moi ? Hélas ! j'ai tout perdu..... Emilie est tout , & je ne suis plus rien. Le Roi a prononcé mon entière disgrâce. Le Comte de*** me remplace à la Cour ; ma compagnie des Gardes est donnée ; mes pensions me sont ôtées ; & nulle sorte de traitement ne me dédommage de ce qu'on m'enlève. Ma femme , il est vrai , regagne pour elle-même une partie de ce que je perds ; & , le dirai-je ? c'est ce qui met le comble à mon malheur.

La Reine , trop instruite de ce qu'elle a souffert , remplie d'estime pour sa vertu ,

veut la retenir auprès d'elle , & lui réserve la place de Dame d'Honneur , vacante par la mort de la Duchesse de*** ; tandis que , sans paroître maintenant en vouloir à ma liberté (ce qui n'a rien de bien sûr encore) , on parle de m'exiler à soixante lieues de la Capitale. C'est donc aussi Emilie qu'on m'enlève , & pourrat-elle bien y consentir ? On lui laisse ignorer tous ces arrangemens , par ménagement pour sa convalescence. O mon père ! elle y souscrira. La difficulté qu'elle trouvera à s'en défendre , l'intérêt de son enfant , le mien , dira-t-elle , une espèce de charme qui attache aux grandeurs , le souvenir peut-être des peines que je lui ai causées , la crainte de celles que je pourrois lui causer par la suite ; ah ! tout m'assure qu'elle va se séparer de moi , m'oublier pour toujours. Non , elle ne voudra point s'associer à mon infortune , végéter dans un coin du royaume , s'enfouir dans une Province , n'être plus rien ainsi que moi , ne tenir plus à rien... qu'à moi seul. Quel amour (& j'en mérite si peu de sa part) , ô Dieu ! quel

amour feroit capable de tels sacrifices ? D'ailleurs pourroit-elle les faire quand elle le voudroit ? N'aura-t-elle pas à se couvrir du prétexte de l'autorité , de la nécessité ? O Emilie , Emilie ! que deviendrai-je loin de toi ? Dans un âge si tendre , avec tant de charmes , sans appui , sans guide , toi-même que deviendras-tu dans un séjour si fatal à l'innocence ? Hélas ! où m'emporte encore ma jalouse passion ? Vertu pure & sainte ! ôserai-je bien sans cesse t'outrager par mes craintes , & n'apprendrai-je jamais à honorer ta force & ton pouvoir ?

Cependant plus Emilie a de vertu , plus elle mérite tout mon amour , & plus j'aurai à souffrir de me voir éloigné d'elle. Ses exemples , qui me deviennent maintenant si nécessaires , pour soutenir ma foi , pour fortifier ma religion , pour achever mon changement , seront perdus pour moi. Je ne l'aurai point avec moi , pour adoucir mes peines , pour me consoler de tous les biens dont on me prive , pour amortir mes passions. Car enfin je sens trop bien , mon père , que ,

malgré la sagesse de vos réflexions , malgré les lumières que vous m'avez données , je tiens de toute mon ame à ce monde enchanteur , que je suis forcé de quitter. J'en sens le vide , & toutefois il m'attache , il me captive ; tout indigne qu'il est de mes regrets , je ne m'en sépare qu'avec la plus vive douleur ; l'ambition me dévore , & toutes les passions sont dans mon cœur. Changez-le , ce cœur , ô mon Dieu ! donnez-m'en un autre qui vous aime ! Dissipez tous les vains fantômes que je me suis formés , & apprenez-moi à ne chercher qu'en vous seul le contentement & le repos !

Aidez , mon tendre père , à cette touche puissante de la grace par de nouvelles lumières. Faites-moi trouver cette paix , après laquelle je soupire ; désabusez-moi des chimères qui m'ont séduit ; déchirez le bandeau qui voile encore à mes yeux les vrais biens. Que je vous doive , après Dieu , mon entière conversion ! & je vous devrai tout mon bonheur.



L E T T R E L V I.

Du Marquis à son Fils.

EMILIE nous est rendue ! Pour une telle faveur , ô mon Dieu ! quelle reconnoissance pourra nous acquitter envers vous ? Mon fils , mon cher fils ! tu ne sens pas encore le prix de ce que le Ciel fait pour toi ; tu le sentiras plus vivement un jour ; & puisse ce jour ne pas être loin ! Rappelé à Dieu , à toi-même , oui , tu sentiras que le Ciel te laisse tout , en te laissant Emilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici ; tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connoître les hommes. Mais... en avois-tu besoin pour connoître Emilie ? Je ne m'inquiète point de ce qu'elle fera ; je ne veux pas même savoir ce que je ferois , si j'étois à sa place ; elle consultera son cœur , & d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont , si désormais tu n'es pas heureux , c'est que

tu ne voudras pas l'être ; c'est que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité ; c'est que tu conserveras des passions , qui ne peuvent faire que le tourment des autres & ton propre supplice.

Tu désires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philosophie ? Me répandrai-je , comme les anciens sages , en longs discours moraux , qui laissent l'homme un peu mieux instruit de ses devoirs , mais aussi foible pour les remplir qu'il l'étoit auparavant ? Te parlerai-je le langage de ce Stoïcien célèbre , qui , dans sa disgrâce , déclamoit si éloquemment contre les vanités du monde , & tenoit si fort au monde & à ses vanités ? Non , mon fils ; il s'agit pour toi de plus grandes leçons , d'objets plus importans , & de motifs plus solides : c'est en Chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta conversion plus efficacement que je ne l'ai fait jusqu'ici. Mon ami ! par combien de gémissemens & de larmes je n'ai cessé de la demander au Seigneur ! C'est de lui

que je l'attends : car , hélas ! que peuvent les hommes pour un si grand ouvrage ? Unis tes gémissemens aux miens , tes instances à mes prières ; demande , presse , conjure , n'épargne rien pour obtenir. Ton repos ici-bas... que dis-je ? ton salut en dépend.

Ton salut..... Oui , mon fils : éclairé maintenant par la Religion , ouvre à tes idées & à tes penchans une plus vaste carrière ; élance-toi dans l'éternité , sonde-en les abîmes , & médite profondément tout ce que renferme ce mot , ce seul mot , si peu senti par la plupart des Chrétiens.... le salut éternel.

Une éternité de bonheur , du bonheur le plus vrai , d'un bonheur immense , infini , immuable comme Dieu même , à acquérir , à posséder un jour ; une éternité de malheurs à craindre : telle est l'alternative que la foi te présente. D'après elle , pèse bien la force de ces paroles de ton divin Maître ; elles valent tous les livres , & disent tout à qui sait les comprendre :
 » Que sert à l'homme de gagner le monde
 » entier ; s'il vient à perdre son ame ? &

» que donnera-t-il en échange pour elle « ?

O mon fils ! tu tiens à ce monde qui t'a charmé. Eh ! quand tous les biens te seroient donnés , quand il accumulerait en ta faveur toutes les richesses & tous les honneurs ; que te serviroit d'en avoir joui , si , par un attachement indigne de toi , ils te conduisoient à ta perte ? & qui te dédommageroit en effet de ce que tu aurois perdu ? Au contraire , nu , dépouillé , banni , flétri , abandonné de toutes les créatures , mais détaché de tout pour ne tenir qu'à Dieu seul ; après des maux qui finiront tôt ou tard , qu'aurois-tu à regretter , lorsque , dans la possession de Dieu même , tous les vrais biens te seroient offerts & assurés pour toujours ? Ah ! mon ami , que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur : » Il n'y a après tout » qu'une seule chose de nécessaire « . Non , il n'est pas nécessaire que tu conserves , quelque tems encore , quelques jours , quelques momens peut-être , ces biens fragiles qui irritent tes désirs ; mais il

est nécessaire..... que dans l'éternité tu sois heureux.

Eh ! considère , pour cette vie même , ce que sont ces biens après lesquels tu soupîres. Prends , pour les mieux voir , un œil plus religieux & plus sage. Emprunte le secours de l'expérience , & puise-la dans toi & dans tes semblables. Valmont ! ces biens font-ils le bonheur ? Toujours tu te trompes , en le cherchant où il n'est pas. Le bonheur du vrai sage sur la terre est dans la paix , & ce ne sont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas ! de quelles inquiétudes ils sont la source ! Quel vide ils laissent dans l'ame , quand on les possède (a) ! Quels regrets , quelle amertume , quand on vient à les perdre ! Veux-tu en bien connoître la vanité ? Interroge un monarque sur son trône ; & qu'il te dise , si , parmi ses sujets , il est un homme qui éprouve plus que lui la satiété * & l'ennui qu'elle en-

* C'est cette satiété , qui dicta à un roi de Perse l'édit , par lequel il promettoit une grande récompense à quiconque inventeroit

traîne après elle : interroge le plus renommé d'entre les rois , & le plus heureux en apparence , celui qui favoit le mieux jouir , ce semble , & qui avoit le plus réuni , épuisé toutes les espèces de jouïssances , celles de la gloire , des richesses , des sciences , des arts & des plaisirs ; & entends-le , après la brillante énumération qu'il en fait , s'écrier : » Vanité » des vanités , tout n'est que vanité « ! Hé , pourquoi tout ici-bas n'est-il que vanité ? Ah ! c'est que notre cœur est trop vaste pour de si petits objets , & qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir : c'est que Dieu , qui l'a formé , ce cœur , ne l'a formé que pour lui ; & qu'en imprimant dans nous le désir nécessaire du bonheur , il a voulu que nous ne pussions trouver le bonheur qu'en lui seul.

Mais , pour te mieux détromper , va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés *. Descends en esprit

quelque plaisir inconnu. L'histoire attribue cet édit à Xerxès.

*. Quelques écrivains estimables , & entre

sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos rois. Parcourez en fré-

autres le Traducteur des Nuits d'Young, & M. d'Arnaud dans plusieurs de ses Ouvrages, ont trop heureusement accoutumé de nos jours les esprits les plus difficiles en ce genre, à la peinture des grandes & terribles vérités de la Religion, pour que l'on ait dû craindre ici, par une délicatesse mal entendue, de conserver les images que le Marquis de Valmont en retrace à son fils. D'ailleurs la Religion, dans la bouche d'un homme du monde, fait souvent plus d'effet que dans les écrits de ceux qui, par état, sont appelés à nous l'annoncer. Qu'on se souvienne au reste dans tout le cours de cette Lettre, que ce ne sont pas des tableaux de fantaisie que le Marquis offre à son fils, dès qu'il a prouvé, par la certitude de la Religion chrétienne, que tout ce qu'elle nous enseigne est vrai. Qu'on se souvienne encore que celui, auquel il écrit, & dont le salut lui est infiniment cher, est un jeune homme dont l'esprit est convaincu, mais dont le cœur se refuse à un changement dont il a si peu connu jusqu'ici les motifs & la nécessité. Qu'on daigne enfin se rappeler que ce même homme, qui s'efforce de détacher son fils des faux biens qui

missant ces sombres demeures ; cherches-y le pompeux cortège qui accompagnoit autrefois ces maîtres de la terre. A la sombre lueur d'une lampe sépulcrale , admire les tristes monumens de leur grandeur passée ; ou plutôt , saisi d'une religieuse frayeur , & parmi ce silence profond , vois toute leur grandeur anéantie & leur majesté réduite en poussière (d) !

Fais mieux encore ; que ton ame se porte toute entière au lieu que j'habite. Dans cette même terre , l'antique héritage de tes aïeux , assieds-toi vivant , parmi ces ombres , au milieu desquelles tu reposeras après la mort : évoques-les ; & qu'elles te répondent. „ Mon fils , te „ diront-elles , ne crains pas que tes re- „ gards curieux profanent cet asile , l'é- „ cole de la sagesse. Instruis-toi par notre „ exemple ; fouille dans ces cercueils ;

l'enchantent au moment où il les perd , est un homme du monde , il est vrai , mais livré tout entier dans sa retraite à la méditation des objets les plus propres à intéresser vivement une ame telle que la sienne.

„ ramasse une poignée de ces cendres ;
 „ voilà tout ce qui reste ici-bas de tes
 „ ancêtres , de ces hommes qui t'ont pré-
 „ cédé dans la brillante carrière des hon-
 „ neurs & des pompes mondaines , &
 „ qui pour la plupart en ont jouï plus
 „ sûrement & plus long-tems que toi.
 „ Au moment où nous y pensions le
 „ moins , lorsque nous nous endormions
 „ avec une douce & folle fécurité au sein
 „ de la gloire & des plaisirs , tout à coup
 „ la mort a terminé pour nous le songe de
 „ la vie. Nous nous sommes éveillés...
 „ & quel triste réveil ! Lis ces inscrip-
 „ tions fastueuses , ces épitaphes chargées
 „ de noms & de titres ; en t'apprenant
 „ que nous avons été , elles te diront plus
 „ fortement encore que nous ne sommes
 „ plus , & que tout ce qui passe *n'est*
 „ *que vanité*. Parmi ces inscriptions , un
 „ jour... bientôt , on lira la tienne ; & si
 „ l'on n'a pu y joindre à de vains éloges
 „ celui d'une vertu constante & d'une
 „ piété solide , qu'annoncera-t-elle au
 „ monde ? qu'il y a sur la terre un foible
 „ mortel de moins ; & qu'il y a de

» plus dans les enfers.... un réprouvé «.

O mon fils ! qu'elles sont donc utiles & frappantes , les leçons que nous offre la mort ! Elle instruit les voluptueux , les coupables adorateurs d'une beauté fragile , par le spectacle d'un cadavre en proie à la pourriture & aux vers : elle instruit le riche par le spectacle de la nudité qu'elle entraîne : elle instruit le superbe , l'homme élevé en dignité & fier de sa prétendue grandeur , par les humiliations & le néant auquel elle nous réduit * : tôt ou tard elle nous instruit tous malgré nous , lorsqu'elle nous dé-

* Reconnoissant au moment de la mort la vanité des grandeurs humaines , l'empereur Sévère s'écria : » J'ai été tout ce qu'un homme peut être ; mais de quel usage me » sont aujourd'hui ces honneurs passés « ? Occupé de la même pensée , il ordonna que l'on apportât l'urne où ses cendres devoient être renfermées ; & lorsqu'il la vit , il la prit en ses mains , & dit : » Petite urne , tu vas » donc renfermer celui que le monde entier » n'a pu contenir « ! *Histoire Romaine de Laurent Echard , t. 6.*

pouille, lorsqu'elle nous frappe : & l'unique moyen de lui arracher alors son aigillon , de lui dérober son triomphe ; c'est de la forcer par nos œuvres à nous rendre, dans le ciel , bien plus qu'elle ne peut nous ôter sur la terre.

Il viendra pour toi , cher Valmont , ce moment fatal , où , touchant aux portes du trépas , tu pèseras , dans une juste balance , toutes les choses humaines ; où , voyant la figure trompeuse de ce monde s'évanouir , tous les biens sensibles fondre sous toi , & ne te laisser d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir , tu reconnoîtras qu'il n'y a de réel , que le bien qu'on a fait , & dont on peut attendre en paix la récompense dans le siècle à venir *.

* C'est ainsi que le maréchal de Luxembourg , étendu sur le lit de mort , & dans les regrets que lui arrachoit le souvenir d'avoir mieux servi son roi que son Dieu , s'écria : » Qu'il auroit préféré à l'éclat de » tant de victoires , qui lui devenoient inu- » tiles au tribunal du souverain Juge des » rois & des héros , le mérite d'un verre

Mais

Mais quel autre moment , quand on ne l'a pas prévu , quand on ne s'y est pas préparé , quand , par une bonne vie , on n'a pas appris à bien mourir ; quel moment que celui qui nous aura fait passer du tems à l'éternité , des prestiges & de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même ! O lumière vive & pure ! qui dissipera tout le charme de nos passions , toutes les illusions de notre orgueil , tous les préjugés de l'exemple & de la coutume , & qui ne laissera appercevoir à l'homme coupable que la loi & la vérité ! Sorti de ce séjour du crime , suspendu entre le ciel & la

» d'eau donné aux pauvres pour l'amour de
» Dieu «.

» Le maréchal de Villeroi , toujours dégoûté de la Cour & des grandeurs par le vide qu'il y ressentoit , toujours rappelé & retenu par l'ambition , fut enfin surpris d'une maladie qui l'emporta en trente heures , ne cessant de répéter ces paroles , qui marquoient plus son erreur que sa sagesse , *O monde , que tu es trompeur* « ! Histoire de Marie de Médicis & de Louis XIII.

terre , entre le ciel & l'enfer ; parmi tous ces globes immenses qui révèlent la puissance & la gloire d'un Dieu créateur ; ne voyant la terre que comme un point ; seul avec son juge , sans appui , sans défense , n'ayant pour se justifier que ses œuvres ; jugé déjà par sa propre conscience ; jugé par la règle immuable de l'ordre , du vrai , du juste , & de l'honnête ; se comparant malgré lui à la source ineffable de toute beauté , au modèle de toute perfection dont il devoit être l'image ; jusque-là avili , dégradé par de honteux penchans , par des pensées basses & terrestres , par des actions indignes de l'homme ; réduit à sa propre valeur : conçois , si tu le peux , la surprise , son trouble , & son désespoir.

Cependant une scène bien plus terrible encore s'ouvre à mes yeux , & porte dans mon ame l'épouvante & l'horreur. La foi , toujours plus digne de nos respects à mesure qu'on s'en pénètre davantage , me découvre , dans l'avenir , le plus grand , le plus majestueux , & le plus effrayant de tous les spectacles. Elle me

transporte à la fin des tems , au dernier des jours ; jour solennel , pour lequel tous les autres ont été faits ; jour mémorable à jamais , auquel acheveront de se développer toutes les merveilles du Très-Haut , tout le plan de sa sagesse , toute l'économie de sa Religion , tous les ouvrages de la nature & de la grâce ; jour de manifestation & de gloire pour Dieu & pour ses élus , de confusion & de douleur pour les hommes injustes & pervers (c).

Quels tableaux il offre à ma pensée ! quelles images bien propres à m'élever au dessus de moi-même ! La mort d'une aîle rapide parcourant l'univers , détruisant , dévorant tous les êtres , pour en faire hommage à l'unique auteur de la vie ; le désordre , la confusion dans tous les élémens ; le soleil égaré de sa route ; les mondes errans dans l'espace , se heurtant , se brisant dans leur course ; la terre enflammée , les montagnes qui s'écroulent , les abîmes entr'ouverts ; des monceaux de cendre , à la place des couronnes , des trônes & des empires ; au son

aigu de la trompette , les tombeaux rendant leur proie ; & les hommes tous confondus, tous peuple & sujets, tous égaux... disons mieux , distingués seulement par leurs vertus ou leurs vices , par la forme brillante ou hideuse de leur résurrection ; les hommes , dans l'attente du juste Juge , témoins de ces grands changemens : quelle révolution ! quel spectacle !

Alors le Juge paroîtra. Le fils du Très-Haut , son verbe , la splendeur de sa gloire , annoncé par ses Anges , environné d'un tourbillon de feux , porté sur les nuées & les tempêtes , viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix , le scandale du Juif & de l'impie , la consolation du vrai fidèle , le discernement des élus & des réprouvés , l'étendard de sa croix brillera dans les airs , & fera le plus bel ornement de son triomphe.

» Approchez , s'écriera-t-il, Esprits au-
 » dacieux & superbes ; vous , les enne-
 » mis de mon pouvoir , de ma bonté , de
 » ma sagesse , & de tous mes attributs ;
 » vous , les ennemis de mon père & les

» miens; approchez, & foyez Juges entre
 » vous & moi «. Ici, mon fils, que l'or-
 gueil de l'esprit humain sera abaissé ! Que
 les voies de Dieu paroîtront grandes, &
 ses œuvres admirables ! Que ses secrets
 dévoilés le justifieront dignement, &
 confondront nos plaintes & nos murmu-
 res ! Que les argumens entassés de nos
 prétendus Esprits forts, opposés à tout
 l'ensemble de la création, paroîtront pe-
 tits & misérables !

Dieu ainsi jugé & justifié par ses ou-
 vrages, quel sera à son tour le jugement
 de l'homme rebelle à son Dieu ! Que les
 sources honteuses de l'incrédulité de nos
 faux sages, mises dans tout leur jour, les
 couvriront d'opprobre ! Que les héros du
 monde, paroissant à leur rang, laisseront
 appercevoir en eux d'indignité & de bas-
 sesse, quand le masque tombera ! Que les
 grands évènements, rapprochés de leurs
 causes, inspireront d'horreur & de pitié !
 Que les ressorts si vantés de la politique
 & ses profondes noirceurs, donnés au-
 trefois pour des traits de génie, mais éclai-
 rés alors des rayons de la divine sagesse,

causeront d'indignation & de mépris ! Que de conquérans homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang , lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats & leurs victoires , comme les plus criantes injustices & les plus énormes forfaits ! Que de chefs de secte & de parti frémissent des ravages que leur orgueil a entraînés , & du sang que leurs longues disputes ont fait répandre ! Que d'hommes à talens rougiront de l'abus qu'ils en ont fait , ! Que de vertus fausses dans leur principe & leurs motifs , seront remises au rang des vices ! Que de cœurs doubles & hypocrites , sous les dehors affectés d'une morale sévère , ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité ! Que d'injustes projets , que de désirs effrénés , que d'actions odieuses , ensevelies dans l'ombre & le silence , se reproduiront à la face de l'univers , pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés !

Mais aussi , que la vertu simple & modeste , que le vrai mérite obscur &

ignoré, que les combats intérieurs livrés à la chair & au monde sous les yeux de Dieu seul, que le juste méprisé, calomnié, persécuté, reparoîtront avec honneur & recevront de gloire & d'éloges de ceux qui, sur la terre, les ont déshonorés !

O Valmont ! dans ce jour quels seront les objets de ton ambition & de tes desirs ? Quelle place voudrois-tu tenir alors ? Quel rang voudrois-tu occuper ? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout ! » Venez, les » bien aimés de mon père, entrez en » possession du royaume qui vous est » préparé ; & vous, maudits, allez au » feu éternel qui vous est réservé «.

Un feu éternel ! Ici la passion, le libertinage, l'impiété se récrient. Pour des fautes d'un moment, une éternité de supplices ! Oui, Impies ! voilà le frein le plus puissant, & seul suffisant sans doute, que la Religion ait pu mettre au vice, & que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu, qui nous menace pour nous rendre vertueux

& nous sauver ; ou de vous , qui cherchez à nous rassurer , il est vrai , mais pour nous rendre plus vicieux encore & pour nous perdre ? Que croirai-je le plus des textes formels d'un Evangile si divinement annoncé , si clairement interprété par la tradition & par l'Eglise , cette autorité la plus respectable de toutes & la plus sainte ; ou de vos raisonnemens captieux , dont l'incertitude toute seule suffiroit pour nous désespérer ? Des récompenses éternelles & sans bornes ne vous étonneroient pas ; & des tourmens sans fin vous paroissent une absurdité : cependant c'est la même équité qui doit distribuer les uns & les autres , & si la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur , pourquoi le crime , par une égale proportion , n'auroit-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment ? Ah ! vous ne connoissez pas ce que c'est qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle , & qui l'est avec lumière & avec choix ; ce que c'est qu'une majesté suprême offensée , bravée

dans ses loix les plus précises & ses plus saints commandemens ; ce que c'est qu'une bonté infinie méconnue, méprisée par l'être le plus redevable envers son Créateur : vous ne savez pas quel est le prix du sang d'un Dieu fait homme , de ce sang adorable , profané par l'infidélité constante de ces mêmes hommes qu'il est venu racheter.

Oui , mon fils , il y a un enfer ; & les hommes , si ardens à la poursuite des objets qui les flattent , sont faits de manière que la crainte des maux à venir , quelque terribles qu'ils dussent être , mise en balance avec l'appât d'un plaisir présent , les toucheroit peu , dès que ces maux ne devroient pas durer toujours (*d*). Il y a un enfer : que celui-là tremble , cher Valmont , qui l'a tant de fois mérité , & qui continue chaque jour de sa vie à le mériter encore. Ses feux matériels & sensibles , allumés par la juste colère d'un Dieu , puniront par les douleurs les plus vives un corps impur & souillé , comme le repentir le plus amer tourmentera par les plus accablans re-

proches l'ame infidèle *. Il y a un enfer, des feux, & des démons; c'est-à-dire, des esprits rebelles, qui, les premiers, se sont révoltés contre la majesté du Très-Haut; qui, dégradés par leur orgueil & rendus malheureux par leur faute, ont porté envie à notre sort, & ont voulu nous associer à leur malheur; qui, triomphant de notre infidélité, sont devenus les ministres des jugemens de Dieu à l'égard de l'homme coupable, & lui feront porter sans cesse, par des inventions:

* On fait assez que, si c'est pour l'ordinaire à l'occasion du corps & par ses organes que l'ame souffre ici-bas, elle n'a pas d'ailleurs essentiellement besoin de ce corps pour souffrir: on fait que tous les jours en songe, ou même en veillant, elle éprouve une douleur imaginaire, dont le corps n'est pas l'instrument; & que, par exemple, elle rapporte dans de certains cas le mal qu'elle ressent, à un membre que cependant on vient de retrancher. Il n'est donc pas nécessaire que nos corps soient ressuscités, pour que l'ame pécheresse endure déjà tous les tourmens de l'enfer.

dignes d'eux, la peine de sa désobéissance. Dans l'affreux séjour qu'habitent ces esprits de ténèbres, les réprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de calamités & d'infortunes, n'appercevront de toute part que des objets de consternation & d'horreur; n'entendront que des imprécations & des blasphêmes; ne verront couler que des pleurs; ne pousseront que des gémissemens & des cris; se reprocheront tour à tour les occasions, les exemples, les moyens de séduction, les lâches condescendances, les folles amours, toutes les passions qui les ont mutuellement égarés; se reprocheront à eux-mêmes, l'abus des lumières & des grâces, l'oubli des devoirs, leur perte volontaire, leur éternité de contentement & de gloire sacrifiée à une satisfaction d'un moment; se demanderont en vain quand l'éternité finira; soulèveront leurs chaînes brûlantes pour éteindre leur soif, pour rafraîchir leur ardeur, pour s'élancer dans le sein de la félicité suprême, tandis qu'une main vengeresse les repoussera à chaque instant

pour les tenir plongés dans l'abîme du désespoir *.

Ah ! mon fils , il y a un enfer : & tu as joué tant de fois l'auguste vérité ; tu as tourné en dérision la loi sainte de ton Dieu ; tu as blasphémé ce que tu ne connoissois pas ; tu as brûlé d'une flamme adultère ; tu t'es rendu homicide ; tu as dévoué ton semblable à l'anathème , tu t'y es dévoué toi-même ; & tu vis..... ! & la patience du Très-Haut ne s'est point lassée (e) ! Et tu peux encore , par le repentir & la pénitence , t'épargner le triste sort qui t'étoit réservé ! Et sensible à ton état , frémissant sur tes dangers , l'ame tendre & compatissante d'un père a volé toute entière au devant de tes malheurs ! Et ton Dieu , cher ami , te rap-

* C'est d'après ces tristes , mais importantes vérités , qu'un Père de l'Eglise s'écrioit : *Un moment.... & une éternité !* S. Chrys.

» Le plaisir qui accompagne le péché passe ,
 » dit un autre Père , mais les suites du péché
 » ne passent pas «. *Peccare transit , peccasse manet.* S. Aug.

pelant par ma voix , te sollicitant , te pressant , t'éclairant par de grands exemples , te ménageant des revers , t'offrant par-tout des motifs de conversion , veut bien t'ouvrir le sein de sa miséricorde , te tend les bras , te montre encore la perspective du bonheur , te fait envisager le ciel comme le terme de tes travaux , & te promet dans cet heureux séjour une récompense digne de lui ! quelle récompense ! la jouissance de toutes ses perfections , la connoissance de toutes les vérités dont il est la source , le développement de toutes ses merveilles , la société de ces esprits immortels qui brillent de son éclat & brûlent de ses feux , l'enivrement de son amour , des torrens d'une sainte volupté , une touchante & céleste harmonie , une paix ineffable , un royaume stable , une couronne immortelle , une béatitude enfin (*f*) que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant , que » l'œil n'a rien vu , que l'oreille n'a » rien entendu , que l'esprit ne peut concevoir , & que le cœur ne peut sentir » ici-bas rien qui approche de ce que

» Dieu a préparé à ceux qui l'aiment «.

O bonté ! ô clémence d'un Dieu, si long-tems, si indignement outragé ! & qui, pour te pardonner, pour te rendre heureux, ne te demande que le sentiment d'un cœur contrit & humilié. Ah ! pourrois-tu bien, cher Valmont, ne pas être sensible à sa tendresse ? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur ; l'être qu'il t'a donné, les facultés dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les momens, les années qu'il a daigné te laisser, lorsqu'en te les ôtant il te perdoit pour toujours : rappelle-toi le bienfait de la Rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de siècles, & toutes les grâces qui en ont été l'heureux fruit : considère Jésus - Christ devenu victime pour tes péchés : & si tu as le cœur tant soit peu susceptible de sentiment, ôse encore être ingrat, & demeurer infidèle.

Mais peut-être, c'est la grandeur même de tes fautes qui retient dans cet instant l'effusion de ta reconnoissance, & qui, par le découragement & l'abattement où

elle te jette , empêche ton retour. Ah ! tes crimes , fussent-ils plus grands encore , n'égaleront jamais la miséricorde de ton Dieu & les mérites de son Fils. Que l'impie se fasse du Dieu des Chrétiens un fantôme odieux , pour se dispenser de l'adorer ; qu'il le peigne , aux autres & à lui-même , vindicatif , jaloux , cruel , inexorable , lorsqu'il n'est que juste , & que sa jalousie , sa colère , & ses vengeances ne sont en lui que l'amour de l'ordre & la souveraine équité ; qu'il ne le voye que comme un Dieu terrible , & qu'il oublie sa miséricorde & sa bonté : tu ne dois pas en être surpris ; c'est ainsi que la passion peint tout de ses propres couleurs. Mais , formé maintenant à l'école de la vérité , consulte la Religion , ouvre nos livres sacrés : & tu y retrouveras par-tout le vrai Dieu , ennemi du péché , & ne punissant qu'à regret le pécheur ; le menaçant en père , pour ne pas le frapper en juge ; ne voulant pas la mort de l'impie , mais qu'il se convertisse & qu'il vive : tu l'entendras nous dire , qu'autant sa majesté

est grande, autant est grande sa clémence ; & que dans l'exercice qu'il en fait, elle est encore bien au dessus de toutes ses œuvres : tu l'entendras rappeler son peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchans ; & lui faire sentir qu'en abandonnant son créateur, son bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'est mépris, il a changé une source d'eaux vives, de joies pures & inaltérables, contre les eaux bourbeuses d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaisirs & d'infâmes voluptés : plus que tout encore, tu entendras ton divin Maître te dire, qu'il est venu, non pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie ; non pour juger le monde, mais pour le sauver : tu le verras, sous la forme du bon Pasteur, courir après la brebis égarée, & à travers les ronces & les épines la ramener au sein du troupeau : tu le verras, dans les paraboles les plus consolantes & par les plus vives images, te tracer en traits de feu, & la honte de tes égaremens, & la facilité du retour : il t'offrira à toi-même sous la forme de

l'enfant prodigue ; & te montrera les sentimens d'un père , qui , du plus loin qu'il apperçoit son fils , court au devant de lui , se penche sur son cou , le serre entre ses bras , le couvre de baisers , & le comble de ses faveurs.

Aimable peinture ! tableau fidèle , où sont exprimés avec tant de grâces & d'énergie les douceurs & les charmes de la conversion ! Oui , mon fils , crois en ma propre expérience , rien n'est si doux que le moment du retour. La pénitence n'est dure & pénible , que pour un cœur foiblement touché & qui ne la fait qu'à demi : mais lorsque le cœur est bien pénétré , lorsqu'il s'ouvre tout entier au repentir & à l'amour ; ah ! que les larmes que ce repentir fait répandre sont douces , & que l'onction qui les accompagne , que la touche secrète de la grâce qui élève l'ame & la ravir , lui laissent peu regretter les faux biens qu'elle sacrifie * !

* » On s'imagine ordinairement que la vie
» spirituelle n'a de douceurs qu'à la fin , &
» qu'encore faut-il les acheter par de grandes

Fais en toi-même l'épreuve , mon fils ; & tu béniras mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu ; & au sein du détachement qu'il inspire , tu reconnoîtras qu'on est plus heureux à son service , par les privations mêmes que le devoir exige , que ne le sont les mondains par leurs liaisons frivoles * , par leurs jouissances & leurs plaisirs (g).

» peines : cela n'est pas vrai , quand l'amour
 » s'en mêle. Il donne , il est vrai , à l'ame qui
 » en a besoin , des remèdes amers ; mais il
 » la fortifie secrètement dans sa souffrance , &
 » la couronne dans ses travaux ». *M. l'Abbé de Choisy.*

* » Les martyrs de la société seroient bien étonnés, s'ils avoient la bonne foi de se rendre compte de leurs prétendus plaisirs. J'ai connu un homme qu'une épreuve singulière rappela tout à coup à la raison : il s'avisa un soir , en rentrant chez lui , de se soumettre à une espèce d'examen sur l'inaction variée de sa journée ; il s'en traça un fidèle tableau : l'amour-propre , en lui , comme le sentiment , furent également révoltés : il trouva qu'il avoit dit & entendu des trivialités , des sons dépourvus

d'idées, des mensonges grossiers ; que son cœur n'avoit été nullement intéressé ; que son esprit étoit resté inappliqué & dans le besoin, tandis qu'il avoit eu la foiblesse ou plutôt l'insigne fausseté de faire accroire que la société l'attachoit. Il fut couvert de honte à ses propres yeux. Depuis ce moment, il renonça sur-tout à ce qu'on appelle si faussement la *bonne compagnie*... Ne confondons point la vie réelle avec la vie factice, & il y aura bien peu de jouissances dont nous soyons jaloux ». *M. d'Arnaud*, note sur *d'Almanzi*.

N O T E S.

P A G E 306.

(a) **Q**UEL vide ils laissent dans l'ame ; quand on les possède ! Quels regrets, &c. Je ne vois rien qui doive plus contribuer à modérer l'attachement trop vif que nous avons pour les biens sensibles, que ces deux caractères qui leur sont propres ; leur impuissance à nous rendre heureux, & leur instabilité. Dans quelque degré qu'on les possède, ils ne nous satisfont pas ; quand ils seroient de nature à nous satisfaire, il faudra les perdre : ces deux réflexions, bien méditées, suffiroient, ce me

semble , pour réprimer toutes les faillies de nos passions.

On ne peut mieux peindre la vanité des biens de ce monde , que ne l'a fait Madame de Maintenon , lorsque , dans la situation la plus brillante & qui paroïssoit devoir ne lui laisser rien à désirer , e le écrivoit à Madame de la Maisonfort : » Que ne puis-je vous donner » mon expérience ! Que ne puis-je vous faire » voir l'ennui qui dévore les Grands , & la » peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! » Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse , » dans une fortune qu'on auroit eu peine à » imaginer ? J'ai été jeune & jolie ; j'ai goûté » des plaisirs ; j'ai été aimée par-tout. Dans » un âge plus avancé , j'ai passé des années » dans le commerce de l'esprit ; je suis venue » à la faveur ; & je vous proteste , ma chère » fille , que tous les états laissent un vide affreux «. Si quelque chose , ajoute M. de Voltaire en citant ces paroles , pouvoit détromper de l'ambition , ce seroit assurément cette lettre. *Siècle de Louis XIV.*

Madame de Maintenon , qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand roi , disoit un jour au Comte d'Aubigné , son frère : » Je n'y puis » plus tenir ; je voudrois être morte «. On

fait quelle réponse il lui fit : *Vous avez donc parole d'épouser Dieu le père* « ? Ibid.

L'ambitieux, dit Young, dédaigne les succès, & sa gloire lui fait pitié. » Est-ce-là tout « ? s'écrie César monté sur le trône de l'univers. On a vu les plus grands Monarques abdiquer l'empire, pour chercher dans une vie privée, un repos, que, sans une piété solide, elle ne peut encore nous donner.

La grâce se sert souvent de cette insuffisance des créatures, pour nous attirer : c'est ainsi qu'elle a touché le cœur d'un homme fort connu dans le diocèse de Ch.... par son zèle & par ses vertus. Il étoit officier dans le régiment de ... & donnoit un bal à quelques dames de la ville où il étoit en garnison. Au milieu de la nuit, & parmi les plaisirs bruyans auxquels on se livroit autour de lui, il se sentit une lassitude, un dégoût qu'il ne pouvoit vaincre. Sa mélancolie devint si forte, qu'il pria un de ses amis de faire pour lui les honneurs du bal, & alla se promener sur le bord de la mer, dont le rivage bordoit les remparts de la ville. Le spectacle d'un ciel étoilé, celui d'une mer tranquille, dont les flots venoient se briser à ses pieds, le silence & le calme de toute la nature, sollicitèrent vivement son cœur, & donnèrent un libre cours à ses ré-

flexions. » Que fais-je , disoit-il , & où cherché-
 » je un bonheur qui me fuit ! Pourquoi m'arrê-
 » ter aux objets créés , tandis que celui qui a
 » fait ce monde si magnifique , s'offre tout
 » entier lui-même pour remplir mes vœux ? O
 » mon Dieu ! s'écria-t-il ensuite comme S. Au-
 » gustin , que c'est bien en vain que notre cœur
 » se tourne & se retourne de tous côtés , puis-
 » qu'il n'éprouve par-tout qu'inquiétude & que
 » tourment , lorsqu'il ne se repose pas en vous !
 » C'en est donc fait , c'est à vous seul que je
 » veux m'attacher pour toujours « ! Dès qu'il
 fut de retour chez lui , il mit ordre à ses affai-
 res ; & se consacrant au service des Autels , il
 devint , ce qu'il est aujourd'hui , un homme
 puissant en œuvres & en paroles , qui , touché
 jusqu'aux larmes des vérités qu'il annonce ,
 opère les plus grandes conversions par ses dis-
 cours & par ses exemples.

(b) *Vois toute leur grandeur anéantie & leur majesté réduite en poussière. C'est ce spectacle qui convertit François de Borgia , duc de Gandie , & en fit un saint. Nommé par Charles-Quint , pour conduire de Tolède à Grenade & y faire inhumer le corps de l'impératrice*

Isabelle, » lorsqu'il fallut, dit l'auteur de sa vie, le délivrer au Clergé de Grenade & ouvrir le cercueil de plomb, pour attester que c'étoit le corps de cette Princesse, ce fut un spectacle effroyable pour tous ceux qui étoient présens, de n'y rien voir qui pût la leur faire reconnoître, & de n'y trouver qu'un amas hideux de pourriture & de corruption. Les personnes qui devoient servir de témoins d'une ressemblance dont il ne restoit plus aucun vestige, refusèrent de le faire, & se retirèrent bien loin pour s'épargner l'horreur que leur causeroit la vue & l'odeur du corps de cette maîtresse de tant de grands Etats, qui peu de jours auparavant passoit pour la plus belle, aussi bien que pour la plus puissante & la plus heureuse Princesse du monde. François de Borgia compara l'état où il voyoit cette Princesse, avec celui où il l'avoit vue peu de tems auparavant; le soin qu'on prenoit de la fuir, avec l'empressement que chacun avoit de l'approcher & de lui faire sa cour, ces restes affreux d'elle-même qu'on n'osoit regarder, avec la pompe & la magnificence dont elle étoit environnée; & comprenant mieux que jamais la vanité des grandeurs humaines & des soins que l'on prend pour y parvenir, il apprit à ne plus tenir à tous les objets qu'on peut perdre par la mort.

(c) *Jour de manifestation & de gloire, &c.*
Rien de plus digne de Dieu & de la Religion , rien de plus grand que l'idée du Jugement dernier , telle que la foi nous la donne. Dieu se manifestant à l'Univers dans tout l'éclat de sa grandeur ; nous montrant toute la dépendance & tout le néant des objets créés ; nous dévoilant tout le système de la création , les voies ineffables de sa providence , les trésors de sa bonté , les décrets de sa justice , la chaîne immense de tous les êtres , l'ordre & la fin de tous les évènements ; plaçant chaque homme vis-à-vis du monde entier ; éclairant tous les esprits des plus purs rayons de sa lumière ; dissipant toutes les illusions ; confondant tous les prétextes ; mettant à découvert tous les cœurs ; rendant à chacun de nous la gloire ou l'opprobre que nous aurons mérité ; prononçant un jugement définitif , une sentence sans appel ; discernant , de la manière la plus solennelle , le juste & l'injuste , le vice & la vertu : quelles sublimes idées pour qui fait les méditer ! Je ne suis pas étonné qu'un roi Bulgare se soit fait Chrétien , pour avoir vu & s'être fait expliquer un tableau du Jugement dernier. *Voyez M. le Beau ,*

*Beau , Histoire du Bas-Empire , tome XV ,
Page 42.*

On rapporte qu'un philosophe nommé Constantin , envoyé par un Empereur de Constantinople à Wladimir , duc de Russie , lui fit voir un tableau représentant le *Jugement universel* , qui l'effraya beaucoup. *De quel côté voudriez-vous être placé dans ce moment terrible ?* lui demanda Constantin. *A la droite du Fils de Dieu* , répondit Wladimir. *Eh bien ! s'écria le philosophe , faites-vous Chrétien ; & le prince se convertit.* *Anecdotes des Beaux Arts.*

P A G E 321.

(d) *Il y a un enfer ; & les hommes , si ardens à la poursuite des objets qui les flattent , sont faits de manière , &c. »* La juste détermination des peines dépend du rapport qu'elles ont avec le grand but du gouvernement , qui est de faire observer les loix. Pour remplir ce but , il n'est pas nécessaire qu'il y ait une exacte proportion entre le crime & la peine : il suffit que la peine soit telle qu'il la faut pour le bien public ; c'est-à-dire , qu'elle soit capable , en imprimant une juste terreur , de procurer , autant qu'il se peut , l'observation des loix , & d'empêcher que les hommes , séduits par leurs passions , ne soient portés à les en-

freindre : ainsi , toute punition proportionnée à cette fin , n'est point injuste. C'est donc sur cette fin qu'il faut mesurer l'éternité des peines. Or je demande à cette foule d'hommes cruels , fourbes , dénaturés , adultères , incestueux , sacrilèges , & parricides , qui tous les jours inondent la terre de crimes ; je leur demande quelle impression feroit sur leurs esprits la menace d'une punition bornée & passagère ; puisque dans les momens terribles de passions & de fureurs , souvent la crainte des peines éternelles ne peut arrêter leur farouche emportement ; puisque , suspendus au dessus des abîmes éternels , par un fil qui peut se rompre à chaque instant , on voit ces hommes , dans une affreuse sécurité , aiguïser tranquillement le poignard qui doit égorger l'Innocence. Que deviendrait donc le genre humain , si ce frein manquoit encore à sa perversité ? Une fatale expérience nous prouve que l'éternité des peines , quelque terrible qu'elle soit , n'est pas trop forte pour nous détourner du crime. Cette punition est donc proportionnée au but que s'est proposé le Législateur suprême , de prévenir , autant qu'il se peut , l'infraction de ses loix. Si elle est proportionnée à ce but , elle n'est donc point injuste. L'expérience , en prouvant sa nécessité , en démontre la justice...

« Rien de plus effrayant pour l'imagination que l'idée des peines éternelles ». Nos yeux épouvantés se promènent avec effroi sur la vaste immensité de cette mer brûlante. Nous n'y découvrons que des objets éternellement lugubres, objets de désolation & d'horreur : une roue immense de douleurs, autour de laquelle les hommes coupables tourneront sans cesse, sans jamais trouver le point où elle finit ; tel est l'horrible tableau de l'éternité des peines. Mais quoi ! parce que cette image est affreuse, faut-il chercher à l'affaiblir ? parce qu'une vérité est terrible, est-ce une raison pour la combattre..... ? Puisque l'éternité, si elle existe, subsistera malgré les efforts impuissans de votre raison ; la voix de la sagesse, votre propre intérêt vous commande de prendre le parti le plus sûr. Dans une incertitude, même égale, vous devriez toujours agir comme si les peines étoient éternelles. C'est une loi que la prudence vous impose ; vous ne courez aucun risque en croyant ; mais si l'éternité existe & que vous ne la croyiez pas, vous vous précipitez vous-même dans des maux éternels. Ainsi, pour vous résoudre à ne point croire, il ne faut pas simplement des doutes frivoles, il faut les raisons les plus décisives & les plus triomphantes.

Or je soutiens au contraire que vous avez les raisons les plus fortes , pour douter de la vérité de votre sentiment. Ces raisons sont , 1°. l'autorité de la révélation , qu'il faut combattre & renverser avant d'établir votre système , puisque l'éternité des peines est un dogme révélé. 2°. Si vous recevez la révélation , l'autorité des Livres sacrés , où l'on trouve un grand nombre de passages dont le sens ne peut être équivoque , & qui , tous , établissent , avec la dernière évidence , l'éternité des peines ainsi que l'éternité des récompenses. 3°. L'autorité de dix-sept siècles , pendant lesquels l'Eglise entière , & tout ce qu'il y a eu de grands hommes dans l'Eglise , a toujours cru l'éternité , & interprété de la même façon les passages des Livres saints sur ce sujet. 4°. La faiblesse de l'esprit humain , qui , limité par des bornes si étroites , ne peut être un juge compétent pour déterminer jusqu'où doit s'étendre la bonté de l'Etre suprême , & à quel point doit s'arrêter sa justice. 5°. L'impossibilité de connoître , par la raison , quelle est la peine proportionnée à une offense commise envers un Etre infini ; car on ne peut connoître l'étendue de l'offense , sans connoître la grandeur de l'Etre offensé : or il n'y a que Dieu qui se connoisse lui-même ; Dieu est donc le seul qui puisse décider de

cette proportion «. Ces réflexions sont tirées d'un petit ouvrage , dont l'objet principal est la réfutation du Déisme , & qui a pour titre : *Réflexions Philosophiques & Littéraires sur le Poème de la Religion naturelle*. Cet ouvrage , qui est de M. Thomas , depuis de l'Académie Françoisse (voyez la France Littéraire), est rempli de religion & de vraie philosophie.

P A G E 324.

(c) *Et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée !* Dans l'accord de sa miséricorde & de sa justice , nous ne pouvons dire , quel est de ces deux attributs celui que Dieu va exercer à notre égard , si nous continuons à lui résister...

Il est le maître de ses grâces , & nous n'en savons pas la mesure par rapport à chacun de nous. Quelquefois il daigne encore nous attendre ; souvent aussi il nous frappe , lorsque nous y sommes le moins préparés ; & rien n'est plus absurde que de hazarder son salut sur un peut-être , & de mettre son éternité à la merci du lendemain. Témoin un jeune homme , dont la personne de qui je tiens ce fait connoissoit particulièrement toute la famille. Depuis long - tems une

mère tendre & éclairée le pressoit de changer de conduite, & de suivre plus régulièrement les principes de la Religion, à laquelle il n'avoit pas cessé de croire. » Je suis disposé, » dit-il à sa mère, à suivre vos avis; je commence à me lasser de la vie que je mène. » Je ne vous demande pour tout délai, que » ces trois jours qui vont finir le Carnaval, » & je vous promets que le lendemain vous » me trouverez tout différent ». L'insensé, selon l'usage de tant de Chrétiens aveugles, se prépare, par la jouissance de tous les plaisirs, à la pénitence qu'il devoit faire le premier jour du Carême. Les trois jours se passent. Le Mardi il rentre chez lui très-tard à son ordinaire. Le Mercredi des Cendres de grand matin, on entend du bruit dans sa chambre. Un domestique entre : il le trouve étendu sur le plancher, & suffoqué par un coup de sang avant qu'on eût eu le tems de le secourir.

P A S S E 325.

(f) *Une béatitude enfin que l'Apôtre n'a pu rendre qu'en disant, &c.* Sans faire de comparaison, puisqu'en effet le bonheur du ciel est autant au dessus des plaisirs de la terre, que l'infini est au dessus de tout ce qui est fini; il n'y a point d'homme un peu sensible aux

plaisirs de l'esprit & du cœur, qui n'ait eu dans sa vie quelque moment délicieux ; qui n'ait éprouvé le doux effet d'un sentiment vif, ardent, d'un transport brûlant, qui le faisoit sortir de lui-même, qui l'environnoit de contentement & de joie ; & si c'étoit un transport de l'amour divin, il sait quelle en étoit l'ineffable douceur ! Que cet homme se considère comme fixé, par la puissance de Dieu même, dans ce transport si ravissant & si doux, dans la contemplation de cette vérité si aimable à ses yeux, dans ce sentiment si agréable & si vif, qui n'a duré pour lui qu'un instant ; qu'il envisage, comme un état permanent, cette situation, trop courte à son gré, trop rapidement, trop facilement écoulée ; & il aura du ciel une idée telle qu'on peut l'avoir sur la terre.

PAGE 330.

(g) *Plus heureux..... que ne le sont les mondains..... par leurs jouissances & leurs plaisirs.* Plusieurs traits de Madame de la Valière prouvent bien ces grandes vérités. Un jour elle communiqua à Madame Scaron le dessein qu'elle avoit de se faire Carmélite. C'est un dessein, lui dit-elle, que je médite depuis long-tems ; & pour me préparer aux austérités de l'état que je vais embrasser, je

porte un cilice : on ne peut trop expier le crime d'avoir trop aimé. Eh comment souffrirez-vous , lui dit Madame Scaron , la vie d'une Carmélite , vous , accoutumée dès l'enfance à la mollesse & aux plaisirs ? » Ah ! Madame , lui répondit Madame de la Vallière , en montrant le Roi & Madame de Montespan , quand j'y trouverai des peines , je n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que ces deux personnes m'ont fait souffrir «.

Quelque tems après qu'elle eut accompli sa résolution , Madame de Montespan , étant allée aux Carmélites avec la Reine & Madame de Maintenon , proposa une loterie , & fit apporter tout ce qui pouvoit convenir à des Religieuses. Ces saintes filles entrèrent en scrupule ; les Agnus , les Crucifix , les Guimpes , les Chapelets , leur parurent tenir quelque chose de la main impure qui les leur offroit : pour se rassurer , elles permirent à Madame de Montespan de payer les lots , & prièrent Madame de Maintenon de les distribuer. Sœur Louise de la Miséricorde gagna une Magdeleine. Madame de Montespan jeta les yeux sur l'image , & en fut touchée. Ces cheveux épars , ces mains jointes , ces yeux épuisés de larmes , ce front plein de confusion , d'amour , de crainte , d'espérance , la présence de Madame

de la Valière qui étoit tout cela , la honte d'être ce que la Valière avoit été , un premier désir d'imiter dans sa pénitence celle qu'elle avoit plus qu'imitée. dans ses égaremens , jetèrent Madame de Montespan dans un trouble , mal dissimulé par une gaieté forcée , & augmenté par les questions qu'elle fit à Madame de la Valière. Tout de bon , lui dit-elle , êtes-vous aussi satisfaite qu'on le dit ? Non , répondit la Carmélite , je ne suis pas satisfaite , mais je suis contente. Et vous , Madame ? Pour moi je ne suis ni l'un ni l'autre.

C'est cette même Madame de la Valière , qui lorsqu'on lui annonça la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eu de Louis XIV , répondit : » Je dois pleurer sa naissance encore plus que sa mort «.

On craint de prendre sur soi le joug du Seigneur , ce joug qu'il nous adoucit par sa grâce ; & l'on ne pense pas à ce qu'il en coûte pour porter celui du monde & des passions. Dans les places mêmes les plus éminentes , dans les situations qu'on envie le plus , quel asservissement , quels dégoûts , & quelle contrainte , que peut-être on n'y soupçonneroit pas ! On peut en juger par la manière dont une femme célèbre , la Princesse des Ursins , décrivait à la Maréchale de Noailles les peines de son emploi auprès de Philippe V. & de la Reine d'Espagne , dont

elle étoit *Camarera-Mayor* ou Dame d'Honneur : quelque plaisante que soit sa Lettre , tout y fournit matière aux plus sérieuses réflexions.

» Dans quel emploi, bon Dieu, m'avez-vous
 » mise ! je n'ai pas le moindre repos , & je ne
 » trouve pas même le tems de parler à mon
 » secrétaire. Il n'est plus question de me reposer
 » après le dîner , ni de manger quand j'ai
 » faim. Je suis trop heureuse de pouvoir faire
 » un mauvais repas en courant ; & encore est-il
 » bien rare qu'on ne m'appelle pas dans le
 » moment que je me mets à table. En vérité,
 » Madame de Maintenon riroit bien , si elle savoit
 » tous les détails de ma charge. Dites-lui ,
 » je vous supplie , que c'est moi qui ai l'honneur
 » de prendre la robe de chambre du Roi
 » d'Espagne lorsqu'il se met au lit , & de la lui
 » donner avec ses pantoufles quand il se lève.
 » Jusque là je prendrois patience ; mais que
 » tous les soirs , quand le Roi entre chez la
 » Reine pour se coucher , le Comte de Bénaventé
 » me charge de l'épée de S. M. , d'un pot
 » de chambre , & d'une lampe que je renverse
 » se ordinairement sur mes habits , cela est trop
 » grotesque. Jamais le Roi ne se leveroit si je
 » n'allois tirer son rideau ; & ce seroit un sacrilège ,
 » si une autre que moi entroit dans la
 » chambre de la Reine , quand ils sont au lit.
 » Dernièrement la lampe s'étoit éteinte , parce

» que j'en avois répandu la moitié. Je ne savois
 » où étoient les fenêtres , parce que j'étois
 » arrivée de nuit dans ce lieu-là : je pensai me
 » casser le nez contre la muraille ; & nous
 » fumes , le Roi d'Espagne & moi , près d'un
 » quart d'heure à nous heurter en les cher-
 » chant. S. M. s'accommode si bien de moi ,
 » qu'elle a quelquefois la bonté de m'appeler
 » deux heures plutôt que je ne voudrois me
 » lever. La Reine entre dans ces plaisanteries ;
 » mais cependant je n'ai point encore attrapé
 » la confiance qu'elle avoit aux femmes de
 » chambre Piémontoises. J'en suis étonnée ;
 » car je la sers mieux qu'elles , & je suis sûre
 » qu'elles ne lui laveroient point les pieds &
 » qu'elles ne la déchausseroient point aussi
 » promptement que je fais «.

» C'est une femme très-haute , ajoute M.
 Millot , en rapportant cette Lettre , qui s'af-
 ferve à ce point , qui se complait dans un
 service si propre à la rebuter : elle a son but ,
 elle y parviendra. Elle désire à la vérité du
 soulagement ; mais en attendant elle fait tous
 ses efforts pour tirer avantage de ses fatigues «.
 Quel avantage ! & au fond quelle proportion
 entre la peine & la récompense !

Cette princesse , avec la pauvreté dont elle
 se plaignoit assez souvent , entretenoit ordi-
 nairement , à Rome , quatre gentilshommes ,

plusieurs pages , douze laquais , &c. & s'étoit
 proposé d'en augmenter beaucoup le nombre
 en Espagne. » Je suis gueuse , il est vrai , écri-
 » voit-elle à la Maréchale ; mais je suis encore
 » plus fière , & rien ne le prouve tant que
 » l'opinion que l'on a de mes grandes richesses.
 » Dans cette occasion je me ferai un
 » point d'honneur de ne rien demander , &
 » cependant je ferai une dépense proportion-
 » née à l'éclat de l'emploi dont le Roi m'honore ». *Mémoires politiques & militaires , &c.*
 par M. l'Abbé Millot.





L E T T R E L V I I.

D'Emilie au Marquis.

UN nouveau jour luit donc pour moi : non seulement le Ciel me ramène des ombres de la mort , des portes du trépas ; non seulement , mon père , je puis encore vous écrire , vous exprimer mes tendres sentimens , apprendre de vous à faire un saint usage de la vie , de la santé que Dieu a daigné me rendre , & que je crois devoir à vos vœux & à vos prières ; mais votre fils , votre cher fils est tout entier à la Religion , à la vérité , à la vertu. Votre dernière Lettre vient d'achever , pour sa conversion & son bonheur , ce que les précédentes n'avoient fait qu'ébaucher. Quels détails j'ai à vous faire ! & que vous alliez partager vivement toute la joie que je ressens !

Je sortois à peine de l'état de foiblesse qui accompagne les beaux jours de la convalescence , lorsque des circonstances imprévues m'ont appris toutes les pertes

que faisoit mon mari , & le rang dont la Reine vouloit m'honorer. Valmont risquant toujours d'être arrêté & ne pouvant me voir que difficilement , je me sentis assez de forces pour me faire conduire à l'instant chez Madame de Veymur , où j'eus avec lui l'entretien le plus intéressant. Dès qu'il me vit , il se jeta à mes genoux , & ce ne fut qu'en le menaçant de prendre la même posture que lui , que je parvins à le faire relever. Il me témoigna , comme il l'avoit déjà fait tant de fois , les plus tendres regrets des maux qu'il m'avoit causés , mais en même tems les plus grandes inquiétudes sur son sort & sur ce que j'allois devenir. Ses craintes jalouses perçoient de nouveau à travers la vive expression de ses sentimens & de ses alarmes. » Nous allons être séparés , » me disoit-il ; la faveur vous retient à » la Cour , & elle m'abandonne. Au moment où mon cœur vous rend toute » la justice qui vous est due , où j'allois » réparer tous mes torts par la plus constante fidélité , vous m'êtes ravie ; & » lorsqu'une fois on aura prononcé mon

» exil , peut-être , hélas ! vous m'oublierez
 » pour toujours «. Cher époux , répon-
 dis-je à Valmont , est-ce donc ainsi que
 vous me rendez justice ? Est-ce en outra-
 geant ma tendresse , que vous prétendez
 me prouver la vôtre ? Ignorez-vous que
 vous faites le charme de ma vie , &
 qu'elle ne peut m'être agréable sans vous ?
 » Eh , que puis-je , s'écria t-il avec l'ac-
 » cent de la douleur la plus amère , que
 » puis-je maintenant pour votre bon-
 » heur , moi , qui n'en connoissois plus
 » d'autre que celui de vous rendre heu-
 » reuse ? Que me reste-t-il à vous offrir ?
 » quel bien est encore en ma puissan-
 » ce « ? — Votre cœur , cher Valmont.
 De tous les biens , il est le seul que je
 désire que vous me conserviez ; & si j'en
 crois le mien , non , nous ne serons pas
 séparés. — Ah ! il le faut , Madame , re-
 prit-il vivement , il le faut , & on vous
 y contraindra. Vous le devez d'ailleurs
 à votre fils , vous vous le devez à vous-
 même ; & pourquoi vous associeriez-
 vous à mes malheurs ? Vous les avez si
 peu mérités ! — O mon ami ! qu'appelles-

tu des malheurs ? tu me connoîtras donc toujours bien peu ! Quoi ! ne plus te voir , décoré de titres fastueux , ramper dans la foule des courtisans , encenser la fortune & ses caprices , courir après des ombres , idolâtrer un monde qui t'a perdu ; quoi ! te posséder en assurance au sein du calme & de la sagesse ; voilà ce que tu nommes des malheurs ! Eh , Valmont , ne t'ai-je donc jamais aimé pour toi-même ? T'ai-je paru dans aucun tems si fort éblouié de la brillante chimère des richesses & des honneurs ? Est-ce donc , lorsqu'ayant vu au printems de mes années la mort de si près , j'ai puisé à son école de nouvelles lumières ; lorsque ses menaces & tout son appareil m'ont si bien instruite sur le néant & l'instabilité des choses humaines ; lorsque mon ame a repris de nouvelles forces , pour résister à leurs dangereux attraits , que je serai portée davantage à les regretter ? Va , mon ami , ce que je demande au Ciel pour le contentement de tous deux , c'est que tu ne les regrettes pas plus que moi. — Chère Emilie , me répondit Valmont avec transport , ne ces-

feras-tu de me faire rougir de moi-même.....? Mais enfin, l'autorité? — L'autorité, mon ami, je la crois trop équitable pour me contraindre; & repose-toi, sur ma tendresse, des moyens que j'emploierai pour la fléchir. — Fais donc ce que tu voudras, me dit mon mari. Tendre Emilie, dispose de toi, de moi, de tout mon être; car je ne veux plus vivre que pour toi. — Pour Dieu par-dessus tout, cher Valmont; pour Dieu, qui t'a fait & qui peut seul te rendre heureux. — Eh bien, ma bonne amie, tu m'apprendras à vivre pour lui; & pourrois-je ne pas l'aimer, quand tu me le rends si aimable?

Je laissai mon mari ainsi préparé à la démarche que j'allois faire, sans lui rien dire de trop précis; & dès le lendemain je courus me jeter aux pieds de la Reine. Je lui rendis les plus vives actions de grâces de l'intérêt qu'elle avoit daigné prendre à ma situation, & de la haute faveur qu'elle vouloit bien me faire; mais je la conjurai de ne pas me forcer d'accepter ses dons, quelque prix.

qu'ils eussent à mes yeux, par mon respect & mon attachement pour elle. Quoi ! vous refusez le Roi , me dit-elle ; & lorsqu'à ma demande , il vous laisse à la Cour & près de moi , vous me refusez moi-même ! O Madame, lui répondis-je, pénétrée de ses bontés , je vous l'avouerai dans la sincérité de mon cœur ; de toutes les faveurs de la Cour & de tout ce qu'elle a de plus attrayant , je ne regrette que la douceur que j'aurois éprouvée à vivre près de vous , à me former sous vos yeux & par vos exemples , & à vous prouver par mes soins tout mon zèle & toute ma reconnoissance. Mais M. de Valmont.... Eh bien, reprit la Reine, M. de Valmont... il est on ne peut pas plus coupable ; c'est lui qui a fait tous vos maux ; il ne pourroit que vous rendre plus malheureuse encore : & c'est pour vous soustraire à de nouveaux chagrins , que je vous retiens auprès de moi. — Ah ! Madame , il m'est cher ; il est toujours mon mari ; & son sort doit être le mien. On vous l'a peint d'ailleurs sous de trop noires couleurs : son esprit est naturellement droit , son cœur

est bon ; il m'aime , & on l'a voit égaré. — On l'a voit égaré... & qui ? Le meilleur de ses amis , Laufane , qui vous rendoit tant de justice , qui pensoit si bien de vous , & que l'indigne jalousie du Comte nous a si malheureusement ravi ? Ah ! quelle que soit la funeste rencontre qui l'a rendu si criminel , le Roi ne lui pardonnera jamais. — Il est cependant , repris-je en versant quelques larmes , bien digne de pardon. Vous prétendriez le justifier ! — Non , Madame ; en se livrant tout entier à un emportement qu'il devoit réprimer , & en se rendant son propre vengeur , il a manqué aux loix ; au Prince , à la Religion ; & peut-on dès-lors ne pas être coupable ? Mais il est jeune , vif , & sensible ; & sa sensibilité a été mise à de trop rudes épreuves.... J'en dis trop peut-être ; & je risquerois de devenir coupable comme lui. — Parlez , me dit la Reine , je l'exige , & vous l'ordonne.

Après toute la résistance qu'il m'étoit possible de faire , je me vis contrainte d'obéir , & d'entrer dans tous les détails de la conduite du Baron envers moi , en-

vers mon mari. Je la repris depuis votre exil , & je finis par les aveux que Lau-
fane avoit faits au Comte avant de mourir , & que la jeune Madame de Veymur, instruite par Valmont, m'avoit rapportés. La Reine fut frappée du plus grand étonnement au récit de tant de noirceurs , & ne put se refuser aux preuves que je lui en donnois. Qu'ai-je entendu ! me dit-elle , & qui n'eût été là dupe de tant de ruses , & de duplicité ? ma plus grande peine , continua-t-elle du ton le plus affectueux & le plus tendre , est maintenant , en partageant vos malheurs , de ne pouvoir les terminer. Dans ce moment sur-tout , le Roi ne voudroit rien entendre ; il ne cesse de regretter le Baron qu'il aimoit , & qui avoit surpris avec tant d'art sa confiance & sa religion. Il est outré contre votre mari ; & c'en est que parce qu'on l'a assuré qu'on ne savoit ce qu'il étoit devenu , & qu'on le croyoit passé dans les pays étrangers , qu'il s'est contenté de le dépouiller de ce qu'il possédoit à la Cour. Aujourd'hui , comptant vous y retenir , & par une suite de cette bonté que vous

lui connoissez , il est déterminé , non plus comme auparavant , à faire enfermer le Comte s'il venoit à reparoître , mais à le tenir exilé au loin & pour toujours. Tout ce que je puis donc vous promettre , est d'obtenir pour vous la permission d'aller le joindre , & de vous réunir tous deux au Marquis de Valmont , que j'ai toujours regretté comme mon meilleur ami. Des momens plus favorables renaîtront un jour , où je pourrai plaider votre cause avec avantage ; & si le Roi vous rappelle à la Cour , avec la façon de penser que je vous connois , je croirai y avoir gagné plus que vous. Elle me dit adieu , en m'embrassant , & les yeux mouillés de pleurs. Sa bonté fit couler les miens , malgré la joie que je ressentois de toutes les bonnes nouvelles que j'allois porter à mon mari.

Je le trouvai méditant sur votre dernière Lettre , qu'il venoit de recevoir. C'en est fait , me dit il du plus loin qu'il m'apperçut ; ton mari ne vit plus pour le monde : le monde n'est plus rien pour

lui. Ses faux biens ne méritoient pas de captiver mon cœur ; ils ne seront plus l'objet de mes regrets. Dieu est tout, ma chère Emilie , & mon unique douleur est d'avoir pu l'offenser. Puisse-t-il du moins agréer mon repentir & le reste de mes jours ! Emilie , que Dieu est bon ! & que je suis coupable ! Eh bien , mon ami , lui répondis-je en le serrant entre mes bras , mon cher ami , puisque tu le reconnois , Dieu te pardonne : il ne rejette point un cœur contrit & humilié. Ah ! qu'il achève , s'écria-t-il , de briser le mien ! Pourrai-je jamais expier , par trop de gémissemens & de larmes , les outrages que je lui ai faits ? pourrai-je expier..... O Dieu ! quel triste souvenir vient augmenter ma peine ! quelle affreuse image me suit par-tout ! cruel homicide ! à quel excès je me suis porté ! Laufane ! cher Laufane ! aux dépens de mes jours , que ne puis-je te rendre la vie... ! J'ai écarté de Valmont, autant qu'il étoit en moi , ce souvenir douloureux qui l'accable , qui m'accable moi-même ; & pour le rendre plus calme , en le rame-

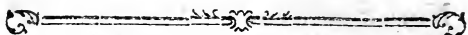
nant à des idées moins tristes , qui le préparassent insensiblement à tout ce que j'avois d'heureux à lui annoncer , je lui parlai le langage de la tendresse. Emilie , me dit-il en m'interrompant , comment peux-tu m'aimer encore , tout indigne que je suis ? Mériterai-je jamais le pardon que tu m'accordes ? & quels que soient à l'avenir mes sentimens & mes mœurs , m'acquitteront-ils envers mon père , le plus tendre , le meilleur de tous les pères , de ce qu'il a fait pour moi ? O que je me repens de n'avoir pas toujours cru ses sages conseils , de n'avoir pas toujours pensé comme lui ! — Mon bon ami , permets-nous d'oublier tes égaremens , pour ne plus voir que ton repentir. Viens en recueillir les fruits dans les bras de ton père & dans les miens : nous allons tous être réunis. Et à l'instant je lui ai fait part de l'entretien que je venois d'avoir avec la Reine ; de la liberté qu'elle me laissoit , & de ses bontés pour nous. O Dieu ! s'écria-t-il à la fin de mon récit , & en levant les yeux & les mains vers le ciel ; Dieu bon ! Dieu infiniment

bon ! est-ce donc ainsi que vous me punissez ? Ah ! Emilie , mon cœur ne peut suffire à ma reconnoissance envers le Seigneur , & à ce que je dois à ton amour. Quoi ! Valmont te tiendra lieu de tout , ma tendre amie ! Ah ! je suis trop heureux ! Allons , me dit-il en se levant avec transport , allons faire part à la jeune Veymur , à sa belle-sœur , à son mari , du sort qui nous attend ; allons leur apprendre que nous ne ferons plus avec eux qu'une même maison , qu'une même famille ; allons mettre en commun , avec des amis si chers & si fidèles , nos sentimens , nos joies , & notre félicité.

Vous jugez , mon père , de l'impression que fit sur eux une si douce nouvelle. Ma chère Veymur , ma chère Senneville , car c'est le nom que j'aime encore à lui donner , tomba presque pâmée entre mes bras , nos larmes se confondirent ; & ce moment fut pour nous le prélude des momens plus délicieux encore que nous nous promettons près de vous. Ah ! mon père , est-il ici-bas des plaisirs plus vrais , que ceux qui naissent de la religion & du sentiment ?

Nous

Nous attendons, avec impatience, l'effet des promesses de la Reine & le moment de notre départ ; mais jusque-là nous pouvons encore recevoir une de vos Lettres. Nous profitons du tems qui nous reste pour mettre ordre à nos affaires ; Valmont, tout occupé de celle de son salut, abandonne les autres à Peycour, dont il est sûr comme de lui-même, & s'est remis avec la plus juste confiance entre les mains de son Curé, qui lui fait faire une confession générale, en pleurant de joie sur son retour. Je vous écris pour nous deux, puisqu'il a bien voulu se reposer sur moi de ces détails, & vous prie en son nom, ainsi qu'au mien, de mettre le comble à vos soins, en nous traçant par écrit les caractères d'une piété solide, & ce qu'il faut faire pour l'acquérir & pour y persévérer. Nous joindrons cette Lettre à toutes les autres ; elles seront notre code de Religion & de Morale ; nous les relirons sans cesse ; & elles auront toujours, pour vos enfans, un mérite que tout autre qu'un père ne pourroit leur donner.



L E T T R E L V I I I.

Du Marquis.

MES enfans ! mes chers enfans ! en qui je vis , je respire ; la consolation , le charme de mes dernières années , ô mes enfans ! peut-on éprouver les transports que vous me causez , & ne pas mourir de faifissement & de plaisir ! Digne épouse ! ma fille ! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton père les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils ! précipite avec elle ton départ , pour jouir de mes embrassemens , & me faire jouir des tiens. Doux embrassemens ! vives étreintes ! pourrez-vous suffire à ma tendresse ? Laisse , mon bon ami , laisse ce monde , si peu digne d'être regretté ; & viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour , pour le braver avec tous ses usages , avec tous ses dangers ; disons mieux... pour lui être utile. Viens faire ici l'essai de la sagesse , du contentement , & du bonheur. Que tu

vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'as données ! Tu es donc à Dieu sans partage ; tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir & de l'amour ; pourroit-il ne pas l'agréer ?

O mon fils ! tu me fais demander par Emilie des avis propres à régler & à nourrir en toi la piété. Eh , que suis-je pour t'instruire sur des objets si relevés ? un vieil enfant , qui ne peut que bégayer avec toi les premiers élémens d'une pareille science. N'importe , mon propre guide , mon Pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage ; & par la suite il achèvera, en conversant avec toi , ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces Anges de paix , ces dignes consolateurs des hommes (a), leur refuge dans leurs peines , leur soutien dans leurs foiblesses , leur ressource après leurs égaremens , leurs guides & leurs amis fidèles dans les situations les plus critiques de la vie , remplissent à notre égard un précieux ministère ! Et quand ils le remplissent dignement , ah ! qu'ils méritent bien notre confiance & nos hommages ! Celui que , dans sa clé

mence, le Ciel nous a donné , à moi & à toutes les bonnes gens de nos hameaux , est leur père & le mien. Il fera le tien , mon fils ; & je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur & si doux. Son ame tendre & sensible s'ouvre à tous les genres de misères ; & sa charité ingénieuse trouve , pour toutes , les remèdes nécessaires. Le meilleur des Princes se plaignoit d'avoir perdu un jour ; mon Pasteur se reprocheroit d'avoir passé une heure , & moins encore , sans avoir fait du bien. Si tu savois , cher Valmont , combien il a pris part à ma peine , comme il s'est intéressé à ton retour vers Dieu , combien il m'a fourni de lumières pour te ramener & t'éclairer ; non , tu ne croirois jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse & de reconnoissance. O que j'ai béni le Seigneur , du choix qu'il m'a fait faire , quand je l'ai nommé pour mon Curé ! & que l'on connoît mal les avantages dont on se prive , & les comptes dont on reste chargé , lorsqu'on abandonne ce choix à la faveur ou au hasard !

Soutenu , guidé par ses leçons , je vais

donc , mon fils , répondre à tes désirs. Je vais m'entretenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper , du seul objet qui offre à l'ame un aliment digne d'elle.

Oui , mon fils , c'est pour la piété , la solide piété , que l'homme est fait ; & c'est faute d'en analyser le sentiment & d'en connoître l'excellence , qu'on ôse dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même (b). Eh , qu'est-ce que la piété , sinon le culte de la reconnoissance & de l'amour envers le plus aimable de tous les êtres & le plus bienfaisant ? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre , que pour servir de ministre & d'interprète à toute la nature , & en célébrer le Créateur ? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme ? Qui en saisit mieux tous les rapports ? Qui en goûte mieux tous les charmes ? Et quel être ici-bas rendra ce tribut de gloire à l'Etre suprême , si , au nom de toutes les créatures , l'homme ne le glorifie pas ? Quoi ! notre cœur est capable d'aimer ; & il lui

sera permis d'être indifférent pour l'auteur de son existence, pour celui qui nous a fait tout ce que nous sommes, & qui nous a tout donné ? Quoi ! la reconnaissance sera la première vertu des belles âmes, le lien qui attache le plus sûrement au devoir par le sentiment, le caractère essentiel des cœurs bien nés ; & ce n'est qu'envers Dieu, le premier & le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous sera permis d'être ingrats ? Quoi ! nous sommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la sagesse, & tout ce qui porte un caractère d'ordre, de beauté, de perfection dans nos semblables ; & nous ne le bénirions pas dans l'Etre souverainement parfait qui en est la source ? Ah ! notre cœur nous en puniroit. Eh, comment arriverait-il en effet, qu'à parler en général, tout retour sur soi, toute vûe, tout sentiment d'intérêt, d'ambition, d'orgueil, d'envie, de passion déréglée, ait quelque chose de turbulent, d'inquiétant, de fatigant pour notre âme ; & que les retours vers Dieu, de confiance, de résignation, d'of-

frande , de louange , & d'amour , ayent quelque chose de tranquillifant , de doux , & de confolant , qui la mette comme dans fon centre ? Non , ce n'est qu'en aimant bien Dieu , que l'on peut dire avec vérité que l'aliment , la vie , le bonheur d'un être intelligent , c'est l'amour (c).

Mais dans quelle mefure doit-on l'aimer ? Ah ! il n'y en a point d'autre , difoit une ame pieufe & tendre , que de l'aimer fans mefure. N'est-ce donc pas ainfi que lui-même nous a aimés ? & le Chrétien , qui ne voit plus feulement dans fon Dieu le Dieu de la nature , mais l'Auteur de la grâce ; mais un Dieu qui s'est montré affez grand , affez rempli d'amour , affez bon , pour consentir que fon verbe s'unît à la nature humaine ; pour s'immoler dans la perfonne de fon Fils au falut des hommes ; pour fe choisir en lui une victime digne de fa justice , & propre à fervir d'instrument à fa miféricorde ; le Chrétien qui n'aimeroit pas un tel Dieu de tout fon cœur , de toute fon ame , de toutes fes forces , ne feroit-il pas le plus

dénaturé de tous les êtres ? ne feroit-il pas un monstre ? Mais si c'est ainsi qu'on l'aime , on est pieux , on est dévot , on lui est consacré , dévoué tout entier * (d). C'est donc à dire que ses intérêts deviennent les nôtres ; que sa gloire seule nous touche & nous émeut , qu'on le retrouve par-tout & dans tous ses ouvrages , qu'on jouit avec transport de ses dons par cela même qu'ils nous viennent de lui , qu'on lui est soumis dans les épreuves qu'il nous envoie , qu'on observe avec soin ses préceptes , qu'on est zélé pour son culte ,

* AIMER DIEU DE TOUT SON CŒUR , DE TOUT SON ESPRIT , DE TOUTE SON AME , DE TOUTES SES FORCÈS , ET SON PROCHAIN COMME SOI-MÊME , pour l'amour de Dieu (*Marc , xii , 31.*) ; ce n'est pas un conseil , c'est un précepte ; c'est le premier commandement de la Loi ; c'est l'abrégé de toute la Morale évangélique , de toutes les leçons de notre divin Maître. O vous donc , qui croyez à Jésus-Christ , & qui savez que votre Dieu exige de vous un tel amour , osez bien dire que la dévotion , que la piété n'est pas un devoir !

qu'on cherche à étendre son nom , qu'on va au devant de ce qui peut lui plaire , qu'on écoute & qu'on suit avec joie ses inspirations & ses conseils , qu'on n'a en toutes choses d'autre volonté que la sienne.

Eh , quels sentimens sont plus propres à honorer Dieu , & plus dignes de l'homme ? Qu'est-ce qui peut mieux élever l'ame & la rendre vraiment sublime ? Ah ! mon fils , si Dieu existe , si avec toutes nos facultés nous sommes son ouvrage ; la piété droite & sincère , bien loin d'être une superstition , un ridicule , ou une foiblesse , est le premier de tous les devoirs ; & sa divine flamme est , après Dieu , ce qu'il y a de plus grand au ciel & sur la terre.

Malheur , mon fils , malheur à ces ames foibles & pusillanimes , que le nom seul de la piété effraie , que le moindre obstacle arrête , que le plus léger sacrifice épouvante ! Malheur à ces demi-Chrétiens , dont la Religion est une routine , dont le culte est une cérémonie , qui honorent du bout des lèvres celui qui n'est digne-

ment honoré que par le cœur ! Malheur à ces hommes qui croient d'une manière & qui agissent de l'autre (e) ; qui démentent leur croyance par leur conduite ; qui font blasphémer leur foi par leurs œuvres ; qui tiennent au monde , au tems , à la terre , lorsqu'ils font profession d'avoir Jésus-Christ pour chef & pour modèle , l'éternité pour fin , le ciel pour patrie ; & qui font ainsi , de l'Evangile du salut , la matière de leur jugement & de leur condamnation ! Malheur , malheur enfin à ces Chrétiens de nom , retenus ou excités seulement par la crainte ; presque toujours en deçà de la loi , pour ne pas risquer de faire plus qu'elle ne commande ; raisonnant , équivoquant sur le précepte , pour se dispenser de l'accomplir ; mesurant , compassant leur plus ou moins de fidélité sur le seul danger de se perdre ; esclaves sous l'empire d'un maître , & jamais enfans bien nés sous la douce loi d'un père ! Hélas ! ils traînent le joug du Seigneur , qu'ils n'ont pas la force de porter ; leurs pratiques mortes & stériles , parce qu'elles ne sont pas vivifiées par

L'amour ; forment autour d'eux un cercle laborieux & pénible , qu'ils se fatiguent vainement à parcourir : n'appartenant , à proprement parler , ni à Dieu ni au monde , ils sont un objet d'horreur pour l'un & la fable de l'autre ; ils ne goûtent ni les douceurs de la Religion , ni les plaisirs de la vie , & sont également malheureux par les choses qu'ils se permettent & par celles qu'ils se refusent.

O que bien plus sage est l'ame pieuse & fidèle ! sa ferveur la soutient & l'anime ; rien ne la gêne , rien ne l'asservit , rien ne lui paroît difficile ; elle fait les plus grandes choses , & les trouve encore trop petites ; elle avance toujours , & ne se lasse jamais ; elle court de vertus en vertus ; & les pratiques de piété , embrassées avec joie , bien loin de lui paroître un fardeau pesant , ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jésus Christ *.

* Portez mon joug sur vous... dit le Sauveur à ses Disciples ; car mon joug est doux & mon fardeau léger. *Matt. xi.*

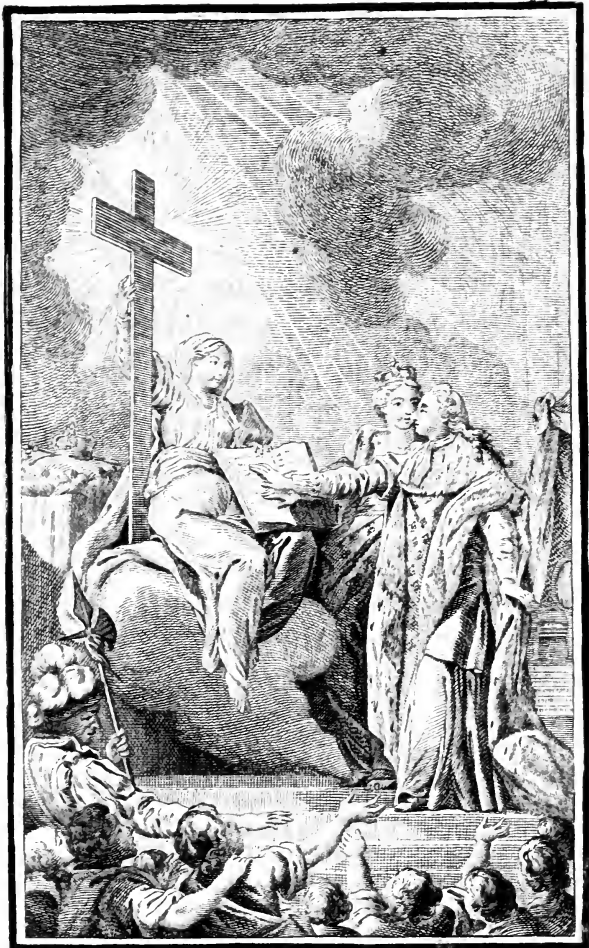
O mon fils ! suis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes desirs. Enflamme - toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer : & ne ressemble pas à ces adorateurs sacrilèges de la Divinité , qui profanent les beaux noms d'amour & de charité ; qui ôsent dire , j'aime... j'aime Dieu de tout mon cœur , & qui l'oublient à chaque instant , ou ne s'en souviennent que pour chercher des prétextes à leur révolte , que pour le méconnoître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inspirer envers lui une piété sincère ? Je te l'ai dit , cher Valmont , par-dessus tout , elle doit te conduire à la recherche de ses intérêts & de sa gloire : Il faut que cette gloire de ton Dieu soit le mobile & la règle de toutes tes actions , comme elle a été par rapport à lui-même la fin de toutes ses œuvres *. Glorifier Dieu **, le glorifier au nom de Jésus-

* Dieu a tout fait pour lui-même. *Prov. 16.*

Je suis le principe & la fin , nous dit le Seigneur dans les Livres saints. *Apoc. 1 , 8.*

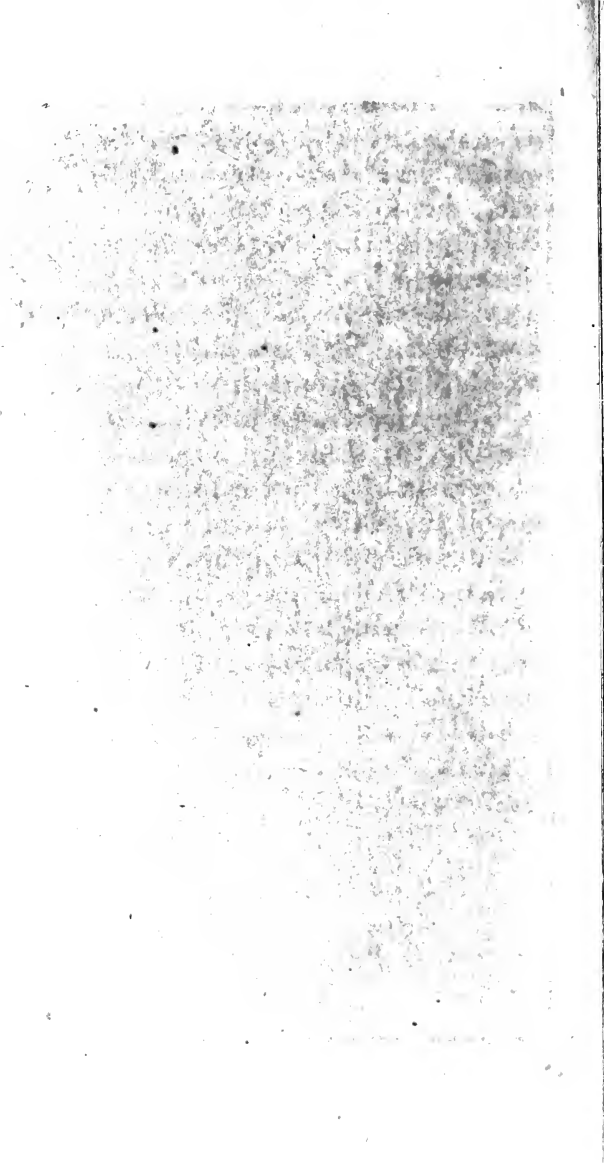
** Soit que vous mangiez , soit que vous



C. Morret del.

Léon Le Grand sculp.

les sacrements sacrés qui lient le Prince à ses Sujets, et les
 devoirs du Prince.



Christ *, c'est la source des mérites de l'homme & du Chrétien , le grand secret de la Religion , & ce qui peut seul rendre tes moindres actions dignes d'une récompense éternelle. Eh , qu'y a-t-il de plus capable de les sanctifier & de les ennobler , qu'une pareille fin ? Elle renferme éminemment la poursuite constante du plus grand bien que tu puisses faire , & le meilleur usage de toutes tes facultés : elle rectifiera par elle-même tes jugemens & ta conduite , si tu te souviens que la gloire de ton Dieu ne peut se procurer dignement que par le soin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour , & par le plus grand bonheur possible que tu t'efforceras d'apporter à tes semblables : elle te fera sortir des vûes fausses ,

buviez , quelque chose que vous fassiez , faites-le pour la gloire de Dieu. 1 *Cor.* 10.

* Quoi que vous fassiez , en parlant , ou en agissant , faites-le au nom de N. S. J. C. , rendant grâces par lui à Dieu le Père. *Coloss.* 3.

Rendant grâces en tout tems , & pour toutes choses , à Dieu le Père , au nom de N. S. J. C. *Ephes.* 5 , 20.

étroites & bornées , qu'inspirent l'orgueil & les passions ; des vûes serviles & destructives de l'ambition ; des vûes sombres & louches d'une politique purement humaine ; des vûes misérables & fardides d'un intérêt personnel & momentané ; pour te faire enfanter les desseins les plus vastes & les plus généreux ; pour t'attacher à un plan fixe d'ordre , d'équité , & de bienfaisance ; pour t'élever jusqu'aux sacrifices les plus magnanimes , lorsque l'intérêt de la vérité & le bien commun l'exigeront : elle donnera à ton ame un ressort vraiment durable , un courage qui ne s'épuisera jamais : elle portera son élan sublime jusqu'à la Divinité , & l'armera toute entière , cette ame , des forces du Tout-puissant ; elle lui assurera à elle-même une gloire immortelle & une véritable grandeur. Oui , Valmont , si tu aimes la gloire (*f*) ; si ce feu sacré , ce désir inquiet des belles ames te dévore : cherches-en du moins une , qui soit vraie & qui ne puisse périr ; & c'est dans le zèle pour la gloire de Dieu qu'elle se trouve.

Soutenu par un si beau motif , guidé par

une fin si pure , tu joindras , à ce premier principe d'une vraie & solide piété , la soumission pleine de confiance qu'il entraîne , la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuse soumission ! aimable conformité ! qui fait le caractère essentiel du vrai juste , & son bonheur dès cette vie même. C'est cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle des œuvres de simple conseil & de surérogation ; qui , parmi les différentes obligations de la vie civile , donne le premier rang à celles que notre état nous impose ; qui tient tout dans l'ordre , ramène tout au vrai , saisit en toutes choses le juste milieu , & retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité (g). C'est elle qui nous met à l'abri du trouble dans les événemens contraires , des craintes & des inquiétudes pour l'avenir , des plaintes & des murmures sur le présent , ces espèces de blasphêmes contre la Providence , ces désaveux tacites de l'équité , de la sagesse , & de la bonté du Tout-puissant *. C'est

* Le vrai Chrétien n'oublie point ces belles

elle qui nous fait goûter les fruits de la patience * ; qui , en nous soumettant aux loix du plus grand de tous les maîtres , nous fait reposer en paix dans le sein du meilleur de tous les pères ; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente , de l'erreur dans nos desirs ; & qui , dans toute circonstance , nous laisse toujours également satisfaits.

C'est elle encore , c'est cette conformité sainte , qui , ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels , nous rend fidèles dans les choses mêmes les plus légères. Que dis-je ? elle ne nous permet pas de distinguer , pour la direction de notre propre conduite , entre les petites fautes & les grandes. Rien n'est petit pour une

paroles de son divin Maître : » Ne vous inquié-
 » tez point comme les païens ; car votre Père
 » fait vos besoins. Cherchez , avant toutes cho-
 » ses , le Royaume de Dieu & sa justice ; & tout
 » le reste vous sera donné par surcroît ». *Mat. 6.*

* La racine de la patience est amère , a dit un auteur moderne ; mais que les fruits en sont doux !

ame chrétienne , rien n'est léger de ce qui peut offenser son père , son ami , son Dieu. Ne se laisser jamais aller à la moindre faute avec réflexion , c'est la première loi d'un amour délicat & tendre : & pour qui , ô mon Dieu ! sera toute la délicatesse du sentiment , si elle n'est pas pour vous ? C'est d'ailleurs , cher Valmont , cette attention scrupuleuse à ne se rien permettre de ce que l'amour nous défend , qui nous met le plus sûrement à l'abri des rechutes , & qui nous conduit par degrés aux plus hautes vertus. Car c'est un oracle du Sauveur , que » celui qui » est fidèle dans les petites choses le sera » aussi dans les grandes ; & que celui au » contraire qui est infidèle dans les unes , » le deviendra également dans les autres * «. *Celui qui craint Dieu* , dit l'Ecriture , *ne néglige rien* : à plus forte raison celui qui l'aime **.

* Luc. XVI. 10.

** Rien n'est plus nécessaire qu'une grande délicatesse de conscience , pour nous mettre par la suite à l'abri des illusions , des crimes , de

O toi ! mon fils , pourrois-tu maintenant ne pas sentir le prix d'une vie entière passée dans cette fidélité constante ? Pourrois-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces instans de lumières ,

l'aveuglement , de l'endurcissement , & de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de soin à former & à entretenir en soi une conscience tendre , exacte , & timorée , on pourra bien , d'après les premiers principes d'éducation , ressentir pendant quelque tems de l'horreur pour certaines fautes ; mais ensuite on se familiarisera insensiblement avec elles : on aura conçu le péché avec peine , avec remords ; & bientôt on l'enfantera sans douleur.

» Ah ! si le premier désordre , dit M. Rouf-
 » lean , est pénible & lent ; que tous les autres
 » sont prompts & faciles ! Prestige des pas-
 » sions ! tu fascines ainsi la raison , tu trompes
 » la sagesse , & changes la nature avant qu'on
 » s'en apperçoive. On s'égare un seul moment
 » de la vie , on se détourne d'un seul pas de la
 » droite route : aussi-tôt une pente inévitable
 » nous entraîne & nous perd ; on tombe enfin
 » dans le gouffre , & l'on se réveille épouvanté
 » de se trouver couvert de crimes , avec un
 » cœur né pour la vertu «.

où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes ; à ces momens de grâce & de réconciliation , où il te fait si heureusement rentrer sous son empire ? O la belle vie ! qu'on peut terminer en se disant à soi-même : » De-
 » puis que j'ai appris à connoître mon
 » Dieu & à goûter combien il est doux ,
 » j'ai eu des foiblesses , j'ai fait des fautes ,
 » mais elles m'ont échappé ; & avant que
 » de les faire , & en les faisant , je ne les
 » voyois pas ; & si je les avois entrevues ,
 » si je les avois seulement soupçonnées ,
 » ô mon Dieu ! mon cœur me rend ce con-
 » solant témoignage que je ne les aurois
 » pas faites . L'heureuse mort ! où Dieu
 achève de tout perfectionner par le sacrifice entier de nous-mêmes , de tout purifier par ce dernier trait de sa justice , de tout pardonner par sa clémence ; & où l'on peut ainsi remettre tranquillement son ame entre les mains de son Créateur !

Mais elle suppose , cette mort si précieuse , que l'on a tout fait de son côté , pour satisfaire , selon ses forces , à sa

gloire outragée. Jusqu'ici, cher Valmont, tu as contracté des dettes envers le Seigneur ; & c'est à la pénitence à les acquitter. Un homme-Dieu victime pour tes péchés, en donnant du mérite à ton repentir, du prix à la réparation de tes offenses, ne t'a pas en effet dispensé de les réparer. Membre de cet auguste Chef, il faut que tu accomplisses en toi ce qui manque, non de sa part, mais de la tienne, à ses souffrances *. Les saintes rigueurs de la pénitence, si décriées par la fausse sagesse & la prudence de la chair, sont consacrées au tribunal de la raison même ; elles le sont par la voix de la conscience & le cri de la nature. Oui, tous les hommes, dans tous les lieux & dans tous les tems, par un instinct naturel, ont respecté les droits de la justice divine, violés par le péché, & le soin qu'on prend d'y satisfaire. Par-tout, ce soin de venger sur soi la Divinité offensée par nos crimes se concilie, en dépit de nous, la vénération la

* Coloss. 1, 14.

plus profonde ; & la pénitence a tellement paru une loi du zèle & de l'amour, que nul peuple dans sa religion n'a fait des Saints de ceux qui ne s'étoient pas montrés pénitens.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus sont communs , & les excès fréquens. Je fais distinguer la démoniaque & cruelle folie du Bonze & du Fakir , l'hypocrite vanité du Derviche , l'affectation & les dehors de la réforme (*h*) , de l'humble & sage austérité d'une pénitence vraiment religieuse , chrétienne , & raisonnable. Je fais quelles sont les bornes qu'a posées la Religion (*i*) ; mais en respectant ces bornes , en respectant une santé , des forces , une vie , qui ne sont point à nous , je fais aussi combien sont saintes les rigueurs de la pénitence , combien elles sont justes & nécessaires *.

* Malheur à toi , Corozain . s'écrie le Sauveur ; malheur à toi , Bethsaïde ! parce que , si les miracles qui se sont opérés au milieu de vous avoient été faits dans Tyr & dans Sidon , il y a long-tems qu'elles auroient fait pénitence

De plus , mon fils , la mortification chrétienne donne à l'ame une force & une vigueur , que sans elle il est comme impossible d'acquérir. Quiconque se croiroit en droit de se satisfaire dans toutes les choses innocentes & permises , risqueroit aisément d'être trop foible dans des occasions importantes , pour pouvoir se refuser les choses mêmes qui lui seroient défendues. Tel est l'oracle du sage : » Si » vous accordez à votre ame tout ce que » les sens lui demandent , elle vous rendra bientôt la joie de votre ennemi * ». Telle est aussi la maxime de l'Apôtre : » Mortifiez vos membres... portant sans » cesse dans notre corps la mortification » de Jésus Christ , pour que sa vie soit » manifestée en nous ** ».

Mais , mon fils , la vraie piété , en

dans le sac & dans la cendre. *Matth. xi.*

Je châtie mon corps , & je le réduis en servitude , dit le grand Apôtre , de peur qu'ayant prêché aux autres , je ne sois réprouvé moi-même. 1. *Cor. 9.*

* *Eccli. 18 , 31.*

** *Col. 3 , 5. & 2 Cor. 4 , 10.*

nous rendant sévères pour nous-mêmes , nous rend bons , indulgens , charitables pour les autres. Loin d'elle cette rigidité excessive , cette vertu sauvage , cette dureté de caractère , qui déshonore , qui fait blasphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil pharisaïque , cette complaisance secrète , qui fait dire au faux juste réprouvé par Jésus-Christ : " Je ne suis " pas comme le reste des hommes ". Loin d'elle ces vivacités d'humeur & de tempérament , si contraires à l'esprit de l'Evangile ; ces sensibilités d'un amour propre toujours exigeant , toujours inquiet , que tout offense , que tout irrite , & que rien ne calme & ne fléchit ; cet esprit pointilleux & jaloux ; implacable dans ses haines & dans ses vengeances ; cet esprit caustique & mordant * , tou-

* Le penchant à critiquer & à médire accompagnée presque toujours la fausse piété. La médisance , si abominable aux yeux de la Divinité , & dans ceux qui la font , & dans ceux qui l'écoutent , est en horreur même aux gens du monde , en qui il reste encore quelque vertu

jours prompt à juger , à censurer , & à reprendre ; cette inflexibilité dans la conduite , cet entêtement dans les opinions , d'où naît si souvent le mépris des plus légitimes & des plus saintes autorités. Loin d'elle une vie oiseuse & stérile , si hautement condamnée par notre divin Maître ; l'unique occupation de nous-mêmes ; une sorte d'apathie , d'insensibilité pour tout autre intérêt que les nôtres ; une stupide & barbare indifférence pour les besoins des malheureux... qui ne pensent pas comme nous. Ce sont-là , mon fils , les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable (k). On ôse la confondre , ainsi que les vaines

morale. En effet elle est la peste de la société ; elle est le vice le plus funeste dans ses conséquences , le plus difficile à réparer dans ses suites. Hé quoi de plus meurtrier qu'un coup de langue ? Qu'on se souvienne au reste que l'empreinte du ridicule fait quelquefois plus de tort , que l'imputation même d'un défaut considérable. Bacon a dit quelque part , en parlant de la raillerie : » Le bon sel est sans amer-
» tume «.

formules

formules sur lesquelles elle s'appuie , avec un sentiment , qui est le plus beau don du Ciel , l'objet des complaisances du Très-Haut , l'esprit de la Religion , & la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on traiteroit dans le monde un honnête homme , qui , par accident ou par contrainte , se trouveroit mêlé , confondu avec une troupe de scélérats (1). Cependant la piété en pleurs réclame ses droits & ceux de la Divinité qu'on outrage ; elle gémit , elle parle pour ses enfans , elle nous les montre moins répandus , moins exposés aux regards des hommes , que ne le sont ceux d'après lesquels on la juge & on la condamne , mais livrés en secret & sans faste à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatissante & la plus tendre est l'ame de leurs sentimens & de leurs actions : ils voient tous les hommes comme des frères ; ils voient en eux , Dieu même qui les a créés à son image , & le Fils de Dieu qui les a rachetés de son sang. Ils supportent leurs faiblesses & leurs erreurs ; ils pardonnent ,

leur injustice ; ils volent à leur secours , les soulagent sans acception du rang ou de la personne , & s'immolent à leurs besoins. Ils se considèrent comme redevables à ceux qu'ils obligent. Ils ne s'arrogent aucune sorte d'empire ; ils mettent la persuasion à la place de la violence & de l'autorité. Ils sont affables , sans chercher à le paroître. Par de continuels efforts sur eux-mêmes , ils commandent à leurs passions & à leur cœur. Ils acquièrent un caractère heureux , une humeur égale , une douceur constante. Ils sont humbles & petits à leurs propres jeux ; mais ils sont grands aux jeux du vrai sage , & plus grands encore aux jeux du Seigneur.

Aimable douceur ! précieuse humilité ! charité sainte ! c'est vous en effet qui formez les caractères distinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères sont augustes ! qu'ils méritent bien nos hommages ! La douceur acquise par l'habitude , est le charme le plus vrai ; elle est à la vertu ce que le poli est au diamant , elle en relève la beauté & lui donne tout son éclat.

L'humilié , qui la fait naître & qui l'accompagne , source des vrais mérites & la base essentielle sur laquelle ils reposent , est le sel de la sagesse & l'héroïsme de la vertu. Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même ; elle le rappelle à son origine , lui montre son néant , & lui fait sentir son impuissance & sa misère ; elle l'élève ensuite jusqu'à son Créateur , & lui apprend à chercher en lui sa force & sa grandeur. L'ame humble , petite & foible de son fonds , devient grande & forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption , comme sans pusillanimité & sans bassesse , elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie , & peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive & sûre , une grâce puissante & victorieuse * , qui l'élève au dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil & de la vanité ; on ne la voit point ramper devant la faveur ; elle ne suit point en esclave le char brillant de

* Dieu résiste aux superbes & donne sa grâce aux humbles. *Jac. 4, 6.*

la fortune ; elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines ; la vérité & la justice forment son plus riche apanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle nous fait remporter sur nous-mêmes : de tous les triomphes , le plus vrai comme le plus difficile , c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu , si digne de nos vœux & de nos efforts , contribue essentiellement au bonheur de l'homme , même ici-bas. Elle nous délivre des tourmens presque continuels qu'éprouve un cœur vain & superbe * ; elle nous rend les abaissémens ,

* » La vanité de l'homme est la source de
 » ses plus grandes peines ; & il n'y a per-
 » sonne de si parfait & de si fêté , à qui elle ne
 » donne encore plus de chagrins que de plaisirs.
 » — Si jamais la vanité fit quelque heureux sur
 » la terre , à coup sûr cet heureux-là n'étoit
 » qu'un sot ». *M. Rousseau.*

C'est en effet la vanité , c'est l'amour dé-
 réglé de nous-mêmes , qui , en nous rendant
 encore plus sensibles aux distinctions & aux
 égards qu'on nous refuse qu'à ceux qu'on
 nous accorde , en nous aigriissant , en nous

les contradictions, moins sensibles ; elle nous les épargne souvent : car l'humilité nous sauve bien des humiliations. La paix est le fruit de ses combats & le prix de sa victoire. » Apprenez de moi * , dit le Fils de Dieu , fait homme pour nous servir de modèle , que je suis doux & humble de cœur , & vous trouverez le repos de vos âmes ** «.

révoltant à la moindre contradiction comme à la moindre offense , nous remplit à chaque instant de dégoût & d'amertumes , & est la cause la plus ordinaire de nos emportemens & de nos fureurs.

» L'amour-propre , selon la pensée de M.
» de Voltaire , est un ballon plein de vent.
» Faites-y une piqûre , il en sortira des tem-
» pêtes «.

* Mat. 11 , 29.

** Jésus-Christ nous dit encore , en parlant de l'humilité : » Si vous ne devenez
» comme de petits enfans , vous n'entrerez pas
» dans le Royaume des Cieux «. *Matth. 18 , 3.*
Mais il ne faut pas croire pour cela que l'humilité chrétienne nous fasse prendre un caractère de bassesse & d'abjection , qu'elle renverse

Si ces caractères de la vraie piété, tels que nous les retracent la Religion Chrétienne & l'exemple des vrais justes, ne

l'ordre de la société, qu'elle nous rende dépendans de ceux à qui nous devons commander, que la simplicité qu'elle nous inspire soit foiblesse & imbécillité. Le même Dieu qui nous a dit, *Soyez petits comme des enfans*, nous a dit, *Soyez prudents comme des serpens*, & *simples comme des colombes*. Il y a plus; la même Religion qui nous dit, *Soyez humbles*, nous dit en mille manières différentes, *Soyez grands*, *soyez courageux*, *soyez généreux & magnanimes*. Il y a dans toute âme vraiment chrétienne une noble fierté, aussi éloignée de l'avilissement & de la bassesse, qu'elle l'est de l'enflure & de l'orgueil.

L'humilité du Chrétien l'élève, bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul, qu'il s'abaisse devant les hommes; & il ne le fait qu'autant que Dieu veut, & comme il le veut. Opposez-le aux persécuteurs & aux tyrans, au monde & à ses amercos flatteuses, au respect humain, & à ses lâches complaisances, à la servitude honteuse des passions & des vices, à la bassesse de l'adulation & du mensonge, à la cabale, aux intrigues, au manège des Cours & à toutes les indignes manœuvres des courtisans, à tout

se trouvent pas dans tous ceux qui font profession d'être dévots ; ô mon fils ! qu'on s'en prenne à eux seuls *, & non à cette piété qui les défavoue, qui les reprend, les condamne, & les réforme autant qu'il est en elle. Orez à ces âmes, pieuses à quelques égards, mais trop peu éclairées dans leur piété & trop imparfaites, ôtez-leur ce sentiment de Religion qui les retient ; & vous reconnoîtrez alors ce qu'est l'homme abandonné au feu de ses passions & à l'impétuosité de son caractère ; il étoit vif encore malgré sa dévotion, & vous le verrez emporté &

ce qui avilit & qui dégrade ; son âme, grande & généreuse sans hauteur & sans faste, déploie toute sa force & tout son courage. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas digne d'elle, s'élève au dessus de tout, & sacrifie tout pour le véritable bonheur & pour la vertu.

* L'amour-propre est la source de cet alliage impur, qui se trouve si souvent dans la piété même ; ce qui a fait dire avec tant de vérité, que » par-tout où Dieu a une Eglise, le Diable » veut avoir une Chapelle ». *Where God has a Church, the Devil wil have a Chapel.*

furieux ; il étoit sensible & pointilleux , & vous le verrez fier & arrogant ; il étoit rigide & sévère , & vous le verrez cruel & dénaturé. Monde injuste & bizarre ! vous lui eussiez pardonné ses vices , s'il eût été sans loi , sans frein , sans religion comme vous ; & parce qu'il s'efforce de devenir pieux & fidèle , vous ne daignerez pas même excuser ses foiblesses * !

* Respecter les personnes pieuses avec leurs défauts , rien de plus conforme à l'équité naturelle. » J'ai vécu cent ans , disoit M. de Fontenelle , & je mourrai avec la consolation » de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule » à la plus petite vertu «.

Le monde , injuste comme il l'est , se plaît principalement à répandre sur la piété , le soupçon & le vernis de l'hypocrisie. Cependant la fausse piété , l'abus trop funeste de la Religion a fait dans tous les tems , & dans ce siècle sur-tout , beaucoup moins d'hypocrites que le monde lui-même , malgré tous les scandales. Hypocrites de droiture , de probité , d'honneur ; hypocrites de désintéressement , d'humanité , de bienfaisance ; hypocrites de bravoure , de courage , de fermeté d'ame ; hypocrites de sagesse , d'honnêteté de mœurs , de délicatesse , & de sentiment ;

Laissons , mon ami , laissons le monde invectiver contre la piété ; & en travaillant à la former en nous , mettons tous nos soins à la rendre solide & exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'acquérir & pour y persévérer ? En deux mots J. C. nous l'a dit : *Veillez & priez.*

Ah ! sans doute Dieu connoît nos maux , il voit nos misères ; & pour les soulager , il n'a pas besoin de nos prières : mais pour nous dispenser de les faire , est-il , mon fils , un plus foible argument ? Dieu veut être prié , sollicité , pressé ; parce qu'il ne veut pas que nous oublions notre dépendance ; que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons & les droits

hypocrites d'incrédulité même , de prétendue force d'esprit , & de philosophie ; hypocrites dans tous les genres , qui n'ont , des qualités qu'ils affectent , qu'un vain renom qu'ils se donnent & les faux dehors dont ils se parent : voilà ce que le monde enfante dans toutes les conditions , & sur-tout parmi les Grands : voilà le secret important qu'il cherche à nous dérober , & qu'une fatale expérience , que des circonstances plus ou moins critiques nous révèlent à chaque instant malgré lui.

R ,

qu'il a sur nous. Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges; & c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assure un remède puissant contre notre faiblesse, par le sentiment qu'il veut que nous en conservions; & il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l'homme, soit pour nous un devoir *. Priions donc sans

* » Il n'est point de langue où ne se trouve
 » cette exclamation, O mon Dieu! point de
 » peuple chez qui un homme que la calomnie
 » opprime, ou un père & une mère qui sont
 » privés de leurs enfans, ne lèvent les yeux au
 » ciel, & ne forment dans leur douleur une
 » aspiration secrète vers l'Etre suprême «.
M. d'Arnaud, Lettre sur Euphémie.

Ce cri du cœur, ce cri de la prière, si naturel à l'homme, doit-il être moins vif pour les biens de l'éternité que pour ceux du tems, pour les besoins de l'âme que pour ceux du corps? Et devons-nous prier avec moins de constance & de ferveur, lorsqu'il s'agit de trouver un remède à nos passions, à nos vices, à nos erreurs, que lorsqu'il sera question de guérir nos infirmités & d'obtenir quelque soulagement à nos douleurs?

nous lasser jamais. Tout est promis à la prière, lorsqu'elle est le gémissement d'un cœur qui sent ses besoins, qu'elle est animée par la foi, & qu'elle est soutenue de la persévérance*.

Eh, quoi de plus doux que ces tendres gémissemens, ces entretiens affectueux, ces soupirs enflammés, par lesquels l'ame s'élance vers son Dieu; lui expose ses desirs; lui peint son amour; le loue de ses perfections; lui rend grâces de ses bienfaits; lui parle des peines qu'elle ressent, des maux qu'elle éprouve, des dangers qu'elle craint, des tentations qui l'affligent; implore son secours; se console, se délassé en sa présence; s'oublie, se perd délicieusement en lui; & reprend dans son sein une vigueur nouvelle (m) ?

Mais en priant, veillons constamment, & combattons avec courage †. Le grand

* » Demandez, & l'on vous donnera ;
» cherchez, & vous trouverez ; frappez, &
» l'on vous ouvrira. *Matth.* 7, 7.

» Il faut toujours prier, & ne se lasser ja-
» mais. *Luc.* 18, 1.

† » Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle

ouvrage de notre sanctification suppose l'heureux concours de deux causes qui y sont également nécessaires, Dieu & l'homme : de Dieu, par sa grâce ; & de l'homme, par sa vigilance & ses efforts.

Ces deux moyens essentiels, la vigilance & la prière, renferment tous les autres (n) : — le recueillement & la retraite (o), autant qu'elle est compatible avec notre état & les obligations que nous avons à remplir : douce retraite ! qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes ; qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité ; qui nous aide à revenir de sang froid sur les fausses opinions du monde ; sur ses entretiens contagieux & funestes, où chaque idée que l'on reçoit est un préjugé, où chaque principe que l'on adopte est une source d'erreurs : — la fuite des occasions qui peuvent nous porter au mal ; car celui qui aime le péril, dit l'E-

« est longue pour la vertu ! Il faut être incessamment sur ses gardes. L'instant de jouir passe & ne revient plus ; celui de mal faire passe & revient sans cesse : on s'oublie un moment & l'on est perdu ». *M. Rousseau.*

écriture, y périra : — le choix des livres, des conversations *, des sociétés, qui

* » Les entretiens polissons préparent les mœurs libertines «. *Id.*

Et les discours impies gâtent tout à la fois & l'esprit & le cœur.

Ce qui fait le plus gémir toute ame honnête & sensée, est de voir des hommes, qui d'ailleurs pensent bien & ne mènent point une vie libertine, hazarder, uniquement pour plaisanter, les propos les plus irréligieux & les maximes les plus licencieuses. Ils se croient pleinement justifiés, lorsqu'à la fin d'un pareil entretien ils ont fait une espèce de rétractation. Mais outre qu'il est toujours bien criminel & bien indécent de plaisanter sur des matières aussi sérieuses, & de se rendre, même en jouant, l'écho du vice ou l'apôtre du mensonge, le poison que renferment leurs discours, a déjà produit son effet sur des imaginations tendres & susceptibles ; sur des cœurs à moitié corrompus, & qui n'attendoient pour l'être entièrement & sans retour, que cette facilité qu'on leur donne de se justifier à eux-mêmes le dérèglement de leurs passions ; sur de jeunes personnes, dont l'esprit s'ouvre sans peine aux impressions dangereuses, & qui retiennent bien plus aisément un sophisme ingénieux qui les flatte, qu'elles ne

décide presque infailliblement nos sentimens & nos mœurs , & qui souvent même nous fait perdre en un jour le fruit de bien des années * : — le sentiment de la présence de Dieu (p), qui nous met en garde contre les faillies des passions ; qui nous soutient dans les maux de la vie & nous les rend plus faciles à supporter ; qui nous fait jouir des vrais biens avec sagesse & avec reconnoissance : — l'heureux choix d'un guide éclairé ; qui veille avec nous sur nous-mêmes ; qui voit sans prévention , sans illusion , ce que l'aveuglement de l'amour-propre pourroit nous dérober ; qui joint , à nos foibles lumières , celles que l'expérience lui donne , & les grâces attachées à son ministère : — la fréquentation des sacre-

sont frappées d'un désaveu qui répond foiblement aux raisonnemens captieux qu'on a pu faire.

Voyez la note qui est au bas de la page 124, t. II. » Je hais les mauvaises maximes, &c. «.

* *Una giornata di compagnia alletatrici ha forza di gustare tutte le buone lezioni d'anni parecchi.* Muratori.

mens, qui, par l'épreuve qui les précède, les dispositions qui les accompagnent, les secours abondans qu'ils nous procurent, les faveurs & les dons qu'ils renferment, entretiennent notre vigilance, soutiennent notre exactitude, augmentent notre ferveur, deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse & l'école de la vertu (*q*): — les actes contraires aux tentations qui nous assiègent, ces pratiques de renoncement & d'abnégation (*r*), qui donnent de la vigueur à notre ame, affoiblissent la violence de nos penchans, déracinent nos vices, nous préparent des armes pour le combat, & sont déjà comme des présages de la victoire: — le règlement général de notre conduite, qui met de la justesse dans nos vues, de l'ordre dans nos actions, de la fermeté & de la confiance dans nos résolutions: — les occupations journalières, le travail assidu*,

* On ne sauroit trop le répéter; l'oisiveté est la mère de tout vice. » Envoyez-le au travail, » dit l'Ecriture, de peur qu'il ne soit oisif; car » l'oisiveté enseigne beaucoup de mal. *Multam malitiam docuit otiositas.* Eccli. 33, 29.

le bon emploi du tems , si opposé à celui qu'en font tous les jours ces agréables de l'un & de l'autre sexe , pour qui la vie n'est qu'un cercle ennuyeux de toilette , de visites , de promenades , de spectacles , de jeu , de repas , de lit encore plus que de sommeil , de soins minutieux & frivoles , d'occupations stériles , d'importantes bagatelles ; eh , quelle vie pour un être pensant ! — l'accomplissement de tous les devoirs de Religion , & en particulier de ceux d'un paroissien zélé ; devoirs si ignorés , & si nécessaires cependant , puisqu'ils contribuent essentiellement à l'édification publique , qu'ils nous réunissent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune & l'observance d'un même culte , qu'ils nous assurent des instructions aussi simples que solides * , qu'ils influent efficacement sur les mœurs

* » L'antiquité ne nous offre rien de semblable en ce genre. C'est une belle institution que celle de rassembler les citoyens » dans un tems & en un lieu marqué , pour » leur exposer d'une manière claire , solide ,

par le bon exemple , & que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Eglise (s) : — l'offrande assidue de ce sacrifice adorable , par lequel se perpétue sur nos autels celui de la croix ; de ce sacrifice dont l'Homme-Dieu est tout à la fois le premier prêtre & la victime , & qui dès lors , par sa nature même , est , aux yeux du souverain Etre & du Chrétien fidèle , l'acte le plus excellent de la Religion : — enfin toutes les pratiques de piété , propres à la nourrir dans notre ame & à l'accroître ; telles que sont l'examen de prévoyance pour la journée , dans la prière du matin ; l'examen de conscience le soir ; les saintes lectures ; les aspirations fréquentes vers le Ciel ; la visite des malades ; le soulagement des malheureux ; les aumônes abondantes , par lesquelles nous prêtons à usure au Seigneur ; l'em-

» 3^e touchante , les règles de conduite les plus
 » propres à procurer le bonheur de la société &
 » celui de chacun de ses membres. C'est , pour
 » ainsi dire , semer la vertu «. *Journ. Encyclop.*
 du 15 Octobre 1761.

4 LES EGAREMENS

sement à établir le règne de Dieu dans les âmes , en éclairant ceux qui sont dans les ténèbres , en soutenant ceux qui sont foibles , en dérochant à la séduction ceux qui sont en danger de se perdre , en ramenant ceux qui s'égarent : telles que sont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu ; les marques de compassion , d'intérêt pour l'Eglise souffrante ; ces effets vraiment respectables de l'union si belle , qui lie dans l'Eglise Catholique l'âme vraiment chrétienne à tous les êtres intelligens & sensibles , destinés à procurer la gloire du Très-Haut ; qui la lie à la terre , au ciel , à tout l'univers , par une chaîne d'amour , dont le terme est Dieu même : pratiques saintes & sublimes ! que l'irréligion du siècle traite de petites & de minuties ; qui le sont en effet , si on en prend mal l'esprit & si on les sépare du culte essentiel de la vertu , mais qui seront toujours grandes dès qu'elles conduiront aux grandes choses *.

* » J'admire plus la Religion dans les pe-
» tites pratiques qu'elle inspire aux gens d'es-

Mais , Valmont , pour faire usage de ces moyens qui mènent à la piété , ou qui la soutiennent & qui l'augmentent , il faut de la force , j'en conviens † ; il faut braver le respect humain... Le respect humain ! le plus dangereux obstacle à la piété , le plus fatal ennemi de tout bien , celui qui en étouffe , qui en arrache le germe dans sa naissance ; lui , mon fils ! le tyran des ames foibles & lâches , qui , leur laissant oublier que » la vraie gloire est de suivre le Seigneur « , leur fait apostasier la Religion , trahir leur conscience , rougir de Jésus-Christ , & renier ses plus saintes maximes ; lui cependant , qui ne nous rend le monde si redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne , tandis que la censure

» pût , que dans les grandes choses qu'elle fait
 » entreprendre au commun des hommes « .
Le Roi de Pologne. Réflexions sur divers sujets de Morale.

† „ Il n'y a point de vertu sans force ,
 » & le chemin du vice est la lâcheté « . *M.
 Rousseau.*

du monde est si peu à craindre pour quiconque l'affronte & le méprise * ; lui enfin , ce respect humain , qui n'est fort contre nous , qui ne nous impose , qu'autant que nous le voulons bien. Ah ! Valmont , pour apprendre à le vaincre , souviens-toi des égaremens auxquels il t'a conduit , des vils préjugés sur lesquels il s'appuie , des principes honteux qui le font naître & le fortifient , de cette bassesse d'ame qui l'accompagne , de l'opprobre qui le flétrira un jour , lorsqu'aux yeux de l'univers assemblé , Jésus-Christ rougira de quiconque aura rougi de lui & de son Evangile. Eh , que t'importent les éloges ou les censures d'un monde insensé , qui , jugé lui-même , sera forcé de rendre hommage à la vérité , à la vertu , qu'il aura méconnues ou déshonorées ? Les plus grands intérêts , les plus grands soins , mon fils , doivent t'occuper au-

* Le monde est un tyran dont j'ai fait mon esclave.
Du poids de sa censure accablant qui le craint ,
Il se laisse enchaîner par celui qui le brave.

jourd'hui. Tu élèves le plus important & le plus noble édifice , celui de ta perfection : travailles-y sans crainte , sans foiblesse , sans relâche ; c'est élever en même tems le monument le plus durable à ta gloire & à ton bonheur.

J'ai tout fait , avec la grâce de mon Dieu , pour te procurer ce bonheur que je te désire si ardemment. Daigne le Ciel couronner mes vœux , comme il a daigné prévenir & seconder mes efforts !

O mon fils ! pour répondre dignement à ses desseins sur toi , ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons discutées : médites-en souvent les preuves , & sur-tout les preuves essentielles qui les démontrent ; celles de l'existence de Dieu , d'après la nature & l'existence de l'être nécessaire ; — de la spiritualité de l'ame , d'après sa faculté de raisonner & de comparer ; — de la loi naturelle , d'après les attributs de l'Etre suprême , & la différence intrinsèque du bien & du mal ainsi que des effets qui en résultent ; — de notre immortalité , d'après

le plan de la législation divine ; — de la Religion Chrétienne , d'après son ensemble & ses principaux caractères , sa nécessité , son ancienneté , son unité , sa perpétuité , son excellence ou sa sainteté * ;

* Et n'oublions pas que cet ensemble a principalement pour objet Jésus-Christ , comme l'unique terme de toute la Religion , & le centre de réunion de l'un & de l'autre Testament : qu'il renferme , comme garans de la divinité de ce Jésus , premièrement , *les promesses* qui l'ont annoncé ; *les Justes* qui en ont été la figure ; *les Prophètes* qui l'ont prédit , qui ont vu le mélange étonnant de sa divinité & de son humanité , de sa grandeur & de ses ignominies ; qui , à cause de lui & pour rendre d'avance leurs prophéties plus sensibles , ont prédit également les révolutions des plus grands empires ; secondement , *Jésus-Christ même* , si distingué du reste des hommes par son caractère tout divin , par l'étendue de son pouvoir , par la sublimité de sa Morale , par l'esprit de sa Religion , qui , comme on l'a si bien dit , semble n'avoir pour objet que la félicité d'une autre vie , & fait encore notre bonheur dans celle-ci : troisièmement , *les Apôtres* , d'abord timides , grossiers , charnels , sans éducation ,

—del'Eglise, d'après le besoin d'une autorité—; de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature & les vertus qu'elle renferme. Ramené ainsi à de meil-

lans lettres; transformés bientôt après en des hommes nouveaux; se partageant l'univers, pour l'éclairer & le renouveler; & sur des faits qui se sont passés publiquement & sous leurs yeux, scellant, avec tant d'autres disciples, leur témoignage de leur sang : quatrièmement, *l'établissement du Christianisme*, par des moyens si foibles, si peu naturels, si peu humains, & qui n'avoient, selon le cours ordinaire des choses, aucune proportion avec une si grande entreprise : cinquièmement, *les Juifs*, qui voient se vérifier en eux, depuis plus de dix-sept siècles, cette imprécation de leurs pères, lorsqu'ils demandèrent avec tant d'instances la mort de Jésus-Christ, *que son sang retombe sur nous & sur nos enfans*; les Juifs, c'est-à-dire, la plus grande merveille aux yeux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle & la plus stupide incrédulité : sixièmement, *l'état de la société chrétienne*, sous la conduite d'un Chef, successeur du premier des Apôtres, & sous celle des Evêques, qui, d'âge en âge, leur ont également succédé; société dans la-

leurs principes ; tu retrouveras par-tout l'heureux accord de la Religion avec la saine & véritable Philosophie *.

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étoient susceptibles , & te persuader plus promptement , que n'ai-je pu emprunter la plume & le génie de quelques-uns de nos incrédules ! Mais qu'ils changent de rôle ; qu'ils emploient , pour faire valoir la Religion Chrétienne, toute cette magie de style , toute cette force d'expressions , toute cette richesse de détails , tout l'art que quelques-uns d'entre eux ont employé à embellir l'impiété & à orner le mensonge ; qu'ils fassent pour la vérité, de suite & par principes , ce qu'ils

quelle s'accomplissent avec tant de fidélité les promesses du Sauveur ; société toujours subsistante dans une si grande partie de l'univers , toujours visible , toujours une , toujours triomphante , malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire.

* En effet , » la Religion , comme l'a très-bien dit M. d'Aguesseau , est la vraie Philosophie «. *Tome I de ses Œuvres , Instr. 2.*

font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice : quelle cause ils auront à défendre ! quelle vive persuasion ils feront naître ! quels chefs-d'œuvre ils enfanteront ! & qu'ils mériteront de notre part d'admiration , d'éloges , & de reconnoissance !

Peut-être , mon fils , cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin ; ils ont renversé tous principes , ils ont ôté à l'irreligion son masque , & montré trop à découvert ses tristes & affreuses conséquences. Maintenant on fait à quoi s'en tenir , & ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus , pour se donner un nouveau relief & se fonder un nouvel empire , qu'à revenir sur leurs pas & à se porter en sens contraire. D'ailleurs tout est affaire de mode parmi nous ; & j'ai cru m'appercévoir que parmi les gens de lettres d'un certain mérite , la mode de paroître ne pas avoir de Religion n'étoit plus si générale. Quelques-uns même en

portent depuis quelque tems le ton dans leurs ouvrages, de manière à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au dessus du préjugé philosophique qui s'attachoit à la dégrader. Puisse leur exemple influencer sur le reste de la nation, & ramener parmi nous les plus beaux jours du Christianisme !

Adieu, mes chers enfans; je vous attends avec le plus vif empressement, & mon ame vole toute entière au devant de vous.

N O T E S.

P A G E 363.

(a) *QUE ces Anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes. J'ai vu avec joie, même dans des ouvrages de pure littérature & dans de simples journaux, que le ton de notre siècle, en dépit de son incrédulité, s'élevoit à une sorte d'enthousiasme en faveur de la noble fonction des Curés. M. Rousseau, le Traducteurs des Nuits d'Young & des Méditations d'Hervey, en célèbrent la dignité & les avantages, chacun à leur manière. Quant à moi, qui l'envisage sur toutes choses par son rapport à la Religion, je suis persuadé que la confiance que nous avons en eux, quand ils en*

sont dignes , est ce qui soutient parmi nous le peu de foi qui nous reste.

Je crois d'ailleurs l'image que M. le Tourneur a tracée de leur soin pastoral , trop intéressante & trop utile , pour ne pas l'offrir ici aux Curés de nos campagnes , comme le plus beau modèle. » Je ne connois point sur la » terre de dignité plus touchante & plus respectable que celle d'un Curé , qui va porter » une raison saine & un cœur sensible au milieu d'une cinquantaine de chaumières ; y » fixe le domicile de sa vie ; adopte ces familles de laboureurs ; vit & se plaît avec eux » comme un père avec ses enfans ; les rassemble à de certains jours réglés , pour les entretenir du Dieu qui féconde leurs champs , » en présence de ses bienfaits dont ils sont » entourés ; abaisse à leur portée , & traduit en leur simple langage , les idées trop sublimes ou les principes trop abstraits de la Morale » & de la Religion ; leur apprend à sentir le bonheur facile de leur condition paisible , & » à ne point envier les fortunes agitées des villes ; dîme , sur la portion des riches , la part du pauvre dans la sienne , goûte leurs fêtes , & rit à leur joie ; les soulage & les console des fléaux qui tombent sur eux ; réjouit pour plusieurs jours la mère de famille » en caressant un moment son jeune enfant ;

» encourage au travail le jeune homme robuste, en lui montrant son père décrépit ;
 » pour qui le tems de se reposer est venu ; se
 » promène avec le vieillard dans la saison des
 » beaux jours , & lui parle gaiement de la mort
 » sous le vieux arbre qui reverdit encore ; ap-
 » planit au mourant l'entrée du tombeau , &
 » l'approche doucement de ce terme désirable
 » de ses infirmités & de ses douleurs «.

» Un bon Curé, a dit M. Rousseau, est un ministre de bonté, comme un bon Magistrat est un ministre de justice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même , il est toujours à sa place quand il le sollicite ; & souvent il l'obtient, quand il fait se faire respecter «.

Ce que l'on dit ici des Curés, doit s'appliquer par proportion à tous ceux qui participent plus ou moins à leurs fonctions, & n'exclut point l'hommage de respect & de reconnoissance que l'on doit à l'état religieux, qui souvent même leur offre les p'us dignes coopérateurs.

Que l'irréligion lui déclare une guerre ouverte, qu'elle fasse de cet état l'objet le plus ordinaire de ses invectives & de ses déclamations ; le vrai Fidèle, le citoyen éclairé, ne voient en lui que d'utiles ressources, lorsqu'il est renfermé dans ses justes bornes & ramené à son véritable esprit. Honorer l'Etre suprême, par l'exercice & les pratiques ré-

gulières d'une piété fervente ; renoncer aux douceurs du siècle & au commerce du monde , pour lui donner , dans une distance convenable , le spectacle édifiant des plus hautes vertus ; ne point tenir aux hommes , selon la chair , pour s'y unir plus étroitement par l'esprit ; dans des Ordres studieux & savans , éclairer la société par des ouvrages profonds ; dans quelques-uns , la servir par des travaux pénibles ; dans d'autres , l'instruire par le ministère de la parole , ou former des élèves à l'Etat & à la Religion ; dans tous , fléchir , par de saints gémissemens & une prière assidue , le Ciel irrité par nos crimes , lever vers lui des mains pures , l'intéresser à nos succès , à nos besoins , & à nos misères ; dans les Communautés de filles où ne s'est pas introduit l'esprit du monde , offrir un asile à l'infortune , un refuge à l'innocence , une ressource même au repentir , une école de piété & de vertu à la Jeunesse , pour en faire sortir par la suite d'honorables épouses & de dignes mères de famille : voilà l'objet & les fruits précieux de cet état si calomnié de nos jours ; & voilà ce que le vrai sage & le chrétien fidèle admirent en lui , lorsque la règle y est en vigueur & que les abus y sont réformés.

Sur les avantages purement civils , on peut voir ce qu'a écrit en plusieurs endroits l'*Ami des Hommes*. Je me contenterai de citer ici ce que

dit, en partie d'après lui, un de nos plus éclairés
 & de nos plus sages Littérateurs. » Il ne faut
 » pas croire ce que la secte des novateurs écono-
 » miques répète avec emphase sur l'inutilité des
 » Monastères. C'est à un marquis de Mirabeau
 » à prononcer sur une pareille matière, parce
 » qu'il l'a approfondie ; & non à cet essaim
 » d'agronomes modernes, qui veulent tout
 » innover dans l'Agriculture, comme les Philo-
 » sophes dans la Religion & dans les mœurs :
 » Or vous savez, Monsieur, ce que pense
 » l'*Ami des Hommes* sur les avantages politi-
 » ques des Maisons religieuses dispersées dans
 » les campagnes. Les Anglois eux-mêmes ont
 » avoué cent fois, que la destruction des Mo-
 » nastères avoit été parmi eux une des principales
 » époques de la décadence de l'Agriculture ; &
 » leurs historiens attestent unanimement, que
 » les moines seuls ont défriché près du tiers de
 » l'Angleterre. Que l'on gémissé donc, avec le
 » saint Réformateur de la Trappe, sur la ces-
 » sation du travail des mains dans les Ordres
 » Religieux, & sur les désordres où l'oïveté &
 » le séjour des villes* ont plongé quelques-uns

* Ajoutons, pour les provinces, la trop grande aisance
 & le trop petit nombre de Religieux dans un même
 Monastère : car pour quoi tairions-nous ce qui, dans de
 gros prieurés & de riches abbayes, donne lieu à des
 excès si préjudiciables à la Religion, & devient un scan-

» de leurs membres ; que l'on s'efforce de
 » ramener ; par la douceur, les Ordres Monas-
 » tiques à leur ancien esprit de régularité & de
 » clôture ; mais que l'ingratitude & l'amour des
 » nouveautés ne portent pas une main homicide
 » sur ces anciens asiles des lettres & de la vertu «.

M. Fréron. Année Littéraire.

C'est à peu près de la même manière què s'exprime l'Abbé Velly, qu'on ne soupçonnera pas d'être trop favorable aux Religieux. Après avoir parlé des exemptions dangereuses & des privilèges qui dans les premiers tems les ont soustraits à la juridiction de l'Ordinaire ;
 » Quoi qu'il en soit, ajoûte-t-il, le Gouverne-
 ment retira de grands avantages de tant de
 pieux établissemens. Ils ont donné des Saints
 à la Religion, c'étoient des écoles de vertus ;
 des historiens à la postérité, ce sont eux qui
 nous ont conservé les fastes de la nation ; des
 citoyens utiles à l'Etat, c'est à leur industrie
 que la France doit une grande partie de sa
 fécondité. Elle étoit désolée par les fréquentes

dale pour tout le monde ? Hélas ! les enfans le diroient ,
 si nous ne le disions pas.

Nous devons observer néanmoins, pour être exacts
 & vrais, que la suppression de ces maisons, mises à la
 place de leur réforme, seroit une calamité pour les
 lieux où elles sont situées, comme on ne tardera pas
 à s'en convaincre par les réflexions qui vont suivre.

incursions des barbares ; on ne voyoit par-tout que campagnes arides , que vastes forêts , que bruyères , que marécages : on crut donner très-peu en cédant aux Moines des biens qui n'étoient d'aucun rapport ; on leur abandonna autant de terres qu'ils en pouvoient cultiver. Ces saints Pénitens ne s'étoient point consacrés à Dieu pour vivre dans l'oïveté ; ils effar-toient , défrichoient , desséchoient , femoient , plantoient , bâtissoient : le Ciel bénit un travail si pur. L'intérêt n'y avoit aucune part , c'étoit la frugalité même : la plus grande partie de ce qu'ils recueilloient étoit employée au soulagement des pauvres. Bientôt ces solitudes , incultes & désertes , devinrent des lieux agréables & fertiles ». *Histoire de France. t. 1.*

Ceux qui ont succédé à ces Religieux , & qui recueillent le fruit de leurs travaux , conservent encore , dans bien des maisons , le même esprit qui anima leurs saints fondateurs. On en a cité , de nos jours , bien des exemples ; & c'est à la suite d'un de ces traits dignes d'être transmis à la postérité , que le sage auteur du Journal de France fait les réflexions suivantes.

» Il nous semble que ces exemples qu'on ne sauroit disconvenir être très-multipliés de la part des moines rentés , devroient servir à trancher la question agitée depuis si long-tems , sur leur utilité ou leur inutilité pour l'Etat. Ils consomment leurs revenus dans les can-

rons qu'ils habitent ; ils jettent par conséquent l'abondance dans les villages des environs ; ce sont des preuves de fait, qui ne sont que trop constatées par l'opposé de ce qui arrive, lorsqu'on supprime des Couvens dans certains endroits où la plus affreuse misère succède à l'aisance dont avoient joui jusqu'alors les habitans. Les pauvres trouvent des secours dans leurs aumônes constamment soutenues. Dans quelles mains pourroit-on placer leurs biens, pour en faire un meilleur usage ? Il est inutile d'entrer dans des détails à cet égard : mais on peut faire toutes les suppositions qu'on voudra ; & si l'on n'est aveuglé ni par l'intérêt personnel, ni par le préjugé, que l'on décide, si, pour l'intérêt même des malheureux, il ne vaudroit pas encore mieux laisser les choses telles qu'elles sont dans l'état actuel. *Journal général de France*, année 1784, p. 305 ; & voy. *ibid.* p. 339.

Je ne craindrai pas, dans une matière si importante, & qui l'est en effet beaucoup plus qu'on ne pense, de confirmer ces réflexions par celles que renferme un Discours sur l'Agriculture de M. le Marquis de Pompignan, dans la collection complète de ses œuvres. » Depuis long-tems en France on ne voit de domaines supérieurement cultivés, fournis d'habitations convenables & d'habitans laborieux, que les domaines des Ordres Religieux, sur-

tout des grands propriétaires, tels que les Bénédictins, les Bernardins, les Chartreux, &c. Cela seul, indépendamment de la reconnoissance qu'on leur doit, & de l'utilité de leur profession, devoit les mettre à l'abri de la destruction épidémique qui les poursuit. Il me semble qu'avant de procéder à l'abolition d'un Ordre Monastique, il faudroit examiner, d'une manière impartiale, si son existence est nuisible ou avantageuse à l'Etat; si les biens dont on dépouillera ces Moines, tomberont en de meilleures mains; si leurs possessions seront mieux cultivées; si dans les cantons qu'ils habitent, les pauvres seront mieux secourus par de nouveaux propriétaires, soit laïques, soit ecclésiastiques. Je laisse à l'écart, comme on voit, l'intérêt de l'Eglise & de la Religion. Ces objets-là n'entrent guère aujourd'hui dans les considérations politiques. N'envisageons, dans toutes les suppressions faites ou à faire, que le bien physique & temporel; quel sera-t-il? qu'y gagneront le Prince & l'Etat? Quelle qu'en soit la destination, elle n'enrichira ni n'embellira les campagnes. Comment seront administrés tant de riches établissemens monastiques? Car il y en a, je l'avoue, de nombreux & de considérables. Comment seront entretenus ces vastes bâtimens, construits avec tant de solidité, ces magnifiques temples du Sei-

gneur , ces belles fermes peuplées d'ouvriers & de cultivateurs ? Que tout cela soit livré à des établissemens militaires , à des Fermiers du Domaine , à des Abbés commendataires , à qui l'on voudra , nous n'y retrouverons bientôt que les *champs où fut Troye*. Jettons les ieux sur les terres d'une Abbaye quelconque. Quelle différence énorme entre la Menſe abbatiale & la Menſe monacale ? La première a ſouvent l'air du patrimoine d'un diſſipateur ; l'autre eſt comme un héritage où l'on n'épargne rien pour l'amélioration. Je ne plaide point ici la cauſe des Moines ; je plaide celle de toutes les cultures , de tous les propriétaires , des pauvres , du travail , & de la population. Reſſuſcitons un moment Virgile , Varron , Columelle ; employons-les comme experts dans l'examen de nos campagnes. Ils riront , comme païens , de nos inſtitutions monaſtiques ; mais ils combleront d'éloges , comme économes & cultivateurs , les enfans de S. Bruno , de S. Bernard , & de S. Benoît «.

P A G E 365.

(b) *Qu'on oſe en ridiculiſer juſqu'au nom même.* M. Rouſſeau fait dire à Madame de Wolmar : « Je ſuis donc dévote à votre compte , ou prête à le devenir ! Soit ; les dénominations mépriſantes changent elles la nature des choſes ? Si la dévotion eſt bonne ,

où est le tort d'en avoir ? Mais peut-être ce mot est-il trop bas pour vous ? La dignité philosophique dédaigne un culte vulgaire ; elle veut servir Dieu plus noblement ; elle porte jusqu'au ciel même ses prétentions & sa fierté. O mes pauvres Philosophes « !

On se plaint dans le monde que la dévotion fait tourner la tête. Il est vrai, elle devient délire dans les têtes mal organisées, qui tournent en extravagance & en folie tout ce qui les affecte vivement. Elles sont devenues folles dans la dévotion ; & elles l'auroient été dans la galanterie, si elles s'étoient portées de ce côté-là.

P A G E 367.

(c) *Ce n'est qu'en aimant bien Dieu, &c.* Tel est encore le langage que fait tenir M. R. à Madame de Wolmar ; & que ces aveux sont précieux, de quelque part qu'ils nous viennent, puisqu'il est aisé de sentir que c'est la raison même qui les arrache ! » Une autre sera-t-elle plus sensible que moi ? Mènera-t-elle une vie plus de son goût ? Aura-t-elle plus de liens qui l'attachent au monde ? Et toutefois j'y suis inquiète, mon cœur ignore ce qui lui manque ; il désire sans savoir pourquoi. Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir : en s'élevant à la source du sentiment & de l'être, elle y perd sa sécheresse & sa lan-

gueur ; elle y renaît , elle s'y ranime ; elle y trouve un nouveau ressort , elle y puise une nouvelle vie , elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps : ou plutôt elle n'est plus en elle-même , elle est toute dans l'être immense qu'elle contemple ; & dégagée un moment de ses entraves , elle se console d'y rentrer , par cet essai d'un état plus sublime , qu'elle espère être un jour le sien «.

» A ne consulter que la saine philosophie ,
 » n'est-il pas aisé de s'apercevoir , dit M.
 » d'Arnaud , du peu de solidité des affections
 » terrestres ? Où sont les amitiés désintéressées
 » & constantes , les plaisirs véritables , les for-
 » tunes qui ne soient pas soumises à des re-
 » vers ? Où est le bonheur réel ? En vain le
 » demanderions-nous à tout ce qui nous en-
 » toure : & dans nos malheurs , qui accourt
 » nous consoler , quand tout nous abandonne
 » & nous laisse un vide affreux de nous-mê-
 » mes ? quelle main est pressée à essuyer
 » nos larmes ? qui nous soutient dans les hor-
 » reurs de la pauvreté , spectacle si effrayant
 » pour le monde ? quel est enfin l'aui que
 » nous trouvons toujours prêt à nous rece-
 » voir , à nous entendre , à verser des soula-
 » gemens dans notre ame affligée ? Ai-je be-
 » soin de le dire ? Il n'y a que l'idée de Dieu
 » qui puisse nous faire supporter la vie ; c'est

» devant cette grande image , que s'évanouissent tous les autres objets aux yeux mêmes du *raisonneur* , qui apprécie tout sans le secours de la Religion «. *Lettre sur Euphémie.*

P A G E 368.

(d) *On lui est consacré , dévoué tout entier.* C'est ainsi que M. Rousseau peint une ame pieuse ; pourquoi faut-il que de si belles images soient dans un livre , où , sans une mission particulière , personne , d'un peu sage , n'ira les chercher ! » Tout devient sentiment dans un cœur sensible. Julie ne trouve dans l'univers entier que des sujets d'attendrissement & de gratitude. Par-tout elle apperçoit la bienfaisante main de la Providence ; ses enfans sont le cher dépôt qu'elle en a reçu ; elle recueille ses dons dans les productions de la terre ; elle voit sa table couverte par ses soins ; elle s'endort sous sa protection ; son paisible réveil lui vient d'elle ; elle sent ses leçons dans les disgrâces , & ses faveurs dans les plaisirs ; les biens dont jouit tout ce qui lui est cher , sont autant de nouveaux sujets d'hommages ; si le Dieu de l'univers échappe à ses foibles yeux , elle voit par-tout le père commun des hommes. Honorer ainsi ses bienfaits suprêmes , n'est-ce pas servir autant qu'on peut l'Etre infini ?

(c) *Malheur à ces hommes qui croient d'une manière & qui agissent de l'autre, &c.* » Il y » a des gens qui se bornent à une Religion » extérieure & maniérée, qui, sans toucher le » cœur, rassûrent la conscience ; à de simples » formules : ils croient exactement en Dieu à » certaines heures, pour n'y plus penser le reste » du tems. Scrupuleusement attachés au culte » public, ils n'en savent rien tirer pour la pratique de la vie. Ne pouvant accorder l'esprit » du monde avec l'Evangile, ni la foi avec les » œuvres, ils prennent un milieu qui contente » leur vaine sagesse : ils ont des maximes pour » croire, & d'autres pour agir ; ils oublient dans » un lieu ce qu'ils avoient pensé dans l'autre ; ils » sont dévots à l'Eglise, & philosophes au logis. » Alors ils ne sont rien nulle part ; leurs prières » ne sont que des mots ; leurs raisonnemens, » des sophismes ; & ils suivent, pour toute » lumière, la fausse lueur des feux errans qui » les guident pour les perdre «. *M. Rousseau.*

Il ne se rencontre malheureusement que trop de ces sortes de personnes, qui veulent allier ce qu'il y a de plus incompatible ; Dieu & Bélial, comme parle l'Ecriture ; la lumière & les ténèbres ; le vice & la religion. On peut en donner pour exemple ce trait de la célèbre Marquise de Montespan. » Elle s'étoit fait une

Morale trop relâchée pour une Chrétienne , trop sévère pour la maîtresse d'un Roi. Ses belles-mains ne dédaignoient pas de travailler pour les pauvres. Elle croyoit que des aumônes , l'assiduité au service divin , quelques pratiques extérieures , rachetoient auprès de Dieu le dérèglement de sa conduite. Elle approchoit de la table sacrée à la faveur de quelques absolutions , surprises à des Prêtres mercenaires ou ignorans. Un jour elle essaya d'en obtenir une d'un Curé de village dont on lui avoit vanté la facilité. Mais cet homme de Dieu lui dit : » Quoi ! vous » êtes cette Mme de Montespan , qui scandalise » toute la France ? Allez , Madame , renoncez à » vos coupables habitudes , & vous viendrez » ensuite à ce Tribunal redoutable «. Elle sortit furieuse , alla se plaindre au Roi , & lui demanda justice de la généreuse fermeté du confesseur : comme d'un outrage : mais le Monarque ne crut pas que son autorité s'étendît jusqu'à juger , dans les Sacremens , ce qui se passe entre l'homme & Dieu «. *Dictionnaire d'Education.*

P A G E 374.

(f) Si tu aimes la gloire , si ce feu sacré , ce désir inquiet des belles ames ; &c. Il y a dans la Vie de S. Ignace un trait qui m'a toujours frappé. Il entreprit de gagner à Dieu Xavier qui enseignoit la Philosophie. Xavier

avoit l'esprit beau , l'humeur agréable , l'ame
 noble , & les mœurs très-pures ; mais il étoit
 naturellement un peu vain , & aimoit l'éclat.
 Ignace , qui observoit tous ses mouvemens ,
 le voyant un jour disposé à l'écouter , le pressa
 plus vivement que jamais. » Xavier , lui dit-
 » il , que sert à l'homme de gagner l'univers ,
 » & de perdre son ame ? S'il n'y avoit point
 » d'autre vie que la vie présente , ni d'autre
 » gloire que celle du monde , vous auriez rai-
 » son de ne songer qu'à paroître & à vous
 » élever parmi les hommes : mais s'il y a une
 » éternité , comme il y en a une assurément , à
 » quoi pensez-vous de borner ici vos desirs ; &
 » pourquoi préférez-vous ce qui passe comme
 » un songe , à ce qui ne finira jamais ? Croyez-
 » moi , les vains honneurs de la terre sont
 » trop peu de chose pour un cœur aussi gé-
 » néreux que le vôtre : le seul Royaume du
 » ciel est digne de vous. Je ne prétends pas
 » éteindre l'ardeur que vous avez pour la
 » gloire , ni vous inspirer de bas sentimens :
 » soyez ambitieux , soyez magnanime : mais
 » portez votre ambition plus haut ; & faites
 » paroître la grandeur de votre ame , en mé-
 » prisant tout ce qui est périssable «. Xavier ,
 touché de ces paroles , se rendit enfin , & con-
 sacra à Dieu le reste de ses jours.

(g) *Retranche également les abus de la superstition & les excès de la singularité.* » Ceux qui parlent des vertus chrétiennes , sans être bien instruits des vertus morales & civiles, auxquelles les premières sont supérieures sans leur être jamais contraires , tombent dans des méprises , dont s'apperçoivent aisément ceux qui savent les principes. Les méprises viennent pour la plupart de la prévention commode pour le déclamateur paresseux , qui lui fait croire qu'on ne sauroit pécher en disant trop. Il arrive quelquefois de là que les esprits scrupuleux qui les écoutent, se jettent , sur-tout à l'égard des autres (*très-souvent à l'égard d'eux-mêmes*) , dans des excès pernicieux. Mais il arrive presque toujours , que les auditeurs moins timides confondent l'essentiel avec le surajouté ; & ne pouvant atteindre à celui-ci , se dispensent aussi de l'autre «. *L'Abbé Terrasson , la Philosophie applicable , &c.*

(h) *L'affectation & les dehors de la réforme.* L'esprit de mortification est nécessairement joint à la véritable dévotion : mais il n'y a rien de plus trompeur que ses dehors. On peut dire en un sens , que , si de toutes les vertus la mortification est une des plus utiles , elle est aussi une des plus équivoques , celle qui prouve

le moins à l'extérieur , & qu'il est le plus aisé de contrefaire. Elle est souvent le masque de l'hypocrite ; elle est l'affiche de presque toutes les sectes ; elle est le piège auquel se laisse prendre le plus généralement la crédulité des hommes , parce qu'elle frappe le plus vivement les sens. Cependant les Religions les plus extravagantes l'ont imitée ; & aucun de nos Sectaires , que je sache , n'a approché dans ce genre de ce que font tous les jours , par vanité ou par superstition , les Bonzes & les Talapoins. Un air hâve , un visage triste & sévère , une tête inclinée , tout cet appareil de pénitence & de réforme , que Jésus-Christ a repris si vivement & par des peintures si naïves dans les Pharisiens , ne fait pas , à beaucoup près , la vertu , s'acquiert sans peine , & forme à peu de frais un Saint de la secte & du parti ; tout cela même s'allie très-bien avec le mensonge , la duplicité , la médifance , la calomnie , la dureté , l'orgueil , l'opiniâtreté : mais ce qui ne s'allie pas si aisément avec les vices , ce qu'il est trop difficile de bien contrefaire , & ce qu'aucune secte ne fut jamais imiter , c'est l'humilité , la docilité , le renoncement à soi-même , la douceur , & la bonté.

I B I D.

(i) *Je fais quelles sont les bornes qu'a posées la Religion ; »* cette Religion sublime &

» bienfaisante , dit M. d'Arnaud , qui , accou-
 » rant toujours au secours de la nature , lui
 » défend de se nuire , & lui fait même un
 » devoir sacré de sa propre conservation «.

On accuse les Saints d'avoir passé ces bornes. Me seroit-il permis de hasarder ici une réflexion , que je soumets à la critique des ames pieuses & éclairées ? Dans des siècles peu instruits , quelques-unes de nos Vies des Saints , pas aussi exactes , à beaucoup près , ni aussi précises qu'elles devroient l'être , ont moins été faites d'après les vûes & la conduite des Saints eux-mêmes , que d'après les idées particulières & l'imagination trop vivè de ceux qui en ont bien ou mal rapproché les traits : d'où il est arrivé quelquefois que , par un zèle mal entendu , ils ont inventé le modèle qu'ils nous présentoient , bien plus qu'ils ne l'ont copié ; & ont jété sur la Religion , aux yeux de bien des gens , un louche , que par sa nature elle n'eut jamais.

Il s'en faut bien d'ailleurs que je prétende , en aucune manière , donner atteinte à la croyance de l'Eglise sur les effets merveilleux de la grâce à l'égard de quelques ames privilégiées , dans lesquelles Dieu a agi d'une manière toute spéciale , & en qui il a voulu manifester sa puissance par des voies extraordinaires. Mais je voudrois que ces sortes d'exemples ne fissent pas loi pour une foule

de personnes , qu'un zèle inconfidéré engage , que la présomption guide , que quelquefois même la vanité séduit , & qui , se rendant homicides d'elles-mêmes , sont souvent la victime de l'illusion & de l'amour-propre , en croyant l'être de la pénitence & de la charité. La modération est le caractère du sage ; elle l'est encore plus du Chrétien humble & docile.

Parmi les conférences de Cassien , il y en a une , dans laquelle un Solitaire demande aux autres , quelle est , de toutes les vertus , celle qui conduit le plus sûrement à Dieu. Chacun d'eux dit son sentiment : & celui qui préside , après avoir recueilli toutes les opinions , fait voir que cette vertu est la discrétion ; » parce que c'est » elle , qui , s'éloignant également des deux » extrémités , nous apprend à marcher par la » voie droite , & ne permet pas que l'esprit » s'égare , ni d'un côté , en passant les bornes » d'une juste continence par une ferveur excessive & une indiscrete présomption , ni de » l'autre , en nous laissant aller au relâchement » & à la tiédeur sous prétexte de ne pas accabler » le corps ». *Seconde Conférence , chap. 2.*

P A G E 384.

(k) *Ce sont-là les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable.* » Ce qui donne le plus d'éloignement pour les dé-

vots de profession (*les faux dévots*) ; c'est cette âpreté de mœurs , qui les rend insensibles à l'humanité ; c'est cet orgueil excessif , qui leur fait regarder en pitié le reste du monde. Dans leur élévation sublime , s'ils daignent s'abaisser à quelque acte de bonté , c'est d'une manière si humiliante , ils plaignent les autres d'un ton si cruel , leur justice est si rigoureuse , leur charité est si dure , leur zèle est si amer , leur mépris ressemble si fort à la haine , que l'insensibilité même des gens du monde est moins barbare que leur commiseration. L'amour de Dieu leur sert d'excuse pour n'aimer personne ; ils ne s'aiment pas même l'un l'autre. Vit-on jamais d'amitié véritable entre les faux dévots ? mais plus ils se détachent des hommes , plus ils en exigent , & l'on diroit qu'ils ne s'élèvent à Dieu , que pour exercer son autorité sur la terre ». *M. Rousseau.*

(1) *On traite la piété , comme on traiteroit dans le monde , &c.* C'est ainsi que le monde juge les ministres mêmes de la Religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui , lorsqu'ils devroient se cacher & rougir ; ceux qui affichent avec la plus criminelle indécence le ton du siècle , les mœurs & les opinions du jour , sous un habit dont le reflet , si je puis parler ainsi , met dans une plus grande évidence

& rend plus odieux encore le scandale de leur conduite : il les voit & il les méprise ; car on n'est estimable aux yeux du monde même , qu'autant qu'on a l'esprit de son état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la sainte obscurité de leur ministère , & qui pourroient se montrer avec avantage : il ne voit pas le Prêtre , le Religieux , qui s'enfouissent dans la retraite , uniquement occupés de l'étude , de la prière , des devoirs que leur état leur impose ; & il les confond avec ceux qu'il a malheureusement sous les yeux , & qui lui font illusion sur leur petit nombre , parce qu'ils se reproduisent en tous lieux & qu'on les rencontre à chaque pas : il ne voit point , du moins souvent & de près , le Pontife vraiment digne de nos hommages , par son zèle & la pureté de ses mœurs ; le Pasteur vigilant , borné au soin de son troupeau. S'il les connoissoit mieux , ah ! sans doute , tout injuste qu'il est , il respecteroit & leurs fonctions & leurs personnes.

Par-tout au reste il y a des hommes qui s'abusent ; il y en a qui abusent les autres , qui abusent même de ce qu'il y a de plus saint au ciel & sur la terre ; & Dieu les jugera : mais qu'on écoute à ce sujet les sages avis que l'Auteur du Tartuffe met dans la bouche de Cléante :

... Toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur , & vous avez connu

Que par un zèle feint vous étiez prévenu ;
 Mais , pour vous corriger , quelle raison demande
 Que vous aliez passer dans une erreur plus grande ,
 Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
 Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien ?
 Quoi ! parce qu'un fripon vous dupe avec audace ,
 Sous le pompeux éclat d'une austère grimace ;
 Vous voulez que par-tout on soit fait comme lui ,
 Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui.
 Laissez aux libertins ces sottes conséquences :
 Démêlez la vertu d'avec ses apparences :
 Ne hazardez jamais votre estime trop tôt ,
 Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut.
 Gardez-vous , s'il se peut , d'honorer l'imposture ;
 Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure.

P A G E 395.

(m) *Et reprend dans son sein une vigueur nouvelle.* » Si quelquefois mon cabinet m'est
 » nécessaire , c'est quand quelque émotion
 » m'agite , & que je serois moins bien par-
 » tout ailleurs. C'est là que , rentrant en
 » moi-même , j'y retrouve le calme de la
 » raison. Si quelque souci me trouble , si
 » quelque peine m'afflige , c'est là que je les
 » vais déposer. Toutes les misères s'évanouif-
 » sent devant un plus grand objet. En son-
 » geant à tous les bienfaits de la Provi-
 » dence , j'ai honte d'être sensible à de si
 » foibles chagrins , & d'oublier de si grandes
 » grâces. . . Si la tristesse m'y suit malgré
 » moi , quelques pleurs , versés devant celui
 » qui

» qui console , soulagent mon cœur à l'in-
 » tant. Mes réflexions ne sont jamais amères
 » ni douloureuses ; mon repentir même est
 » exempt d'alarmes.... O Dieu de paix !
 » Dieu de bonté ! c'est toi que j'adore ! C'est
 » de toi , je le sens , que je suis l'ouvrage ;
 » & j'espère te retrouver au dernier Juge-
 » ment , tel que tu parles à mon cœur durant
 » ma vie.

» Je ne saurois vous dire combien ces idées
 » jettent de douceur sur mes jours & de joie
 » au fond de mon cœur. En sortant de mon
 » cabinet ainsi disposée , je me sens plus lé-
 » gère & plus gaie. Toute la peine s'éva-
 » nouit, tous les embarras disparoissent ; rien
 » de rude , rien d'anguleux ; tout devient facile
 » & coulant ; tout prend à mes yeux une face
 » plus riante ; la complaisance ne me coûte plus
 » rien ; j'en aime encore mieux ceux que
 » j'aime , & leur en suis plus agréable. Mon
 » mari même en est plus content de mon hu-
 » meur ». C'est ainsi que M. Rousseau fait
 parler Madame de Wolmar.

PAGE 396.

(a) *Ces deux moyens essentiels , la vigi-
 lance & la prière , renferment tous les autres.*

On peut voir le développement de ces vé-
 rités dans un livre de dévotion qui n'est pas

assez connu , *Le combat spirituel* ; ouvrage excellent , qui conduit à la pratique , & qui est le livre de ceux qui commencent , comme celui de *l'Imitation* est le livre des parfaits. Il ne sera jamais le manuel des gens du monde ; mais il l'étoit de S. François de Sales , qui reconnoissoit lui devoir tout ce qu'il avoit acquis de lumières en genre de piété , & qui s'est lui-même montré un si grand maître dans son *Introduction à la Vie dévote* , & dans toutes ses Œuvres spirituelles , dont on méprisera peut-être la naïveté pleine de bon sens , l'ancien langage rempli de grâces & d'énergie , & l'aimable simplicité ; tandis qu'on admire , par tous ces endroits , les *Essais* de Montagne. Ceux au reste qui aiment à voir réunies , jusque dans les livres de piété , les pensées & la diction , trouveront abondamment de quoi se satisfaire dans les *Pensées* de Bourdaloue , peut-être plus admirables encore que le reste de ses Œuvres.

I B I D.

(o) *Le recueillement & la retraite , &c.* » La solitude est la diète de l'ame « , a dit ingénieusement un Auteur moderne.

» Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite : on ne voit guère » que des gens de bien se plaisir au sein de

» leur famille , & s'y renfermer volontaire-
 » ment ; s'il est au monde une vie heureuse ,
 » c'est sans doute celle qu'ils y passent : mais
 » les instrumens du bonheur ne font rien pour
 » qui ne fait pas les mettre en œuvre , & l'on
 » ne sent en quoi le vrai bonheur consiste ,
 » qu'autant qu'on est propre à le goûter « .
M. Rousseau.

Rien de plus philosophique & de plus chrétien , que ce que dit à ce sujet le Père Bourdaloue. » Il n'est point d'état plus digne d'en-
 » vie , il n'en est point de plus tranquille ni
 » de plus assuré , que celui d'un homme , qui ,
 » dans une retraite volontaire , sert Dieu & son
 » prochain , sans éclat , sans nom , content
 » d'un travail obscur , pourvu qu'il soit utile &
 » conforme aux vues de la Providence « , *Pen-
 sées* , t. 2. *Illusion & danger d'une grande ré-
 putation.*

P A G E 398.

(p) *Le sentiment de la présence de Dieu.* Ce souvenir habituel de la Divinité , ce senti-
 ment vif & profond de sa présence , est une
 des marques les moins équivoques que nous
 aimons Dieu , selon l'idée aussi vraie qu'ingé-
 nieuse d'un Auteur Italien ; *La memoria è
 come il polso dell' amore* : il est d'ailleurs un
 des moyens les plus sûrs de bien régler nos

pensées , nos sentimens , & nos actions. Quoi de plus propre à nous porter au bien & à nous détourner du mal , que cette pensée , *Dieu me voit ?* » Si vous voulez pécher , disoit » S. Augustin , cherchez un lieu où Dieu ne » vous voye pas «.

Pour que ce sentiment s'imprime plus fortement en nous & acquière plus d'empire sur notre ame , il faut non seulement se bien remplir de la majesté & de l'immensité de Dieu , mais s'accoutumer à le voir dans tous ses dons ; & la nature nous en offre de toute part : il faut de plus , ne parler jamais de lui qu'avec le plus profond respect. » Je » me souviens , dit M. de Voltaire , que dans » plusieurs conférences que j'eus en 1726 » avec le Docteur Clarke , jamais ce philosophe ne prononçoit le nom de Dieu qu'avec un air de recueillement & de respect » très - remarquable. Je lui avouai l'impression que cela faisoit sur moi ; & il me dit » que c'étoit de Newton qu'il avoit pris insensiblement cette coutume , laquelle doit » être en effet celle de tous les hommes «.

Métaph, chap. 1.

(9) *La fréquentation des Sacremens , qui... deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse*

& l'école de la vertu. C'est ainsi que l'on devroit considérer en particulier le tribunal de la Pénitence, lorsqu'il est rempli par un ministre qui réunit tout à la fois les lumières & la piété. Les demi-Chrétiens, qui démentent leur foi par leurs œuvres, envisagent la Confession comme un joug intolérable; ceux qui n'ont qu'une foi partielle ou qui se glorifient de n'en point avoir, la regardent comme une institution arbitraire : mais le vrai Fidèle, pour qui d'ailleurs elle est suffisamment prouvée par la tradition la plus ancienne, ou plus simplement encore par l'autorité de l'Eglise, la voit, au contraire, comme une des ressources les plus utiles & les plus consolantes, que la sagesse & la bonté divine aient réservées à la faiblesse humaine.

Rien en effet n'est plus propre à tranquiliser nos âmes, à nous rappeler à nous-mêmes, à réprimer & à corriger nos vices*, à nous former à la pratique des vertus, que l'usage fréquent du Sacrement de Pénitence, reçu avec les dispositions convenables, & séparé des abus qui se glissent dans les plus saintes institutions. Chez les Protestans eux-

* » On peut regarder la Confession, a dit M. de Voltaire, comme le plus grand frein des crimes secrets «.

mêmes , quelques-uns de leurs ministres n'ont pas fait difficulté d'avouer , que le retranchement de la Confession parmi eux , avoit eu par rapport aux mœurs les suites les plus funestes. L'humble aveu de nos fautes , quand il nous reste quelque sorte de droiture , est lui seul capable de faire naître en nous les plus sérieuses réflexions sur nos égaremens , de nous en découvrir la source , & de dissiper l'illusion des prétextes ; ou celle même des faux principes , que nous nous étions formés jusqu'alors. Je citerai , pour garant de ce que j'avance , un trait , que les personnes les mieux instruites à cet égard m'ont attesté , & qui prouve en même tems que l'incrédulité est plus souvent dans le cœur que dans l'esprit.

Un Lieutenant-Général , plein d'estime pour un officier que le maréchal de Saxe honoroit de sa confiance , lui avoit fait part de ses doutes sur la Religion. Cet officier , aussi distingué par sa piété que par sa valeur , l'avoit porté à s'éclairer sur un objet si important. Vaincu par ses sollicitations , il s'étoit déterminé à conférer , à plusieurs reprises , avec le Père de 'Neuville , avec le Père Renaud ; & , malgré la solidité de leurs raisonnemens , il n'avoit pu parvenir à la conviction , lorsque l'officier , faisant un dernier effort , l'engagea à s'adresser à un Ecclésiastique

qu'il avoit choisi pour son Confesseur. Le Lieutenant - Général alla le voir de sa part. Il lui dit ce qui l'amenoit, & les démarches infructueuses qu'il avoit faites pour dissiper ses doutes. Monsieur, lui répondit l'Ecclésiastique, que pourrois je vous dire de plus que ce que vous ont dit un Père de Neuville, un Père Renaud ? & quels raisonnemens pourrois-je faire, qui eussent plus de force que ceux qu'ils ont employés pour vous convaincre ? Il ne me reste qu'une ressource, daignez en faire l'épreuve. Entrez dans mon Oratoire ; prions le Seigneur qu'il éclaire votre esprit, qu'il touche votre cœur ; & commencez par vous confesser. — Moi ! Monsieur ; & à peine crois-je en Dieu. — Vous y croyez, Monsieur, & à toute la Religion plus que vous ne pensez. Mettez-vous à genoux ; faites le signe de la croix ; je vais vous rappeler votre Confesseur & vous interroger. Après bien des marques d'étonnement qui ne paroissent que trop fondées, bien des répétitions sur ses doutes & même sur son incrédulité, bien des contestations & des difficultés, notre militaire obéit enfin, & répondit naïvement aux différentes questions qu'on lui fit. On fixa avec lui l'époque de ses premiers égaremens ; on entra dans quelque détail sur les désordres qui

en avoient été la suite. Insensiblement le cœur de cet homme s'ouvrit ; sa voix commença à s'altérer ; quelques larmes s'échappèrent de ses yeux malgré lui : l'Ecclésiastique , s'appercevant de son trouble , cessa les questions ; & se livrant à toute l'ardeur de son zèle , fit une exhortation vive & touchante , qui acheva ce que ces interrogations & de premiers aveux avoient commencé. O mon Père , lui dit le pénitent à travers mille sanglots ; vous avez pris l'unique route qui pouvoit conduire à mon cœur ; je suis un malheureux que les passions seules avoient égaré , qui portoit son juge au fond de sa conscience & en étouffoit la voix , qui n'osoit s'avouer ses crimes à lui-même , & qui aimoit mieux ne rien croire que d'être forcé de bien vivre. Dès demain je reviendrai vous trouver , & je vous ferai une confession plus étendue. Il la fit avec les sentimens de la componction la plus vive , & mourut quelques années après dans tous les exercices de la pénitence & d'une vie vraiment chrétienne.

I B I D.

(r) *Ces pratiques de renoncement & d'abnégation , &c.* » Notre liberté , comme toutes nos autres facultés , a besoin d'être agrandie , dirigée , & perfectionnée. Pour agrandir &

fortifier la liberté , il faudroit s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix ; à ne parler , à ne se taire ; à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même ; à bannir tout empressément , toute ardeur , toute impétuosité qui nous entraîneroit hors de nous ; enfin à consulter sans cesse la raison , & à lui être docile. Ainsi , pour dompter un coursier généreux , pour lui donner plus de force & de souplesse , une main habile le dirige ; tantôt elle précipite ses pas , tantôt elle l'arrête tout à coup au milieu de sa course ; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle. Malheur à ces hommes , qui , semblables à des machines animées , suivent sans réflexion la pente de l'habitude ! Cette habitude , fut-elle indifférente , & même eût-elle quelque utilité dans ses effets , devient néanmoins funeste , en accoutumant la volonté à la servitude , & en épuisant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles , que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah ! si , tandis qu'il ne lui en coûte rien que de commander , elle obéit ou reste oisive , comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux ? Le pilote , qui dans un tems favorable & serein ne s'accoutume point à manier le gou-

vernail , quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage... ? O vous ! qui êtes épris du désir de la sagesse , exercez les forces de votre liberté sur les passions naissantes , étouffez tous les dangereux désirs dans leur berceau , n'oubliez jamais le précepte du Sage , écrasez contre la pierre les lionceaux quand ils sont à la mamelle ; si vous attendez qu'ils soient plus grands , vous deviendrez en gémissant leur proie « *La vraie Philosophie.*

P A G E 401.

(s) *Et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Eglise.* Il est vrai que l'assistance à la Paroisse est prescrite par les Canons. Elle l'est spécialement (au moins de trois Dimanches l'un) quant à la messe paroissiale & aux instructions qui s'y font. Mais que sont aujourd'hui , pour la plupart des Chrétiens , les préceptes de l'Eglise ? Il en est de plus formels encore , dont tout le monde est instruit , & dont la violation sans cause réelle & suffisante est un péché mortel ; ceux , par exemple , du jeûne & de l'abstinence dans de certains jours ; de la sanctification des Dimanches & des Fêtes * , par la cessation de la vente ou du tra-

* Il faut convenir cependant qu'il seroit à désirer , que , dans quelques diocèses , le nombre des Fêtes fût

vail, & l'assiduité aux divins offices & à la prière : & qui est-ce aujourd'hui qui les remplit comme il faut ? On se dit Chrétien ; on veut tenir par quelque endroit à Jésus-Christ & à son Eglise ; d'après cela on réserve un jour dans la semaine pour faire abstinence ; on en réserve deux ou trois par semaine dans le Carême ; on ne se permet pas de vendre ou de travailler, dans des jours privilégiés que l'on détermine à son gré ; on jeûne le Vendredi saint ; & à la faveur de mille prétextes dictés par la cupidité, par la sensualité, par le soin excessif d'une santé, qui n'est délicate & foible que pour le devoir, mais qui est toujours forte & robuste pour les plaisirs, que dis-je ? à la faveur même de quelques passages de l'Ecriture sainte, aussi mal entendus que mal adroitement appliqués contre la teneur du précepte, on se rassûre, on se tranquillise, on s'approche même une fois l'an des Sacrements.

notablement diminué. En général on les rempliroit mieux ; le peuple s'y porteroit moins à des excès aussi honteux que nuisibles ; le travail, si utile au Public & aux particuliers, seroit moins interrompu ; & si les Travaux y gagnoient un peu moins, la Religion & l'Etat y gagneroient davantage.

On a senti enfin la nécessité de cette réforme dans le diocèse de Paris ; & ce n'est que par un zèle peu éclairé qu'un petit nombre de gens en ont murmuré.

C'est un arrangement qu'on a prétendu faire avec Dieu, avec l'Eglise, avec sa conscience ; une espèce de composition que quelques ministres ont la bonté d'agréer dans le tribunal de la Pénitence, ou pour laquelle on croit pouvoir se passer d'eux s'ils sont trop difficiles. En vérité, pour une telle conduite, est-ce bien la peine de se dire Chrétien ? O hommes ! qui dans vos opinions & dans vos mœurs n'êtes qu'absurdité & que contradiction, n'y aura-t-il donc point d'appel de vos jugemens ? & les illusions que vous vous faites justifieront-elles au grand jour du Seigneur les infidélités dont vous vous ferez rendus coupables ? Ah ! cessez de mentir à votre propre cœur. Ou soyez Chrétiens dans toute la rigueur du terme ; ou abjurez, en dépit de ses preuves & de vos lumières, une Religion qui vous condamne & que vous déshonorez.





L E T T R E L I X.

Du Comte de Valmont.

SANS le triste châtement que vous m'aviez fait pressentir ; sans cette douloureuse image de mon malheureux ami , qui souvent me poursuit , & qui dans bien des momens vient altérer ma joie la plus vive ; je serois , mon père , le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je sens , je goûte tous les avantages & tous les charmes de la Religion. Mes passions sont plus calmes ; mon esprit est plus tranquille ; ma conscience est en repos autant qu'elle peut l'être ; & mon cœur est satisfait. O mon Dieu ! pourquoi vous ai-je connu si tard ! & qu'aveugles sont ceux qui cherchent loin de vous la vérité & le bonheur !

Dans le silence de la retraite , à l'aide d'un guide aussi tendre que sage , j'ai médité les objets que vous m'avez retracés ; ces puissans motifs d'un parfait retour vers Dieu ; ces grandes vérités ,

dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre Lettre, m'avoit si vivement frappé. Quels heureux traits de lumières elles ont portés en moi ! quels sentimens elles y ont développés ! Ah ! que Dieu m'a paru grand & miséricordieux ! mais que je me suis trouvé criminel ! que devant lui je me suis vu petit & misérable ! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon âme ; j'ai remonté à la source vile & impure de mes désordres & de mes erreurs ; j'en ai suivi la trace ; & qu'ai-je aperçu, grand Dieu ! qui ne fût propre à m'humilier & à me confondre ? Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte & confessé mes crimes. Le Ciel daignoit m'entendre. Par le secours de son ministre il aidait à ma mémoire ainsi qu'à ma foiblesse ; il touchoit, il brisoit mon cœur par l'opposition touchante de ses bienfaits & de mon ingratitude ; il excitait mes gémissemens & faisoit couler mes larmes. Larmes plus douces qu'amères ! Elles soulageoient ce cœur oppressé ; elles étoient pour mon âme, ce

qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée abondante pour la terre aride & desséchée. Le ministre d'un Dieu Sauveur a vu mon repentir ; il m'a imposé des œuvres de satisfaction , propres à servir de remèdes pour le passé & de précautions pour l'avenir ; il m'a donné les plus sages conseils ; il m'a fortifié , consolé : & , déterminé enfin par la proximité de mon départ , il a ouvert en ma faveur tous les trésors de la miséricorde de mon Dieu ; il m'a réconcilié.

O jour heureux , qui m'a rendu tous mes droits à la félicité , & m'a remis en possession des titres les plus glorieux , puisse-je ne t'oublier jamais ! Non ; mon père , l'infortuné captif qui tout à coup voit rompre ses liens & briser ses fers , n'éprouve pas un contentement si vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raison de le dire : si la pénitence a ses rigueurs , si elle exige des privations , des sacrifices ; ah ! qu'on en est bien dédommagé par l'onction de la grâce qui les accompagne !

« Mais que dis-je ? des sacrifices ! C'est

ma chère Emilie , qui en fait un à sa tendresse & à notre union ; qui foule aux pieds les richesses & les grandeurs , lorsqu'elle pouvoit en jouir avec tant de sagesse : mais pour moi , à qui on les arrachoit , bien plus que je ne consentois à les perdre ; moi , dont elles n'avoient que trop empoisonné les penchans & dérégla la conduite ; moi , mon père , qui en ufois si mal , & qui , par mes désirs insatiables , en faisois mon tourment ; de quels sacrifices puis je me glorifier ? & quelle perte fais-je , en perdant de tels biens ? Ah ! je gagne tout , puisque je commence à connoître le bonheur. Ce n'est donc pas dans l'accomplissement de nos vœux toujours renaissans , dans la réussite de nos projets si mal concertés , qu'il se trouve ; c'est dans la modération de nos désirs , & la Religion seule nous la donne.

Quel souvenir pour moi , que celui des excès , de l'aveuglement , & des malheurs auxquels je me vois échappé ! quelles passions m'agitoient ! quels vices je m'étois faits ; quels systèmes bizarres j'adoptois tour à tour ! quelle habitude de

fausseté j'avois contractée ! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité : mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle , combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit & du cœur , & quelle influence elle a , pour le bien , sur nos sentimens & sur nos mœurs ! Oui , mon père , le caractère d'un homme vrai est devenu à mes yeux le plus saint , le plus auguste de tous les caractères ; & si je l'eusse conservé tel qu'on avoit pris soin de le former en moi , jamais , ah ! jamais je n'eusse cessé d'être fidèle.

De faux amis , aidés de la fougue de mes penchans , m'ont entraîné , m'ont perverti : eh , de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener ! Il me conservoit une épouse tendre & sage , dont le caractère doux & insinuant , dont les charmes toujours simples & purs m'attachoient , lors même que je semblois m'en éloigner le plus ; dont les exemples m'imposoient ; dont la vertu me maîtrisoit avec empire , lorsque j'étois assez vil pour oser la soupçonner. Il me conser-

voit un père bon , indulgent , plein de zèle , mais d'un zèle éclairé , prudent , & circonfpect ; un père , un ami , qui avoit égard à ma foiblesse , qui soutenoit ma confiance , qui ménageoit avec art l'emportement & le feu de mes passions : sans un tel père , sans un tel ami , le retour à la vérité , à la vertu , m'étoit fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparoit encore des évènements malheureux , mais utiles , des leçons , des revers. Hélas ! que n'a-t-il pas fait pour moi ? Après de telles faveurs , quelles grandes choses ne doit-il pas se promettre de ma reconnoissance ! & qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes , par la constance à le servir !

Aujourd'hui même , j'attends de son infinie bonté une nouvelle grâce , qui va mettre le sceau à toutes les autres. Dans ces jours de salut , où , par un précepte formel , l'Eglise appellé à la table sainte ses enfans , on me permet , tout indigne que je m'en suis montré jusqu'ici , de m'y asseoir avec eux. Oh m'assûre que Dieu a égard à la sincérité , à la vivacité de mon repentir ; que vaincu par mes gémisse-

mens & mes larmes, il me presse, il m'ordonne d'approcher : & cependant je redoute autant que je le désire, ce moment qui s'apprête. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur ; je n'envisage la majesté de mon Dieu qu'avec saisissement & avec trouble. D'un autre côté, sa bonté me rassure ; les paraboles si touchantes de l'Evangile me raniment, par la confiance qu'elles m'inspirent, l'idée du bonheur dont je vais jouir, me transporte & me ravir.

Ah ! le croirez-vous ? Je sentoís encore tout le prix d'un tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, & dans les premiers tems de mes égaremens. Oui, mon père, il y a un an à pareil jour que celui où je vous écris, que, combattu par un reste de foi & par mes doutes, j'entrâi dans le Temple, sans trop savoir ce que j'allois y faire : je vis l'heureux concours des Fidèles ; qui environnoient les saints Autels & s'y nourrissoient du pain des Anges : leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement & de joie répandue fût

tout leur extérieur , le souvenir des douceurs ineffables que j'avois goûtées dans cette action sainte lorsque je la fis pour la première fois ; tout se réunissoit en ce moment pour faire sur moi les plus fortes impressions : je me cachai pour verser des pleurs ; je me plaignis à moi-même de l'état de doute où je m'étois plongé , des perplexités que j'éprouvois ; je me reprochai une conduite si différente de ce qu'elle étoit avant que j'eusse perdu la foi ; je regrettai mes premiers sentimens , il sembloit que j'allois les reprendre plus vifs & plus purs que jamais. Hélas ! je revis Laufane , Senneville ; & tout fut oublié....

Tandis que je vous écris , le jour commence à paroître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi ; je l'ai prévenue , pour épancher mon cœur & m'entretenir avec vous. L'union la plus sainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah ! fasse le Ciel que les suites en soient durables ; que rien à l'avenir ne me rende ingrat & parjure , que rien au monde ne soit capable d'altérer ma fidélité ! Je m'ap-

puie sur la grâce de mon Sauveur , beaucoup plus que sur mes résolutions & mes promesses : mais ce que je crois pouvoir assurer , c'est que maintenant Jésus-Christ est tout pour moi. Sa doctrine m'enchanté ; ses exemples m'enflamment ; sa vie , sa mort , son sacrifice , le don qu'il me fait , tout ravit mon cœur & l'embrase de son amour. Je médite ses bienfaits & ses loix , je le contemple , je l'admire ; & désabusé que je suis de toutes les fausses idées de grandeur & d'héroïsme que je m'étois faites , de tous les vains objets de mon culte & de mes hommages , mon Dieu , mon maître , mon modèle , mon héros , c'est Jésus-Christ.

Que je chéris , que je révère les **vertus** que cet Homme - Dieu m'enseigne ! & que je suis disposé à les suivre ! O mon père ! quel spectacle à mes yeux que celui du vrai Chrétien ! vraiment vertueux , parce que toutes ses vues , ses actions , sont dirigées vers cette unique fin , la gloire de son Créateur ; vertueux , malgré les passions , malgré l'exemple , malgré les préjugés & la coutume ; sans cesse

luttant contre le monde, contre le démon, contre sa propre foiblesse ; & toujours vainqueur, toujours rapportant à Dieu ses triomphes ; toujours droit, équitable, tempérant, bienfaisant ; toujours ferme dans ses principes, toujours d'accord avec lui-même ; sa vie se déploie comme un système uniforme de conduite & de sagesse, consacré tout entier à l'honneur & à la louange de son Dieu.

Quel contraste avec le caractère des incrédules, tels que je les ai vus, tels que je les ai connus pour la plupart ! Sans principes fixes, sans frein, sans règle de mœurs & de conduite, sans autre loi que leurs penchans, sans autre but que le plaisir, sans autre mobile que l'intérêt du moment, presque tous sans jugement & sans raison ; ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour disciples ? Hélas ! quels systèmes que les leurs ! quels affreux systèmes ! ils sont tels, qu'en les exposant, on ne voudroit pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, & qui en admet, pour lui-même & dans

le cours de sa vie , les horribles conséquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs sophismes , tous leurs vains raisonnemens , je crois voir cet amas d'impostures fuir & disparaître devant l'éternelle vérité , comme les ombres de la nuit disparaissent & s'éclipsent au grand jour. Je crois entendre le père des lumières , dissipant ce foible nuage qu'ils ôsent élever devant lui ; & tout indigné de leur présomption & de leur audace , leur dire comme au livre de Job : » Quel est celui-
» là qui mêle des sentences avec des discours pleins d'ignorance & de folie « ? Ce sont cependant ces hommes que j'ai vus former une ligue contre le Seigneur & contre son Christ ; traiter d'esprits faibles & superstitieux , de fanatiques & d'enthousiastes , tous ceux qui ne pensoient pas comme eux ; repousser , à haute voix & sans ménagement , les traits qu'on lançoit contre l'irréligion ; & affrontant tout à la fois , Dieu , les hommes , & les loix , se donner sans honte pour les apologistes du vice & de l'impiété. O mon

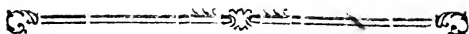
Dieu , daignerez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blasphêmes , & que j'ai pu m'asseoir au milieu d'eux ! Ah ! pardonnez , Seigneur , les égaremens de ma jeunesse ; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter aux pieds de vos Autels , & que mon cœur désavoue pour toujours.

Ils s'approche , le moment fortuné après lequel je soupire , & je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après , mon père , je vole dans vos bras avec ma chère Emilie & toute l'aimable famille que vous nous avez envoyée. Tout est disposé pour notre départ, Demain j'abandonne un séjour où je n'aurai rien à regretter , puisque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu , monde trompeur , qui m'aviez séduit , qui m'aviez promis le bonheur & ne me l'avez point donné ! Adieu , toutes les faveurs de la Cour , qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux , & qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence ! Je vais apprendre loin de vous à être vrai , sage , & vertueux. Sous les auspices du meilleur des citoyens , comme
du

du plus tendre des pères , je vais apprendre à devenir citoyen moi-même , à me rendre digne , par mon étude & par mes soins , de servir un jour mon Roi , ma Patrie , si mon Roi daigne me pardonner ; & si je meurs dans sa disgrâce , j'aurai du moins appris à mes enfans à le servir & à l'aimer. Adieu , mes anciens amis , mes compagnons d'incrédulité ! mon changement vous sera connu , car je ne craindrai pas de le manifester ; vous en plaisanterez , & je n'en rougirai pas ; à l'aide de vos ingénieuses faillies , vous mettrez les rieurs de votre côté , & vous n'y mettrez pas la raison ; vous me plaindrez , & je plaindrai encore plus votre aveuglement , & je prierai le Ciel qu'il dissipe vos ténèbres , & je me féliciterai chaque jour de ne plus penser comme vous. Grâce à la Religion , je vais avoir des principes , des mœurs ; & je n'en avois pas !





E N V O I,

Qui se trouvoit à la suite de la Lettre LI, que le Comte de Valmont a écrite à son père , en se rendant aux preuves de la Religion. Voyez la note de la Lettre XLIX, page 108.

J E vous envoie la copie du projet que le malheureux Lausane avoit mis sous le chevet de son lit , & que j'y apperçus au moment de sa mort. Il n'est pas écrit de sa main ; & je ne crois pas qu'il soit de lui , quoique j'y reconnoisse son esprit & ses principes : on l'aura sans doute entrepris par son ordre , & j'ai lieu de penser que son dessein étoit , après l'avoir médité à loisir , de l'appuyer par la suite & de le répandre. Quelque jour peut être daignerez-vous me le renvoyer avec les apostilles qui lui conviennent. Grand Dieu ! quel monstre que l'incrédulité du siècle , lorsqu'on le voit sans déguisement * !

* Cette copie a été trouvée sans apostilles. On a cru pouvoir , par un petit nombre de

LE GRAND ŒUVRE.

LE secret de transformer les métaux en or est une chimère ; c'est l'œuvre du

changemens & par de légères additions , en faire le résumé des ouvrages & des systèmes du jour ; & l'on a mis en note les remarques les plus nécessaires. La plupart de ces additions & des endroits cités , sont tirés de l'*Encyclopédie* , du Livre de l'*Esprit* , du *Système de la Nature* , que l'on cite spécialement , ainsi que l'*Interprétation de la Nature* , qui , quoique beaucoup plus ancienne que le *Système* , lui a servi comme de prélude. On nous saura gré d'avoir substitué des passages pris de nos auteurs modernes à des citations de Bayle , de Spinoza , & de tous ceux qui , dans des tems plus reculés , ont levé au sein de la Religion chrétienne l'étendard de l'incrédulité.

L'Editeur croit devoir avertir qu'il est essentiel de ne point séparer ici la lecture des notes de celle du texte ; dont elles sont le contre-poison ; & c'est pour cela , qu'on les a toutes mises au bas des pages auxquelles elles se rapportent.

préjugé : mais le grand œuvre en effet , l'œuvre par excellence , & pour tout dire en un mot , le chef-d'œuvre de la philosophie , est d'établir la liberté des opinions sur la ruine des superstitions , d'ôter aux hommes leurs entraves , de briser leurs idoles , d'élargir pour eux la voie du bonheur , de légitimer leurs plaisirs , & de faire taire leurs craintes & leurs remords *.

* » Il faut , pour être heureux , étouffer les
 » remords , a dit un de nos Sages : inutiles avant
 » le crime , ils ne servent pas plus après , que
 » quand on le commet : la bonne philosophie
 » se déshonoreroit , en s'occupant de ces fâ-
 » cheuses réminiscences , & en s'arrêtant à ces
 » vieux préjugés ». *Disc. sur la vie heureuse.*
 Quelle philosophie que celle qui prétend nous aveugler au point de ne pas reconnoître dans l'homme un sentiment moral , une conscience , des remords , comme étant une suite du développement de sa raison & faisant partie de sa nature ! O Philosophes ! c'étoit donc là en partie ce que vous appeliez des préjugés ! Voyez les Lettres XXI & XXIII du premier volume.

Ne dissimulons pas la réponse faite par ces

Il faudroit , pour y parvenir , que les plus éclairés d'entre nos Sages concertassent un plan uniforme qui embrassât les moyens les plus sûrs d'avancer cet œuvre unique , le remède à tous nos maux , & le salut du genre humain. En attendant qu'ils se réunissent sur un objet si important (a) , voici un plan que je crois

mêmes Sages : » C'est calomnier la philosophie , que d'imaginer qu'elle invite au crime , en délivrant des remords ; elle invite seulement au repos dans le crime «.

(a) Il falloit aussi qu'ils pussent se réunir sur l'enseignement ; & c'étoit le point le plus difficile. Depuis long-tems on leur demandoit un corps de doctrine , & ils ne pouvoient le donner ; toujours prêts à se démentir les uns les autres , ils établissoient des principes absolument contraires , ou en tiroient des conséquences tout-à-fait opposées. Mais il paroît enfin qu'ils ont pris le plus court parti , & que , se rapprochant par degrés , ils s'accordent assez maintenant à renverser tout principe , à détruire toute vérité , à ne plus voir en tout que le mouvement & la matière ; & c'est-là ce qu'ils appellent *le Système de la Nature*.

pouvoir offrir à ceux qui se sentiront assez de forces & de lumières pour travailler en ce genre , & dont j'ose leur garantir le succès.

Premièrement , il est naturel qu'ils ménagent leur sûreté personnelle ; & je vais leur enseigner les moyens de le faire , en leur indiquant quelques ruses qu'ils pourront employer selon les circonstances.

Lorsque leur nom sera à la tête de leurs ouvrages , ou qu'ils craindront d'être trop aisément reconnus ; ils affecteront un grand respect pour la loi naturelle , pour les mœurs , pour la Religion en général , & ne l'attaqueront en particulier que sous le nom de préjugé , de superstition , d'enthousiasme , & de fanatisme. Ils se donneront même , dans certains cas , pour ne pas compromettre leur réputation ou leur intérêt , une demi-teinte de christianisme , qui n'en imposera qu'aux fots dont le Public abonde ; & ils nageront , comme on parle , entre deux eaux. Ils enverront seulement à la découverte quelques vérités

hardies *, qui, si elles passent, prépareront un libre accès par la suite à des vérités plus hardies encore : si elles ne passent pas, & qu'on vienne à'en découvrir l'auteur ; il en sera quitte pour chanter humblement la palinodie, & pour faire sans honte une de ces rétractations, que la nécessité arrache, que signe la main ou que la bouche prononce, mais que le cœur défavoue, & qu'au fond le vrai Sage ne désapprouvera jamais : car enfin est-il rien de plus sacré que notre propre intérêt ?

Je ne blâmerois pas même ceux, qui, contraints par de puissans motifs, se prêteroiient au culte public, demanderoient à participer à la sainte Cène, & forceroient le peuple à croire qu'ils pensent comme lui. Quelques-uns crieront à l'horreur, à l'idolâtrie, à l'imposture : mais ne nous laissons pas étourdir par ces vaines clameurs ; il n'y aura de dupes que ceux qui sont faits pour l'être. Eh, qu'est-ce après tout qu'idolâtrie pour des Sages, qui, pour la plupart, ne croient pas en

* Encyclopédie.

Dieu ? Qu'est-ce que fausseté , quand , avec tant de raison de douter , on ne croit pas même à la vérité ? S'il y a un moment où je voulusse être brave , en laissant tomber le masque , c'est celui de la mort , où il faut laisser après soi un exemple de courage , & où l'on n'a plus rien à risquer *.

Une ruse plus adroite encore , pour pouvoir tout se permettre & tout dire impunément , seroit de faire paroître ses ouvrages sous un autre nom ; de les présenter comme » l'ouvrage le plus hardi & le » plus extraordinaire que l'esprit humain » ait osé produire jusqu'à présent ** « ; de les donner comme le livre posthume de quelque académicien célèbre , quelle qu'ait été d'ailleurs sa manière de penser & d'écrire ; & de profiter ainsi de sa célébrité pour accréditer nos opinions. Les

* Il y a après cette vie un autre genre de risques à courir ; & c'est ce qui , dans cet instant de lumière , fait trembler les plus intrépides. Voyez la note (y) de la XXXI^e Lettre.

** Système de la Nature. Avis de l'Editeur.

bonnes gens pourront s'indigner de cette supercherie ; mais que nous importe l'antique bonhommie de ces ames prudes & simples ? L'auteur de cet écrit supposé ne se nommera qu'à ses amis.

En second lieu , pour obtenir sur la superstition un triomphe plus facile , & pour propager plus sûrement la lumière , nous nous prêterons la main ; nous ferons corps , & nous nous répondrons d'un bout du monde à l'autre (b).

Nous nous ferons des prosélytes à

(b) Les Philosophes & les Incrédules sont réellement devenus , selon la remarque de M. Yvon , » une Secte que l'ignorance admire , » que le libertinage protège , que l'ambition » de l'esprit fort prône , avec laquelle il faut » tâcher de n'avoir rien à démêler , parce » que c'est une Secte & qu'elle en a l'emportement & l'esprit de vengeance «.

M. Duclos a dit une vérité un peu dure , & que l'on a peine à répéter , quoique d'après lui : » Il n'y a malheureusement que les fripons qui fassent des ligues , les honnêtes » gens se tiennent isolés «. *Considérations sur les Mœurs* , chap. 3.

Voici ; au reste , comment un écrivain

quelque prix que ce soit. Nous leur promettrons , ou nous leur ferons du moins envisager comme récompense , la protection , la faveur , la considération , la fortune , & les places qu'on est à portée de leur procurer. Secrétaires , précepteurs , gouverneurs , instituteurs , académiciens , correspondans de routes les académies ,

moderne a peint cette Secte audacieuse :

Philosophe ! . . . il s'en donne le nom ,
 Comme tous ces Messieurs , qui , fiers de leur raison ,
 Se croyant appelés à réformer la terre ,
 A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
 Petits pédans obscurs , qui pensent à la fois
 Éclairer l'univers & régenter les rois ;
 Fanatiques d'orgueil , dont la folle manie
 Est de se croire un droit exclusif au génie ;
 Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs ;
 De tout ce qu'on révère audacieux frondeurs ;
 Pleins de crédulité pour des faits ridicules ,
 Et sur tout autre objet sottement incrédules ;
 Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans ;
 Prêchant la tolérance , & très-intolérans ;
 Qui , sur un tribunal érigé par eux-mêmes ,
 Jugent tous les talens en arbitres suprêmes ;
 De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs ,
 De quiconque les brave ardens persécuteurs :
 Enfin le monde entier s'arrogeant les hommages ,
 Pour avoir usurpé la qualité de sages.

M. Palissot.

en France , en Angleterre , en Prusse , en Suède , en Russie , nous nommerons tout , nous disposerons de tout par nous & par nos émissaires. Nous aurons un bureau d'adresse , où l'on tiendra registre de toutes les places vacantes & de tous ceux qui , avec l'affiche de la nouvelle philosophie & sous la garantie de nos plus fidèles associés , se présenteront pour les remplir. Ce seront autant d'Apôtres que nous enverrons en tous lieux , sans peine , sans gêne , sans péril , & sans avoir à craindre d'en faire des martyrs. Nous aurons même , pour les besoins urgens , une cassette philosophique , & à notre solde de petits auteurs faméliques , qui formeront comme des troupes légères , toujours prêtes à nous servir.

Nous exalterons à l'envi ceux qui pensent comme nous ; & pour peu qu'il se rencontre parmi eux quelque homme à talent , nous en ferons , par des éloges pompeux & répétés de bouche en bouche , un génie rare & un homme extraordinaire. Nous déprimerons au contraire , avec le ton du plus parfait mépris , qui-

conque se feroit un nom en dépit de nous , & en montrant sur la Religion d'autres opinions que les nôtres *. Nous ne paroîtrons pas même avoir lu les écrits , ou , s'il faut que tout le monde en parle , nous ne les prendrons que du côté du plaissant & du ridicule. Nous aurons à son égard , & en général à l'égard de tous les hommes , cette sorte de morgue qui sied si bien au vrai sage , le ton fier , & le style emphatique : » Jeune homme , » prends & lis « **. Souvent aussi nous emploierons ces termes rares , sentencieux , & sublimes , devant lesquels le commun des hommes s'extasie ; ces phrases entortillées , ampoulées , qu'il admire , qu'il fait valoir avec d'autant plus de cha-

* Nul n'aura de l'esprit , hors nous & nos amis.

Molière , dans les Femmes Savantes.

» Que font les Philosophes , si ce n'est de se donner à eux-mêmes beaucoup de louanges , qui n'étant répétées par personne autre , ne prouvent pas grand'chose à mon avis : »
M. Rousseau.

** Interprétation de la Nature.

leur, qu'il a plus de peine à les comprendre. » Le génie tend naturellement à
 » s'élever, & cherche la région des nues «.
 Nous donnerons par-là à toutes nos productions un air grand & mystérieux. Pour nous autres Savans, » la véritable manière de philosopher seroit d'appliquer
 » l'entendement à l'entendement, l'entendement & l'expérience aux sens,
 » les sens à la nature, la nature à l'investigation des instrumens, les instrumens à la recherche & à la perfection
 » des arts, qu'on jetteroit au peuple pour
 » lui apprendre à respecter la philosophie «. *

Nous reviendrons sur les siècles passés, de manière à faire sentir que les génies de ces tems-là étoient restés bien en deçà de la sphère de nos lumières, » qu'ils
 » avoient seulement éclairé quelques arpens de la nuit immense qui environne
 » les esprits médiocres; que les centres
 » de ténèbres commençoient à la vérité
 » à devenir plus rares, & à se resserrer;

* Interprétat. de la Nat.

» mais que les centres de clarté n'étoient ;
 » à beaucoup près , ni assez multipliés ni
 » assez étendus * « , & que c'est à nous ,
 que c'est au flambeau de nos » concepts «
 qu'ont commencé les grandes lumières.
 Nous prouverons au genre humain que
 nous sommes les instituteurs & les maî-
 tres , & toujours les bienfaiteurs (c).

* *Ibid.*

(c) Pour peindre nos Philosophes avec un
 peu plus de vérité , on ne peut mieux faire
 que d'emprunter la plume de M. Rousseau ,
 qui les a si bien connus , & que , grâce à la
 petite envie philosophique & littéraire , ils ont
 si vivement persécuté. » Je consultai les Philo-
 » sophes ; je feuillai leurs livres ; j'examinai
 » leurs diverses opinions : je les trouvai tous
 » fiers , affirmatifs , dogmatiques même dans
 » leur scepticisme prétendu , n'ignorant rien ,
 » ne prouvant rien , se moquant les uns des
 » autres ; & ce point , commun à tous , me
 » parut le seul sur lequel ils ont tous raison.
 » Triomphans quand ils attaquent , ils sont
 » sans vigueur en se défendant. Si vous pesez
 » les raisons , ils n'en ont que pour détruire ;
 » si vous comptez les voix , chacun est réduit
 » à la sienne ; ils ne s'accordent que pour dis-

Troisièmement , je serois assez d'avis qu'on fît quelque grand ouvrage , qui

» puter : les écouter n'étoit pas le moyen de
 » sortir de mon incertitude. Je conçus que l'in-
 » suffisance de l'esprit humain est la première
 » cause de cette prodigieuse diversité de sen-
 » timens & que l'orgueil est la seconde «.
 Hélas ! que ne concevoit-il , par une juste con-
 séquence , la nécessité d'une révélation !

» Fuyez , dit-il ailleurs , ceux qui , sous
 » prétexte d'expliquer la nature , se bent dans
 » le cœur des hommes de désolantes doctri-
 » nes , & dont le scepticisme apparent est cent
 » fois plus affirmatif & plus dogmatique que
 » le ton décidé de leurs adversaires. Sous le
 » hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés ,
 » vrais , de bonne foi , ils nous soumettent
 » impérieusement à leurs décisions tranchan-
 » tes , & prétendent nous donner , pour les
 » vrais principes des choses , les inintelligibles
 » systèmes qu'ils ont bâis dans leur imagina-
 » tion. Du reste , renversant , foulant aux pieds
 » tout ce que les hommes respectent , ils ôtent
 » aux affligés la dernière consolation de leur
 » misère , aux puissans & aux riches le seul frein
 » de leurs passions ; ils arrachent du fond
 » des cœurs le remords du crime , l'espoir de

devînt comme le répertoire de nos découvertes & de nos connoissances , & où , par des renvois sagement ménagés , on tâchât d'accorder les choses les plus opposées , qui ne manqueront pas de se rencontrer dans une si immense production ; d'expliquer celles qu'on n'aura pas voulu énoncer trop clairement ; & de donner ainsi , aux esprits intelligens , le mot de l'énigme , qui restera toujours telle pour les esprits ordinaires. » Les renvois ,
 » prévus de loin , & préparés avec
 » adresse * , ont la double fonction de
 » confirmer & de réfuter , de troubler
 » & de concilier. L'ouvrage entier en

» la vertu , & se vantent encore d'être les
 » bienfaiteurs du genre humain. Jamais , disent-
 » ils , la vérité n'est nuisible aux hommes :
 » je le crois comme eux ; & c'est , à mon
 » avis , une grande preuve que ce qu'ils ensei-
 » gnent n'est pas la vérité «.

C'est donc bien sagement qu'un homme de beaucoup d'esprit s'écrioit , dans la juste indignation dont il étoit rempli : *Initium sapientiae , timor Philosophorum.*

* Encyclopédie.

» reçoit une force interne & une utilité
 » secrète , dont les effets sourds sont né-
 » cessairement sensibles avec le tems « .
 Il pourroit arriver qu'à bien des égards
 les renvois fussent plus dans les mots que
 dans les choses ; mais cette méthode , an-
 noncée avec une sorte de confiance , en
 imposera du moins aux ignorans. Je vou-
 drois qu'un ouvrage si important , & qui ,
 » malgré le désordre de matières , fera
 » l'étonnement des siècles * « , eût une
 espèce d'uniformité dans les vûes , dans
 les principes , dans les enseignemens , &
 ne passât pas par toute sorte de mains.
 Mais si l'unité dans aucun genre ne peut
 s'y trouver (d) ; si même on désespère d'y

* *Ibid.*

(d) Nous avons un ouvrage à peu près
 dans ce goût. Voyez la critique qu'en a faite
 M. D. . . . lui-même , & qui se trouve dans
 le Recueil singulièrement intéressant des *Mé-
 moires de M. Luncu de Boisjermain* , au sujet
 de l'*Encyclopédie*. Il faut , pour se le pro-
 curer , s'adresser directement à l'auteur , près
 de l'ancienne Comédie Française , à l'hôtel
 de la Fautrière.

mettre la vérité, qui au fond n'est nulle part, si elle n'est pas parmi nous : il faut

Voici ce que disoit M. D . . . en répondant à des Libraires, qui étoient venus le consulter sur le projet d'une nouvelle édition : » L'im-
 » perfection de l'Encyclopédie a pris sa source
 » dans un grand nombre de causes diverses.
 » On n'eut pas le tems d'être scrupuleux
 » sur le choix des travailleurs : parmi quelques
 » hommes excellens, il y en eut de foibles,
 » de médiocres, de tout-à-fait mauvais... ;
 » les uns travaillant sans honoraire, par pur
 » attachement pour les éditeurs, perdirent
 » bientôt leur première ferveur ; d'autres,
 » mal récompensés, nous en donnèrent,
 » comme on dit, pour notre argent. Il y en
 » eut qui remirent toute leur besogne à des
 » espèces de *Tartares*, qui s'en chargèrent
 » pour la moitié du prix qu'ils en avoient
 » reçu. . . . Il y eut une race détestable de
 » travailleurs, qui ne sachant rien, & qui
 » se piquant de savoir tout, cherchèrent à se
 » distinguer par une universalité désespérante,
 » se jettèrent sur tout, brouillèrent tout, gâ-
 » tèrent tout, mettant leur énorme faucille
 » dans la moisson des autres. L'Encyclopédie
 » fut un gouffre, où ces espèces de chifon-

dra du moins le bien vanter , l'étayer de la faveur des gens en place , & en faire , s'il se peut , le Dictionnaire de la nation , même en dépit d'elle.

Quatrièmement , pour la plus prompte

» niens jettèrent pêle-mêle une infinité de
 » choses mal vues , mal digérées , bonnes ,
 » mauvaises , détestables , vraies , fausses , in-
 » certaines , & toujours incohérentes & dis-
 » parates , &c. &c. «.

Pour bien apprécier cet ouvrage , joignons-y encore le jugement impartial que l'Editeur en a porté au mot *Encyclopédie*. » Ici nous
 » sommes boursoufflés & d'un volume exor-
 » bitant ; là , maigres , petits , mesquins ,
 » secs , & décharnés. Dans un endroit , nous
 » ressemblons à des squelettes ; dans un au-
 » tre , nous avons un air hydropique : nous
 » sommes alternativement nains & géans ;
 » colosses & pygmées , droits , bien faits , &
 » proportionnés ; bossus , boiteux , & con-
 » trefaits. Ajoutez , à toutes ces bizaneries ,
 » celles d'un discours tantôt abstrait , obscur ,
 » ou recherché , plus souvent négligé , traî-
 » nant , & lâche ; & vous compare ez l'ou-
 » vrage entier au monstre de l'Art Poétique ,
 » ou même à quelque chose de plus hideux «.

destruction de tout genre de fanatisme , il est essentiel d'établir dans tous nos ouvrages , sans distinction aucune de tolérance religieuse & de tolérance civile , » car cette distinction est une chimère « , le tolérantisme universel , excepté pour les intolérans * ; & ce mot s'entend assez. Avec ceux-ci seulement , point d'accord , point de paix ni de trêve. Les plus sanglantes invectives , les plus piquantes ironies , le plus méprisant persiflage (e) , les

* On connoît une Lettre de M. de Voltaire , où il écrivoit ces propres paroles : » Je ne dé-
 » teste qu'une chose au monde ; ce sont les into-
 » lérans. Puissé-je voir tous ces fanatiques , jus-
 » qu'au dernier , écrasés de la foudre :
 » Seul en être témoin , & mourir de plaisir « !

Quel esprit de tolérance , & que d'humanité dans un pareil vœu !

(e) Ce n'est pas seulement à l'égard de ceux qui croient à la Religion & qui la défendent , qu'on emploie ce style railleur & plaisant ; c'est à l'égard de la Religion elle-même : & nos Esprits-forts ne l'attaquent guère que comme cela. Pour moi , je l'avoue , toutes les fois que je les entends s'égayer ainsi

injures les plus grossières , s'il le faut , & la juste imputation de tout ce que nous les jugerons capables de faire , quand même ils ne l'auroient pas fait : voilà , par rapport à eux , la seule conduite & l'unique langage qu'il nous importe de tenir (f).

aux dépens des vérités les plus respectables , donner leurs fades plaisanteries & leurs prétendus bons mots pour des démonstrations , nous parler de Moïse herborisant sur les bords de la mer rouge , & nous dire mille autres gentilleses de cette force-là ; je suis toujours tenté de leur appliquer ce mot de M. de Sully , lorsqu'appelé à la Cour par Louis XIII , & voyant autour de lui les jeunes courtisans railler son habillement , qui pour eux n'étoit plus de mode , son maintien , & ses manières , il dit au Roi : » Sire , quand le Roi » votre père , de glorieuse mémoire , me fai- » soit l'honneur de me consulter sur ses gran- » des & importantes affaires , au préalable il » faisoit sortir tous les bouffons de Cour & » les baladins « ,

(f) Ce langage est devenu si familier à nos Sages , que souvent même ils s'en servent

Tout est bon & nous convient , quand il est question de réhabiliter les vrais prin-

pour se déchirer les uns les autres , lorsqu'ils ne sont pas de même avis , ou que la jalousie les transporte.

Aussi M. Rousseau , qui l'avoit éprouvé , s'est il écrit quelque part avec sa véhémence ordinaire : » Oui ; si , pour être philosophe , il » faut noircir la réputation de mes sembla- » bles , publier aux yeux de l'univers des choses » qui devroient rester ensevelies dans un éter- » nel silence , tramer & conduire de sourds » complots , y présider ; en un mot , si , pour » être philosophe , il faut renoncer à l'huma- » nité , à la justice , à la bonne foi : je renonce » à la philosophie & à la dénomination de phi- » losophe , & j'en laisse le titre à tant de four- » bes dignes de le porter «.

Le beau champ que M. Rousseau ouvroit aux philosophes , à qui il eût pris envie de lui intenter , au tribunal de la nation , un procès pour cause de délation ! Comment ont-ils négligé à son égard cette nouvelle méthode , que quelques-uns d'entre eux ont si heureusement imaginée ? J'avoue cependant qu'ils donnent quelque envie de rire , lorsqu'ils prêchent si cordialement à leurs antagonistes ,

cipes , & de renverser l'idole du Christianisme , érigée par la superstition. C'est contre lui qu'il faut diriger tous nos efforts ; c'est sur son compte qu'il faut mettre l'ignorance , la crédulité , le fanatisme , les guerres , la tyrannie , & tous les fléaux qui affligent le genre humain. Nous dégraderons tous ses héros , un Constantin , un Théodose , un Louis IX ; nous exalterons au contraire les ennemis du nom chrétien , un Julien , par exemple , malgré ses superstitions ridicules aux yeux des païens mêmes (g) , & malgré

d'avoir pour eux un peu plus de charité. N'est-ce pas , à peu près , comme s'ils disoient :
 » Mes amis ! lorsque nous renversons , comme
 » écrivains , votre Religion , vos loix , votre
 » gouvernement , vos mœurs , tout ce que
 » vous avez de plus cher & de plus sacré ; lorsque nous employons contre vous la raillerie ,
 » l'injure , & la calomnie : laissez-nous en repos ,
 » comme philosophes ; & , puisque nous faisons
 » corps , tremblez , & respectez-nous «.

(g) Julien croyoit tout , dit M. le Beau , excepté l'Evangile. Jaloux cependant de cet esprit de lumière , de sagesse , & de charité ,

l'horreur de ses sacrifices humains. Nous tirerons le paganisme, s'il le faut, de l'avilissement où il est tombé ; nous releverons ses dieux ; nous donnerons à toute sa mythologie un sens raisonnable & les plus spécieuses couleurs ; & nous en ferons un système de religion bien supérieur à celui de la Religion chrétienne.

Pour saper plus sûrement celle-ci , nous inventerons des fables ; nous ramasserons des contes Persans , Indiens , ou Chinois ; nous réchaufferons de vieilles histoires sans fondement , que nous mettrons gravement à côté des siennes ; nous donnerons , aux choses les plus absurdes , aux plus grossiers mensonges , un air de vérité , pour les faire contras-

qu'il étoit forcé d'admirer dans l'Eglise de Jésus-Christ, il cherchoit à copier, du moins à l'extérieur, jusque dans le paganisme, les pratiques de la Religion chrétienne ; & c'est avec beaucoup de justice que saint Grégoire de Nazianze l'appelle le Singe du Christianisme. *Voyez l'Histoire du Bas-Empire.*

ter avec ce qu'elle nous enseigne ; & nous anéantirons toutes ses preuves , en niant du ton le plus assuré les titres sur lesquels elle se fonde.

Devenus physiciens , historiens , géographes , pour la contredire par-tout avec succès , nous porterons par-tout l'esprit systématique & la marche savante de l'incrédulité (h) ; nous ferons des ta-

(h) Il est vrai que , par cette marche savante , les ouvrages *historiques* , *philosophiques* , & *politiques* de nos Sages , leurs *Elémens d'Histoire* , leurs *Essais sur les mœurs des nations* , leur *Histoire des Hommes* , sont exactement devenus les Romans de la Philosophie moderne. Tout y est calqué sur leurs vues & leurs faux principes ; & pour peu que l'on soit instruit de la manière de penser de l'historien , on peut dire d'avance , à chaque événement qui se présente , la tournure que son imagination y donnera , & les réflexions toutes neuves qui vont suivre.

Dans d'autres genres , encore plus propres à faire illusion , on ne peut trop s'étonner , quand on considère tout cet appareil de science,

bleaux d'hommes & de mœurs ; pleins d'art & d'imagination (i) ; nous arrange-

cette pompe d'expressions, cette richesse de détails, cette profondeur de calcul, cet air imposant de démonstration que nos philosophes emploient pour étayer les suppositions les plus gratuites & les plus déraisonnables systèmes. Ils vont parler, dans l'étendue de deux ou trois cents pages, tout le jargon de la Physique & des Mathématiques, pour établir une opinion bizarre, un fait controuvé, une cause imaginaire ; tandis que deux ou trois réflexions simples & communes, que la moindre teinture de ces deux sciences peut faire naître, vont tout renverser. Ces systèmes si bien étayés semblent, au premier coup d'œil, former le plus sublime & le plus solide édifice ; soufflez sur un si bel ouvrage, & il ne reste pour tout fondement que des absurdités.

(i) » Ce ne sont point les philosophes qui
 » connoissent le mieux les hommes ; ils ne les
 » voient qu'à travers les préjugés de la philo-
 » sophie ; & je ne sache aucun état où l'on en
 » ait tant « *M. Rousseau.*

» Les philosophes même, dit M. d'Alem-
 » bert, fomentent les préjugés qui leur sont

rons les faits au gré de nos opinions , & toujours pour prouver , contre la Religion , quelque grande vérité.

Cinquièmement , ensuite de cette tolérance universelle , nous donnerons , pour premier article de croyance , pour premier moyen de salut , „ de penser & „ d'agir librement „ ; de douter de tout , & de ne rien croire ; d'admettre tous les systèmes , hors celui de la Religion , comme ayant tous leurs raisons & leurs vraisemblances ; de fonder la plus haute sagesse sur le plus modeste pyrrhonisme * ; & de faire évanouir ainsi tout l'orgueil dogmatique & toute la confiance théologique. Tolérer tout , parce qu'on n'est sûr de rien ; deux principes qui tiennent l'un à l'autre , & qui , dans la pratique , feront de la terre le séjour de la paix &

„ utiles , avec autant d'ardeur , qu'ils tâchent „ de renverser les préjugés (& plus souvent encore les vérités) qui leur nuisent „ *Essais sur les Gens de Lettres.*

* Voyez la XVIe. Lettre , volume I , page 333.

de la concorde , ou , comme les superstitieux l'appellent , un paradis anticipé.

En établissant la liberté de penser , il est clair que nous nous réserverons la liberté de tout dire. En effet , que serviroit à nos vues qu'on nous laissât l'une , si l'on prétendoit nous ôter l'autre ? & comment se feroit la communication des lumières , s'il ne nous étoit pas libre de les répandre ? On appellera cette heureuse hardiesse , effronterie , licence. Mais » le » Public éclairé sait qu'il est utile de tout » penser & de tout dire (k) ; & que » les erreurs mêmes cessent d'être dangereuses , lorsqu'il est permis de les contredire..... : elles se déposent bientôt d'elles-mêmes dans les abîmes de l'oubli : & les vérités seules survivent sur

(k) Un homme d'esprit a dit cependant avec assez de fondement : » Il est dangereux » d'apprendre au peuple à raisonner « (surtout lorsqu'on risque de lui apprendre à raisonner si mal). » Il ne faut pas l'éclairer trop , parce qu'il est impossible de l'éclairer » assez «.

» la vaste étendue des siècles * ». Si quelques-unes de ces vérités sont nécessaires, ce sont sur-tout les nôtres, puisqu'elles rompent toutes les chaînes de la contrainte & de l'esclavage (1).

* Préface du Livre de l'*Esprit*.

(1) Oui, sans doute, & avant toutes choses les liens de la Religion. Toutefois, à en croire M. de Voltaire, dans le *Traité même de la Tolérance*, chap. 20. » Par-tout où il » y aura une société établie, une Religion sera » nécessaire. Les loix veillent sur les crimes » publics, & la Religion sur les crimes secrets.

On veut nous ôter la Religion : hé quoi, » la Religion ! cet objet grand & sublime, la » sanction la plus inviolable des loix, la seule » loi que l'homme porte toujours avec lui, » la seule qui place le supplice à côté du crime » dans le cœur du méchant, aussi réprimante » dans la nuit du secret qu'à la face de la » terre, aussi redoutable à celui qui peut tout » qu'à celui qui habite sous le chaume, frein » nécessaire, frein universel, cent fois l'écueil » des emportemens d'un peuple aveugle, cent » fois couvert d'écume par le despote étonné » de trouver une Puissance supérieure à la

Sixièmement , après avoir endormi pendant quelque tems les hommes par les beaux noms de grand Etre , de loi naturelle , & les avoir amusés de tous ces rêves brillans , il faut , autant que nous le pourrons sans nous compromettre , laisser tomber ce voile transparent , par lequel nous gazions nos véritables sentimens , & nous affoiblissions , aux yeux encore timides du profane vulgaire , l'éclat de la vérité.

» fienne « ! *Eloge de Dumoulin , par M. Henrion.*

On veut nous ôter la Religion ! & pour chacun de nous en particulier , quelle perte peut être comparée à celle-là ? Quelles ressources reste-t-il à celui qui se refuse à ses tendres impressions & à son éclatante lumière ? » De combien de douceurs n'est-il point privé ? » Quel sentiment pour le consoler dans ses peines ? Quel spectacle anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son ame ? Quel prix peut-il attendre de sa vertu ? Comment doit-il envisager la mort « ? (Et quel bon usage peut-il faire de la vie ?) *M. Rousseau.*

» Il est tems que la raison , injuste-
 » ment dégradée , quitte un ton pusilla-
 » nime qui la rendoit complice du men-
 » songe & du délire. La vérité est une ;
 » elle est nécessaire à l'homme , elle ne
 » peut jamais lui nuire * «. Voici le
 moment où elle doit briller de toute sa
 lumière : c'est l'heureux tems de la ré-
 volution prédite par nos Sages ; c'est le
 grand siècle , où l'univers entier va de-
 venir philosophe. Il faut donc que quel-
 qu'un de nos chefs fasse paroître un de
 ces ouvrages vraiment philosophiques &
 pensés fortement , où sans détour on
 prêche le matérialisme ; cette doctrine
 déjà préparée , annoncée par tant d'é-
 crits , mais pas encore aussi hautement
 publiée , aussi parfaitement développée ,
 qu'il seroit à désirer.

Là , au mot *Dieu* , cet épouvantail des
 foibles & des imbécilles (& jusqu'ici
 presque tout l'univers l'a été) , on substi-
 tuera le grand mot de *Nature* , en tâchant

* Voyez les dernières lignes de la note (c)
 ci-dessus : *Jamais , disent-ils , &c.*

de le définir un peu clairement, s'il est possible (*m*).

(*m*) En voici, après tout, une définition assez nette, & même assez complète pour quiconque ne veut appercevoir dans l'univers que du mouvement & de la matière. C'est dommage que, ne nous offrant que des effets, elle rappelle à l'esprit l'idée même de la cause qu'on veut détruire. A l'égard de l'exemple qui suit cette définition, il serviroit plutôt à la combattre, à l'obscurcir, qu'à la rendre plus sensible.

» La nature, dans sa signification la plus
 » étendue, est le grand tout, qui résulte de
 » l'assemblage des différentes matières, de
 » leurs différentes combinaisons, & des diffé-
 » rens mouvemens que nous voyons dans l'u-
 » nivers. La nature, dans un sens moins étén-
 » du, ou considérée dans chaque être, est le
 » tout qui résulte de l'essence, c'est-à-dire, des
 » propriétés, des combinaisons, des mou-
 » vemens ou façons d'agir, qui le distinguent
 » des autres êtres. C'est ainsi que l'homme est
 » un tout, résultant des combinaisons de cer-
 » taines matières, douées de propriétés par-
 » ticulières, dont l'arrangement se nomme
 » *organisation*, & dont l'essence est de sentir,

Qu'on y prenne garde , c'est ici l'article important. Si on laisse au peuple ce fantôme de la divinité , ce vieux préjugé , le plus ancien , le plus universel , le plus enraciné de tous ; nous ne tenons plus rien. Les attributs de sagesse , de justice , d'amour pour l'ordre & pour le bien , reparoîtront toujours ; & avec eux renâîtra la loi naturelle ; avec eux se reproduiront les idées de châtimens & de récompenses après cette vie ; par eux le Christianisme lui-même reprendra une nouvelle force. Car enfin , il y a entre l'idée de Dieu , telle qu'on l'avoit imaginée , & la loi naturelle , entre celle-ci & la Religion du Chrétien , plus de liaison qu'on ne croit ordinairement. L'idée de perfection , qui semble attachée à cette dernière , paroît comme un supplément nécessaire à l'insuffisance de l'autre. Dieu une fois supposé , il seroit

» de penser , d'agir , en un mot , de se mou-
 » voir d'une façon qui le distingue des au-
 » tres êtres avec lesquels il se compare ».
Système de la Nature , chap. 1.

assez naturel de penser que ce qui est le plus conforme à sa sainteté & à sa gloire, tire de lui son origine.

Il est donc de la plus grande conséquence de bien faire sentir, que ce que nous admirons le plus dans l'univers, peut être expliqué (n) par des combinaisons fortuites, ou, pour parler plus juste, par l'essence nécessaire des choses, par

(n) » C'est une manie commune aux Philosophes de tous les âges, de nier ce qui est, & d'expliquer ce qui n'est pas ». *M. Rousseau*. Voyez au reste sur toutes ces explications si heureuses, dont le *Système de la Nature* est rempli, l'ouvrage de *M. Holland* : il est vrai qu'en fait de physique, de géométrie, d'astronomie, & dans tout ce qui concerne les hautes sciences, dont l'auteur du système emprunte souvent les termes pour faire illusion, celui-ci est traité poliment par son adversaire comme un enfant : mais il faut avouer qu'il le mérite bien, & qu'à l'extrême différence de raisonnement qu'on remarque entre eux, on croit voir dans *M. Holland* un athlète vigoureux, un géant qui se joue d'un pygmée.

les loix du mouvement & les propriétés de la matière (o).

(o) » L'univers , ce vaste assemblage de
 » ce qui existe , ne nous offre par-tout que
 » de la matière & du mouvement «. *Syst.*
chap. 1. » Mais , nous dira-t-on , d'où la na-
 » ture a-t-elle reçu son mouvement ? Nous
 » répondrons que c'est d'elle-même , puis-
 » qu'elle est le grand tout , hors duquel con-
 » séquemment rien ne peut exister «. *Syst.*
chap. 2. Voilà ce qu'on appelle une pétition de
 principes.

Pour faire tout sortir de ces deux princi-
 pes , le mouvement & la matière , l'auteur du
 Système de la Nature , cet Ouvrage si vanté
 par ceux qui osent tout lire & n'approfon-
 dissent rien , qui prennent des mots pour des
 idées , & des déclamations pour des preuves ,
 établit premièrement (*ch. 1.*), que » c'est à
 » la Physique & à l'expérience que l'homme
 » doit recourir dans toutes ses recherches ;
 » que c'est par nos sens que nous sommes
 » liés à la nature universelle ; que c'est par eux
 » que nous pouvons la mettre en expérience ,
 » & découvrir ses secrets ; & que toutes les
 » erreurs des hommes sont des erreurs de
 » Physique «. Mais quelle Physique , quelle

Ici reviennent ces grandes questions énoncées par de grands mots déjà tout

expérience, quels sens nous montrent *la nature universelle*, le grand tout, hors duquel rien ne peut exister ? Quelle expérience, quels sens nous montrent notre âme, & nous apprennent, en dépit des preuves invincibles que nous avons de sa spiritualité, qu'elle n'est elle-même qu'une combinaison du mouvement & de la matière ? Quelle expérience, quels sens, quelle Physique, un peu plus éclairée que celle qui de l'eau & de la farine fait naître des êtres organisés, nous disent que les loix du mouvement & les propriétés de la matière suffisent & ont dû suffire par elles-mêmes dès l'origine, pour mettre de la vie, du sentiment, de l'ordre, de l'intelligence, de la sagesse dans l'univers & dans les combinaisons sans nombre qu'il nous présente ? Quel nouveau chef-d'œuvre ces loix & ces propriétés enfantent-elles sous nos yeux ? & quel être organisé produisent-elles, qui n'ait son germe ? Quel est celui de nos sens qui a pu nous apprendre que la matière est éternelle ? Quelle expérience, quelle Physique, & quels sens nous disent, qu'il n'y a point

propres à étonner & à faire impression par eux-mêmes : » Si la matière morte

de Dieu ? Ah ! s'il falloit que les hommes, afin d'éviter les erreurs de Physique, attendissent pour se déterminer, pour juger, pour faire usage du sentiment & de la raison, les expériences de nos Sages ; où en seroit le genre humain ?

Pour ne pas nous laisser séduire par leurs faux principes, reconnaissons que l'expérience & les sens ne nous apprennent que des vérités particulières dont on ne peut former une proposition générale sans risquer de se tromper ; tandis que l'évidence au contraire nous conduit, sûrement & par sa propre lumière, aux propositions les plus universelles. Qu'un homme, par exemple, qui, dans les tems les plus reculés & parmi d'anciens peuples, n'eût jamais vu de Nègre, & n'en eût jamais entendu parler, eût dit, d'après une expérience constante & uniforme par rapport à lui & à tous ceux qui l'environnoient, que tous les hommes sont blancs ; il se seroit certainement trompé : mais que ce même homme, partant d'un principe évident par la nature même des idées qu'il renferme, eût affirmé

» se combine avec la matière vivante »
 » comment se fait cette combinaison »

que le tout est plus grand que sa partie ; ils eût avancé une vérité incontestable & que rien ne peut démentir. Tant il est vrai que l'évidence toute seule est infailible , & que , sans son secours , l'expérience même ne l'est pas : c'est ce que démontrent toutes les vérités géométriques , qui sont telles à nos yeux , sans qu'il soit besoin d'instrumens ni d'expérience pour les vérifier , & à qui il suffit d'être des corollaires évidens de propositions évidentes par elles-mêmes.

En second lieu , l'Auteur du Système établit (*ch. 2.*) , que *le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de la matière , qu'elle se meut par sa propre énergie , qu'il est de l'essence de la matière de se mouvoir ;* & il le prouve par cette unique assertion , que toute particule de matière est en mouvement. Mais en accordant cette assertion si peu démontrée , il ne s'ensuivroit nullement , de ce que toute matière se meut , qu'elle se meuve nécessairement.

Troisièmement , l'Auteur établit (*même ch.*) que *tout ce qui se meut est mû par un autre être , en sorte qu'à parler strictement , il*

» quel en est le résultat ? si les moules
 » sont les principes des formes ? ce que

n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps de la nature, c'est-à-dire, selon la définition même de l'Auteur, de ces mouvemens qui font qu'un corps agit & se meut par sa propre énergie ; car s'il existoit un tel être, dit-il (ch. 10.), il auroit la force d'arrêter ou de suspendre lui seul le mouvement dans l'univers.

Mais voilà, dès le commencement & dans tout ce qui fait la base du Systême, une terrible contradiction. Rapprochez ces deux principes établis, dès le second chapitre : quoi ! selon le premier, *la matière se meut par sa propre énergie ; & selon l'autre, il n'y a point de mouvemens spontanés, de ces mouvemens qui font qu'un corps se meut par sa propre énergie ; & nul corps ne se meut ainsi !*

Mais en insistant sur les contradictions de l'Auteur du Systême, si tout ce qui se meut est *mû par un autre être*, s'il ne se meut pas par lui-même, le mouvement ne lui est donc pas essentiel, il n'est donc pas de l'essence de la *matière de se mouvoir.*

Mais encore, si tout ce qui se meut est *mû par un autre être*, avant que d'être mû, il

“c'est qu'un moule ? si c'est un être
 “réel & préexistant , ou si ce n'est que

étoit donc en repos : dans la nature des choses , l'idée du repos seroit donc antérieure à celle du mouvement ?

Mais enfin , comment un être qui ne se meut pas par lui-même a-t-il eu , dans les principes de l'auteur , la force de se mouvoir & celle d'en mouvoir d'autres ? Cette force , d'où l'a-t-il reçue dans l'origine , & où l'a-t-il puisée ? Si tout ce qui est dans la nature n'a , comme il s'exprime , que des mouvemens *acquis & communiqués* ; si , selon lui , tels sont même les mouvemens *internes & cachés* ; si *la nature est le grand tout ; qui comprend tout* , en sorte qu'il n'y ait rien hors d'elle : qui ait pu donner le mouvement à la matière ; comment a-t-elle pu se le donner à elle-même ? & que signifie une suite de mouvemens produits , sans aucune cause qui ait eu , hors de cette suite infinie , la force de les produire ?

D'après toutes ces contradictions , que devient un Système tout entier qui ne porte que sur elles ? Au reste , ce qu'il y a de plus essentiel à observer , c'est que ces contradictions

» les limites intelligibles d'une molécule
 » vivante unie à de la matière morte ou

sont inévitables dans tout système, tel que celui-là : car ou la matière & toute partie de matière se meut nécessairement, ou elle est mue par une autre. Si c'est nécessairement qu'elle se meut, elle ne peut avoir de mouvemens *communiqués* ; parce qu'elle ne peut changer, modifier celui qu'elle a, sans altérer sa manière d'être nécessaire, sans altérer son essence : & dès-lors rien ne peut s'expliquer ; rien, ainsi que nous l'avons déjà dit, ne peut être comme il est dans la nature. Si au contraire toute partie de matière n'a que des mouvemens *acquis*, il faut donc recourir à une cause supérieure & étrangère, qui les lui ait donnés. Que le matérialiste réponde nettement à cela.

Il ose bien prétendre que Dieu *est un être inutile* : quel être inutile, que celui sans lequel on ne peut rendre raison de rien, & sans lequel tout n'est plus, en nous & hors de nous, que fiction & qu'absurdité ! On parle sans cesse des loix nécessaires du mouvement : oui, sans doute, le mouvement a des loix nécessaires, mais d'une nécessité conditionnelle, hypothétique, comme on l'appelle, & relative

» vivante; limites déterminées par le rap-
 » port de l'énergie en tous sens, aux
 » résistances en tous sens * « ? Questions
 savantes & profondes, par lesquelles nous
 aurons si heureusement prélué dans d'au-
 tres ouvrages.

Ici encore nous aurons grand soin d'é-
 tablir **, » qu'il n'y a point d'ordre pro-
 » prement dit dans la nature... que ce
 » que l'on appelle *ordre*, n'est jamais que
 » l'enchaînement uniforme & nécessaire
 » des causes & des effets, ou la suite des
 » actions qui découlent des propriétés des
 » êtres, tant qu'ils demeurent dans un
 » état donné ***... que l'intelligence est
 » une façon d'être & d'agir propre à quel-

à la volonté du premier moteur : or, c'est,
 d'une nécessité absolue, qu'il falloit prouver
 que ces loix sont nécessaires.

* Interprétation de la Nature.

** Système de la Nat. ch. 5.

*** » Il est dans l'ordre que le feu nous brûle,
 » parce qu'il est de son essence de brûler : il
 » est dans l'ordre que le méchant nuise, parce
 » qu'il est de son essence de nuire «, *Ibid. ch. 5.*

„ques êtres particuliers ; & que , si nous
 „voulons l'attribuer à la nature , elle ne
 „seroit en elle que la faculté de se con-
 „server par des moyens nécessaires dans
 „son existence agissante. Ainsi , en refu-
 „sant à la nature l'intelligence dont nous
 „jouissons nous-mêmes , en rejetant la
 „cause intelligente que l'on suppose son
 „moteur ou le principe de l'ordre que
 „nous y trouvons , nous ne donnons
 „rien au hasard ni à une force aveugle ;
 „mais nous attribuons tout ce que nous
 „voyons à des causes réelles ou faciles
 „à connoître (p).

(p) On voit assez combien tout cela est
 lumineux. Et pour surcroît de lumières , l'Au-
 teur du Système prévient ainsi une des plus
 fortes objections qu'on puisse lui faire : „ On
 „ nous dira , sans doute , que la nature , ren-
 „fermant & produisant des êtres intelligens ,
 „ou doit être intelligente elle-même , ou doit
 „être gouvernée par une cause intelligente.
 „ Nous répondrons que l'intelligence est une
 „faculté propre à des êtres organisés , c'est-
 „à-dire , constitués & combinés d'une ma-

» Chaque être, dirons-nous encore ;
 » est un individu , qui , dans la grande

» nière déterminée , d'où résultent de certai-
 » nes façons d'agir que nous désignons sous
 » des noms particuliers , d'après les différens
 » effets que ces êtres produisent ». *Ibid.*

Il faut avouer que cet auteur est extrêmement heureux dans ses solutions , & qu'il ne pouvoit mettre plus de force ni de clarté dans ses réponses.

Mais parmi tout ce Pathos philosophique , qu'il nous dise comment il pourroit prouver que cette intelligence , qui est , selon lui , une faculté propre à des êtres organisés , ne seroit pas , par cela même , propre à la nature qui les renferme & les produit : car enfin , si nous , qui sommes une très-petite production de cette nature , nous réunissons cependant à une portion de matière organisée une portion d'intelligence ; pourquoi la nature , prise dans son ensemble , ne seroit-elle pas une grande machine , un grand corps parfaitement organisé , uni à une ame bien supérieure à la nôtre , & doué d'une souveraine intelligence ? Ce doute , si peu fondé pour nous , qui reconnoissons , d'après des raisonnemens invincibles , une substance purement spirituelle ,

„ Famille , remplit sa tâche nécessaire dans
 „ le travail général. Tous les corps agis-
 „ sent suivant des loix inhérentes à leur
 „ propre essence , sans pouvoir s'écarter
 „ un seul instant de celles suivant les-
 „ quelles la nature agit elle-même : force
 „ centrale , à laquelle toutes les forces ,
 „ toutes les essences , toutes les énergies
 „ sont soumises ; elle règle les mouve-
 „ mens dans tous les êtres, par la nécessité
 „ de sa propre essence , elle les fait con-
 „ courir de différentes manières à son plan
 „ général... ; elle les accroît & les al-
 „ tère , les augmente & les diminue , les
 „ rapproche & les éloigne , les forme &
 „ les détruit , suivant qu'il est nécessaire
 „ pour le maintien de son ensemble ,
 „ vers lequel cette nature est essentielle-
 „ ment nécessaire de tendre * (q).

créatrice de cet univers , mais qui a des fon-
 demens très-réels dans le système de l'Athée ,
 combien ne seroit-il pas inquiétant pour lui ,
 s'il vouloit raisonner conséquemment ?

* Syst. de la Nat. ch. 4.

(q) *Essentiellement nécessaire... par la né-*

C'est d'après ces éclatantes vérités que nous ferons voir , que c'est sans ordre , sans règle , sans l'intervention d'aucun être intelligent , & seulement en con-

cessité de sa propre essence.... Force centrale , à laquelle toutes les forces , toutes les essences , toutes les énergies sont soumises..... Des essences soumises ! soumises à une autre essence ! des essences par-tout ! Quelle heureuse manière de philosopher , de tout expliquer ! & quel nouveau jour cette méthode répand sur toute la nature ! Mais ce qu'il y a de plus admirable , c'est cette nature qu'on a définie (ch. 1.) le grand tout qui résulte de l'assemblage des différentes matières , de leurs différentes combinaisons , & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers ; cette nature , qui n'est dès-lors qu'une idée abstraite , qu'un mot vide de sens , si on l'applique à un être particulier ; cette nature dénuée d'intelligence ; & qui cependant se trouve essentiellement nécessitée de tendre vers un but , vers un plan général , qui est (ch. 4) le maintien de son ensemble , le maintien du tout par le changement continuel de ses parties , qu'elle force de concourir au bien général de la grande famille. Parmi tant de merveilles , tant de mystérieuses contradictions , qui

fréquence des loix nécessaires du mouvement & des propriétés de la matière, que le soleil, par exemple, ce globe ardent & lumineux, a été formé par l'embrâsement d'une planète, qui s'est si justement trouvée à telle distance plutôt qu'à telle autre : que, par une suite des mêmes loix, notre terre pourroit bien s'enflammer à son tour, & devenir soleil pour un autre monde, qui, dans le tems précis, se trouveroit avoir besoin de sa chaleur & de sa lumière : que tous les astres, s'attirant, se repoussant en raison de leur masse & de leur distance, gravitant les uns vers les autres & vers un centre commun, suivent par des loix si simples leur marche constante & régulière, sans que ces loix aient d'autres principes qu'elles-mêmes, sans que cet arrangement, ce rapport des astres entre eux, leur distance & leur masse réciproque, si justement combinées pour les effets qui en

ne s'écrieroit avec nos Sages : O Nature ! ô mère ! que tu dis de choses à mon esprit & à mon cœur !

résultent, aient été réglés d'une manière si précise, autrement que par la nécessité des choses; nécessité qui, comme nous l'avons dit plus haut, n'est pas une force aveugle, mais qui n'est pas non plus une force intelligente: que sur notre globe les plantes, les arbres, les animaux, les hommes, les insectes, les fruits, les fleurs, toutes les productions de la terre qui nous ravissent par les rapports innombrables & si heureusement rencontrés que nous y appercevons, ne sont en effet que des rencontres nécessaires de germes, de molécules organiques, de parties similaires, sans que les molécules, les germes primitifs, les moules intérieurs aient d'autre cause que l'essence & les propriétés de la matière (r).

(r) C'est donc ainsi, & par les propriétés de la matière, que les différentes sortes d'abeilles, de guêpes, de chenilles, de teignes, que tous les animaux & tous les insectes ont, dès leur naissance & sans les avoir jamais appris, des procédés si analogues à leurs besoins, si industrieux, si dignes d'admiration

Ici,

Ici , comme sur tout le reste , il s'agit moins de raisonner , de prouver , que d'embrouiller , d'envelopper , de nier , d'affirmer , de répéter , & de conclure ; & au fond le poste le plus tenable pour nous , c'est le scepticisme. Nous aurons contre nous des Géomètres profonds , les plus savans Astronomes , les Physiciens les plus éclairés ; car ceux ci croient tous en Dieu : mais à coup sûr ils se sont trompés , puisque tout homme est sujet à l'erreur. Nous ferons valoir en notre faveur le système de Newton & ses principes , quoiqu'il ait été si religieux envers la Divinité : quelque phrase de Descartes , quoiqu'elle suppose une intelligence , qui dispose avec sagesse le mouvement & la matière : quelque expérience

aux yeux de l'observateur fidèle ? O que cette matière , cette force non intelligente , qui les a si heureusement organisés pour de telles ressources & de tels moyens , avoit d'art & d'esprit ! Voyez l'*Histoire Naturelle des Insectes* , de M. de Réaumur ; la *Théologie des Insectes* , de M. Leffer ; & la *Contemplation de la Nature* , de M. C. Bonnet.

de Needam , que nous donnerons comme une démonstration des générations équivoques si propres à notre système ; quoique cet auteur ne soit nullement favorable au matérialisme (s) ; quoique cette

(s) Voici en effet ce qu'il dit dans la Préface sur les *Observations Microscopiques*, page xvj ; & son témoignage honore trop la Religion révélée , pour n'être pas rapporté ici tout entier. » Depuis quelques années que » je me suis amusé à ce genre d'étude , je » n'ai jamais trouvé aucuns principes opposés à la Religion , que ceux qui étoient » faux en Philosophie : il est naturel de » croire que j'ai la liberté de rendre ce témoignage , dans un siècle où tant de » demi-philosophes traitent avec si peu de » ménagement une Religion , dont ils paroissent encore moins instruits que de leur » prétendue philosophie. J'ai de plus cité » fort souvent les propres paroles de l'Ecriture Sainte ; & quelque extraordinaire » que cela puisse paroître dans un philosophe moderne , je n'ai pas honte d'avouer » que j'y trouve plus de sublimité que dans tous les Ouvrages des philosophes , & que » c'est à l'Ecriture Sainte que je dois les

expérience , telle qu'il l'a rendue , ne prouve en aucune manière ce qu'on lui fait prouver ; quoiqu'il n'admette pas même cette sorte de génération , considérée , par les meilleurs observateurs , comme une des plus monstrueuses productions des siècles d'ignorance , ou une des reproductions les plus bizarres de la moderne philosophie (1).

» plus hautes idées auxquelles j'aie jamais
 » été capable de m'élever «. Voyez de plus
 une réclamation bien authentique , & une
 réponse directe contre l'auteur du *Système de
 la Nature* , dans une note ajoutée , par M.
 Needam lui-même , à l'excellent Livre qui
 a pour titre , *La vraie Philosophie* , qui se
 trouve chez Valade , Libraire , rue des
 Noyers , & dont il a été l'éditeur.

(1) Voyez , sur les générations équivo-
 ques , *la Contemplation de la Nature* , de M.
 Bonnet , tom. 1 , septième partie , chap. 8
 & suivans ; les *Considérations sur les Corps
 organisés* , du même Auteur , t. 1 , chap. 7 ,
 8 , 11 ; le *Mémoire* de M. Haller , *sur la For-
 mation du cœur dans le Poulet* ; les *Lettres à
 un Américain* , Lettre onzième & suivantes ;
 les *Mémoires* de M. de Réaumur.

Il importe peu que ces gens-là soient pour nous , pourvu que sur notre parole

» Pendant combien de siècles , dit un Savant mieux instruit & plus sage que l'auteur du *Système de la Nature* , n'a-t-on pas soutenu dans les Ecoles , que la putréfaction donnoit naissance aux insectes & à plusieurs plantes qui paroissent imparfaites ? Les expériences de *Rhédi* & de *Micheli* , firent en peu de tems ce que le raisonnement n'avoit pu opérer ; & celles de MM. de *Réaumur* & *Linné* , en nous faisant connoître de plus en plus combien l'imagination avoit besoin d'être réglée par l'observation , ont fait rougir ceux qui avoient soutenu le système sur la génération univoque & équivoque. Le hasard n'est plus qu'un vieux mot dépourvu de sens , incapable de produire aucun être organisé. La formation du plus petit des insectes , d'un moncheron si bien proportionné dans toutes ses parties , n'est pas plus le résultat d'un mouvement confus ou d'un arrangement fortuit , que celle d'un éléphant. La mousse , ainsi que le chêne , est l'enfant de la nature ; & la putréfaction n'est qu'un principe destructeur. Aujourd'hui le bled , l'orge , l'avoine , ne sont plus capa-

on parvienne à le croire. Et d'ailleurs , nous serons bien forts , quand nous aurons parlé de l'énergie de la nature , de son laboratoire secret , de ses filières , &c. &c. ; quand , de la croyance générale , nous aurons appelé si hautement à l'expérience * ; que nous aurons tout ramené à la Physi-

bles de produire de mauvaises herbes dans un champ. On n'en accuse que les graines superflues mêlées avec les semences ou transportées par les vents , & les terres surchargées de racines inutiles. Les insectes , ainsi que les plantes , deviennent le produit nécessaire d'autres végétaux ou animaux de même espèce. La nature , aussi avare dans la dépense , qu'elle est magnifique dans l'exécution , soumet à ses loix immuables jusqu'aux plus petites parties de la matière ; perpétue constamment les êtres par d'autres êtres semblables : & sa grandeur se reconnoît jusque dans les plus petits objets «. *M. Durand.*

* » Nous n'avons , dit l'auteur de l'Interprétation de la Nature , qu'une expérience lente & une réflexion bornée. Mais avec ces deux leviers , la Philosophie s'est proposé de remuer le monde «.

que, que si peu de gens savent assez pour relever nos méprises ; que nous aurons placé quelques termes de Géométrie , quelques propositions que personne n'ignore & que nous aurons appliquées bien ou mal ; que nous aurons équivoqué sur les infiniment grands & les infiniment petits. Par-là du moins nous aurons fait un étalage d'érudition , qui impose presque toujours ; & , comme c'est la prévention qui décide , nous aurons tout fait quand nous aurons prévenu en notre faveur.

Septièmement , la connoissance la plus nécessaire à l'homme , ont très-bien dit les Sages de tous les tems , c'est celle de l'homme même ; & c'est à nous encore qu'il étoit réservé de peindre l'homme tel qu'il est. Par-là nous lui ôtons les folles espérances qui le trompent sur l'avenir , & l'empêchent de jouir du présent ; les craintes religieuses & les vaines terreurs , qui le rendent lâche & pusillanime , qui l'empêchent de se délivrer de la vie lorsqu'il commence à s'ennuyer de vivre , qui , par l'idée d'un mal chimé-

rique , le privent souvent d'un bien réel , qui circonscrivent son être & l'usage de ses facultés au lieu de les étendre , qui bornent ses jouissances & empoisonnent ses plaisirs.

L'homme est une machine mieux organisée peut-être que celles qui l'environnent , mais toujours machine. » Il peut
 » être comparé * à une harpe sensible qui
 » rend des sons d'elle-même , & qui se
 » demande qui est-ce qui les lui fait rendre : elle ne voit pas qu'en sa qualité
 » d'être sensible , elle se pince d'elle-même , & qu'elle est pincée & rendue
 » sonore par tout ce qui la touche «.

» Et qu'on ne dise point ** que c'est
 » dégrader l'homme que de réduire ses
 » fonctions à un pur mécanisme ; que
 » c'est honteusement l'avilir que de le
 » comparer à un arbre , à une végétation
 » abjecte..... Le philosophe exempt de
 » préjugés n'entend point ce langage ,

* *Système de la Nature* , première partie , chap. 7.

** *Ibid.* chap. 12.

„ inventé par l'ignorance de ce qui conf-
 „ titue la vraie dignité de l'homme: Un
 „ arbre est un objet qui dans son espèce
 „ joint l'utile à l'agréable ; il mérite
 „ notre affection , quand il produit des
 „ fruits doux & une ombre agréable.
 „ Toute machine est précieuse , dès
 „ qu'elle est vraiment utile & remplit
 „ fidèlement les fonctions auxquelles on
 „ la destine „.

O homme ! laisse donc ces vaines pré-
 rogatives dont te flattoit un stupide or-
 gueil , & souffre que le Sage te ramène
 à ta véritable dignité !

L'homme tient son rang dans l'échelle
 des êtres ; il est précisément dans le degré
 au dessus de l'Orang Outang * ; il a deux
 facultés ** , „ la sensibilité physique & la
 „ mémoire ; ces deux facultés lui sont
 „ communes avec les animaux. Il leur
 „ est supérieur seulement par la différence

* Singes d'une très-grande espèce. Voyez
 Tom. I, les notes (a) (e), sur la Lettre XXIV.

** De l'Esprit. Discours I, chap. 1.

» d'organisation ; parce qu'il a des mains ,
 » par exemple , & non des pattes « ; ce
 qui , comme on le voit assez , ne l'empê-
 che pas d'être lui-même un pur animal ,
 un être purement physique. C'est ce que
 nous prouverons sans difficulté , en fai-
 sant dériver toutes les facultés intellec-
 tuelles & morales , comme on les appelle ,
 de la faculté de sentir & des opérations
 de la matière.

» Et d'abord vous trouverez * que *sen-*
 » *tir* est cette façon particulière d'être ré-
 » mué , propre à certains organes des
 » corps animés , occasionnée par la pré-
 » sence d'un objet matériel qui agit sur
 » ces organes , dont les mouvemens ou
 » les ébranlemens se transmettent au cer-
 » veau. Nous ne sentons qu'à l'aide des
 » nerfs répandus dans notre corps , qui
 » n'est , pour ainsi dire , qu'un grand
 » nerf , qui ressemble à un grand arbre ,
 » dont les rameaux éprouvent l'action des
 » racines communiquée par le tronc...

* Système de la Nature , première partie ,
 chap. 8.

» Si on nous demande d'où vient à la ma-
 » tière la *sensibilité* ; nous dirons qu'elle
 » est le résultat d'un arrangement , d'une
 » combinaison propre à l'animal (u) ,
 » en sorte qu'une matière brute & insen-
 » sible cesse d'être brute & insensible en
 » s'*animalisant* , c'est-à-dire , en se com-
 » binant avec l'animal. Toute *sensation*
 » n'est qu'une secousse donnée à nos or-
 » ganes ; toute *perception* est cette secousse
 » propagée jusqu'au cerveau ; toute *idée*
 » est l'image de l'objet à qui la sensation
 » & la perception sont dues. La *réflexion*

(u) » L'animal , comme l'explique bien
 » clairement le savant auteur de l'*Interpré-*
 » *tation de la Nature* , est un système de mo-
 » lécules organiques , qui , par l'impulsion
 » d'une sensation semblable à un toucher
 » obtus & sourd , que celui qui a créé la
 » matière leur a communiquée , se sont com-
 » binées jusqu'à ce que chacune ait rencon-
 » tré la place la plus convenable à son repos ». *Obscurum per obscurius* , dit très-bien un
 auteur moderne : ou en d'autres termes ,
 c'est ce que Boileau appeloit du *galimatias*
double.

„ est l'exercice du pouvoir qu'a notre or-
 „ gane intérieur de se modifier lui-même ,
 „ de se replier sur lui même. Le *jugement*
 „ est la faculté qu'a le cerveau de compa-
 „ rer entre elles les modifications ou les
 „ idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir
 „ de réveiller en lui-même , afin d'en dé-
 „ couvrir les rapports & les effets.

„ Les molécules de la matière , qui pro-
 „ duisent toutes les opérations de l'enten-
 „ dement * , peuvent être comparées à
 „ des dés pipés , c'est-à-dire , produisent
 „ toujours certains effets déterminés ; les
 „ molécules étant essentiellement variées
 „ par elles-mêmes & par leurs combinai-
 „ sons , elles sont pipées , pour ainsi dire ,
 „ d'une infinité de manières. La tête
 „ d'Homère ou la tête de Virgile n'ont
 „ été que des assemblages de molécules ,
 „ ou , si l'on veut , des *dés pipés par la*
 „ *nature* , c'est-à-dire , élaborés de ma-
 „ nière à produire l'Iliade ou l'Enéide “.

Toutes ces notions sur l'entendement

* Système de la Nature , seconde partie ,
 chap. 5.

humain sont claires , nettes , précises , & ne supposent évidemment que du mouvement & de la matière. De même
 » ce n'est qu'une secousse distincte ou la
 » modification marquée qu'éprouve le
 » cerveau, qui constitue la *conscience*. On
 » nomme *esprit* , *sagesse* , *bonté* , *prudence* , *vertu* , des dispositions ou des
 » modifications constantes ou passagères
 » de l'organe intérieur qui fait agir les
 » êtres de l'espèce humaine. *L'amour de*
 » *soi* n'est qu'une tendance ou direction ,
 » qu'une *gravitation sur soi* , qu'une *force*
 » *d'inertie* ; le *penchant* pour un objet
 » quelconque , qu'une *attraction* telle
 » qu'elle est répandue dans toute la na-
 » ture ; la *haine* , qu'une *répulsion* : car
 » c'est ainsi que l'attraction rapproche
 » tous les êtres , lorsqu'ils sont dans la
 » sphère de leur action réciproque ; &
 » la répulsion les sépare * «.

Ce système physique , si simple , si lumineux , si fécond , explique tout & répond à tout. C'est celui de la sympathie

* Système de la Nature. I. part. ch. 8.

& de l'antipathie , ramené à des principes évidens ; ce ne sont plus les qualités occultes de l'ancienne philosophie , ce sont les vraies propriétés de la matière (x).

(x) En effet , tout cela est on ne peut pas plus évident. Qu'y a-t-il , par exemple , qui explique mieux ce que nous appelons *sentir* , que cette façon particulière d'être remué , propre à certains organes des corps animés , & ce grand nerf , qui ressemble à un grand arbre , dont les rameaux éprouvent l'action des racines communiquée par le tronc ? Qu'y a-t-il qui se ressemble davantage que la *secousse* donnée à mes *organes* & la *sensation* qu'elle me fait éprouver ? que la *secousse* propagée jusqu'à mon *cerveau* , & la *perception* qu'elle occasionne , que le *repliement de l'organe intérieur sur lui-même* & ma *réflexion* ? Secousse , organe , cerveau , matière qui se modifie , qui se replie , & sensation , idée , perception , réflexion ; c'est exactement la même chose. Une matière brute & insensible ; qui , en s'animalisant , forme la sensibilité de l'animal ; une harpe qui rend des sons d'elle-même , qui se pince elle-même & se demande qu'est-ce qui la rend sonore ; une modification de l'organe intérieur , qui

De là il résulte que tout est nécessaire dans l'homme comme dans le reste du monde physique ; qu'en lui , il n'y a point de liberté ; que tout y est sujet aux mêmes effets , aux mêmes loix , aux mêmes mouvemens que le reste de la nature : » avec » cette différence cependant * qu'il est mu » par un organe intérieur , qui a ses » loix propres , & qui est déterminé nécessairement en conséquence des idées , » des perceptions , des sensations qu'il » reçoit des objets extérieurs..... Les » hommes deviennent bons ou méchants , » d'après la manière dont ils agissent

forme la prudence ; une secousse qui se sent elle-même , qui réfléchit sur elle-même , & qui forme la conscience ; quelles lumières & quelle philosophie ! Des dés pipés , des molécules pipées pour former l'*Illiade* ; une infinité de molécules qui se pipent les unes les autres par leurs combinaisons : toute une nature qui se pipe , qui est pipée par elle-même : Ah ! s'est écrié un homme de bon sens , quelle piperie que tout cela !

* Syst. de la Nat. I. part. chap. 8.

» les uns sur les autres * ». Tout ceci équivaut à une démonstration ; & rien sur-tout ne me paroît mieux imaginé que cette doctrine de *l'organe intérieur*. Elle porte avec elle , pour caractères essentiels , la clarté , la simplicité , & la précision.

Si l'homme n'est pas libre , il n'y a point pour lui de bien & de mal moral , point de vice ni de vertu : & dès-lors tous les fers sont rompus , toutes les entraves sont brisées ; l'homme n'a plus qu'à suivre son penchant , qui d'ailleurs le détermine nécessairement. Aussi ne pouvons-nous trop élever les passions. Nous leur donnerons en toute rencontre l'avantage sur la froide & imbécille raison ; nous les présenterons , comme le mobile des grandes actions & la source unique du vrai bonheur. » Ce sont les passions fortes qui font exécuter les actions courageuses ** , & concevoir ces idées , qui

* Oui ; c'est-à-dire , en proportion de leur masse & de leur distance.

** De l'Esprit.

» font l'étonnement & l'admiration de
 » tous les siècles. J'entends par passion
 » forte, une passion dont l'objet soit si
 » nécessaire à notre bonheur, que la vie
 » nous soit insupportable sans la posses-
 » sion de cet objet * «.

Et après tout, ** » si nous examinons
 » les choses sans prévention, nous trou-
 » verons que la plupart des préceptes
 » que la Religion, ou que sa Morale fa-
 » natique & superstitieuse donne aux
 » hommes, sont aussi ridicules qu'im-
 » possibles à pratiquer. Interdire les pas-
 » sions aux hommes, c'est leur défendre
 » d'être hommes; conseiller à une per-
 » sonne d'une imagination emportée de
 » modérer ses desirs, c'est lui conseiller

* Il est vrai que la soif de l'or, l'ambi-
 tion, le désir de la vengeance, l'amour de
 la volupté, toutes les passions en un mot,
 portées à un certain excès, sont bien pro-
 pres à faire produire de grandes & belles
 choses.

** Système de la Nature, première part.
 chap. 17.

» de changer son organisation , c'est or-
 » donner à son sang de couler plus len-
 » tement ; dire à un homme de renoncer
 » à ses habitudes , c'est vouloir qu'un
 » citoyen , accoutumé à se vêtir , con-
 » sente à marcher tout nu (y) «.

Ici cependant , & lorsqu'il est question
 de vérités qui ont rapport aux mœurs , il
 pourroit suffire , dans de certains cas , de
 poser les principes sans en tirer les con-
 séquences. Que dis je ? Il seroit peut-être
 encore nécessaire , pour adoucir aux yeux
 du vulgaire une doctrine si relevée & si

(y) Il n'est personne , qui , avec un peu de
 sens & de droiture , n'ait horreur d'un pareil
 langage & n'en reconnoisse l'absurdité. Hé-
 las ! à quoi est-il bon , qu'à excuser tous les
 vices , à autoriser tous les crimes , & à étouf-
 fer sans retour le cri de la raison & de
 la conscience ? Opposons à de semblables
 maximes ce qu'a dit dans un endroit M. Rouf-
 seau : » Je me crois moins coupable en me
 » reprochant mes fautes , qu'en m'efforçant
 » de les justifier ; & je regarde comme le
 » comble du crime , de vouloir en ôter les
 » remords «.

contraire à ses préjugés , d'inviter fortement les hommes à la vertu ; de déclamer contre leurs vices ; de leur faire sentir combien ils se sont détournés des sentiers de la vérité & du bonheur ; de leur parler de l'honnêteté , de la bienfaisance , de l'empire des mœurs & de la sagesse.

Je ne vois en tout ceci qu'une difficulté ; c'est la contradiction qu'on pourroit trouver entre nos principes & nos raisonnemens. Si tout est nécessaire , nous dira-t-on , si l'homme est lui-même sous l'empire de la nécessité ; pourquoi faire un livre pour l'éclairer ? Il est ce qu'il doit être ; des causes nécessaires ont amené son état actuel , & toujours pour le bien de la grande famille , pour le maintien du tout , auquel la nature , qui soumet toutes les forces , toutes les essences , tous les êtres , est essentiellement forcée de rendre ; il est comme tout le reste , dans l'ordre de la nature , où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Ce sont les essences des choses *

* Syst. de la Nat. I. partie , chap. 12.

qui ont amené ses idées, ses vûes, ses penchans, & jusqu'à sa religion que vous voulez détruire. La nature est-elle donc contraire à elle-même ? Prétendez-vous contrarier vous-même son ouvrage, sous prétexte de le rétablir ? L'homme, qui n'a point de mouvemens spontanés, qui n'est point libre, peut-il se dépraver lui-même ? La nature se déprave-t-elle ? Empêcherez-vous d'ailleurs la pierre d'être pesante, le feu de brûler, l'homme d'être méchant, si par son tempérament & son organisation il est nécessité à l'être ? „ Il „ est dans l'ordre que le méchant nuise, „ parce qu'il est de son essence de nuire „. Pourquoi donc, & à quoi bon tant d'instructions, d'exhortations, d'éloquentes déclamations ? Instruisez la pierre qui tombe, & invitez-la à suspendre sa chute; reprenez le feu qui brûle, & exhortez-le à réprimer son activité. Si l'homme est un être purement physique, quel plus grand pouvoir prétendez vous sur lui ?

A tout ce'a cependant il y a une réponse, & la voici. La même nécessité qui vous force à être bon ou méchant, me

contraint à vous exhorter , à vous éclairer , à vous reprendre , à faire un bon ou un mauvais livre. Nous avons tous raison , puisque nous sommes tous sous le fatal empire de la nature & de la nécessité.

Au reste , il est aisé de sentir * » combien nos principes sont les seuls qui » puissent donner à la Morale une solidité inébranlable.... Il ne s'agit que de » la fonder , ainsi que nos devoirs , sur la » nature de l'homme , sur les rapports » subsistans entre des êtres intelligens , » qui , chacun de leur côté , sont amoureux de leur bonheur.... En un mot , » il faut donner pour base à la Morale » la nécessité des choses «.

C'est ainsi que nous pourrons dire avec autorité & avec fruit : ** » Sois bon , » parce que la bonté enchaîne tous les » cœurs.... Sois doux , parce que la douceur attire l'affection.... Sois reconnaissant , parce que la reconnaissance alimente & nourrit la bonté. Sois mo-

* *Ibid.* II. part. chap. 9.

** *Ibid.* chap. 14.

» deste , parce que l'orgueil révolte des
 » esprits épris d'eux-mêmes. Pardonne les
 » injures , parce que la vengeance éternise
 » les haines.... Sois retenu , tempéré ,
 » chaste , parce que la volupté , l'intem-
 » pérance , & les excès , détruiront ton
 » être & te rendront méprisable «.

Toute cette Morale , établie en dernier ressort sur notre propre intérêt , porte , comme on le voit assez , sur le seul fondement raisonnable , le seul que rien ne puisse ébranler (z). On n'aura pas besoin

(z) Non , rien ne l'ébranlera , ce fondement , que le désir même du bonheur , par lequel on prétend nous *obliger*. Combien de circonstances où l'intérêt de la vie présente se trouve en opposition réelle , ou du moins très-apparente , avec nos devoirs ! Sois *reconnoissant* , dites-vous , *parce que la reconnoissance alimente & nourrit la bonté*. Mais il y a telle occasion , où je gagnerois plus en un moment à être ingrat , qu'à prétendre me ménager pour la suite de nouveaux bienfaits par la reconnoissance. Mais encore que devient ce fondement inébranlable de la Morale , si je suis » assez malheureusement né

de recourir aux chimères théologiques ,
pour régler sa conduite dans ce monde

pour faire consister mon bonheur à faire le malheur de mes semblables « ; si d'ailleurs j'adopte cette loi fondamentale d'un de nos Sages , » de faire mon propre bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible « ? (*Discours sur l'Origine* , &c.) Mais enfin , quant à la règle de mes devoirs , prise de la nature de l'homme & des rapports subsistans entre des êtres intelligens , qu'est-ce qui déterminera d'une manière précise ces rapports : par exemple , les rapports de reconnoissance entre celui qui est obligé & celui qui oblige ; sur-tout lorsque je lis dans certains écrits , que » l'histoire des bienfaiteurs ajouterait un nouveau » chapitre à celle des tyrans * « : ou bien en-

* M. de la Harpe , dans l'Eloge de Carinat , a mieux dit : Les belles ames trouvent la reconnoissance trop » douce pour permettre qu'on les en dispense « . Et c'est cependant ce que font , d'une manière plus ou moins directe , la plupart de nos Sages : » Un homme n'oblige , » dit l'un d'entre eux , que parce qu'il sent du plaisir à » obliger. Quelle bizarrerie d'imaginer que l'on doit » savoir gré à un homme qui est fait & organisé pour » être libéral ! c'est , à peu près , comme si je le remerciois » quand il va au bal , parce qu'il aime la danse : sa folie

visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que sans un Dieu il

core , les rapports du fils à son père ; lorsqu'après tout j'entends les philosophes nous dire ; que » l'âge qui amène la raison met les » enfans hors du pouvoir paternel , & les rend » maîtres d'eux-mêmes ; que l'obligation » de leur être soumis n'est que pour le tems » où les enfans sont dans un état d'ignorance » & d'ivresse « * ?

Hélas ! on prétend se passer de Dieu dans le moral comme dans le physique ; & sans Dieu , sans la Religion , tout porte exactement sur rien. O que la philosophie qui pose Dieu pour principe , est une bien plus sage & plus douce philosophie !

» est de vouloir obliger , ou c'est la vanité qui le fait » agir «.

* » Quelle foiblesse , s'écrie un de ces Philosophes , de » pleurer la mort d'un père ! Sa mort est comme celle » de tout autre individu ; c'est une suite nécessaire de » l'arrangement de l'univers. Un père , en donnant la » vie à son fils , n'a pensé qu'à lui-même & à ses plaisirs : lui tenir compte de ce prétendu bienfait , c'est le » remercier de ses soupers voluptueux & des liqueurs » excellentes qu'il a bues «. Pères tendres ! qui avez désiré si ardemment de revivre dans d'autres vous mêmes ; vous voilà bien payés des soucis , des alarmes , des travaux , & des veilles que vous ont coûtés vos enfans !

ne peut y avoir de Morale (aa). La nôtre , étant prise de la nécessité des choses , a encore un autre avantage ; dans les maux de la vie , elle nous console efficacement. *Nous souffrons* , pouvons-nous dire avec les plus doux sentimens de confiance & de résignation , *parce qu'il est de l'essence de quelques êtres de déranger l'économie de notre machine* *.

Huitièmement , enfin , pour la perfec-

(aa) » Un incrédule , d'ailleurs heureuse-
 » ment né , dit M. Rousseau , se livre aux
 » vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût
 » & non par choix. Si tous ses desirs sont
 » droits , il les suit sans contrainte : il les
 » suivroit de même , s'ils ne l'étoient pas ;
 » car pourquoi se gêneroit-il ? Mais celui
 » qui reconnoît & sert le Père commun des
 » hommes , se croit une plus haute destina-
 » tion ; l'ardeur de la remplir anime son zèle ;
 » & , suivant une règle plus sûre que ses pen-
 » chans , il fait faire le bien qui lui coûte , &
 » sacrifier les desirs de son cœur à la loi du
 » devoir «.

* Système de la Nature , première partie ,
 chap. 12.

tion

tion du grand œuvre que nous entreprenons , il nous reste à ôter aux hommes le joug onéreux de la société civile , & sur-tout à les tirer du dur esclavage où les retiennent la puissance & la politique des Souverains.

A l'égard de la société * , » il est impossible d'imaginer pourquoi , dans l'état primitif , un homme auroit plutôt besoin d'un autre homme , qu'un singe ou un loup de son semblable « . Il faut donc , s'il se peut , ramener tous les peuples à cet état où nos bons aïeux ne connoissoient ni les nœuds du mariage , ni les liens du sang. » Leurs unions se formoient au hazard...., ils se quittoient , avec la même facilité. La mère allaitoit d'abord ses enfans pour son propre be-

* Voyez le *Discours sur l'Origine* , &c. Au reste , en citant ici ce *Discours* , on n'a pas prétendu en mettre l'auteur dans la même classe que l'auteur du *Système de la Nature* ; il a trop bien prouvé , dans plusieurs endroits de ses écrits , qu'il croyoit au moins à Dieu & à la vertu.

» foin ; puis l'habitude les lui ayant ren-
 » dus chers , elle les nourrissoit ensuite
 » pour le leur : si-tôt qu'ils avoient la force
 » de chercher leur pâture , ils ne tar-
 » pas de quitter la mère elle-même..... ,
 » ils en étoient bien-tôt au point de ne
 » pas même se reconnoître les uns les
 » autres. Heureux état ! Il semble que
 » le genre humain étoit fait pour y rester
 » toujours , & que cet état est la véritable
 » sagesse du monde... Le fer & le bled
 » ont civilisé les hommes & perdu le
 » genre humain «. Dans sa première ori-
 » gine , avec cette manière de vivre simple
 » & solitaire , il n'avoit point à réfléchir ,
 » à raisonner ; il n'étoit fait que pour sentir ;
 » & j'ose presque assurer , que l'état de
 » réflexion est un état contre nature , &
 » que l'homme qui médite est un animal
 » dépravé. (bb) «.

(bb) Ce n'est pas tout-à-fait dans les mêmes termes que s'en explique ailleurs M. Rousseau lui-même , lorsque , dans un endroit du Contrat social , il dit en contrariant un peu son Système : » Le passage de l'état

Mais enfin si les liens de l'habitude sont trop forts, si le préjugé est trop enra-

» de nature à l'état civil, produit dans l'hom-
 » me un changement très-remarquable, en
 » substituant la justice à l'instinct... Ses fa-
 » cultés s'exercent & se développent; ses idées
 » s'étendent; ses sentimens s'ennoblissent;
 » son âme s'élève à tel point, que, si les abus
 » de cette condition nouvelle ne le dégradent
 » souvent au dessous de celle dont il est sorti,
 » il devrait bénir sans cesse l'instant heureux
 » qui l'en arracha pour toujours, & qui, d'un
 » animal stupide & borné, fit un être intelli-
 » gent & un homme «.

Il est triste que ce qu'on a cité plus haut soit sorti de la même plume, qui, sur d'autres objets, nous a tracé de si sages maximes; & qu'un homme qui a dit tant de choses bonnes & utiles, mieux que qui que ce soit n'eût pu les dire, ait donné prise sur lui par tant d'endroit.

C'est ainsi, au reste, que s'exprime à son sujet l'auteur d'une Lettre qu'on a insérée, si je ne me trompe, dans une édition de ses Œuvres. » M. Rousseau ne nous a pas
 » appris à quoi peuvent servir ses systèmes,

ciné, s'il ne nous est pas possible d'arracher les hommes à cette dépravation,

» & quel a été son but en écrivant. J'ai
 » écrit, dira-t-il, pour donner aux Gène-
 » vois de fortes raisons d'aimer leur Gou-
 » vernement ; pour leur inspirer l'humanité,
 » l'amour de la Patrie & de la liberté, & l'o-
 » béissance aux Loix.

» Je crois donc entendre M. Rousseau par-
 » lant ainsi à ses concitoyens : Aimez votre
 » Gouvernement, car l'homme auroit beau-
 » coup mieux fait de n'en point établir. Ai-
 » mez vos semblables ; car nous avons eu
 » tort de sortir de cet état ancien où nous
 » n'aimions que le repos, une femelle, & la
 » nourriture. Aimez votre Patrie, puisqu'il
 » est vrai que nous devrions n'en avoir jamais
 » eu d'autre qu'une caverne ou le pied d'un
 » arbre. Soyez libres, attendu que nous som-
 » mes à plaindre de n'être pas dépendans d'un
 » lion ou d'un ours, qui nous auroit fait fuir
 » devant lui. Enfin obéissez aux Loix, puisque
 » vous étiez faits pour n'obéir à aucune. Si
 les hommes n'avoient pas de meilleures raisons
 pour être bons citoyens, qu'aurions-nous
 droit d'en attendre ?

Eh, pourquoi faut-il que l'égoïque manie

à cette contrainte , auxquelles les a réduits la société civile qui les a si fort rapprochés ; il faut du moins tout oser & tout dire , pour rompre les fers honteux que forgent aux nations ceux qui les gouvernent. Et n'est-il pas bien étrange * que
 » l'homme se soit soumis sans réserve à
 » des hommes comme lui , que les pré-
 » jugés lui fissent reconnoître comme des
 » êtres d'un ordre supérieur , comme des
 » dieux sur la terre «... ? C'est le triste
 » effet de l'ignorance. » C'est faute de con-
 » noître sa propre nature , sa propre ten-
 » dance , ses besoins & ses droits , que
 » l'homme en société est tombé de la
 » liberté dans l'esclavage : il méconnut

d'avoir son système à part , ait enlevé à la vérité le mortel le plus propre à la peindre en traits de feu , & à la graver dans tous les cœurs ? Nous osons presque espérer qu'il y reviendrait un jour : il eût été sans doute une de ses plus belles conquêtes ; mais , à coup sûr , il eût reçu d'elle plus d'honneur encore qu'il n'eût pu lui en faire.

* Système de la Nature , première partie , chap. 1.

T A R E M E N S

» ou se crut forcé d'étouffer les désirs de
» son cœur , & de sacrifier son bien-être
» aux caprices de ses chefs... Ils profi-
» tèrent de l'erreur de l'homme pour l'al-
» servir , le corrompre , le rendre vicieux
» & misérable «.

C'est donc contre eux qu'il faut déclamer avec une nouvelle force & un noble enthousiasme. Il faut souffler l'esprit republicain dans les monarchies : armer , par nos écrits & nos discours , les sujets contre leurs princes : faire la guerre aux rois de la terre , comme aux dieux du ciel : briser le sceptre dans leurs mains * :
» rendre à la société le pouvoir de révo-
» quer celui qu'elle accorde à ses Souve-
» rains , à ses Législateurs , à ses Magis-
» trats , à ses Représentans , quand son
» intérêt l'exige ; de changer la forme de
» son gouvernement (cc) ; d'étendre ou

* Système de la Nature , première partie , chap. 9.

(cc) » Les Gouvernemens peuvent se dis-
soudre , est-il dit dans l'Encyclopédie , quand
les Puissances législatives ou exécutives agis-

» de limiter le pouvoir qu'elle confie à
 » ses chefs, sur lesquels elle conserve
 » toujours une autorité suprême, dont
 » elle ne peut se dessaisir (dd) «.

fent par la force au delà de l'autorité qui leur
 a été commise «. Au mot *Gouvernement*,

Eh ! que nos Sages nous disent donc par
 quelle mesure bien exacte on pourra fixer le
 point précis où ces Puissances auront passé
 leur autorité, de manière à mériter qu'on
 les en dépouille ; & qui est-ce qui aura droit
 de déterminer ce point critique, où tout
 Gouvernement peut se dissoudre ? Qui ne
 voit que de pareilles maximes assujettiroient
 bien-tôt tout Etat politique aux caprices d'une
 multitude effrénée, conduite par des chefs
 ambitieux, toujours prêts, comme les Tri-
 buns de l'ancienne Rome, à crier contre l'a-
 bus de l'autorité & à couvrir leur intérêt
 personnel du fantôme apparent du bien com-
 mun ? Je passe sous silence bien d'autres maxi-
 mes non moins pernicieuses, auxquelles on
 peut faire la même réponse, & qui se trou-
 vent consignées dans cette foule d'écrits que
 l'esprit d'impiété & de révolte ne cesse de
 répandre parmi nous.

(dd) Indépendamment de ce que nous en-

Pour y parvenir , ne craignons pas de dire des Souverains tout le mal que nous

feigne la Religion révélée , que ces prétendus Sages ne reconnoissent pas , & en supposant même qu'à la prendre dans son origine , toute autorité dans les chefs porte essentiellement sur le consentement & la volonté des membres , il faudroit prouver en effet , que la société , pour son propre intérêt & la plus grande assurance de sa tranquillité , n'a pu consentir , d'une manière expresse ou tacite , à s'interdire l'exercice du pouvoir suprême , dont l'usage entraîneroit tant de maux , sous le prétexte toujours spécieux d'un plus grand bien ; & à le déposer tout entier sous la garantie des loix , entre les mains du Souverain. *Voyez la lettre LIV, ci-dessus.*

Plus d'ailleurs on affirmeroit que les lumières naturelles n'ont pu suffire , pour produire ce consentement de la multitude à se dessaisir de la souveraine puissance , plus on devroit reconnoître la justesse de cette observation de M. Rousseau : » Les dissensions » affreuses , les désordres infinis qu'entraîne- » roit nécessairement ce dangereux pouvoir , » montrent plus que toute autre chose com-

pourrons (ee); de les calomnier, s'il le faut, dans nos histoires & aux jeux de

» bien les Gouvernemens humains avoient
 » besoin d'une base plus solide que la seule
 » raison, & combien il étoit nécessaire au
 » repos public que la volonté divine inter-
 » vînt, pour donner à l'autorité souveraine
 » un caractère sacré & inviolable, qui ôtât
 » aux sujets le funeste droit d'en disposer.
 » Quand la Religion n'auroit fait que ce
 » bien aux hommes, c'en seroit assez pour
 » qu'ils dussent tous la chérir & l'adopter,
 » même avec ses abus (& il faut se souvenir
 » qu'on abuse de tout), puisqu'elle épargne
 » encore plus de sang que le fanatisme n'en
 » fait couler ». *Discours sur l'origine, &c.*

(ee) » Supposons, dans une Chaire de
 Paris, un orateur élevé à l'école du Pa-
 triarche des Impies du tems, qui débiter
 devant un peuple nombreux cette singulière
 doctrine : » Ecoutez & foyez attentifs : Les
 » Souverains sont incapables d'aimer, de
 » connoître, & de récompenser la vertu.
 » Leur science est d'être injustes à la faveur
 » des loix; leur art consiste à opprimer la
 » terre; ce sont des Barbares sédentaires,
 » des animaux féroces, pour lesquels ceux qui

l'univers ; de leur parler à eux-mêmes en instituteurs & en maîtres ; de leur dire

» défendent la Patrie ont la folie de se
 » faire égorger ; c'est eux qu'il faut punir
 » personnellement , & non pas les trou-
 » pes qui dévastent les campagnes ; enfin tel
 » homme qu'il plaira au peuple de mettre
 » sur le trône , en jouira à plus juste
 » titre que celui qui l'occupoit par le droit
 » de sa naissance * «. Si cet orateur trou-
 voit des auditeurs dociles , je dirois à vo-
 tre Majesté : O grand Roi ! tremblez pour
 votre trône ; craignez qu'une main témé-
 raire , enhardie par ces discours séditieux ,
 ne vous enlève la couronne de dessus la tête ;
 craignez encore.... Mais que dis-je ? Ras-
 surez-vous : la Religion que vous protégez
 tient un autre langage à vos sujets. *Mes en-
 fans* , leur dit elle , *la puissance de votre Prince*
vient de Dieu , de qui émane tout pouvoir. Qui
résiste aux Puissances , résiste à l'ordre de Dieu
même. Vous devez leur obéir , non seulement
par crainte , mais encore par devoir (Rom.
 c. 13. v. 1 , 2 , 5.). *Rendez à César ce qui ap-*

* Toutes ces horreurs sont répandues dans les Ouvrages de plusieurs de nos Sages , dont les textes ne sont que trop aillés à vérifier.

à tout propos les injures les plus outrageantes ; de les appeler le vulgaire , la populace des rois ; de dégrader leur majesté ; de peindre , d'exagérer par-tout les abus du pouvoir , sans en reconnoître , avec les vils politiques & les froids moralistes , la prétendue nécessité & les avantages ; de saper le trône , & de renverser du même coup l'autel sur lequel il s'appuie.

L'autorité des rois & celle des pontifes se soutiennent réciproquement ; il faut donc frapper en même tems sur l'une & sur l'autre (ff). » Les ministres

partient à César , & à Dieu ce qui appartient à Dieu (Marc. 22. 12.) . Soyez donc soumis au Roi , comme dominant surtout ; & à ses Ministres , comme étant envoyés par lui pour protéger le bien & punir le mal : parce que tel est l'ordre de la Providence. C'est par de telles leçons , ô Roi ! que la Religion établit votre trône dans la conscience même de vos Sujets ».
Dom Jamin.

(ff) J'avoue que ceci , par exemple , me paroît mal-adroit. Nos philosophes se sont trop pressés de confondre les intérêts des

» du Très-Haut * , toujours tyrans eux-
 » mêmes ou fauteurs des tyrans, ne crient
 » ils pas sans cesse aux monarques, qu'ils
 » sont les images du Très-Haut.... ? Les
 » tyrans & les prêtres n'ont-ils pas com-
 » biné avec succès leurs efforts, pour
 » empêcher les nations de s'éclaircir, de
 » chercher la vérité, de rendre leur sort
 » plus doux & leurs mœurs plus honnê-
 » tes ? Décrions donc à la fois & les
 rois & les prêtres & les magistrats : ap-
 pelons-les des oppresseurs, des brigands,

deux Puissances. C'étoit trop d'en vouloir
 à la fois à Dieu & au monarque, aux mi-
 nistres de la Religion & au ministère public :
 par-là ils les réunissent plus fortement encore,
 au lieu de les séparer & de les diviser; ils
 leur apprennent à connoître & à craindre
 leurs plus dangereux ennemis. Il falloit s'at-
 tacher uniquement à déraciner toute idée
 de Religion dans l'esprit des peuples, &
 bientôt après les peuples se soulevant contre
 l'autorité, l'anarchie seroit venue toute seule.
 ☉ Philosophie ! quelle révolution tu nous pré-
 paroïs, si tu n'eusses pas laissé tomber le masque.
 Si promptement !

* Syft. de la Nat. 11. partie, chap. 9.

des insensés , des fourbes , des méchans (gg); & nous au contraire , nous prouverons que l'esprit philosophique est le grand pacificateur des Etats , & que nous sommes les sages par excellence & les amis de la vérité.

(gg) C'est ainsi que dans une Brochure très-philosophique , en même tems qu'on sonnoit le tocsin contre les ministres de la Religion , on appeloit les magistrats , avant leur rétablissement , des *assassins* , justement punis de s'être montrés les ennemis des philosophes , & d'avoir *vendu* aux prêtres *le sang de l'innocent* , en sévissant contre le gentil-homme d'Abbeville , dont tout le crime , il est vrai , étoit d'avoir si publiquement & si indignement outragé la Religion. Je ne citerai pas le libelle qui renferme ces invectives , par égard pour le nom respectable sous lequel ses partisans ont osé le répandre. Tout ce que je peux dire de cet écrit , c'est qu'en déclamant contre le fanatisme , il est lui-même un modèle de prévention , de fanatisme , & de fureur. L'auteur , comme on l'a très-bien observé , y attribue par-tout à la Religion , ce qui est l'ouvrage des passions que la Religion condamne..

Au bas du Projet , le Comte reprend & continue ainsi :

O mon père ! quelle sagesse que la leur ! ou plutôt , quels monstrueux excès ! & quelle frénésie ! il n'y a donc plus rien de sacré pour la nouvelle Philosophie ! Voilà donc réunis sous un même point de vue , les systèmes que j'adoptois , & les moyens dont ces amis de la vérité se servent pour les répandre ! Voilà tous les délires que leurs passions enfantent , & qu'ils mettent à la place des clartés vives & pures que la Religion nous présente ! L'exposition même qu'ils nous font de leurs dogmes insensés & pervers , dégagée de toutes les précautions dont ils usent pour les adoucir , de tout l'étalage qu'ils emploient pour les faire valoir , ne suffiroit-elle pas pour les réfuter ? Le Christianisme a ses preuves , en même tems qu'il a ses mystères ; mais eux , que nous offrent-ils ? Des mystères sans preuves , accompagnés de plus grandes absurdités. La matière & le mouvement formant de toute part des chef-d'œuvres par des

combinaisons que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle & fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature par-tout en contradiction avec elle-même; des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; des organes de nos sensations, de nos perceptions, confondus avec la sensation & la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre dans les forêts comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée, la confusion à la place de l'ordre, & l'anarchie substituée à l'autorité civile & à la sagesse du Gouvernement: c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine; la fausseté dans le caractère & les démarches; la hauteur dans les enseignemens & les procédés; l'ironie, l'invective ou la séduction dans le langage; la bizarrerie, l'affectation dans les mots; l'entortillement & l'ensuie dans les pensées; l'enthousiasme & le délire dans

l'imagination ; la hardiesse & l'inconscience dans les raisonnemens ; la tyrannie dans les opinions , tout en prêchant le tolérantisme ; par-tout les cabales , le manège & l'intrigue , l'audace ou la singularité , une charlatanerie perpétuelle ; voilà sur quoi se fondent leurs succès : & ils ont pu faire des dupes ! & ils ont pu trouver de la considération & du crédit ! & ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain ! Ah ! en effet , le genre humain est donc bien stupide & bien dépravé ! Mais que dis je ? leur secte est si peu nombreuse , malgré leur prétendu triomphe & leurs clameurs ! elle se décrédite si heureusement de jour en jour * !

* Il n'est pas étonnant que , dans l'esprit des gens sensés & raisonnables , les philosophes soient tombés dans un si grand discrédit & une sorte de mépris. A quoi s'est terminée en dernier ressort leur Philosophie ? On ne sauroit trop le redire : après de grandes promesses , ils n'ont offert que des paradoxes ; ils ont tout réduit en problème ; ils se sont élevés contre toute autorité ; ils ont détruit tous principes , & étouffé dans les cœurs

Encore quelques ouvrages dans le goût de celui qu'ils proposent , dans le genre

tout germe de sagesse & de vertu ; ils ont flétri tout mérite ; ils ont répandu le fiel & les injures ; ils ont employé l'intrigue & la cabale , la satire & la calomnie ; ils se sont mordus & déchirés les uns les autres ; ils ont multiplié , dans leurs ouvrages comme dans leurs entretiens , les images licencieuses & les propos indécents ; ils ont dégradé les talens , ruiné le goût , corrompu les mœurs ; ils ont flatté basement les protecteurs , & déclamé contre les protégés , lorsqu'eux-mêmes ne l'étoient pas : ils ont écrit pour la liberté de la Presse , lorsqu'il étoit question de répandre librement leurs opinions , de détruire la Religion & le Gouvernement ; & ils ont crié contre elle , lorsqu'on a entrepris de leur répondre & de les démasquer : ils ont publié sur les toits leurs erreurs , dès qu'ils se sont sentis soutenus & encouragés ; & ils se sont honteusement rétractés , quand ils ont eu peur : ils en ont imposé aux simples par le ton équivoque qui régnoit dans leurs écrits ; tandis qu'ils imbibotent , du venin de la séduction & de l'erreur , ceux qui , plus au fait de leur langage , avoient le don

qu'ils ont essayé avec tant de témérité ;
& l'illusion se dissipera entièrement : avec

de les entendre : ils ont eu l'imagination vive, ardente, la tête chaude, & le cœur froid, inaccessible à la compassion, à l'amitié pure, à l'amour de l'ordre & de la vertu, à un tendre intérêt pour le bonheur des autres hommes : la sensibilité de l'égoïsme a fait mourir en eux le sentiment. Ils ont affecté quelquefois, il est vrai, les grands mots d'honnêteté, de mœurs, de bienfaisance ; ils ont parlé le langage hypocrite du zèle, de l'humanité, de la bienfaisance ; ils en ont fait sonner bien haut quelques œuvres apparentes : & ceux qui ont vécu dans leur intimité, qui ont entendu entre eux leurs discours, qui ont suivi de l'œil leurs démarches, que des circonstances particulières ont associés pour un tems à leurs travaux, à leur conduite, à leurs erreurs, n'ont aperçu en eux que déraison, que désordre, qu'emportement, qu'indifférence pour leurs semblables, & qu'un amour exclusif de leurs folles inventions, de leur gloire, de leur intérêt, & de leurs plaisirs. Le Public lui-même s'est abusé sur leur compte ; & comme l'a si bien dit un de leurs plus célèbres antagonistes, » on a

un peu de doctrine & de principes dans ceux qui les lisent ; non , je ne voudrois que leurs livres pour achever de les écarter.

Mais les principes sont si rares ! on se laisse si aisément séduire ! Aussi , mon père , je viens de donner ma clef à Veymur , pour qu'il brûle sans pitié tous les ouvrages de cette nature que j'avois pris soin de recueillir. Eh , de quel malheur ne serois-je pas la cause , si , pendant ma vie ou après ma mort , quelques-uns de ces livres tomboient par ma faute entre les mains d'un infortuné (a) ! un accès de fureur , une mort violente seroit le triste fruit qu'il retireroit de cette lecture ; &

» compris enfin que ces sirènes perfides ne
 » cherchoient à flatter les hommes par leurs
 » chants , que pour les conduire à des écueils
 » & se repaître du spectacle de leurs nau-
 » frages. Les breuvages qu'ils présentoient
 » n'ont paru propres , comme ceux de Circé ,
 » qu'à changer en brutes ceux qui seroient
 » assez imprudens pour en approcher les
 » lèvres &c.

C'est ainsi encore qu'un auteur , également

en les brûlant, je la lui aurois épargnée. Ah ! quel fléau pour l'humanité, que nos Sages, si, selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avoit mis dans le cœur des hommes cet instinct moral, qui combat avec force leurs dogmes impies ; & si d'ailleurs ils ne finissoient par se combattre & se détruire eux-mêmes ! Quelle perte pour nous que celle de la Religion, s'ils avoient pu réussir à nous la ravir pour toujours * ! Hélas ! sans elle, nulle

célèbre par les coups qu'il leur a portés, a peint la fausse Philosophie de nos jours :

» C est une Philosophie à qui rien n'est sacré,
 » & qui ne cesse de signaler son fanatisme par
 » de nouveaux excès ; une Philosophie contre
 » laquelle, dans tous les Etats de l'Europe, les
 » ministres des Loix sont forcés de s'élever ;
 » enfin une Philosophie séditeuse & meurtriè-
 » re, qui sape à la fois les fondemens de tous
 » les autels, de tous les trônes, & dont les
 » maximes pernicieuses, si par malheur elles
 » étoient généralement répandues, feroient de
 » la société un repaire de brigands & de crimes.

M. Palissot, t. 6, p. 412 de ses œuvres.

* » Cette Religion auguste, qui présente

croissance à laquelle on puisse se fixer ;
 nulle félicité à laquelle on puisse s'at-
 tendre , & encore moins à laquelle on
 puisse s'arrêter : on est entraîné par une
 pente rapide ; on va de désirs en désirs ,
 de jouissance en jouissance , se perdre
 dans tous les excès , & s'abîmer le plus
 souvent dans toutes les horreurs de l'in-
 fortune & du désespoir. On perd de vue

» à nos esprits des vérités éternelles & des
 » intérêts si grands , gémissante aujourd'hui
 » & presque foulée aux pieds , trouve par-
 » tout les talens & les Lettres armés contre
 » elle. L'humanité , qui n'est grande que par
 » la Religion , réunit tous ses efforts pour
 » briser elle-même le seul appui qui la sou-
 » tienne. Quel est donc l'espoir frivole de
 » tous ces hommes audacieux ? Leurs efforts
 » sont impuissans : ce tronc sacré peut être
 » courbé par l'orage ; mais appuyé sur des
 » racines inébranlables , il ne peut jamais être
 » renversé. De nouvelles attaques ne font
 » qu'annoncer de nouvelles victoires ». Ainsi
 a parlé M. Thomas dans ses *Réflexions Philoso-
 phiques & Littéraires sur le Poème de la Religion
 naturelle*. Voyez ci-dessus la fin de la note (d)
 sur la Lettre LVIIe.

tout ce qu'il y a de plus consolant, pour ne se réserver d'autre espoir que le néant, & d'autres motifs de résignation que la dure loi de la nécessité : tandis que dans la Religion tout porte à la modération, à la tempérance, à la sagesse ; tout concourt à entretenir l'égalité d'âme, le contentement, & la paix, au sein même des souffrances ; tout nous soutient, nous anime, nous console, & nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me diriez-vous, mon père, à la Religion chrétienne, à ne l'envisager que par son rapport à la vertu ; & moi, j'y croirois aujourd'hui, à ne l'envisager que par son rapport avec la véritable félicité.

Nos philosophes, pour mieux jouir, s'ôtent les plus sûrs moyens d'être heureux. Ils s'ouvrent une source intarissable de chagrins & de peines ; & l'unique remède qu'ils préparent à leurs maux, est de se délivrer de la vie. Mais dans leurs principes mêmes, sont-ils donc bien certains qu'il n'y ait rien au delà ? Eh quoi ! la nature, si prévoyante en apparence &

si sage dans sa marche , tout aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations ; cette nature , qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes , comme nécessaires au maintien de l'ordre & de la société ; qui leur a donné universellement les notions du bien & du mal moral ; qui leur a imprimé l'idée , le sentiment de l'immortalité ; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble & les remords au vice , la paix & le contentement à la vertu ; ne pourroit-elle pas aussi , par ses combinaisons diverses , avoir fait un paradis pour les bons , & un enfer pour le matérialiste , pensant comme il pense , agissant comme il agit ? Et n'y auroit-il pas en effet moins de difficulté à le présumer , qu'il n'y en a à croire avec ces faux Sages que tout ce que je vois de si bien enchaîné , de si bien ordonné dans l'univers , a été produit seulement par une fatale nécessité.



N O T E.

P A G E 547.

(a) *E*H, de quel malheur ne serois-je pas la cause, si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tomboient entre les mains d'un infortuné ! &c. Rien ne prouve mieux les funestes suites que peut entraîner la lecture de tous ces livres impies, de tous ces ouvrages faussement philosophiques de nos jours, qu'une anecdote tirée des papiers Anglois Américains.

» Le 11 Décembre, au soleil levant, il s'est passé à Wetherfield un évènement de l'espèce la plus étrange & la plus étonnante ; William Béadle, né au midi de l'Angleterre, & qui a résidé vingt ans en Amérique, & près de dix à Wetherfield, avoit épousé à Ferfield une femme aimable & d'une bonne famille ; il en avoit eu quatre enfans dont il dirigeoit lui-même l'éducation avec un soin extrême, & il paroissoit être tout à la fois un excellent père & un bon mari : les affaires de commerce déclinant depuis quelques années, il se livra à la lecture, & malheureusement il goûta de préférence les livres qui ont été faits contre la Religion ; il en adopta tous les principes,

cipes, écarta toute idée du bien & du mal moral, & regarda les hommes comme de simples machines ; il se crut en droit de disposer de sa vie & de celles de sa famille ; on a trouvé dans ses papiers, & dans plusieurs lettres écrites à des personnes de sa connoissance, peu de jours avant sa mort, qu'il y avoit trois ans qu'il s'occupoit de la funeste catastrophe, à laquelle il a procédé avec la plus grande réflexion. Au lever du soleil, il envoya sa domestique, la seule personne de sa maison qui ait survécu, porter une lettre dans le voisinage, à un ami auquel il annonçoit son horrible résolution, en lui déclarant qu'avant qu'il en eût achevé la lecture, il seroit avec sa femme & ses enfans dans un état plus heureux : il le prioit de prendre avec lui deux personnes, de venir à sa maison sans a'armer ses voisins, & d'apporter autant de tranquillité d'esprit qu'il en avoit lui-même. A la réception de cette lettre, l'ami vola ; mais il étoit trop tard ; le malheureux avoit employé le poignard, la hache, & le pistolet, il s'étoit servi des premières armes pour détruire sa famille, & il avoit tourné la dernière contre lui. Il y avoit quelques semaines qu'il gardoit ces instrumens meurtriers dans sa chambre, sous prétexte qu'il en avoit besoin pour

se défendre des voleurs. C'est avec le plus grand secret, & sans avoir été pénétré par personne de ce fût, qu'il a mis fin à la vie d'une femme aimable au milieu de sa carrière, & de quatre enfans commençant la leur, dont l'aîné avoit douze ans, & dans le tems qu'ils dormoient paisiblement. Il paroît, par plusieurs circonstances, qu'avant qu'ils allassent au lit, il leur avoit donné de l'opium ; il a terminé cette sanglante tragédie en se tuant lui-même. On lisoit dans une de ses lettres qu'il avoit écrite auparavant : *C'est par humanité, c'est par tendresse, car aucun père ne fut aussi sensible que moi, que je prépare la mort de six personnes.* Le Juré, après une enquête, a condamné sa mémoire ; son corps a été exposé à l'opprobre public, & jeté à la voirie ; on a enterré sa femme & ses enfans avec décence : les cœurs humains & sensibles ont versé des larmes sur le sort de cette famille, & déploré les funestes principes qui ont fait un barbare d'un homme, qui, avant son égarement, avoit mérité l'estime de ses concitoyens «.

Fin de la première Partie.

TABLE

DES LETTRES

DU PREMIER VOLUME,

Et des principales Matières qu'elles renferment.

LETTRE I. *D*U Marquis de Valmont à son fils, & à sa belle-fille sous le nom d'Emilie. Son exil : ses inquiétudes par rapport à Valmont : sa tendresse pour ses enfans. Page 1

LETTRE II. *Du Comte de Valmont à son père.* Sentiment dont il est pénétré à son égard : sa confiance en lui : plaintes & murmures au sujet de sa disgrâce ; elle donne lieu au jeune Comte de lui proposer ses difficultés sur le mal moral, & ses doutes sur la Divinité. Il établit les principes de l'irréligion & du matérialisme. Caractère intéressant d'Emilie ou de la Comtesse de Valmont. 10

LETTRE III. *De la Comtesse au Marquis.* Ouvertures qu'elle fait à son beau-père au sujet de son mari : son carac-

- rière & celui du Baron de Lausanne ,
ami intime de Valmont. Arrivée de
Mademoiselle de Senneville. Page 18
- LETTRE IV. *Réponse du Marquis à
la Lettre de son fils au sujet de sa dis-
grace.* Tendres reproches qu'il lui fait
sur les motifs de consolation qu'il lui
enlève : réfutation de ses principes :
preuves de l'existence d'une première
cause intelligente & libre. Funestes
conséquences du Matérialisme. 30
- Suite de la quatrième Lettre.* Réponse
aux difficultés sur le mal moral. 47
- NOTES de l'Editeur. 56
- LETTRE V. *Du Marquis de Valmont
à Emilie.* Sur ses craintes au sujet de
son mari, & sur les ouvertures qu'elle
lui a faites par rapport au Baron de Lau-
sane. Confidences réciproques. Sour-
ces honteuses , progrès , & suites de
l'incrédulité : préjugés en faveur de la
Religion, Conduite que la Comtesse
doit tenir à l'égard du Baron. Nou-
velle disgrâce du Marquis. 84
- LETTRE VI. *Du Comte de Valmont
au Marquis.* Plaintes encore plus amè-
res du jeune Comte sur l'injustice dont
on use à l'égard de son père ; sur ses
malheurs , & sur le triste séjour qu'on
le force d'habiter. Nouveaux argumens

contre l'existence de Dieu , tirés du mal physique. Page 96

LETTRE VII. *Du Marquis à son fils.*

De la situation de son ame au milieu de son exil ; de la nature du bonheur ; & quel est celui dont il jouit dans sa retraite. Leçons d'humanité dans la conduite qu'il tient à l'égard de ses vassaux. Spectacle de la nature. Réponse aux difficultés sur le mal physique. Prix de la Religion. 101

NOTES. 131

LETTRE VIII. *De la Comtesse de Valmont au Marquis.* Sur la liberté de penser & le caractère d'Esprit-fort qu'affiche publiquement son mari ; son indifférence & sa manière d'agir envers elle ; celle de Laufane ; sentimens & conduite de Mademoiselle de Senneville. Grossesse de Madame de Valmont entièrement déclarée. 134

LETTRE IX. *De la même.* Expressions de sa douleur sur la perte qu'elle a faite du cœur de son mari. Amour de celui-ci pour Mlle. de Senneville. La qualité de mère qu'Emilie doit avoir un jour , adoucit en elle les peines qu'elle souffre comme épouse. Elle s'occupe d'avance des devoirs qu'elle aura à remplir à l'égard de ses enfans , & prie

son beau-père de lui tracer pour eux
un plan d'éducation. Page 142

LETTRE X. *Réponse du Marquis aux
dernières Lettres d'Emilie.* Consolations
qu'il lui donne : ressources qu'il lui
fait entrevoir dans le caractère de Val-
mont : conseils relatifs à la position
où elle se trouve entre son mari, le
Baron, & Mlle. de Senneville. Plan
d'éducation tel qu'elle le désire : pre-
mièrement par rapport au corps ; se-
condement par rapport à l'ame, dans
ce qui concerne l'esprit & la raison.
Premier avis sur la Religion. 150

(Ce qui est relatif, en genre d'édu-
cation, à la Religion Chrétienne, ne
se trouve que dans le second Volume,
Lettre XLII).

NOTES.

187

LETTRE XI. *D'Emilie au Marquis.*
Triomphe de la Religion dans les af-
flictions & les souffrances. Réflexions
sur la Providence & sur la nouvelle
Philosophie. Départ de Valmont. 199

NOTES sur la Providence. 212

LETTRE XII. *Du Marquis à sa fille.*
Rencontre qu'il a faite du Comte de
Veymur. Tableau de sa famille, &
modèle qu'elle présente. Histoire du
Comte, qui sert de suite au plan d'é-

ducation pour tout ce qui concourt à former le cœur. Premières années où M. de Veymur & sa sœur sont élevés par les soins de leur mère. Les précautions & les ménagemens de cette mère tendre & sage, par rapport à ses enfans, & à tout ce qui les environne. Recherche qu'elle fait d'un gouverneur, d'un ami pour son fils. Elle le trouve dans la personne de M. d'Orval.

Page 221

NOTES.

255

LETTRE XIII. *De la Comtesse de Valmont à son beau-père.* Nouveaux sujets d'embarras & de perplexité pour elle. Entretien de Laufane avec Madame de Valmont dans l'absence de son mari. Fausses confidences de la part du Baron.

265

LETTRE XIV. *Réponse du Marquis.* Suite de l'histoire de M. de Veymur & du plan d'éducation. Conduite de M. d'Orval. Leçons & exemples de sensibilité & de bienfaisance. Caractère de force & de courage à l'égard des hommes & des choses. Règlement des passions & de l'imagination. Etudes propres à l'homme & au citoyen.

277

NOTES.

316

LETTRE XV. *Du Comte de Valmont*

A a 4

à son père. Impression que ses Lettres ont faites sur lui. Ses incertitudes : son pyrrhonisme ; sa franchise & ses aveux.

Page 327

LETTRE XVI. *Réponse du Marquis.*

Il voit avec plaisir dans son fils un reste de droiture , à laquelle il en appelle pour le convaincre. Prix de la vérité : examen des dispositions du Comte à son égard ; le peu de fondement des difficultés qu'il forme contre elle ; preuves de son existence par rapport à nous. Précis sur les principes de nos connoissances. Absurdités du Pyrrhonisme.

338

NOTES.

359

LETTRE XVII. *Du Marquis à sa fille.* Fin de l'histoire du Comte de Veymur , & du plan d'éducation relativement aux mœurs : détails particuliers sur celle que Mlle. de Veymur a continué de recevoir de la part de sa mère ; mort de celle ci. Nouveau mariage du père de M. de Veymur : tableau de sa maison , toute différente de ce qu'elle étoit autrefois : éducation vicieuse des enfans que lui donne sa seconde femme : tristes effets qui en résultent : malheurs de cette famille. Ressources que le Comte avoit trou-

vées dans M. d'Orval, & qu'il partage par la suite non seulement avec sa sœur, mais avec sa belle-mère & les enfans du second lit. Devoirs des pères de famille, & douceur qu'on goûte à les remplir.

Page 363

NOTES. 385

LETTRE XVIII. *De la Comtesse de Valmont au Marquis.* Retour du Comte de Valmont à Paris. Accroissement de sa passion pour Mlle. de Senneville. Nouveau piège que le Baron de Lau-fane tend à la Comtesse. Conseils intéressés sur les lectures. Avis qu'elle demande à son beau-père à ce sujet, pour elle & pour sa jeune amie.

394

LETTRE XIX. *Réponse du Marquis à Emilie.* De quelle manière elle doit se comporter à l'égard de Mlle. de Senneville. Réflexions sur la lecture des Romans & sur celle des Livres contre la Religion.

403.

NOTE. 428

LETTRE XX. *Du Comte de Valmont à son père.* Aveu qu'il lui fait de son amour pour un autre objet qu'Emilie. Ses remords, ses combats. Il a abjuré son pyrrhonisme; mais il ne peut faire taire ses passions. Langage qu'elles tiennent au fond de son cœur. Doutes qu'il

A a 5

oppose à la liberté , à l'immortalité de l'ame , à la loi naturelle. Il est tenté de ne point reconnoître d'autre règle de ses actions que ses penchans. Il s'humilie devant son père , & frémit de se voir tel qu'il est. 441

LETTRE XXI. *Du Marquis à son fils.*

Il le félicite de sa confiance en lui & de sa sincérité. Il lui prouve la liberté de l'homme , la distinction du bien & du mal moral , du juste & de l'injuste. Il établit les fondemens de la loi naturelle sur la nature des choses & leurs rapports nécessaires , sur la raison , sur l'amour de l'ordre , & du bien commun ; & il fait porter son obligation la plus essentielle sur les perfections & la volonté de l'Être suprême. Réponses aux objections que l'on forme contre elle. Contraste entre la raison & les passions. 450

NOTES.

Note (f). Sur la formule de nos devoirs , & la loi générale des Nations comme des Particuliers. 483

LETTRE XXII. *Du Marquis de Valmont à la Comtesse.* Ses espérances par rapport à son fils. Nouvelle perspective qu'il ouvre à Emilie. Ressources éloignées que lui laisse envisager. M. 488

d'Orval, avec lequel il s'est lié d'amitié chez le Comte de Veymur. Etranges contradictions qu'offre Valmont. 500

LETTRE XXIII. *Du Marquis à son fils.* Suite des réponses aux difficultés que le Comte oppose à la loi naturelle. Elle n'est point une loi trop dure, comme il le prétend. Charme de la vertu, & sa récompense dès cette vie même : accord entre la vertu & le bonheur : exceptions qui confirment la règle. Sanction proprement dite de la loi naturelle : immortalité de l'ame : son immatérialité. 507

NOTES.

532

Note (b). Différence des sentimens qu'on a pour les grands sans vertu, & pour la vertu dénuée de tout le faste & l'éclat des grandeurs. 533

Note (c). Sur les avantages de la vertu par rapport aux Etats, comme par rapport aux particuliers. Moyens de la faire revivre dans les mœurs publiques, lorsqu'elles sont altérées. 534

LETTRE XXIV. *Du même. Suite de la précédente.* Développement des preuves sur la spiritualité de l'ame. Combien elle est distincte du corps. Raison de l'union de ces deux substances ; leur influence réciproque. Incompatibilité

absolue du sentiment individuel de
notre existence & du raisonnement,
avec la matière. Différence essentielle
entre l'homme & la brute. Dignité de
l'homme. Conséquences à tirer de
toutes ces vérités.

543

N O T E S.

557

Fin de la Table du premier Volume.

TABLE

DES LETTRES

DU SECOND VOLUME.

LETTRE XXV. D'EMILIE 22
Marquis. Entretien de la Comtesse avec Mile. de Senneville , dans lequel celle - ci s'ouvre entièrement à son amie. Scène attendrissante entre elles & le Comte de Valmont. Nouvelles dispositions qu'il fait paroître. Craintes d'Emilie par rapport à Laufane. Elle demande conseil à son beau-père au sujet des spectacles. Page 1

LETTRE XXVI. Du Comte de Valmont à son père. Il a cédé aux lumières que le Marquis lui a données , & il admet tout ce que renferme la Religion naturelle ; mais , se bornant à la prendre pour règle , il regarde tout le reste comme des institutions arbitraires , des enseignemens humains , & prétend que la raison lui suffit. 18

LETTRE XXVII. Réponse du Marquis à son fils. Deux excès également dangereux à l'égard de la raison humaine ; la trop déprimer , ou trop compter sur elle. Comment elle doit

servir de fondement nécessaire à l'autorité; mais combien d'ailleurs elle est insuffisante sans elle. Besoin essentiel de la révélation. 24

NOTES. 46

LETTRE XXVIII. *Suite de la précédente.* Réponse aux objections du Naturaliste contre l'insuffisance de la loi naturelle & le besoin d'une révélation. Joug du Naturaliste, aussi étroit & plus difficile à porter que celui du Chrétien: perplexité & embarras où il doit se trouver dans la société. Combien est déraisonnable le genre de tolérance que demande l'Incrédule. 57

NOTES. 84

Note (d). Sur l'adultère. 87

Note (e). Sur tout engagement irrégulier. 91

Notes (f) (g). Sur la tolérance. 96

LETTRE XXIX. *De même à Emilie.* Sur les sentimens de Mlle. de Senneville à l'égard de la Comtesse, & sur la scène qui s'est passée avec Valmont. Passion mal éteinte de celui-ci; unique remède qu'on doive y apporter. Arrangemens que le Marquis laisse entrevoir à sa fille pour l'avenir. Avis détaillé sur les spectacles, considérés d'abord du côté de la Religion, & ap-

précies ensuite au tribunal de la raison. 99

NOTES. 141

Note (c). Sur les lieux de débauche. 142

Note (f). Sur le jeu. 145

Note (g). Sur les bals. 146

LETTRE XXX. *Du Comte de Valmont à son père.* Nouvelles perplexités où le jettent les lumières & les conseils que son père lui a donnés. Il lui avoue que c'est Mlle. de Senneville qui est l'objet de son amour. Obstacles qu'il trouve à son éloignement, dans les circonstances mêmes, & dans sa passion pour elle. Il est tenté de se replonger dans ses premiers doutes; mais tout en lui réclame en faveur de la vérité. Déjà ébranlé sur l'insuffisance de la loi naturelle, il oppose néanmoins les plus grandes difficultés contre le Christianisme. 167

LETTRE XXXI. *Du Marquis à son fils.* Il relève son courage & le soutient au milieu des combats qu'il éprouve. Il réfute ses prétextes, afin de l'engager à se vaincre, & à éloigner, dès que le moment en sera venu, Mlle. de Senneville. Il avoue que le secours de la raison est bien foible contre les passions, & il lui offre celui de la Religion.

Pour le disposer à en faire usage , il travaille à dissiper les préjugés qu'il s'est formé contre elle. Il lui fait voir que , si elle a son côté obscur , comme la nature des choses l'exigeoit , elle porte aussi avec elle ses preuves & sa lumière , & qu'elle craint seulement de ne pas être assez approfondie ni assez connue. Il répond aux contradictions que Valmont prétend trouver dans les Mystères , & aux autorités qu'il lui oppose.

173

N O T E S.

209

LETTRE XXXII. *De la Comtesse de Valmont au Marquis.* Arrivée de Madame de Veymur , du Chevalier de Veymur , & de M. d'Orval. Demande qu'ils font de Mlle. de Senneville pour le Chevalier. Embarras du Comte ; vaincu , ainsi que son épouse , par les procédés de M. d'Orval , ils se séparent l'un & l'autre de Mlle. de Senneville , qui va joindre le Marquis de Valmont. Le Comte reprend ses premiers sentimens pour Emilie. Le caractère de jalousie qui les accompagne , de secrets pressentimens , la jeunesse de Valmont & l'impétuosité de ses passions , la conduite de Laufane , tout laisse encore des sujets de crainte à la Comtesse au milieu de la joie qu'elle ressent.

Elle demande à son beau-père, sur l'article du luxe, des conseils & une lettre qu'elle puisse montrer à Valmont.

237

LETTRE XXXIII. *Du Comte de Valmont à son père.* Impression qu'ont faite sur lui la famille de M. de Veymur & la présence de M. d'Orval. Comment il se trouvoit préparé au sacrifice qu'il a fait dans la personne de Mlle. de Senneville. Son retour vers Emilie, & ses dispositions par rapport à l'étude de la Religion.

250

LETTRE XXXIV. *Du Marquis au Comte & à la Comtesse de Valmont.* Sa joie à l'arrivée de Mlle. de Senneville. Elle épouse le Chevalier de Veymur. Conseils de M. d'Orval propres à faire le bonheur des deux époux.

253

NOTES.

268

LETTRE XXXV. *Du même à son fils.* Il répond à l'empressement que le Comte fait paroître pour l'étude des preuves de la Religion. Il commence par fixer les principaux caractères d'une révélation divine, pour les appliquer ensuite à l'examen de la Religion chrétienne, & en constater la divinité. Quatre caractères principaux, qui ne se trouvent dans aucune des autres Religions. Premier caractère, l'ancienneté.

La Religion révélée, au lieu d'être jetée comme au hazard parmi les hommes & dans la suite des siècles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, & entrer dans le plan de la création. Application de ce principe au Christianisme. Le Chrétien nous renvoie pour les titres de son origine au peuple Juif. Antiquité de celui-ci par ses Patriarches. Comparaison avec les autres peuples dont on vante le plus l'ancienneté. Authenticité des livres de Moïse, & leur intégrité. Trois principaux articles de son Histoire, la création du monde & du premier homme, la chute de l'homme, & le déluge, une fois prouvés, garantissent, amènent, & prouvent les autres faits qu'il nous raconte. Foule innombrable de rapports qui concourent en sa faveur, & qui parlent pour lui. 270

N O T E S.

322

LETTRE XXXVI. *Du Marquis à Emilie.* Réponse à la demande qu'elle lui a faite relativement au luxe. Ce que c'est que le luxe proprement dit. S'il est un bien par rapport au Particulier; s'il en est un par rapport à l'Etat, à la société dont celui-ci est membre. Ce que

les partisans du luxe allèguent en sa faveur. Langage que tiennent sur cet objet l'Evangile & le sentiment. Doux & légitime usage des richesses. 405

NOTES. 43^v

LETTRE XXXVII. *D'Emilie au Marquis.* Conformité de ses principes avec ceux que son père a établis dans sa dernière Lettre au sujet du luxe. Ils deviennent à cet égard ceux de Valmont. Nouvelles preuves de sa jalousie par rapport à son épouse. Entretien qu'elle a avec lui sur cet objet. 450

LETTRE XXXVIII. *Du Comte de Valmont à son père.* Il est frappé des caractères de vérité que le Marquis a attachés à la véritable Religion, & du développement qu'il a fait du premier en faveur du Christianisme. Il se plaint de ne pas y trouver le caractère d'universalité pour les lieux, comme celui de perpétuité pour les tems. Il avoue à son père ses craintes au sujet d'Emilie. 457

LETTRE XXXIX. *Du Marquis à son fils.* Il répond à ses craintes, & lui en fait sentir l'injustice. Il continue l'examen des caractères de la vraie Religion. Il réfute l'objection prise du défaut d'universalité; après quoi il prouve l'unité de la Religion chré-

tienne , l'accord de toutes ses parties ; & leur rapport à un centre commun. Il montre quel est , dans la Religion révélée , l'objet essentiel des promesses , des prophéties , de l'attente de tout Israël , des vues de la Providence dans le gouvernement de toutes les nations , de la grande espérance de tout le peuple chrétien. Force invincible de ce caractère d'unité qui réduit tout à une exposition simple , au dessus de toute discussion épineuse , de toute objection futile , & de toute vaine difficulté.

462

N O T E S.

496

LETTRE XL. *De la jeune Madame de Veymur (autrefois Mlle. de Senneville) à la Comtesse de Valmont.* Elle s'entretient de son mari avec Emilie ; elle lui parle des égaremens auxquels il s'est livré dans sa jeunesse , & de son repentir. Elle se félicite d'être à l'abri des pièges tendus de toute part aux personnes de son sexe. Elle plaint peu celles qui appellent les dangers ; mais elle plaint vivement celles qui sont la dupe du sentiment & de leur candeur même. Elle dévoile , d'après les confidences que lui a faites son mari , les artifices dont la passion & plus encore le libertinage se servent pour séduire ;

& elle expose , toujours d'après M. de Veymur , les précautions qu'il faut prendre pour échapper à la séduction.

508

LETTRE XLI. *D'Emilie au Marquis.*

Elle fait part à son père d'une malheureuse aventure qui concerne une femme de la Cour & un ami de Lausane. Cet évènement , en redoublant les jalousies & les craintes de Valmont , augmente ses propres alarmes. Pour faire diversion à ses inquiétudes & à ses peines , elle prie son beau-père d'effectuer la promesse qu'il lui a faite autrefois , de lui donner encore quelques avis sur l'éducation de ses enfans relativement à la Religion.

519

LETTRE XLII. *Du Marquis à Emilie.*

Il partage ses alarmes , & s'attache à la soutenir & à la consoler. Il remplit son engagement par de nouveaux avis sur l'instruction de ses enfans par rapport à Religion.

525

Fin de la Table du second Volume.

T A B L E

D E S L E T T R E S

DU TROISIEME VOLUME.

LETTRE XLIII. *Du Comte de Valmont à son père.* D'après les bruits qu'il prétend que Laufane a répandus sur le compte d'Emilie, il la croit infidèle : ses menaces, son ressentiment, sa fureur. Cependant il en revient à douter encore ; il veut se procurer des lumières plus sûres. Il demande à son père des conseils & de nouvelles instructions sur la Religion, dont il admire l'unité. Page 1

LETTRE XLIV. *Du Marquis à son fils.* Sa douleur d'être séparé de son fils dans la situation d'esprit où il le voit. Justice que Valmont doit à Emilie, & ménagement qu'exige son état. Laufane a pu être vain, mais non pas au point où Valmont le croit ; quelque coupable qu'il soit d'ailleurs, ce n'est point au Comte à l'en punir : funestes suites qu'il doit craindre de cette vengeance, & de la passion qui le transporte. Le Marquis se sent contraint de renvoyer à une autre Lettre la suite des caractères d'une révélation divine. 5

NOTE sur le duel.

II

LETTRE XLV. *Du même.* Perpétuité de la Religion chrétienne. La suite des faits suffit pour en prouver la divinité, indépendamment des livres du Nouveau Testament, qui contiennent le récit de ces merveilles. Mais pour ne rien laisser à désirer à son fils, le Marquis de Valmont discute l'authenticité de ces livres : il fait plus, il montre combien le témoignage qu'ils renferment est incontestable. Il passe ensuite aux faits pris en eux-mêmes & considérés dans leur suite, leur correspondance réciproque, leur enchaînement nécessaire entre eux & avec ceux dont nous sommes aujourd'hui les témoins. Circonstances de l'avènement de J. C.; son caractère, sa doctrine, ses exemples, ses miracles, ses prédictions, sa mort & sa résurrection. Les Apôtres; l'établissement de l'Evangile; la conversion des Gentils; l'Eglise; les Juifs. Coup d'œil admirable que le Chrétien fidèle peut jeter sur toute la suite de la Religion.

18

NOTES.

51

LETTRE XLVI. *Du Comte de Valmont à son père.* Lausanne dangereusement blessé : Emilie mourante.

81

LETTRE XLVII. *Du Marquis à son*

fil. Mesdames de Veymur & le frère du Comte de Veymur volent au secours de Valmont & à celui d'Emilie. 82

N O T E sur le suicide. 83

LETTRE XLVIII. *Du Comte de Valmont à son père.* Mort de Lausane. Sa famille travaille à perdre Valmont. Il est caché dans la maison de Mesdames de Veymur, qui sont arrivées à Paris, & qui y ont pris un logement sous un nom emprunté. 87

LETTRE XLIX. *Du même.* Détails sur son affaire avec Lausane, sur la mort du Baron, sur l'accouchement & l'état d'Emilie, sur la situation dans laquelle il se trouve. 89

N O T E S.

121

LETTRE L. *Du Marquis à son fils.* Conséquence qu'il tire du récit de Valmont. Avantages de la Religion. Son excellence ou sa sainteté, Ce qu'elle fait pour la gloire de Dieu, par l'idée qu'elle nous donne de son essence & de ses attributs, par le culte qu'elle lui rend. Ce qu'elle fait pour la perfection & le bonheur de l'homme : son influencé sur son esprit, sur son cœur, sur la société toute entière : vertus qu'elle nous inspire à l'égard des autres, à l'égard de nous-mêmes ; paix &

& douceurs qu'elle nous procure. Caractères particuliers de la Morale de Jésus-Christ. Unité de plan , de vues , de sagesse , qui se rencontrent dans les Auteurs sacrés du Nouveau Testament. Secours & motifs que le Christianisme nous offre , pour nous éloigner du mal & nous porter au bien. Insuffisance de tout autre secours que les siens. Réponse aux objections prises de l'austérité de sa Morale , des mœurs de la plupart de ses enfans & de plusieurs de ses ministres , des persécutions , des guerres , &c. qu'il a , dit-on , traînées à sa suite. Biens infinis que la Religion chrétienne a faits à la société par son esprit & par sa doctrine. Parallèle entre l'Esprit-fort agissant d'après ses principes , & le simple Fidèle agissant d'après les siens , entre un peuple d'Incrédules & un peuple de vrais Chrétiens. Préjugés en tout genre contre les Incrédules de nos jours. Sainteté du Christianisme , preuve faite pour tous les hommes , & qui parle à tous les cœurs. Résumé des caractères de la Religion , & ce que l'on doit conclure de son ensemble. Ce que l'on gagneroit à se faire illusion,

124

NOTES.

166

TOME III.

Bb

LETTRE LI. *Du Comte de Valmont à son père.* Il abjure son incrédulité. Sentimens que la Religion lui inspire. Combats intérieurs que ses craintes sur la suite des évènements lui font éprouver. Il demande à son père de nouvelles lumières. 185

LETTRE LII. *Du Marquis.* Ses sentimens sur le retour de son fils à la foi de ses pères. Résignation qu'il travaille à lui inspirer sur tout ce qui peut lui arriver de fâcheux par la suite. Nouvelles clartés qu'il lui donne. Besoin d'une autorité au sein même de la Religion chrétienne. Promesses de Jésus-Christ à cet égard. Eglise Catholique & Romaine. Insuffisance de toute autre autorité. Beau spectacle que nous offre l'Eglise. Paix & avantages que le Chrétien fidèle goûte dans son sein. Cris de ses ennemis, & leur conduite envers elle : celle que doivent tenir les vrais enfans. Les deux Puissances. 189

NOTES.

216

LETTRE LIII. *Du Comte.* Situation d'Emilie. Accablement de Valmont. Nouvelles alarmes. Plaintes & murmures contre l'autorité qui l'écrase, tout innocent qu'il se suppose. Sa soumission à l'égard de celle que son père lui a fait connoître en matière de Religion. 246

LETTRE LIV. *Du Marquis.* Sentimens de compassion sur l'état de son fils, & leçons qu'il lui fait. Respect & obéissance envers l'autorité qui nous gouverne. Amour pour nos Princes. Patriotisme François. 253

NOTES. 274

LETTRE LV. *Du Comte.* Son épouse se rétablit; mais Valmont craint d'en être séparé pour toujours. La Reine veut la retenir auprès d'elle. Emilie renoncera-t-elle à toutes les faveurs de la Cour? se portera-t-elle aux plus grands sacrifices? Besoin que le Comte auroit d'elle pour le soutenir, le consoler, le rendre fort contre lui-même. Ambition, passions qui règnent encore dans son cœur. 298

LETTRE LVI. *Du Marquis.* Il ne s'inquiète point de ce que fera Emilie: pensant comme elle pense, elle ne peut que bien faire. Il s'occupe entièrement à changer le cœur de Valmont, à le détacher du monde, & le rendre plus docile aux inspirations de la grâce. Motifs de conversion, motifs de crainte & d'amour. 302

NOTES. 331

LETTRE LVII. *D'Emilie au Marquis.* Entretien qu'elle a avec son mari au sortir de sa convalescence. Elle va se

jeter aux pieds de la Reine : faveur qu'elle en attend. Le Comte se convertit. Leur départ prochain. Diverses leçons qu'Emilie demande à son père.

LETTRE LVIII. *Du Marquis à ses enfans.* Il soupire après l'heureux moment où ils se réuniront à lui. Il répond à leurs désirs sur les instructions qu'ils lui demandent. Nécessité de la vraie piété : moyens de l'acquérir & d'y persévérer. Précis des plus importantes vérités qu'on a discutées dans ces Lettres.

349

362

NOTES.

410

LETTRE LIX. *Du Comte de Valmont à son père.* Il s'entretient avec lui de ses dispositions les plus secrètes & du bonheur dont il va jouir. Ses adieux au monde.

445

ENVOI *du Projet en faveur de l'irréligion trouvé à la mort de Lausane.*

458

LE GRAND ŒUVRE. Code de l'incrédulité sur Dieu, sur l'homme, sur la Religion, la Morale, la société, & l'autorité.

459

Réflexions du Comte à la suite de cet Envoi.

542

Fin de la Table des Lettres.

T A B L E

A L P H A B É T I Q U E.

Le chiffre Romain marque le Tome ; les chiffres Arabes marquent les Pages ; l'n renvoie à la Note au bas des pages , & lorsqu'elle est suivie d'une letre italique , elle désigne une des Notes qui sont à la fin des Lettres. On n'a cité qu'un très-petit nombre de noms propres , & seulement pour les choses nécessaires , afin de ne pas donner trop d'étendue à cette Table. On a souvent mis & suiv. pour & suivantes.

A.

ACADÉMIES. tome II , pages 49 & suiv. 201.

ADULTÈRE. t. II , p. 71 , 87 & suiv. p. 91 , n. e. p. 256 , la note.

ALEMERT. (M. d') t. I , p. 88 , la note. — t. II , p. 205 , la note ; p. 219 , n. i. p. 427 , la note. — t. III , p. 482 , n. i.

AMBITION. t. III , p. 306 & suiv. 318 , 331 , n. a. b. p. 422 , n. f. Voy. *Grands, Grandeurs.*

AME. t. I. Lettres XXIII & XXIV.

Sa Spiritualité. t. I , p. 542 , n. e. p. 543 & suiv. avec les notes.

Son Immortalité. t. I , p. 514 , jusqu'à la fin de la Lettre ; p. 540 , n. d. p. 547 & suiv. — t. III , p. 550 & suiv.

AMÉRICAINS. Peuples nouveaux. t. II , p. 282 , 322 , n. a.

AMI. AMITIÉ. t. I, p. 225, 373, 427. —
t. II, p. 253. — t. III, p. 396, 398, la
dernière note.

AMOUR. t. I, p. 302 & suiv. p. 500 & suiv. —
t. II, p. 7, 69, 83, 125 & suiv.

Amour de soi. tome I, p. 296 & suiv.

Amour-propre. tome I, p. 297 & suiv. — tome
III, p. 387 & suiv. avec les notes.

Amour de Dieu. Voyez *Piété*.

AMUSEMENS. tome II, p. 112 & suiv. p. 137,
la note; p. 145, n. f. g.

ANGLOIS. *Anglomanie.* tome III, p. 262 &
suiv. p. 267, 274. n. b. p. 287, n. g.

ANIMALCULES. tome I, p. 66, n. g.

ANIMAUX. (*ame des*) tome I, Lettre XXIV.
Combien ils diffèrent de l'homme. tome I, Lettre
XXIV, avec les notes.

Droit sur les animaux. tome II, p. 75.

APÔTRES. Certitude de leur témoignage. tome
III, p. 25 & suiv. p. 43 & suiv. p. 406,
la note.

ARGENS. (Marquis d') tome I, p. 72, n. k.
— tome II, p. 233. — tome III, p. 167,
n. b.

ARTS. tome II, p. 206 & suiv. Voyez *Goût*.

ATHEISME. tome I, p. 31 & suiv. p. 44 & suiv.
p. 78, n. n. Lettre XXIV, les dernières pages
avant les notes, t. III, p. 470, la note.
Voyez *Matérialisme*. Voyez *Dieu*.

AUTEURS. tome I, p. 424 & suiv. p. 427 & suiv.
p. 435 & suiv.

AUTORITÉ. tome II, p. 47, 26, 61, & suiv. p.
176 & suiv. p. 192 & suiv. p. 205, la note; p.
206, 213, n. d. p. 12 & suiv. p. 126 & suiv.
— tome III, p. 4, 50, 51, n. a. p. 191, &
toute la IIIe Lettre. p. 226, n. k. p. 233,
n. m. & suiv. p. 257 & suiv. p. 295, n. n.

B.

- BACON. Belle pensée de ce Philosophe. tome I, p. 131, n. b. — tome II, p. 494.
- BAILLY. (M.) tome II, p. 341 & suiv. p. 349 & suiv. p. 386, n. n.
- BALS. t. II, p. 146, n. g.
- BAYLE. tome I, p. 346, la note; p. 451, la note. — tome II, p. 235.
- BEAUZÉE. (M.) tome I, p. 197. — t. II, p. 386.
- BERNOUILLI tome II, p. 219, n. i.
- BÊTES. (les) Voyez *Animaux*.
- BIEN. Distinction entre le bien & le mal, entre le vice & la vertu. tome I, p. 462 & suiv. — tome II, p. 19. Voyez *Loi naturelle*.
- Bien commun.* tome I, p. 462, 464, 467, 488, n. f. & suiv. p. 508, 534, n. c. & Lettre XXIV; vers la fin avant les notes. — t. II, p. 416, 429. — tome III, p. 9, 374.
- BIENTAISANCE. tome I, p. 284 & suiv. p. 315, n. a. & suiv. — t. II, p. 426 & suiv. p. 446, n. p. & suiv.
- BONHEUR. tome I, p. 102 & suiv. p. 453, 508 & suiv. p. 532, n. a. — t. II, p. 25. — tome III, p. 306 & suiv. p. 331, n. a. p. 448 & les dernières pages du volume.
- BOULANGER. (M.) tome II, p. 232, 356, la note, p. 388.
- BRUYERE. (la) tome I, p. 87, la note.
- BUFFON. (M. de) tome I, p. 126, n. a. 189, n. c. Lettre XXIV, n. d. e. — t. II, p. 316 & suivantes, p. 322, n. a. p. 365, n. h. p. 391, n. o. & la note suivante.

C.

- CAMPAGNE. Ses habitans. tome I, p. 104 & suiv. *Son spectacle.* t. I, p. 108, 117, 182 & suiv. p. 223 & suiv.

- CASSINI. (M. de) tome II, p. 343.
- CÉLIBAT. tome II, p. 94.
- CHARITÉ. Voyez *Bienfaisance*.
- CHINOIS, & leur Chronologie. tome II, p. 283, n. b. p. 372.
- CHRÉTIEN *Christianisme*. Son esprit, &c. tome II, p. 103 & suiv. p. 112 & suiv. p. 424 & s. p. 523. — t. III, p. 126, le reste de la Lettre avec les notes, p. 213 & suiv. p. 258 & suiv. p. 273, 369 & suiv. p. 373 & suiv. p. 390, la note; p. 406, la note; p. 423, n. g. p. 425, 323, n. i. p. 440 & suiv. p. 451.
- CIEL. (bonheur du) tome III, p. 325, 342, n. f.
- COMÉDIE. Voyez *Spéctacle*.
- COMÉDIENS, COMÉDIENNES. tome II, p. 131, 142, n. a. p. 143, n. d. p. 153, n. l.
- CONFESSION. tome III, p. 398, 435, n. g. p. 444 & suiv.
- CONQUÉRANT. tome III, p. 318.
- CONSCIENCE. tome I, p. 468 & suiv. p. 476, 493, n. i. p. 509, 524 & suiv. la note, p. 532. — t. II, p. 109, la note. — t. III, p. 377, la note; p. 460, la note; p. 527, la note.
- CONVERSION. (Motifs de) tome III, p. 303 & le reste de la Lettre, avec les notes, p. 447 & suiv.
- Délai de la Conversion*. tome III, p. 341, n. e.
- COQUETTERIE. tome I, p. 378, 387, n. b. 388, n. c. — tome II, p. 431, n. a. 510 & suiv.
- COURTISANES. tome II, p. 109, 142, n. c.
- CRÉATION. tome II, p. 310 & suiv. p. 375, n. k. p. 377, n. l. p. 530 & suiv.
- CRÉATURES. tome I, p. 151. — tome III, p. 306 & suiv. p. 331, n. a. & suiv. 343, n. g. p. 352.
- CURÉS. (Fonctions des) Prix de leur Ministère, &c. tome III, p. 363 & suiv. p. 410, n. a.

D.

- DÉLUGE. tome II, p. 314 & suiv. p. 386, les
n. n. o. p. q.
- DESCARTES. tome II, p. 216, n. e.
- DIDEROT. (M.) tome III, p. 473, n. d.
- DIEU. Triste situation de l'homme qui ne re-
connoît pas un Dieu. tome I, p. 31, 43. —
tome III, p. 417, n. c. p. 483, n. l. Voyez
Athéisme, Religion, Matérialisme.
- Existence de Dieu. tome I, p. 33 & suiv. p. 57,
n. b. p. 61, n. d. & suiv. p. 108 & suiv. p. 181
& suiv. p. 328.
- Difficultés & solutions. tome I, p. 47 & suiv.
p. 116 & suiv. p. 127 & suiv.
- Conséquences naturelles auxquelles l'idée de Dieu
nous conduit. tome III, p. 487 & suiv.
- Egaremens de l'entendement humain sur la Divi-
nité. tome II, p. 30 & suiv. — tome III, p.
127 & suiv.
- Idee de la Divinité d'après la Révélation. t. III,
p. 129 & suiv. p. 327.
- Sentimens que nous lui devons. Voyez *Piété.*
- DOUCEUR. tome III, p. 386.
- DUCLOS. tome I, p. 435 & suiv. — tome III,
p. 465, n. b.
- DUEL. tome III, p. 7 & suiv. avec les notes, p.
355, 358.

E.

- ECCLÉSIASTIQUES. tome III, p. 171, n. c. p. 428,
n. l.
- ÉCRITURE SAINTE. Voyez *Livres Saints.*
- EDUCATION, doit être raisonnée dès son com-
mencement, tome I, p. 5, 159, 160, 166 &
suiv. p. 191, n. e. p. 234 & suiv.
- Doit être soutenue. tome I, p. 393.

- Est une dette de la part des P. iens.* tome II, p. 271.
Combien elle est douce à acquitter. tome I, p. 384.
Education physique. tome I, p. 127, 154 & suiv.
 p. 163 & suiv. p. 187, r. a. & suiv.
Education morale. tome I, p. 166 & suiv. p. 221
 & suiv. p. 235 & suiv. avec les notes; p. 279
 & suiv. jusqu'à la fin de la Lettre.—tome II,
 p. 542 & suiv.—tome III, p. 494, n. r.
Soin de former la raison. tome I, p. 166 & suiv.
 avec les notes.—t. II, p. 139 & suiv.
Le goût. tome I p. 173 & suiv.—t. II, p. 139.
Le Langage. tome I, p. 174 & suiv.
La Religion. tome I, p. 181 & suiv. p. 197, n.
 k. l. —tome II, p. 526 & suiv.
Les mœurs. tome I, p. 235 & suiv. 279 & suiv.
 —tome II, p. 138 & suiv.
Mauvaise éducation. tome I, p. 247, avec les
 notes, p. 256, n. b. & f. p. 263, n. g. p. 375
 & suiv. p. 381, 385, avec les notes a. & suiv.
 —tome II, p. 119, 138 & suiv. p. 163 & f.
Education des filles tome I, p. 363 & suiv. p.
 387, n. b. c. p. 416.
EGLISE. (1) tome II, p. 94, n. f. p. 107 & suiv.
 p. 112, 141, n. a. b. p. 189, la note.—tome
 III, p. 46 & suiv. p. 191 & toute la suite de la
 Lettre avec les notes, p. 250 & suiv. p. 32,
 404, 406; la note, p. 440, n. f.
EGYPTIENS, & leurs Dynasties.—tome II, p.
 357, n. d. p. 372.
ENCYCLOPÉDIE. t. I, p. 359, n. a.—tome III,
 p. 473, n. d.
ENFANS. Leur caractère, tome I, p. 238.
Respecter l'enfance. tome I, p. 250.
Enfans gâtés, mal élevés tome I, p. 255, n. a.
 & suiv. p. 275 & suiv.
Cris & pleurs des enfans. tome I, p. 259, n. d. e.
 Voyez *Education.*

ENFER. tome III, p. 321 & suiv. p. 337, n. d.
& p. 550, 551.

ENGAGEMENTS IRRÉGULIERS. tome II, p. 73,
91, n. e.

ENNUI. tome I, p. 512, 513 & la note. —tome
II, p. 448, n. q. —t. III, p. 306, 332, n. d.

ENTRETIENS. tome III, p. 396 & la note.

ERREUR. t. I, p. 93, 343 & suiv. p. 417 & suiv.

ESCLAVE, ESCLAVAGE. tome III, p. 175, n. f.

ESPRIT, BEL-ESPRIT. tome II, p. 200, la note.
—tome III, p. 138, la note.

ESPRITS FORTS. tome I, p. 87 & suiv. Voyez
Incrédules.

EUCCHARISTIE. tome II, p. 187, 214 & suiv.
n. d. p. 217, n. e. Voyez *Mystères*.

Eucharistie, Sacrement. tome III, p. 398 &
suiv. p. 450 & suiv.

EVANGILE. tome I, p. 209. —tome II, p. 103 &
suiv. —t. III, p. 54, n. d. p. 139 & suiv. p.
145 & suiv. p. 153 & suiv. p. 167, n. b. Voyez
Loi évangélique, Livres saints, Christianisme.

F.

FAMILLE. tome I, p. 158 & suiv. p. 225 & suiv.
p. 375 & suiv. p. 384. —tome II, p. 89 &
suiv. n. d. p. 428 & suiv.

FATALISME. tome I, p. 32 & suiv. p. 61, n. d.
—tome III, p. 522 & suiv. Voyez *Providence*.

FEMMES. tome I, p. 135, 376; la note, p. 421 &
suiv. p. 428, n. a. —tome II, p. 88 & suiv.
p. 256 & suiv. p. 431, 510 & suiv. p. 519
& suiv. Voyez *Mariage*.

FILLES bien nées, caractère qu'elles doivent
avoir, conduite qu'elles doivent tenir, tome I,
p. 228 & suiv. p. 380.

Comment les filles doivent être élevées. tom. I,
p. 363 & suiv. p. 388, n. c. p. 416.

Leurs goûts les plus dangereux. tome I, p. 378 & suiv. p. 387, n. b. c. — tome II, p. 155, 110 & suiv.

Pièges qu'on leur tend. tome II, p. 512 & suiv. p. 519 & suiv.

FOI. tome II, p. 176 & suiv. p. 190 & suiv. Voyez *Religion chrétienne, Mystères, Autorité.*

FONTENELLE. tome I, p. 299. — tome II, p. 393, n. o. — tome III, p. 392, la note.

FRANCE. *François.* Voyez *Patriotisme.*

FRÉRET. (M.) tome II, p. 126, n. p. 338 & suiv. p. 361, la note.

G.

GLOIRE. t. III, p. 374, 422, n. f. p. 433, n. o.

GOUT. tome I, p. 173 & suiv. p. 230, n. a. — tome II, p. 139, 226, n. x. p. 440, n. k.

GOVERNEMENT. t. I, p. 313. — tome III, p. 532, n. p. 529, n. cc. & les suiv.

Maximes essentielles à toute espèce de Gouvernement. tome I, p. 242, la note.

Gouvernement monarchique. tome III, p. 267, la note, p. 268 & suiv. p. 288, n. h. & suiv. Voyez *Patrie, Patriotisme.*

GOVERNEUR, *Précepteur.* t. I, p. 251 & suiv.

GRACE. (la) tome III, p. 209, 231, n. l. p. 341, n. e. p. 395 & suiv.

GRANDS, *Grandeur.* tome I, p. 299, 300 & les notes, p. 511, 533, n. b. — tome II, p. 423 & suiv. p. 433, n. b. — tome III, p. 309 & suiv. p. 331, n. a. b. p. 345.

GUIGNES. (M. de) tome II, p. 323 & suiv. n. b. c.

H.

HAZARD. tome I, p. 67, n. h. & suiv. p. 403. — tome III, p. 258, 505, n. z.

HÉROS *du siècle.* t. III, p. 317.

A L P H A B É T I Q U E. 589

HISTOIRE. tome I, p. 312 & suiv.—tome II, p. 418.

HOBBS. tome II, p. 223, n. 9.

HOMMES, *Humanité*. tome I, p. 104 & suiv. p. 291, 312 & suiv.—tome II, p. 425 & suiv. la note.—tome III, p. 12, n. a.

Nature de l'homme. tome I, p. 465, 475 & suiv. p. 478 & suiv. p. 491 & suiv. n. g. h. i. p. 543 & suiv.—tome II, p. 303, 312 & suiv.

Grandeur de l'homme. tome I, p. 203 & suiv. p. 526, 543 & le reste de la Lettre, avec les notes b. d. e. f.

L'Homme sans la révélation. tome II, p. 28 & suiv. p. 32 & suiv. p. 38 & suiv. p. 55, n. f. p. 65 & suiv.—tome III, p. 127 & suiv. p. 135 & suiv.

Hommes sortis tous d'un premier homme. tome II, p. 365, n. h.

HONNEUR. tome I, Lettre XXIV, trois pages avant les notes.—tome II, p. 434, n. d.—tome III, p. 8, 11 & suiv. p. 388, la note.

HUMILITÉ. tome I, p. 301 & suiv.—tome III, 386 & suiv. p. 427, n. o.

I.

IMAGINATION. tome I, p. 308 & suiv.

IMMORTALITÉ. Voyez *Ame*.

INCARNATION. tome II, p. 186, 212, n. c. p. 304, 539 & suiv.—tome III, p. 134 & suiv. p. 150 & suiv. Voyez *Mystères*.

INCRÉDULES, *Incrédulité*.

Ses caractères, ses sources, ses suites, ses progrès, ses variations, ses contradictions, ses ruses, &c. tome I, p. 87 & suiv. p. 136, 207 & suiv. p. 338, 340 & suiv. p. 417 & suiv. p. 505, Lettre XXIV, les deux dernières pages avant les notes.—tome II, p. 38 & suiv. p. 46,

48, n. *b.* p. 75 & suiv. p. 81 & suiv. p. 179 & suiv. p. 198 & suiv. p. 203 & suiv. p. 227, n. *y.* p. 269, 271, 272, & la note; p. 319 & suiv. p. 526 & suiv. — tome III, p. 103 & suiv. p. 128, 135 & suiv. p. 144 & suiv. p. 150 & l. p. 158 & suiv. p. 164, 295, n. *n.* p. 316, 327, 408 & suiv. p. 437 & suiv. p. 449, 454 & suiv. p. 457, 458, & voyez jusqu'à la fin le morceau qui suit, p. 459, intitulé le *grand Œuvre*, ainsi que les réflexions du Comte qui terminent le volume.

INDIENS. tome II, p. 284, 345, n. *c.*

INFINI. Idée de l'infini, son existence, &c. tome I, p. 42 & suiv. p. 74, n. *l.* & suiv.

JEAN-BAPTISTE. tome III, p. 34, 57, n. *c.*

JÉSUS-CHRIST. t. II, p. 188, 218, n. *h.* p. 467 & suiv. p. 496, n. *a.* — tome III, p. 34 & suiv. p. 47, 48, 54, n. *d.* p. 61, n. *f.* p. 134 & suiv. p. 145 & suiv. p. 150 & suiv. p. 406, la note. Voyez *Incarnation*.

JEU. tome II, p. 145, n. *f.*

JEUNESSE, *jeunes gens*. tome I p. 390, n. *d.* p. 428, n. *a.* p. 432 & suiv. — tome II, p. 118 & la note, p. 119, 132 & suiv. p. 136, 151.

JOSEPH. Historien. tome III, p. 55, n. *c.* p. 61, n. *f.*

JUGEMENT dernier. tome III, p. 314 & suiv. p. 336, n. *c.*

JUGEMENT particulier. tome III, p. 313 & suiv.

JUIFS. tome II, p. 280 & suiv. p. 458, 471 & suiv. p. 489 & suiv. p. 501, n. *d.* — tome III, p. 47 & suiv. p. 76, n. *q.* p. 407, la note.

JULIEN. tome III, p. 74, n. *p.* p. 479, n. *g.*

L.

LANGUE, *langage*. tome I, p. 175 & suiv. p. 126, n. *i.* — tome II, p. 382, n. *m.*

- LEIBNITZ. tome I, p. 35, 133, n. e. — tome II, p. 189, 212, n. c. & suiv.
- LIBERTÉ dans l'homme, son prix, son existence. tome I, p. 48 & suiv. p. 452 & suiv. p. 544 & suiv. — tome II, p. 19, 499. — tome III, p. 209, 231, r. l. p. 439, n. r. Voyez *Fatalisme*.
- LIBERTINS. *Libertinage*. tome I, p. 324, n. f. — tome II, p. 165, 509 & suiv.
- LIVRES, *Lecture*. t. I, p. 197, n. l. p. 399, 400, 406 & le reste de la Lettre avec la note a. — t. III, p. 397, 432, n. n. p. 547, 552, n. a.
- LIVRES SAINTS. t. II, p. 286 & suiv. p. 361, n. e. f. & suiv. p. 402, n. q. r. p. 458, 487 & suiv. 532 & suiv. — tome III, p. 19 & suiv. p. 54, n. d. p. 163, 195 & suiv. p. 218, n. b. p. 506, la note.
- LOCKE. tome I, p. 60, n. c. p. 190, n. d. p. 194, n. g. & Lettre XXIV, n. a. — tome II, p. 198, 209, 221, n. o.
- LOI naturelle. tome I, p. 462 & suiv. p. 484, n. b. & toutes les notes suivantes. p. 507, toute la Lettre XXIII, & voyez aussi la Lettre XXIV. — tome II, p. 19 & suiv. p. 25 & le reste de la Lettre avec les notes, p. 57 & suiv. p. 464.
- Sa sanction*. tome I, p. 507, 514, & le reste de la Lettre avec les notes. Voyez *Naturalisme*.
- LOI ÉVANGÉLIQUE, *son établissement*. tome III, p. 43 & suiv.
- LOUIS XV. tome III, p. 293, n. l. m.
- LOUIS XVI. tome I, p. 319, n. b. — tome III, p. 293, n. k. m.
- LUXE, *Faste*. tome I, p. 319, n. b. p. 371. — tome II, p. 249, 405, toute la Lettre avec les notes, p. 445.

M.

MAHOMÉTISME. tome III, p. 45, la note.

- MAÎTRES. tome I, p. 229, 230, 247, la note.
- MAL. Distinction réelle entre le bien & le mal, le vice & la vertu. tome I, p. 462 & suiv.
- Mal* moral. tome I, p. 47 & suiv. p. 518 & suiv.
- Mal* physique. tome I, p. 116 & suiv.
- MARC-AURÈLE. tome II, p. 66.
- MARIAGE, conduite à tenir dans le mariage, tome I, p. 140, 146 & suiv. p. 153, 227 & suiv. p. 376, la note, p. 396.—tome II, p. 87 & suiv. n. d. p. 140 & suiv. p. 253 & le reste de la Lettre, p. 462, 463.
- Mariages* clandestins. tome II, p. 91, n. e.
- MARIS. tome II, p. 89, 243, 254 & suiv. p. 268, n. a.
- MARTYRS. tome III, p. 30, 31.
- MATÉRIALISME, *Matière*. t. I, p. 32 & suiv. p. 57, n. b. & suiv.—tome II, p. 310, 375, n. k.—tome III, p. 128 & suiv. p. 461, n. a. p. 435 & suiv. avec les notes & les réflexions à la suite du projet.
- MAUPERTUIS. tome II, p. 231, 281, n.
- MAXIMES. (les mauvaises) tome II, p. 127, la note.
- MÉDISANCE. tome III, p. 383, la note.
- MENSONGE. tome I, p. 248 & suiv.
- MÈRES. tome I, p. 154 & suiv. p. 164 & suiv. p. 233 & suiv. p. 235 & suiv. p. 363 & suiv. p. 377 & suiv. p. 389 & suiv. n. c.
- MÉTAPHYSIQUE. tome I, p. 56, n. a.
- MILITAIRES. tome I, p. 373 & suiv.
- MIRACLES. tome III, p. 37 & suiv. p. 57, fin de la note b. n. c. & les suiv.
- MŒURS. Voyez *Education, Nations, Plaisirs, Courtisanes, Spectacles, Luxe, Simplicité*.
- MOÏSE. Voyez *Livres saints*.
- MONARCHIE. Voyez *Gouvernement*.
- MONDE. Sa nouveauté. tome II, p. 311, 329 & suiv. Voyez *Création*.

ALPHABÉTIQUE. 193

Monde, Mondains, esprit du monde par opposition à celui de l'Évangile. Voyez *Évangile*, *Christianisme*.

Monde, vanité des choses du monde. Voyez *Créatures*.

MONTAGNE. tome I, p. 166, la note; p. 178, la note; p. 253, la note; p. 280, la note; p. 283, la note; p. 376, la note.—tome II, p. 37, la note.—tome III, p. 208, la note; p. 210, la note.

MONTESQUIEU. tome I, p. 62, n. d. p. 80, 484, n. b.—tome II, p. 230 & suiv. n. z, p. 316, 365 & suiv. p. 391, n. o. & suiv.—tome III, p. 166, n. a. p. 172, n. d. p. 177, n. g. h.

MORALE, son étude. tome I, p. 178 & suiv. *Fondement insuffisant de la morale*. tome III, p. 524 & suiv. avec les n. z. a.

MORT. tome I, p. 125 & suiv.—tome III, p. 307 & suiv. p. 324, n. b. p. 352

Mort de l'Impie. tome III, p. 100 & suiv. p. 121, n. a. b. p. 125 & suiv.

Dispositions du Juste à l'heure de la mort tome III, p. 109 & suiv. p. 125 & suiv. p. 377 & f.

MYSTÈRES. tome II, p. 177 & suiv. n. 188 & suiv. p. 209, n. a. & suiv. p. 535 & f. p. 541.

N.

NATIONS. tome I, p. 488, n. f. p. 534, n. c.—tome II, p. 150, n. i. p. 156, n. m. Voyez *Luxe*, *Gouvernement*, *Mœurs*.

NATURALISME. *Naturaliste*. tome II, p. 14, 15, 21 & suiv. p. 24 & suiv. p. 42 & suiv. p. 50, n. c. p. 57 & suiv. avec les notes; p. 465 & f.—tome III; p. 135, 461, la note; p. 464, la note.

NATURE. tome I, p. 465, 473 & suiv. p. 475

- & suiv. Voyez *Homme*, *Nature de l'homme*.
 Voyez *Système*.
 NEEDAM. (M.) tome III, p. 506 & suiv. avec
 la note f.
 NEWTON. tome I, p. 61, n. c. p. 64. — tome
 II, p. 218, n. g. p. 380, n. l.
 NIEUWENTYT. tome I, p. 73. — tome II, p.
 214, n. d.

O.

- OBSCURITÉ. Voyez *Retraite*.
 OISIVETÉ. tome I, p. 378, 392, n. d. — tome
 III, p. 399 & la note.
 OPÉRA. tome II, p. 116 & suiv. p. 118, & la
 note, p. 136.
 ORACLES. t. II, p. 497, n. b. — tome III, p.
 74, n. p.
 ORDRE. tome I, p. 37, 64, n. e. p. 174, 466, 507.
 — tome II, p. 406. — tome III, p. 292, n. k.
 ORGUEIL. Voyez *Amour-propre*.

P.

- PASSIONS. tome I, p. 247, la note; p. 292 &
 suiv. p. 312, 507. — tome II, p. 69 & suiv.
 p. 82 & suiv. p. 124 & suiv. — tome III, p.
 331, n. a. p. 439, n. r.
Langage des passions. tome I, p. 444 & suiv.
Contraste entre la raison & les passions. tome I,
 p. 480 & suiv.
*Suites naturelles des passions & leur châti-
 ment*. tome I, p. 480 & suiv. p. 512.
 PATIENCE. tome III, p. 376 & la note.
 PATRIE, *ce que nous lui devons*. tome I, p. 31,
 313 & suiv. — tome III, p. 273, 457.
 PATRIOTISME *François*. tome III, p. 257 & le
 reste de la Lettre, avec les notes.
 PÉCHÉ. tome III, p. 320, 376, 377 & la note.

Péché originel. tome II, p. 188, 303 & suiv.
p. 312 & suiv. p. 469 & suiv.

PÉNITENCE. tome III, p. 380 & suiv. Voyez
Conversion.

PERSÉCUTION. tome II, p. 94, n. *f.*

PETITS-MAÎTRES, Petites-Maitresses. tome I,
p. 364, la seconde note, p. 366, 367.

PHILOSOPHIE, Philosophes. t. I, p. 231, n. *b.*

—tome II, p. 32 & suiv. p. 38 & suiv. p. 46,
n. *a.* & suiv. p. 194 & suiv. p. 226 & suiv. n. *x*
& *y.* p. 437, n. *f.* p. 529, la note.—t. III,
p. 127, la note; p. 139, 144 & suiv. p. 152, la
note; p. 179, n. *i.* p. 265, 272, 408, la note.

Sur le caractère, les artifices, les ruses, les sys-
tèmes dangereux & absurdes des Philosophes
de nos jours; voyez tout le morceau qui
commence page 458 du troisième volume,
avec les notes; voyez aussi les réflexions qui
sont à la suite, page 542 avec les notes.

PIÉTÉ. Sa nature, son prix, la nécessité, les
caractères; moyens de l'acquérir & d'y persé-
vérer. tome III, p. 365 & le reste de la Lettre,
avec la note *d.* p. 419, & toutes les notes
suivantes. Voyez *Résignation.*

Fausse piété. tome III, p. 383 & suiv. p. 410,
n. *e.* p. 424, n. *h.* p. 427, n. *k.*

PLAISIRS. tome II, p. 112 & suiv. p. 119, 146,
n. *g.* p. 262 & suiv.—tome III, p. 330, n. *a.*
p. 343, n. *g.*

PLINE. Sa Lettre à Trajan. tome III, p. 70.

POLITESSE. (la vraie) tome I, p. 291, la note.

POLITIQUE. tome I, p. 534, n. *c.*—tome III, p.
317. Voyez *Nations, Mœurs, Gouvernement.*

POPE. tome II, p. 222, n. *p.* Voyez *Vers cités.*

PRÉJUGÉS. tome I, p. 90, 91, 281.—tome II,
p. 148, n. *h.* p. 176.—tome III, p. 11 & *l.*
n. *a.* p. 396, 482, n. *i.*

PRESCIENCE. tome I, p. 460 & suiv. p. 483, n. *a*.

PRIÈRE. tome I, p. 204, la note.—tome III, p. 393 & suiv.

PRINCIPES de nos connoissances, tome I, p. 348 & suiv. p. 359, n. *a*. & suiv.—tome II, p. 184, 189.

Principes de croyance. tome III, p. 405 & s. avec la note.

Principes moraux. t. I, p. 202 & suiv. p. 427, 464 & suiv. & les dernières pages de la Lettre XXIV, avant les notes.

PROMENADES PUBLIQUES. tome I, p. 364, la note.

PROPHÈTES. tome II, p. 487 & suiv. p. 499, n. *c*.

PROPHÉTIES. tome II, p. 467 jusqu'à la fin de la Lettre, & les notes qui la suivent. — tome III, p. 41, 46, 47.

PROTESTANS. Voyez *Eglise*.

PROVIDENCE. tome I, p. 201 & suiv. p. 211, n. *a*.—tome II, p. 506 & suiv.—tome III, p. 375 & suiv. p. 419, n. *d*.

PUISSANCES. (les deux) tome III, p. 210, 213 & suiv. p. 244, n. *p*. p. 295, n. *n*.

PURETÉ. tome I, p. 307 & suiv. p. 324, n. *f*. — tome II, p. 68, 69 & suiv. p. 91, n. *c*. & suiv. p. 162 & suiv. p. 509 & suiv. p. 519 & s.

PYRRHONISME, PYRRHONIENS. Voyez *Sceptiques*.

R.

RAILLERIE, IRONIE. tome III, p. 383, la note, p. 476, la note.

RAISON. tome I, p. 166 & suiv. p. 464 & suiv. p. 478 & suiv. p. 480 & suiv. p. 492, n. *h*. & les dernières pages de la Lettre XXIV.—tome II, p. 21, 26 & suiv. p. 182 & suiv.—tome III, p. 440, n. *r*. Voyez *Loi naturelle*, *Naturalisme*, *Passions*, *Homme*, *Vérité*.

ALPHABÉTIQUE. 597

RECONNOISSANCE. tome III, p. 365 & suiv. p. 526, la note au bas de la page.

RELIGIEUX. tome III, p. 412, n. a. & suiv. p. 428, n. l.

RELIGION. Née avec l'homme, s'il naquit raisonnable. tome I, p. 114.

Son influence sur les mœurs. tome I, p. 26, 45 & suiv. p. 78, n. n. p. 138 & suiv. p. 245, les deux dernières pages de la Lettre XXIV avant les notes.—tome II, p. 451, 519 & suiv. p. 542.—tome III, p. 153 & suiv. p. 457, 485, n. l.

Ses consolations, ses ressources. tome I, p. 31, 150, 199 & suiv. p. 403 & suiv.—tome II, p. 465, 525.—tome III, p. 126, 247, 255, 418, n. c. d. p. 472, la note; p. 486, la note.

Son prix. tome I, p. 129, & les dernières pages de la Lettre XXIV.—tome III, p. 485, la note; p. 525, la première note; p. 528, n. aa. p. 533, n. dd. & les dernières pages de ce volume.

Elle ne nous permet pas de haïr ceux qui ne pensent pas comme nous. tome I, p. 93.—tome III, p. 212. Voyez *Persecution*.

Comment elle doit être enseignée. Voyez *Education*.

Manière de la persuader. tome I, p. 423.

Elle ne doit pas être arbitraire. tome II, p. 43 & suiv.

Pauvres Religions. tome II, p. 275, 479.

RELIGION CHRÉTIENNE. tome II, p. 42 & suiv. p. 62 & la suite jusqu'à la fin de la Lettre. p. 84, n. a. p. 86, n. c. p. 177 & suiv. avec les notes, p. 451.—tome III, p. 49, 135 & suiv. p. 185 & suiv. p. 406 & suiv. avec les notes, p. 425, n. i. p. 535, n. dd. p. 542 & suiv.

Ses dogmes. tome II, p. 189, la note ; p. 190 & suiv.

Suffrages qu'elle compte en sa faveur. tome II, p. 193, jusqu'à la fin de la Lettre avec les notes correspondantes.

Etude de la Religion, dispositions qu'elle exige. tome II, p. 180 & suiv. p. 251, 270 & suiv. Voyez *Vérité*.

Idées que nous devons nous former de la Religion.

Ses caractères. tome II, p. 273 & suiv. p. 450 & suiv.—tome III, p. 162.

Son ancienneté. tome II, p. 280 & toute la suite de cette Lettre avec les notes.

Son unité. tome II, p. 467 & toute la suite de la Lettre.—tome III, p. 133 & suiv. p. 147, 205 & suiv.

Force invincible de ce caractère d'unité. tome II, p. 492 & suiv.—tome III, p. 162 & suiv.

Sa perpétuité. tome III, p. 17 & toute la Lettre XLV, p. 205 & suiv. p. 225, n. i.

Son excellence ou sa sainteté. tome III, p. 125 & toute la Lettre L, avec les notes.

Son ensemble. tome II, p. 191 & suiv. p. 495.—tome III, p. 162 & suiv. Voyez *Christianisme*.

REMORDS. Voyez *Conscience*.

RÉSIGNATION. tome I, p. 102. tome III, p. 189, 90. Voyez *Piété*.

RESPECT HUMAIN. tome I, p. 288.—tome III, p. 403 & suiv.

RÉSURRECTION DE J. C. tome III, p. 42 & suiv.

Résurrection des corps. tome II, p. 213, n. d.—tome III, p. 316, 322, la note.

RETRAITE. tome III, p. 396, 432, n. o.

RÉVÉLATION. Sa nécessité. tome II, p. 24 & le reste de la Lettre avec les notes, p. 57 & f. p. 84, n. a. p. 86, a. c. p. 176, 231, n. z.

ALPHABÉTIQUE. 599

p. 526 & suiv.—tome III, p. 191 & suiv.
p. 470, n. c.

Les caractères d'une révélation divine. tome II,
p. 274 & suiv.

RICHES, RICHESSES. tome I, p. 286 & suiv.
—tome II, p. 409 & suiv. p. 424 & suiv. p.
427 & suiv. p. 446, n. p. & suiv.

ROIS. Combien exposés à la prévention & à
l'erreur. tome I, p. 30.

Leur empire sur les mœurs. tome II, p. 423 &
suiv. p. 445, n. o.

*Oùissance, amour, fidélité que nous leur de-
vons, & ce qu'ils nous doivent.* tome III,
p. 257, & le reste de la Lettre avec les notes,
p. 457, 534, n. cc. & les suiv.

ROMANS. tome I, p. 406 & suiv.

ROUSSEAU. (J.J.) On l'a cité en trop d'endroits
pour les noter ici ; voyez seulement tome I,
p. 78, n. n. p. 165 & suiv. p. 191, n. e. p. 486,
n. c. p. 493, n. i. Rousseau apprécié, p. 494,
n. k.—tome II, p. 49, 86, n. c. & suiv. p.
179, la note ; p. 382, n. m.—tome III, p.
11, n. a. p. 54, n. d. p. 93, n. a. p. 127, la
note ; p. 152, la note ; p. 154, la note ; p.
158, la note ; p. 168, 177, n. g. p. 198, la
note ; p. 378, la note ; p. 388, la note ; p.
395, la note ; p. 416, n. b. c. d. e. p. 427,
n. k. p. 430, n. m. p. 433, n. o. p. 468, la
note ; p. 467, n. c. p. 477, n. f. p. 482, n. i.
p. 486, la note ; p. 490, la note ; p. 521, n. y.
p. 528, n. aa. p. 530, n. bb.

S.

SAGESSE. tome I, p. 427.

SAUVAGE. tome I, p. 475 & suiv. p. 493, n. i.
p. 495, n. k.

- SCEPTIQUE, SCEPTICISME. tome I, p. 329 & suiv. p. 338 & suiv. p. 351, la note.
- SECTES, SECTAIRES. tome III, p. 318, 424; n. h. p. 465, n. b. Voyez *Eglise*.
- SENS. tome I, p. 308 & suiv. Lettre XXIV, n. a.
- SENSIBILITÉ, SENTIMENT. tome I, p. 283 & suiv. p. 372, 398.—tome II, p. 24.
- SIMPLICITÉ DE MŒURS, DE GOUT, &c. t. I, p. 225 & suiv. p. 229 & suiv. p. 236 & suiv. p. 286, 366 & suiv. p. 378.—tome II, p. 431, n. a. p. 440, n. k. p. 445, n. c.—tome III, p. 6.
- SOCIABILITÉ, SOCIÉTÉ. tome I, p. 464, 476 & suiv. p. 485, n. c. p. 488, n. f. p. 494, n. k. p. 528 & suiv.
- SOCIÉTÉ CIVILE. tome I, p. 494 & suiv. n. k.
- SOCRATE. tome II, p. 35, 54, n. e. p. 65.
- SPECTACLES. tome II, p. 16, 17, 102, & le reste de la Lettre avec les notes qui la suivent.
- SPINOSA. *Spinosisme*. tome I, p. 59, n. b.
- SUICIDE. tome III, p. 83, n. a. p. 545, 550, n. a.
- SYSTÈME DE LA NATURE. tome III, p. 459. Voyez le morceau qui a pour titre le *grand Œuvre*, avec les notes.

T.

- TALENS. tome I, p. 424 & suiv.—tome III, p. 318.
- TEMPS. tome III, p. 400 & suiv.
- THOMAS. (M.) tome III, p. 337 & suiv. n. d. p. 546, la note.
- TOLÉRANCE. tome II, p. 45, 78 & suiv. p. 95, n. f. g.—tome III, p. 476, 483 & suiv.
- TRINITÉ. tome II, p. 185 & suiv. p. 210, n. b. c. d. p. 530 & suiv. Voyez *Mystères*.
- TRUBLET. (l'Abbé) tome III, p. 484, la note.

V.

VANITÉ. Voyez *Amour-propre*.

VASSAUX. Devoirs envers eux. tome I, p. 103 & suiv.

VENGEANCE. tome III, p. 7 & suiv. p. 355, 358 & suiv.

VÉRITÉ. tome I, p. 248 & suiv. p. 262, n. f. p. 341 & suiv. p. 348 & suiv. p. 417 & suiv. p. 426, 444, 525, la note.—tome II, p. 251.—tome III, p. 449 & suiv. p. 472, la note; p. 531, la note.

Règles de vérité. tome I, p. 352 & suiv. p. 356 & suiv.

Vérités les plus importantes discutées dans ces Lettres. tome III, p. 405 & suiv.

VERS cités dans le cours des Lettres ou dans les notes de l'Editeur. tome I, p. 41, 59, 105, 130, 132, 250, 299, 358, 388, 446, 488, 492, 532.—tome II, p. 85, 146, 183, 200, 225, 226, 228, 544.—tome III, p. 274, 405, 430, 466, 468.

VERTU, n'est point un préjugé, tome I, p. 462 & suiv.

Doit être forte & courageuse. tome I, p. 286 & suiv. p. 321, n. d.—tome III, p. 12 & suiv. p. 362, 395, la note; p. 439, n. r.

Doit être simple & sans faste. Voyez *Simplicité*.

Est la parure du sexe. tome I, p. 365, la note.

Ce qui peut contribuer à la former en nous & à l'y conserver. tome I, p. 286 & suiv. p. 374, 427, & les dernières pages de la Lettre XXIV, avant les notes.—tome II, p. 67 & suiv. p. 416.—tome III, p. 323 & suiv. jusqu'à la fin de la Lettre.

Ses charmes & sa récompense. tome I, p. 509 & suiv. p. 514 & suiv. p. 518, 532, n. a. b. c.

602 TABLE ALPHABÉTIQUE.

—tome II, p. 237 & suiv. p. 250 & suiv.

—tome III, p. 311 & la note, p. 318 & suiv. 323, 342, n. f.

VICE. tome I, p. 479 & suiv. p. 511 & suiv. p. 517 & suiv. p. 532, n. a. Voyez *Passions*, *Vertu*.

VOLTAIRE. (M. de) tome I, p. 59, 64, n. e. p. 72, 74, 79, note sur Voltaire & sur ses écrits, p. 428, 436, 459, 460, la note; p. 487, 488, n. e. f. —tome II, p. 125, la note; p. 183, la note; p. 196, la note; p. 200, la note; p. 308, la note. —tome III, p. 274, n. a. p. 286, 297, 327, 389, la note; p. 434, 476, la note.

*Fin de la Table alphabétique des trois
premiers Volumes.*



